roduced thanks

best quality
and legibility
with the

vers are filmed
ending on
strated impres-
opriate. All
ginning on the
ted impres-
vith a printed

icrofiche
ning "CON-
ng "END"),

ilmed at
large to be
e filmed
rner, left to
ames as
ustrate the

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Séminaire de Québec
Bibliothèque

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▼ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

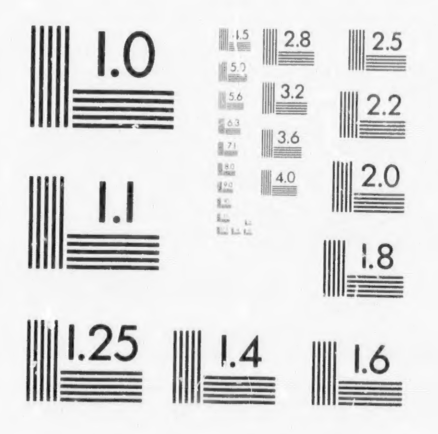
	3

1
2
3

1	2	3
4	5	6

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)







S

…EC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.


STRABONI
cum notis
CASAUBO
et aliorum.
AMSTELÆDAMI
apud
J. WOLTERS
MDCCVII.


RABONIS
cum notis
SAUBONI
et aliorum.
TELÆDAMI
apud
LTERS
MDCCVII.


STRABON
cum notis
CASAUBO
et aliorum.
AMSTELÆDAMI
apud
J. WOLTERS
MDCCVII.
IS. CASAUBONUS.
C. Hubertz inv. et delin.


TRABONIS
cum notis
ASAUBONI
et aliorum.
ISTELÆDAMI
apud
OLTERS
MDCCVII.
Blois Sculp.

S A

A

CO

D

Par l

Ouvr

Chez

AVEC AP

MOEURS

DES

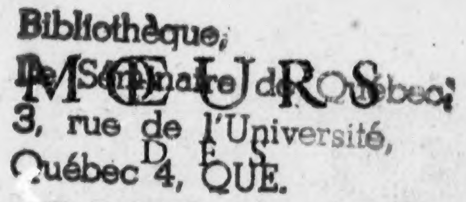
SAUVAGES AMERIQUAINS,

COMPARÉES AUX MOEURS DES PREMIERS TEMPS.

Par le P. LAFITAU, *de la Compagnie de Jesus.*

Ouvrage enrichi de Figures en taille-douce.

TOME PREMIER.



E. G. Plante

19

A PARIS,

Chez { SAUGRAIN l'aîné, Quay des Augustins, près la rue Pavée, à la Fleur de Lys. CHARLES-ESTIENNE HOCHEREAU, à l'entrée du Quay des Augustins, au Phénix.

MDCCXXIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

M

D'O

PR



L'

d'offri



A S. A. S.

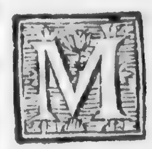
MONSEIGNEUR

LE DUC

D'ORLEANS,

PREMIER

PRINCE DU SANG.



ONSEIGNEUR,

L'Ouvrage que j'ai l'honneur d'offrir à VÔTRE ALTESSE

SERENISSIME, *eſt une peinture des Mœurs des Peuples du nouveau-Monde. Ces Mœurs, & le parallele que j'en fais avec celles des premiers temps, ne préſentent que des dehors ſauvages, & des Coûtumes barbares, qui ſont bien éloignées de la politeſſe de nôtre ſiécle & de nôtre Nation. Quel coup d'œil pour un Prince ſpirituel, d'un goût fin & délicat, dont les manieres ne reſpirent que la douceur, la bonté, l'humanité?*

Ce coup d'œil neanmoins, quelque rebutant qu'il paroiſſe d'abord, devient agréable par ſon contraſte, & par ſon oppoſition: Il a ſes beautés & ſes graces, comme les ombres dans un tableau, ou comme l'aſpect de certains païſages, dans leſquels ce que la nature a d'affreux ſe trou-

ve adouci par un plaiſir qui ſe répand juſques ſur l'horreur même, & qui naît de la nouveauté du ſpectacle.

Mais quelque choſe de plus utile encore, Monseigneur, *& de plus digne de vos regards, c'eſt que ſous ces apparences incultes & groſſieres, vous verrez par-tout chez ces Peuples un amour pour la Patrie gravé dans les cœurs, une paſſion naturelle pour la gloire, une grandeur d'ame, non ſeulement à l'épreuve du péril, mais même au-deſſus du malheur; un ſecret impénétrable dans leurs deliberations; &, quand il s'agit d'executer, un mépris de la mort né avec eux, & fortifié par l'éducation. Toutes ces qualités*, Monseigneur, *dont vous trouverez le principe en vous-*

même, n'échaperont certainement ni à vôtre pénétration, ni à vos éloges.

C'est par la connoissance des hommes que l'Auguste Prince de qui vous tenez le jour, est devenu, si j'ose le dire, superieur à l'homme même; il connoissoit à fond nos Voisins & les Peuples les plus reculés : il avoit étudié les principes de leur Gouvernement, leurs mœurs, leurs maximes, leurs usages, le caractere dominant de chaque Nation; & entrant ensuite dans le détail des hommes, il voyoit ces ressorts si imperceptibles & si cachés, qui les font mouvoir; n'ayant besoin pour les gouverner que de la ressource qu'il trouvoit dans leurs cœurs, il faisoit servir leurs vertus, leurs talens, leurs vûës particulieres, leurs passions, leurs défauts même à l'accom-

plissement de ses desseins, & à l'avantage de l'Etat.

Vous commencez, MONSEIGNEUR, *par les mêmes voyes qui l'ont conduit à tant de gloire. On remarque en vous le même désir d'apprendre & de connoître, même discernement, même amour pour les Lettres humaines, & pour les beaux Arts; jusques dans ses amusemens heroïques, vous retracez ce Prince Auguste, & vous développez le génie que vous avez reçû de lui. Pénétré comme lui d'un respect & d'une tendresse sans bornes pour le Roi, on vous voit, assidu sur ses pas, faire toute vôtre joye de lui plaire, toute vôtre gloire de lui obéir, & recueïllir, en l'imitant, le fruit des exemples & des leçons qu'il a reçûës de vôtre illustre Pere. Vous mettez à profit*

le bruit de la Cour & le silence du Cabinet, on Vous y voit attaché sur un Livre, vous plaire par un goût secret à lire les actions des grands Hommes, & mettre déja du rapport entr'eux & Vous par vos sentimens.

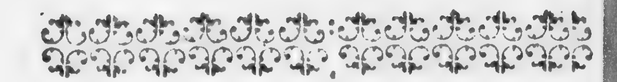
C'est un de ces momens de retraite, MONSEIGNEUR, *que j'ose vous demander pour mon Ouvrage. Je me flatte de vous y offrir un spectacle qui sera suivant vôtre cœur; c'est celui de la Religion que vous respectez & que vous aimez; Vous la verrez,* MONSEIGNEUR, *sortir pure des mains de Dieu, défigurée ensuite par l'obscurité des siécles, & par la corruption des hommes, mais triompher pourtant de l'une & de l'autre, & trouver dans leurs erreurs même de quoi prouver*

on existence, sa verité, son unité. Puisse, MONSEIGNEUR, *cette Religion, qui est aujourd'hui le principe de toutes vos actions, leur donner toûjours un nouvel éclat, un nouveau merite, & attirer sur Vous toute sorte de prosperités. Ce sont les vœux que formera toute sa vie, celui qui a l'honneur d'être avec le plus profond respect,*

MONSEIGNEUR,

DE VÔTRE ALTESSE SERENISSIME

Le trés-humble & trés-obéissant serviteur, Jos. Fr. LAFITAU, de la Compagnie de Jesus.



EXPLICATION DES PLANCHES ET FIGURES CONTENUES DANS LE PREMIER TOME.

FRONTISPICE.

LE Frontiſpice repréſente une perſonne en attitude d'écrire, & actuellement occupée à faire la comparaiſon entre pluſieurs monumens de l'Antiquité, Pyramides, Obeliſques, Figures, Panthées, Médailles, Auteurs anciens, & entre pluſieurs Relations, Cartes, Voyages, & autres curioſités de l'Amerique au milieu deſquelles elle eſt aſſiſe. Deux Génies rapprochent ces monumens les uns des autres, lui aident à faire cette comparaiſon, en lui faiſant ſentir le rapport qu'ils peuvent avoir enſemble. Mais le temps à qui il appartient de faire connoître toutes choſes, & de les découvrir à la longue, lui rend ce rapport encore plus ſenſible en la rappellant à la ſource de tout, & lui faiſant comme toucher au doigt la connexion qu'ont tous ces monumens avec la premiere origine des hommes, avec le fond de nôtre Religion, & avec tout le ſyſtême de revélation faite à nos premiers Peres après leur peché, ce qu'il lui montre dans une eſpece de viſion myſterieuſe.

Fig. 1. Commencement de l'Idolatrie représenté dans les pierres amoncelées: dans les pierres Cubiques, Pyramidales, Coniques: dans les Hermés ou Termes de bois ou de pierre, & dans les arbres chargés de dons, de Guirlandes, de Festons & de Couronnes.

Progrez de l'Idolatrie dans les Figures symboliques & Panthées

Fig. 2. Diane d'Ephése. *La Chausse. Mus. Rom. sect.* 2. *Tab.* 11.

3. Isis Mammosa entourée des Symboles des quatre Elémens. *La Chausse, sect.* 1. *Tab* 34.

4. Déesse de Syrie. *Montfaucon. tom. part.* 1. *Pl.* 5. *pag.* 18 *Fig.* 2.

5. Figure Panthée de la Fortune ou de la jeune Isis avec ses Symboles, tenant une corne d'abondance, d'où sortent en baste Osiris & la vieille Isis, Types de nos premiers Peres. *La Chausse. Mus. Rom. sect.* 2. *Tab.* 24.

6. *Diana triformis*, symbole de la Trinité. *La Chausse. sect.* 2. *Tab.* 14.

7 Idole des Indes & du Japon, autre symbole de de la Très-Sainte Trinité. *Kirker. Chin. Illustr. pag.* 138. *& Oedip. Egypt. tom.* 1. *p.* 410.

Fig. 1. Isis assise sur une fleur de Lotos. *La Chausse. Mus. Rom. sect.* 1. *Tab.* 23

2. Pussa ou Isis symbolique des Chinois, assise sur une plante en forme d'Heliotrope. *Kirker. Chin. Illustr. pag.* 141.

3. Figure symbolique du Soleil, tirée d'un Antique trouvé à Rome dans la voye Appienne, expliqué par Tristan. *Commentaires historiques. tom.* 3. *p.* 121.

4. Autre Image de Pussa ou de l'Isis des Chinois. *Kirker. Chin. Illustr. p.* 140. Le même Pere Kirker *au tome* 1, *de son Oedipe, pag.* 416. dit que c'est

Anciens qu'on voit plus en petit dans la *Figure* 12. de cette même Planche entre les mains d'Isis. 10. Joüet d'enfant parallele aux Sistres des Anciens & des Ameriquains. 11. Rhombe de Clatra qu'on voit entre les mains de la Déesse, *Fig.* 13. de cette même Planche. 12. Monument tiré de l'*Harpocrate de Cuperus*, *pag.* 35. où l'on voit Osiris, Harpocrate, & Isis, tenant de la main gauche un Sistre, semblable à celui de la *Figure* 9. 13. Monument entier de la Déesse Clatra, tel que l'a représenté Spon *in Miscell. Erudit. Antiquit. sect.* 3. *p.* 87. 14. La même Déesse Clatra déguisée dans Montfaucon, *tom.* 1. *Planche* 53. *p.* 106 J'aurois encore fait graver une Médaille de Commode, si j'avois eu de la place; elle est dans Du Choul. *Religion des anciens Romains*, *pag.* 307. On y voit un Egyptien tenant un Rhombe comme celui de l'Anubis. *Fig.* 1. *Planche* 9. La Figure du Rhombe est ellyptique & très-parfaite.

PLANCHE IX. 198

Fig. 1. Anubis tenant le Rhombe. *Boissard tom.* 4. *Planche* 78. *Montfaucon. Antiquité expliquée*, *tom.* 2. *Planche* 128. *pag.* 14. *Fig.* 1. 2. Ceremonie de Religion concernant un enfant au berceau. On y voit un Prêtre d'Isis & deux hommes, dont l'un tient un Rhombe où sont gravées les Figures du Soleil & de la Lune, dont on a donné la Figure plus en grand dans la *Planche* 8 *num.* 8. Ce monument est tiré de Jean Alstorphe *de Lectis Veterum*, *pag* 85. 3. & 4. Antiques où sont représentés des Tortuës entieres parmi les symboles de Mercure. *Montfaucon. tom.* 1. *part.* 1. *Planche* 72 *pag.* 130. *Fig.* 3. 4. 6.

5. Médaille où l'on voit une Tortuë entiere derriere la tête d'une Muse. *Montfaucon. tom.* 1. *part.* 1. *Planche* 59. *pag.* 114. *n.* 10. 6. Mercure Gaulois ayant une Tortuë entiere à ses pieds. *Montfaucon*, *tom.* 2. *Planche* 189. *pag.* 418. 7. Huron Jon-

gleur ou Devin, parallele au Mercure Gaulois, *tiré du Frontispice du grand Voyage des Hurons du Frere Sagard Recollet.*

Les Planches 10. & 11 représentent plusieurs figures de Serpens symboliques.

PLANCHE X. 208

Fig. 1. Cette figure est un monument antique, qui est à Rome dans le Palais Matthei, & qui nous est donné par Kirker. *Obelisc Pamphil. p.* 226. *Fig.* 4. On y voit l'Osiris des Heliopolitains debout, tenant de la main droite un bâton surmonté de la figure d'un homme, & de la gauche un bouquet à trois fleurs A ses pieds sont deux oiseaux. Isis son épouse ayant une couronne sur la tête, sort de terre à mi-corps, avec deux de ses enfans, dont l'un est représenté comme Argus, ayant le corps tout parsemé d'yeux Ces trois Figures sont entourées de deux serpens. On ne peut expliquer ces symboles que par des conjectures; mais il me paroît bien probable qu'elles font allusion à l'origine des hommes.

Fig. 2 Le Dieu Taurus, Apis ou Serapis, dont les cörnes forment un Globe, où sont peints Osiris & Isis sous la forme de moitié hommes & moitié serpens. *Kirker. Obelisc. Pamphil. pag.* 261. *Mensa Isaiaca Oedipi Egyptiaci. tom.* 3. *pag.* 78. Apis n'a point ici la Croix Hermetique penduë au col, mais plusieurs Auteurs, disent, ainsi que je l'ai remarqué, que Serapis avoit cette Croix penduë au col, ou gravée sur la poitrine.

3. Médaille très-curieuse de Julien l'Apôstat. Elle se trouve dans le Thrésor d'Oiselius, *Tab.* 47. *Médaille* 7. & représente Isis & Osiris sous la forme de moitié hommes & moitié serpens, tenant un vase d'où sort un serpent, sous lequel est figuré leur fils Horus.

4. Monument tiré des Recherches de Spon,

Differt. 31. *pag* 539. Il nous met ſous les yeux Eſculape & Hygeïa, ainſi que le porte l'Inſcription ΑΣΚΛΗΠΙΩΙ ΣΩΤΗΡΙ ΚΑΙ ΥΓΕΙΑ. Eſculape y eſt ſous la forme d'un ſerpent avec la tête d'homme. Hygeïa tient de la main gauche une torche, & de la droite un vaſe dans lequel elle préſente à boire ou à manger à Eſculape. Ces deux Divinités ont le boiſſeau ſur la tête à la façon des Divinités Egyptiennes, & il eſt très-probable, ainſi que le conjecture M. Spon, que c'étoient chez eux Iſis & Serapis, c'eſt-à-dire, la jeune Iſis & Horus ſon fils. Hygeïa étoit la Déeſſe de la ſanté, & la même que la Dea Salus, ou la bonne Déeſſe des Romains.

5. Iſis & Oſiris ſe voyent encore ici avec la fleur de Lotos ſur la tête, mais ſous la figure entiere de ſerpens, à l'exception néanmoins d'Iſis qui a un ſein de femme, ce qui lui a fait donner le nom d'*Iſis Mammoſa*. La Médaille eſt dans Spanheim, *Differt. 6. pag.* 306.

6. 7. 8. & 10. Médailles des Crétois faiſant alluſion aux Orgies de Jupiter Sabazius. Dans la premiere des quatre ſont deux ſerpens entortillés par en bas, & ſur leſquels on voit un Jupiter debout, tenant un foudre d'une main, & un Aigle de l'autre, avec ces paroles, ΚΥΔΑΣ ΚΡΗΤΑΚΧΑΣ. Dans la quatriéme, n. 10. qui eſt le revers de la premiere, eſt repréſenté le panier des Orgies appellé *Cyſta* avec le Serpent initié. *Beger, de num. Serpentif. Cretenſ. pag.* 5. La ſeconde, n. 7. eſt la plus curieuſe ; car elle repréſente en même temps le panier des Orgies, le ſerpent & Eryčthon enfant, tel qu'Antigone Caryſtien rapporte qu'il fut trouvé dans le panier de Pallas par les filles de Cecrops. Cette Médaille eſt de Gordien Pie, frappée à Magneſie, Ville Aſiatique & Colonie des Crétois. Elle eſt dans Spanheim, *Differt. 9 p.* 655. Il y en a encore une autre plus magnifique dans Triſtan, *Com-*

ment. hist. tom. 2. *p.* 196. frappée aussi à Magnesie sous l'Empire de Caracalla. On y voit le panier des Orgies avec un Serpent, ou comme dit Tristan, un Autel surmonté d'une pomme de pin : au-dessus de l'Autel est une espece de Table sur laquelle est assis Erichthon, si ce n'est le Jupiter Sabazius, trois Corybantes armés, & dansant la Pyrrhique, occupent le reste de la Médaille, autour de laquelle on lit, ΕΠΙ. Μ. ΑΛΛΟΥ ΕΠΙΚΡΑΤΟΥC, & dans l'Exergue, ΜΑΓΝΗΤΩΝ.

8. Médaille d'Auguste frappée en Créte selon l'opinion d'Albert Rubenius. La Victoire tenant d'une main une palme, & de l'autre une couronne, s'y montre debout sur le panier des Orgies, entre deux serpens entortillés, qui s'élevent jusqu'à elle. *Beger; de num. Serp. Cretens. pag.* 7.

9. Revers d'une Médaille de Lucius Verus dans les Recherches de Spon, *Differt.* 31. *p.* 525. Elle représente Esculape sous la figure d'un Serpent à tête d'homme. On voit ailleurs d'autres figures semblables d'Osiris & d'Esculape. Il y en a deux Médailles frappées à Nicomédie, dans Spanheim, *Differt.* 4. *pag.* 216.

11. Médaille d'Antonin Pie. *Medaglioni Di Carpegna. p.* 56. Elle représente Cerés ou Cybéle dans son char traîné par des serpens, avec l'Inscription, ΘΕΑ ΔΗΜΗΤΡ.

PLANCHE XI. 212

Fig. 1. Hercule tuant un monstre, moitié homme & moitié serpent. *Montfaucon. tom.* 1. *Fig.* 2. *Pl.* 127. *pag.* 210. Dans Patin, *de Num. Imp. p.* 206. on trouve une Médaille d'Hadrien approchante, c'est une Minerve qui combat un Triton ou un monstre, moitié homme & moitié serpent.

2. Ce monument est pris de Spon, *in Miscell. Erud. Antiq. sect.* 9. *p.* 306. *Tor.* 1. & se trouve dans l'Antiq. Expliq. de Montfaucon. *Tom.* 1. *Pl.* 132. *p.* 218. *fig.* 5. M. Spon conjecture qu'on y voit Circé avec

la coupe enchantereſſe, l'arbre du jardin des Heſperides, & Hercule tenant le Cerbere enchaîné. Pour peu qu'on veüille comparer toutes ces figures enſemble, on pourroit peut-être conjecturer qu'elles ont rapport à la chûte de nos premiers Peres, & à la réparation du Genre Humain. Il eſt peut-être plus probable que cette femme qui tient une boëte, & non pas une coupe, eſt Pandore, la premiere de toutes les femmes L'arbre gardé par un Dragon, eſt une figure de l'arbre du fruit défendu conſervé dans le Paradis Terreſtre Le Dragon eſt le Type de celui qui ſéduiſit Eve. J'ai déja dit ce que ſignifioit Hercule domptant le Cerbere, & comment il étoit la figure du Liberateur victorieux du peché & de l'Enfer.

3. Agathe du Cabinet du Roy très-ſinguliere, priſe de l'Hiſtoire de l'Académie Royale des Inſcriptions & belles Lettres. *Tom. 1. pag. 273.* On y reconnoît Jupiter avec ſon manteau, tenant un foudre d'une main, & appuyant ſon pied gauche élevé ſur un rocher, le long duquel on voit la Chévre Amalthée; Minerve d'un autre côté armée d'un caſque, mais ſans Egide, & vêtuë d'une robe longue, ſemble montrer du doigt ou le ſerpent qui eſt à ſes pieds, ou un ſep de Vigne, marié à un arbre qui s'éleve entre ces deux Divinités, & ſur lequel on diſtingue des raiſins, & deux oiſeaux trop petits pour pouvoir être diſcernés, mais qui ſont, ſelon les apparences, l'Aigle conſacré à Jupiter, & le Hibou connu pour l'oiſeau de Minerve. Au bas dans une eſpece d'Exergue, ſont gravés deux Chevaux & deux Lions, & un Taureau dont il ne paroît que la tête poſée ou Tarée de front, pour m'expliquer en termes de Blaſon. Mais ce qui rend cette Agathe plus précieuſe, c'eſt l'Inſcription Hébraïque gravée tout autour de la pierre ſur le biſeau. On y lit ces paroles du Chap. 3. de la Geneſe. *La femme conſidera que le fruit de cet arbre étoit bon à manger,*

qu'il étoit beau & agréable à la vûë.

M. Oudinet sçavant Académicien, qui avoit communiqué à l'Académie des Inscriptions & des belles Lettres cette Agathe en 1705. dit qu'il y avoit environ 20. ans qu'elle avoit été donnée au Roy aprés avoir été un temps immemorial dans une des plus anciennes Eglises de France, où elle passoit pour être la description du Paradis Terrestre, & l'histoire du peché d'Adam.

L'Académie qui ne jugea pas à propos de prendre Jupiter pour Adam, & Minerve pour Eve, convint sans peine de l'Antiquité & de l'autenticité du monument : mais elle jugea à propos de s'inscrire en faux contre la Légende, laquelle examinée de près, lui parut être d'un Hebreu très-moderne d'un caractere rabinique, peu correct & d'un mauvais burin. Et après avoir examiné differens sentimens sur ce que pouvoit signifier ce monument, ce qu'elle jugea plus vrai-semblable, fut qu'il regardoit simplement le culte de Jupiter & de Minerve à Athénes.

Sans blesser le respect qui est dû à un Corps aussi Illustre que l'est celui de M. M. les Académiciens, on pourroit peut-être trouver quelque explication assez naturelle, & un rapport assez sensible des paroles écrites sur le contour avec la gravûre du dedans, & dans ce cas on auroit peut-être de la peine à recourir à la falsification du monument, en disant que cette Inscription a été gravée long-temps après coup.

Supposons neanmoins que la gravûre est assez moderne, il reste toûjours quelque difficulté ; car est-il probable que ceux qui ont été capables de mettre l'Inscription Hébraïque, ayent été d'une ignorance assez crasse pour ne pas connoître un Jupiter & une Minerve dans un temps où il restoit encore beaucoup de monumens du Paganisme ? Est-il rien qui les déterminât à les prendre pour Adam

& Eve ; & devoient-ils juger qu'un orme sur lequel s'appuye une vigne, fût l'arbre du fruit défendu ? Non, sans doute, & il est bien plus raisonnable de croire que n'ignorant pas la fable, ils ont prétendu que les fables même du Paganisme faisoient allusion aux verités de nôtre Religion, & que celle-ci en particulier avoit un rapport essentiel avec l'origine des hommes, avec la faute nos premiers Peres & la réparation du Genre Humain.

J'expliquerois tout en effet dans ce sens. L'Exergue auquel on n'a pas fait assez d'attention, me détermine presque à cette explication. Il représente l'âge d'or ou l'état d'innocence, dans lequel les animaux les plus insociables, vivoient ensemble en pleine paix & sans se nuire. Il peut aussi représenter cet état d'union morale, où la grace du Redempteur devoit mettre les hommes, que la révolte des passions rendoit plus intraitables que les bêtes les plus incompatibles. L'Exergue ne peut gueres être expliqué autrement.

Cela étant, pour venir maintenant au corps de la Médaille ou de la gravûre, soit que l'on prenne Jupiter pour l'Estre superieur, & Minerve pour la Sagesse increée, soit qu'on regarde Jupiter des Orgies de Créte, ainsi que la Chévre Amalthée semble le désigner, & qui étoit le même que le Bacchus Sabazius ou l'Apollon Horus, & qu'on considere dans Minerve Rhée ou Dictynne, c'est-à-dire, la Vierge féconde qui devoit écraser la tête du Serpent infernal, on trouvera dans la Médaille la faute de nos premiers Peres, désignée dans l'arbre où le Serpent leur persuada de porter la main, & cette faute réparée dans le dessein de l'Incarnation, & dans la personne de ceux qui devoient y contribuer le plus, qui sont le Liberateur & sa sainte Mere, dont Jupiter & Minerve sont ici les Types. Ce qui paroîtra d'autant mieux fondé, que dans Arnobe il se trouve une Minerve qu'il fait mere de Jupiter.

J'ai déja fait voir dans les anciens noms de Minerve, p. 245. les rapports qu'elle a avec l'une & l'autre Até, ou pour mieux dire avec l'une & l'autre Eve. J'ajoûterai seulement qu'on voit une Médaille de Minerve avec le nom Α Θ Ε dans Thevet *Cosm. Univ. Liv.* 18. & qu'Heyschius donne le nom d'*Ada* à la Junon Uranie, qui est la même que Venus Uranie, que la Déesse de Syrie, & que Minerve. On trouve aussi sur une Médaille le nom *Eva* à côté d'une tête de Minerve, au revers de laquelle est une Cybéle. Beger qui donne cette Médaille parmi celles du Peloponese, *Thresor de Brand. tom.* 1. *p.* 443. après avoir dit que cette Médaille a été frappée à Eva Ville de l'Arcadie, & qui peut-être avoit pris son nom de l'Evasme des Bacchantes, dit ensuite ces paroles : *Cum primâ mortalium matre id coincidit, quid autem hac ad Arcades? Id inquit Dulodorus quod Bacchus, si Clementi Alexandrino fides : Evam enim, per quam non errori modo, sed ipsi morti via patefacta est, in Orgiis invocatam, ejus verbis apud Eusebium de preparatione Evangelicâ patet.*

4. Figure mysterieuse de la Divinité. *Montfaucon. tom.* 1. *part.* 2. *Pl.* 215. *p* 378. *Fig.* 1.

5. Pallas avec son Egide. Additions de Gronovius aux pierres précieuses de Leonardo Agostini, *Planche* 1.

La Planche 12. concerne la jeune Isis ou la Vierge féconde.

PLANCHE XII. 216.

La 1. Figure est prise du *Tome* 3. *de l'Oedipe de Kirker*, *p.* 500. Elle représente la jeune Isis, tenant dans une espece de cadre ou de tableau l'Image d'Horus Apollon son fils avec les symboles qui conviennent au Liberateur, ainsi que nous l'expliquerons plus bas à la Planche 16.

La Figure 2. est très-singuliere. Elle est tirée des Médaillons de Carpegne, *pag,* 70. & représen-

te la même Isis allaitant le Dieu Apis ou Serapis. On peut dire aussi que c'est Cora ou Proserpine allaitant le Dieu Taurus, c'est-à-dire, Bacchus sous la forme d'un Taureau.

3. 6. & 7 Figures de la jeune Isis allaitant son fils. La premiere de ces trois est dans les Recherches de Spon. *Dissert.* 28 *pag.* 465. La seconde est dans Beger. *Thes. Brand. tom* 2. *pag.* 301. La troisiéme est une Médaille d'Hadrien dans l'Harpocrate de Cuperus, *pag.* 51.

La 4ᵉ & la 5ᵉ Figure sont deux Monumens de l'Antiquité des plus magnifiques dans leur genre, & qui font le mieux à mon systême. La premiere des deux est dans Montfaucon, qui l'a mise au nombre des Abraxas, *Tom.* 2. *Planche* 158. *pag.* 366. Ce Pere se contente de dire que c'est une Isis. Il est vrai que c'est une Isis, mais l'Isis de l'Astronomie ancienne des Egyptiens, des Persans & des Indiens: l'Isis Constellation, l'Erigoné ou la Vierge du Zodiaque. L'Etoile qu'elle a sur le devant du front, détermine à la reconnoître pour telle. Elle tient trois épys de la main gauche Elle en a trois autres à ses pieds dans un vase. De la main droite elle soûtient Horus son fils qu'elle allaite. Dans l'Exergue on lit le nom de Jao qui est le même nom chez les Anciens que le Jehova chez les Hebreux. Ces Figures étant trop nuës, la bienséance m'a obligé de les faire revétir, ainsi que beaucoup d'autres.

La 4ᵉ figure nous fait voir une Lampe antique dédiée à la Diane d'Ephése, qui est la même que la jeune Isis. Le Tableau votif qui est ajoûté à cette Lampe, donne une explication plus claire de ce qui concerne cette Déesse des Asiatiques, & est une des preuves des plus autentiques de la distinction des deux Isis, & de la fécondité de la seconde, quoique Vierge. On y voit dans une gallerie Osiris & Isis l'ancienne, que je crois être nos premiers peres Adam & Eve. Osiris est distingué par le Boisseau, &

Isis l'ancienne par la fleur de Lotos. La jeune Isis y est remarquable par le Croissant qu'elle a sur la tête, qui fait voir qu'elle est la même qui est marquée sous la Figure symbolique de la Diane d'Ephése qu'on voit sur la Lampe même. A côté d'elle est son fils Horus. Dans ces quatre personnes est exprimé ce qu'il y a de plus essentiel dans la Religion. Les deux premieres ont causé la perte du Genre Humain, & les deux autres ont été l'objet des vœux de tous les siecles, parce que c'étoit en elles qu'il devoit être réparé. Cette Lampe est tirée de Montfaucon, *Tom. 5. part. 2. Pl. 169. pag 220.*

Je pouvois encore faire graver ici trois Médailles très-curieuses, mais j'y ai fait attention un peu trop tard.

La premiere est dans Patin, *pag. 289*, représentant Cybéle, la Diane d'Ephése, & Apis sous la forme d'un Taureau. On comprend assez ce que signifie cette Médaille après ce que j'en ai dit; & M. Patin se trompe en prenant Cybéle pour un Génie qui présente un Taureau pour le sacrifice; car Cybéle avec sa tête couronnée de tours, est très-distinguée.

La seconde est une Médaille de Trajan, elle est dans Tristan, *Comment. Hist. tom. 1. pag. 409.* On y voit une Dictynne nuë, appuyée contre un rocher, tenant un enfant entre ses bras, & accostée de deux Corybantes armés, avec le mot *Dictynna* qui se lit tout entier au haut de la Médaille. Dictynne est la Diane des Crétois, & jamais la fable ne parle de Dictynne que comme d'une Vierge. Cependant la Médaille nous fait voir qu'elle est la même que la *Rhea*, ou la Mere des Dieux des Crétois, dont on voit aussi une Médaille de Decius dans Seguin. *Select. Num. Imp. pag. 188.* & que j'aurois aussi fait graver pour montrer le rapport de l'une & de l'autre. On doit donc conclure que la *Rhea* des Crétois n'est pas la vieille Cybéle, mais

la jeune qui étoit Vierge & féconde tout ensemble. On doit conclure aussi par consequent que le Jupiter des Orgies Crétoises étant fils d'une Vierge, ne peut être que le Type du Liberateur.

La troisiéme Médaille est de Julia Soæmias mere d'Elagabale, elle est dans Tristan; *Tome 2. pag.* 363. Venus Uranie ou Celeste, laquelle est toûjours Vierge selon les Anciens, y est représentée avec son fils, à qui elle représente un Globe surmonté d'une figure du Soleil.

La PLANCHE XIII. est distribuée en deux sujets. 228

Le 1. nous met devant les yeux l'idée des Anciens & des Indiens de l'une & de l'autre Inde au sujet des Eclypses & les cerémonies de Religion usitées en ces Occasions. Le second est tiré de l'Apocalypse. Le rapport qu'il a avec le premier sujet, est expliqué à la *pag.* 251.

Fin de l'Explication des Planches du I. Tome.

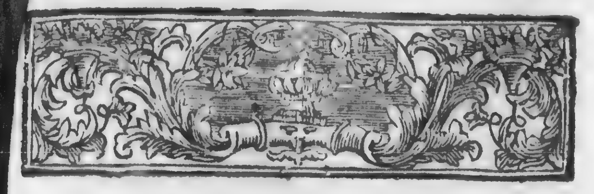
TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans le premier Tome.

Fin de la Table des Chapitres du premier Tome.







MŒURS DES SAUVAGES AMERIQUAINS, COMPARE'ES AUX MOEURS DES PREMIERS TEMPS.

Dessein & Plan de l'Ouvrage.



DEPUIS plus de deux ſiécles que l'Amérique a été découverte, & que la plûpart des Puiſſances maritimes de l'Europe y ont établi de nombreuſes Colonies, beaucoup de Voyageurs nous ont peint le caractére & les mœurs des Amériquains, & quantité de Sçavans ſe ſont appliquez avec ſoin à chercher dans les ténébres de l'Antiquité des traces de l'origine de ces Peuples.

Mais quelqu'exactitude que nous ſuppo-

ſions aux Voyageurs qui ont publié leurs mémoires là-deſſus, il ſeroit difficile qu'ils euſſent tout recüeilli, & qu'il n'y eut pas encore à glaner aprés eux. On a acquis par la ſuite des temps des connoiſſances qu'ils n'avoient pas, & qu'ils ne pouvoient pas avoir; de ſorte que ſans leur faire tort, on peut entreprendre de travailler ſur ce ſujet, & ſe flatter de dire quelque choſe de plus détaillé, de plus curieux, & qui même ait la grace de la nouveauté.

Quant aux Sçavans qui ont traité de cette matiére, leurs Diſſertations n'ayant été faites que ſur des Mémoires imparfaits & ſuperficiels, ne pouvoient être que défectueuſes; leurs conjectures ſont ſi vagues & ſi incertaines, qu'elles font naître plus de doutes qu'elles n'en éclairciſſent; & les rapports qu'ils prétendent trouver entre les Langues Barbares & les Langues Sçavantes qui leur ſont connuës, ſont fondez ſur des mots ſi eſtropiés, qu'on n'en peut tirer que des conſéquences fauſſes.

Pendant cinq ans que j'ai paſſé dans une Miſſion des Sauvages du Canada, j'ai voulu m'inſtruire à fonds du génie & des uſages de ces Peuples, & j'y ai ſur-tout profité des lumiéres & des connoiſſances d'un ancien Miſſionnaire Jéſuite, nommé le Pere Julien Garnier *, qui s'étant conſacré aux Miſſions dés ſon Noviciat, y a paſſé plus de 60. ans, & achéve de s'y conſommer dans les exercices d'un ſaint zéle & d'une vie trés-auſtére. Il a ſçû aſſez bien la Lan-

* Le P. Julien Garnier Jéſuite Miſſionnaire du Canada, eſt frére du R. P. Dom Julien Garnier, Religieux Bénédictin, connu par les Ouvrages qu'il a donnez au Public.

gue Algonquine qui est la plus étenduë de l'Amérique Septentrionale : mais il posséde sur-tout en perfection la Huronne & les cinq Dialectes des Iroquois, parmi lesquels il a presque toûjours vécu ; c'est, dis-je, dans le commerce de ce vertueux Missionnaire avec qui j'étois très-étroitement lié, que j'ai comme puisé tout ce que j'ai à dire ici des Sauvages.

J'ai lû aussi les Rélations qui ont été données au Public en divers tems par différens Auteurs, & en particulier par les Missionnaires qui ont consacré ces Missions par leurs travaux Apostoliques, dont quelques-uns même ont été assez heureux pour répandre leur sang dans les cruels tourmens que leur ont fait souffrir les Barbares, au salut desquels ils s'étoient dévoüez.

Je ne me suis pas contenté de connoître le caractere des Sauvages, & de m'informer de leurs coûtumes & de leurs pratiques, j'ai cherché dans ces pratiques & dans ces coûtumes des vestiges de l'Antiquité la plus reculée ; j'ai lû avec soin ceux des Auteurs les plus anciens qui ont traité des Mœurs, des Loix, & des Usages des Peuples dont ils avoient quelque connoissance ; j'ai fait la comparaison de ces Mœurs les unes avec les autres, & j'avouë que si les Auteurs anciens m'ont donné des lumiéres pour appuyer quelques conjectures heureuses touchant les Sauvages, les Coûtumes des Sauvages m'ont donné des lumiéres pour entendre plus facilement, & pour expliquer plusieurs choses qui sont dans les Auteurs anciens. Peut-être qu'en mettant mes pensées au jour, je donnerai à ceux qui sont consommez dans la lecture de ces Auteurs, quelques ouver-

tures qu'ils pourront approfondir : peut-être aurai-je été assez heureux pour découvrir quelques veines d'une mine qui deviendra riche entre leurs mains. Je souhaite que s'élevant au-dessus de moi, ils voyent encore plus loin, & qu'ils veüillent donner une forme exacte, une juste étenduë à bien des choses que je ne fais qu'éfficurer & toucher en passant. Quelques-unes de mes conjectures paroîtront légéres en elles-mêmes, mais peut-être que réünies ensemble elles feront un tout, dont les parties se soûtiendront par les liaisons qu'elles ont entre elles.

La science des Mœurs & des Coûtumes de differens Peuples a quelque chose de si utile & de si intéressant, qu'Homére a cru devoir en faire le sujet d'un Poëme entier. Le but en est de faire connoître la sagesse d'Ulysse son Heros, lequel aprés le siége de Troye se voyant sans cesse éloigné d'Ithaque sa patrie par la colére de Neptune, profite des differentes erreurs de ses Navigations pour s'instruire des Mœurs des Nations, où les vents irritez l'obligent d'aborder, & pour prendre de chacune ce qu'elle a de bon & de loüable.

Ce n'est pas en effet une vaine curiosité & une connoissance stérile que doivent se proposer les Voyageurs qui donnent des Relations au Public, & ceux qui aiment à les lire. On ne doit étudier les mœurs que pour former les mœurs, & il se trouve par-tout quelque chose dont on peut tirer avantage.

Le zéle de Religion qui oblige un Missionnaire à passer au-delà des Mers, doit aussi lui servir de motif, & diriger sa plume,

lorsque dans son loisir il travaille à mettre au jour les découvertes qu'il y a faites, & les connoissances qu'il y a acquises. C'est-là la fin d'un Ouvrier Evangelique, c'est aussi celle à laquelle j'ai tâché de rapporter toute mon étude & tout mon travail.

J'ai vû avec une extrême peine dans la plûpart des Relations, que ceux qui ont écrit des mœurs des Peuples Barbares, nous les ont peints comme gens qui n'avoient aucun sentiment de Religion, aucune connoissance de la Divinité, aucun objet à qui ils rendissent quelque culte : comme gens qui n'avoient ni loix, ni police exterieure, ni forme de gouvernement ; en un mot comme gens qui n'avoient presque de l'homme que la figure. C'est une faute qu'ont faite des Missionnaires même & des gens de bien, qui ont écrit, d'une part, avec trop de précipitation des choses qu'ils ne connoissoient pas assez, & qui, de l'autre, ne prévoyoient pas les consequences fâcheuses qu'on pouvoit tirer d'un sentiment aussi défavorable à la Religion. Car quoique ces Auteurs se soient contredits dans leurs Ouvrages, & qu'en même temps qu'ils disent que ces Barbares n'ont ni culte ni divinité qu'ils adorent, ils disent aussi des choses qui supposent une divinité & un culte réglé, ainsi que M. Bayle l'a observé lui-même, il en résulte neanmoins qu'on se prévient d'abord de cette prémiere proposition, & qu'on s'accoûtume à se former une idée des Sauvages & des Barbares qui ne les distingue gueres des bêtes.

Or quel argument ne fournit-on point par-là aux Athées? Une des plus fortes preuves que nous aïons contre eux de la nécessité &

de l'existence d'une Religion, c'est le consentement unanime de tous les Peuples à reconnoître un Etre supérieur, & à l'honorer en quelque maniére, qui fasse connoître qu'on sent sa supériorité, & le besoin qu'on a de recourir à lui. Mais cet argument tombe, s'il est vrai qu'il y ait une multitude de Nations diverses, abruties jusqu'à ce point, qu'elles n'aïent aucune idée d'un Dieu, ni aucuns devoirs établis pour lui rendre le culte qui lui est dû; car de-là l'Athée semble raisonner juste, en concluant que s'il y a un monde presque entier de Nations qui n'ont point de Religion, la Religion qui se trouve chez les autres, est l'Ouvrage de la Prudence Humaine, & un artifice des Législateurs qui l'ont inventée pour conduire les Peuples par la Crainte, mére de la Superstition.

Pour rendre donc à la Religion tout l'avantage qu'elle peut tirer d'une preuve aussi forte que l'est celle du consentement unanime de tous les Peuples, & pour ôter aux Athées tout moyen de l'attaquer par cet endroit, il est nécessaire de détruire la fausse idée que ces Auteurs ont donnée des Sauvages; puisque cette idée seule est le fondement d'un préjugé si desavantageux.

Je sçais que dans ces derniers temps on a voulu infirmer cette preuve du consentement unanime des Peuples à reconnoître une Divinité, comme si ce consentement unanime pouvoit être susceptible d'erreur: mais les sophismes & les subtilités de quelque particulier qui n'a point de Religion, ou dont la Religion est fort suspecte, ne peuvent pas ébranler une vérité qui a été reconnuë par les Payens même, qui a été reçûë de tout temps sans contradiction, & qu'on peut supposer comme un principe.

Il n'est donc question que de prouver cette unanimité de sentimens dans toutes les Nations, en montrant qu'en effet il n'en est point de si barbare qui n'ait une Religion, & qui n'ait des mœurs. Or je me flatte de rendre la chose si sensible qu'on n'en pourra douter, à moins de vouloir s'aveugler au milieu de la lumiére.

Non-seulement les peuples qu'on appelle Barbares, ont une Religion; mais cette Religion a des rapports d'une si grande conformité avec celle des premiers temps, avec ce qu'on appelloit dans l'Antiquité les Orgies de Bacchus & de la Mere des Dieux, les mystéres d'Isis & d'Osiris, qu'on sent d'abord à cette ressemblance, que ce sont partout & les mêmes principes & le même fonds.

En matiére de Religion nous n'avons rien dans l'Antiquité prophane de plus ancien que ces Mystéres & ces Orgies qui composoient toute la Religion des Phrygiens, des Egyptiens & des premiers Crétois, lesquels se regardoient eux-mêmes comme les premiers Peuples du monde, & les premiers Auteurs de ce culte des Dieux, qui de chez eux avoit passé à toutes les Nations, & s'étoit répandu par tout l'Univers.

Mais comm[illegible] les Auteurs de cette Religion & ceux qui en ont écrit, il s'est écoulé plusieurs siécles de ténébres & d'obscurité; que ces Ecrivains n'ont paru que dans le temps de sa corruption: & aprés qu'elle a été altérée par une multitude de fables sans nombre, il leur a été impossible de remonter jusqu'au temps de son origine: Ils nous ont fait d'Isis & d'Osiris, de Bacchus & de Cerés, & de quantité d'autres,

des Légiſlateurs particuliers dont on a fixé les époques comme on a voulu ; & ces époques dans l'idée commune, ſont non-ſeulement beaucoup poſtérieures à la Création du monde, mais même au Déluge.

Comme l'idée de cette Religion ne nous eſt venuë que du temps de ſa corruption, elle n'a jamais dû paroître que comme une Religion monſtrueuſe.* En effet, elle eſt enveloppée de toutes les ténébres de l'Idolâtrie & de toutes les horreurs de la magie, ſources fécondes des plus grands crimes, des plus pitoyables égaremens de l'eſprit, & des plus grands deſordres du cœur.

Cette corruption cependant, quelque énorme qu'elle ſoit, n'eſt pas ſi generale, qu'on ne trouve dans le fonds de cette Religion corrompuë des principes contradictoirement oppoſez à la corruption, des principes d'une morale étroite qui demandent une vertu auſtére, ennemie du deſordre, & qui ſuppoſent une Religion ſainte dans ſon origine, ſainte avant qu'elle ait été corrompuë. Car il n'eſt pas naturel de penſer que la pureté de la morale ſoit née de la corruption & du vice, au lieu qu'il n'eſt que trop naturel de voir le vice & la corruption gâter & altérer les choſes les plus ſaintes.

Il ſe trouve outre cela dans cette Religion de la prémiére Gentilité une ſi grande reſſemblance entre pluſieurs points de créance que la foi nous enſeigne, & qui ſuppoſent une révélation ; une telle conformité dans le culte avec celui de la Religion véritable, qu'il ſemble que preſque tout l'eſſentiel a été pris dans le même fonds.

On ne peut nier cette reſſemblance &

cette conformité. On trouve, par exemple, des vestiges du Mystére de la trés-sainte Trinité * dans les mystéres d'Isis, dans les Ouvrages de Platon, dans les Religions de Indes, du Japon & des Méxiquains : & on découvre plusieurs autres traits semblables dans la Mythologie payenne, ainsi que je le ferai voir dans la suite.

Pour ce qui est du culte, les saints Péres ont été eux-mêmes frappez d'y voir cette ressemblance, non-seulement avec ce qu'il y avoit d'essentiel dans la Loi Mosaïque, mais encore avec presque tous les Sacremens de la Religion Chrétienne, & ils n'ont trouvé à cela d'autre réponse, si ce n'est de dire que le Démon avoit toûjours affecté d'être le singe de la Divinité, & de se faire rendre le même culte, que rendent à Dieu ses véritables Adorateurs. Ceux qui dans ces derniers temps ont parlé des

* Saint Justin, S. Clement d'Alexandrie, Eusébe de Césarée, S. Augustin & plusieurs autres Péres de l'Eglise, ont cru voir dans les Ouvrages de Platon quelque connoissance assez distincte du Mystére de la trés-sainte Trinité. Ce Philosophe avoit puisé cette connoissance dans les Livres de Mercure Trismégiste, dans les entretiens qu'il avoit eus avec les Prêtres Egyptiens, & dans la science des Mystéres où il s'étoit fait initier. Ceux qui prétendent avoir une intelligence plus parfaite de la science Hiéroglyphique des Isiaques, croyent y voir ce Mystére compris sous divers symboles. Cluverius l'a remarqué dans les Divinitez des anciens Germains. Les Sçavans qui ont écrit sur les Religions des Indes Orientales, disent aussi qu'il est figuré dans les trois principales Divinitez de ce païs-là, Bruma; Vichnou & Routren. Il y a dans le Japon une Idole à trois têtes qui semble exprimer le même Mystére. Acosta assure qu'on en trouvoit des vestiges encore plus marquez au Pérou. Il fait mention en particulier d'une Idole nommée *Tangatanga*, ce qui signifie, dit-il, un en trois, & trois en un, signification qui paroît être une exposition claire & abrégée de ce Mystére.

Religions répanduës dans les Indes Orientales & Occidentales, ont montré cette conformité en suivant l'explication des saints Péres. Acosta en particulier, s'est trop étendu sur cette idée.

Cette conformité, & le peu de connoissance qu'on a des premiers siécles dont il ne reste aucuns monumens de l'Antiquité prophane qui ne soient postérieurs aux Livres de Moïse, ont fait dire que les Religions du Paganisme fondées par des Législateurs particuliers, avoient presque tout tiré de la Loi Mosaïque; & un des plus grands hommes de nôtre siécle a poussé la chose si loin, qu'il a entrepris d'expliquer toute la Mythologie payenne quant à la partie historique, & d'en rapporter tous les Dieux & toutes les Déesses à Moïse & à Séphora son épouse.

Je n'ignore point le respect qu'on doit au caractere & à la profonde érudition de l'Auteur de ce sentiment: mais quelque bonne intention qu'il ait eu, & quelque avantage qu'il prétende en retirer contre l'impiété, en montrant que tous les Dieux de l'Antiquité n'étoient que des figures de Moïse, qui faisoit profession lui-même d'être un des plus humbles serviteurs du Dieu que nous servons, il me semble que ce sentiment donne beaucoup de prise pour attaquer la Religion, favorise les Athées, & ceux qui peuvent prétendre que la Religion n'est qu'une invention purement humaine, & l'ouvrage de la politique.

Car s'il est vrai que toutes les Religions ayent copié Moïse, s'il est lui-même le type de toutes leurs Divinitez, & le sujet de toutes les fables de la Mythologie, il sera vrai

aussi qu'avant Moïse, toute la Gentilité aura été sans Religion & sans Dieux. Il sera vrai de dire que pendant plus de 3000. ans, le monde, si l'on en excepte ce peu de Patriarches dont est sorti le Peuple choisi, aura vécu dans ce parfait abrutissement que les Auteurs Payens supposent aux hommes avant le temps d'Isis & d'Osiris, de Jupiter & de Junon, de Cadmus & de Cécrops qui commencérent à les policer; au lieu qu'ils vivoient auparavant comme des bêtes. Il sera vrai de dire que des Législateurs postérieurs à Moïse, profitant de son exemple, se seront servis de la foiblesse des hommes & de leur ignorance, pour les tenir en bride par une crainte servile pour des Dieux imaginaires, qui n'auront rien au-dessus de l'homme, si c'est à Moyse que se rapportent tous ces Dieux: & qui est-ce qui garantira que Moïse lui-même n'en a pas imposé aux Hébreux, s'il a été facile aux autres Législateurs prophanes de séduire toute la Gentilité?

Si ce sentiment étoit pris à la rigueur, de » maniere qu'en effet les Phéniciens, les » Egyptiens, les Perses, les Indiens, les Peu- » ples de la Thrace, de la Germanie, les » Gaules, de l'Ibérie, de l'Amérique même, » mais sur-tout les Grecs & les Romains, » eussent fait leur Divinité de Moïse, & » bâti leur[a] Religion sur le modele de la » sienne, il ne seroit rien de plus aisé que de le détruire par l'Ecriture & par les Livres même de Moïse. Qu'on les lise, on y verra une Religion formée chez tous les Peuples dont il parle; en particulier chez les Egyptiens & chez les Chananéens, ...

[a] Huet, Demonst. Evang. Init. Propos. &c.

il a eu plus de rapport. On y verra une Religion déja altérée & corrompuë chez ces mêmes Peuples. Quelle Idole élevérent les Iſraëlites dans le deſert, pendant que Moïſe s'entretenoit avec Dieu, & recevoit la Loi de ſes mains? Qu'étoit le Veau d'or, ſi ce n'eſt le Symbole d'Iſis, & une de ces Divinitez monſtrueuſes de l'Egypte déja Idolâtre ? Ce qui engagea Dieu à retirer ſon Peuple de ce Pays de malédiction où il auroit pû ſe corrompre. Ce n'eſt pas ſeulement au temps de Moïſe qu'il y avoit une Religion, & que cette Religion étoit altérée chez les Nations. Du temps d'Abraham, la Chaldée étoit ſans doute infectée de l'Idolâtrie lorſque Dieu lui commanda d'en ſortir. Peut-être le Monde l'étoit-il déja, lorſque Dieu ſe détermina à le noyer par un Déluge.

L'étude que j'ai fait de la Mythologie Payenne, m'a ouvert un chemin à un autre ſyſtême, & m'a fait remontrer beaucoup au-delà des temps de Moïſe, pour appliquer à nos premiers Péres Adam & Eve tout ce que l'Auteur, dont je viens de parler, a appliqué à Moïſe & à Séphora. Ce ſyſtême qui paroîtra nouveau, quoiqu'il ne doive pourtant pas le paroître, me ſemble aſſez bien ſoûtenu ; & quoique je n'aye pas donné toute l'étenduë que je pouvois à mes conjectures, je me perſuade qu'on les trouvera aſſez ſolides, & que d'autres perſonnes plus capables pourront y en ajoûter d'autres qui fortifieront les miennes.

Je ne vois point qu'il puiſſe naître aucun inconvénient de ce ſyſtême, ni qu'on en puiſſe tirer aucune conſéquence déſavantageuſe à la Religion. Dés qu'il s'agit de Religion, je fais profeſſion d'être ſi peu atta-

ché à mes idées, que je ſuis prêt de rétracter, & que je retracte d'avance toutes les conjectures dont on pourroit abuſer, ou qu'on pourroit prendre dans un mauvais ſens.

Mais bien loin de prévoir quelque inconvénient de ce ſyſtême, il me ſemble que j'y vois un avantage ſolide pour la Religion, & qu'il ôte aux Athées tout prétexte de dire qu'elle ſoit l'ouvrage des hommes.

Car ſi nos premiers Péres ſont l'objet principal de la Mythologie Payenne quant à la partie hiſtorique, ils ſont les premiers Légiſlateurs, les premiers Propagateurs de la Religion. Ainſi le Paganiſme concourt avec les Livres ſaints à nous démontrer que la Religion vient d'une même ſource.

Dans ce ſyſtême, on voit une Religion pure & ſainte en elle-même & dans ſon principe: une Religion émanée de Dieu qui la donna à nos premiers Péres. Il ne peut y avoir en effet qu'une Religion, & cette Religion étant pour les hommes, doit avoir commencé avec eux, & doit ſubſiſter autant qu'eux. C'eſt ce que la Foi nous enſeigne, & ce que la raiſon nous dicte.

Dans ce ſyſtême, on voit dés la création de l'homme une Religion & un culte formé & public, conſiſtant en beaucoup de traditions, de principes de vertu, d'obſervances & de cérémonies légales, ainſi que l'emporte avec ſoi l'idée même de Religion & la condition des hommes: Peut-on en effet s'imaginer que les hommes nez pour la ſociété, ayent vécu pluſieurs ſiécles ſans culte public, & ſans d'autres obligations que celles que pouvoit impoſer à un chacun ſa dévotion particuliere? Cela n'eſt point probable. La

Religion étant certainement le lien le plus fort, & qui peut le plus contribuër à les unir.

Il eſt facile dans ce ſyſtême de concevoir comment cette Religion ayant été donnée à nos premiers Péres, doit avoir paſſé de générations en générations comme une eſpece d'héritage commun à tous, & s'être ainſi répanduë par-tout, au lieu qu'on ne peut ſe perſuader qu'avec beaucoup de peine, qu'une Religion qui ſeroit née quelques ſiécles après le Déluge, & dont on dévroit l'invention à un Peuple particulier, tel que ſeroient les Egyptiens, eut pû paſſer chez toutes les Nations, ſans en excepter aucune, aprés que ces Nations auroient été ſéparées les unes des autres, comme elles le ſont aujourd'hui, diviſées d'interêt & d'inclination, plus portées à ſe faire du mal, qu'à ſe communiquer ce qu'elles pourroient avoir eu de bon.

Il eſt facile de concevoir dans ce ſyſtême, comment cette Religion pure & ſimple dans ſon origine, a pû s'altérer & ſe corrompre par la ſuite des temps, l'ignorance & les paſſions étant des ſources qui empoiſonnent les meilleures choſes, & d'où naiſſent infailliblement le déréglement & le déſordre. Nous en avons un exemple ſubſiſtant dans les Religions des Indes. Ces Religions ſont toutes Hieroglyphiques : cela eſt encore manifeſte ; cependant combien de fables groſſiéres a inventé l'ignorance pour expliquer des Symboles dont ils ne ſçavent plus la ſignification ? Elles ont quantité de maximes qui portent à une morale trés-auſtére ; cependant quel alliage n'y trouve-t'on point de ces maximes avec la plus grande corruption de mœurs, autoriſée par l'exemple des Divinités ?

Il est aisé d'expliquer dans ce systême, comment, malgré l'altération de la Religion, malgré les changemens qui s'y sont faits chez les differens Peuples du monde, il s'y trouve néanmoins par-tout une certaine uniformité dans des fables qui ont rapport à la Vérité, dans certains points de la morale, & dans plusieurs observances légales, qui supposent des Principes semblables à ceux de la véritable Religion, & dont on peut tirer des argumens trés-forts contre ceux qui l'ont alterée ?

J'y trouve enfin un dernier avantage : c'est que de la maniére dont j'explique la Mythologie Payenne & la Théologie Symbolique, je raporte les Symboles & les Hieroglyphes à la Divinité, aux principes de nôtre Religion, & non pas à une explication du Monde Physique, telle que l'ont donnée des Philosophes Payens dans les derniers temps du Paganisme : explications qui peuvent favoriser l'impiété, & donner du crédit à un Athéïsme raffiné.

Les Athées peuvent objecter contre mes conjectures leur nouveauté, & dire que dans les explications que je donne de la Mythologie Payenne, j'établis un systême sur une matiére trés-obscure en elle-même. Je pourrois m'inscrire en faux contre cette nouveauté prétenduë, que je trouve fondée sur les Auteurs que je cite, & sur des conjectures trés-probables. Il est vrai que je n'ai garde de donner mes conjectures pour des démonstrations. Neanmoins, quoique simples conjectures, elles ne laissent pas de faire un argument trés-fort & une espece de conviction, si on veut les réünir toutes sous un même point de vüë. Mais eux-mêmes, quel fondement

ont-ils pour établir leur ſentiment ? Il n'eſt point de Légiſlateur des temps connus, qu'ils puiſſent citer comme premier Auteur d'une Religion, avant lequel on ne démontre qu'il y avoit une Religion reçûë. Il y en avoit une avant Numa chez les Romains. Moïſe, dont les Ecrits ſont antérieurs à tout autre Ouvrage que nous ayons, fait voir une Religion établie depuis l'origine du monde : ils ſont donc obligez d'avoir recours aux Légiſlateurs des Nations qui vivoient dans ces ſiécles d'obſcurité, dont on ne peut fixer aucune époque, & qu'on regarde comme les temps de la fable, de qui par conſequent ils ne peuvent rapporter aucun fait, ni rien dire d'aſſuré : à ces Légiſlateurs que les Peuples ont regardé comme leurs premiers Fondateurs, que les Auteurs anciens appellent pour cette raiſon Autochthones, c'eſt à-dire engendrez du limon de la terre, & que l'Antiquité payenne nous répréſente d'une maniére ſymbolique ſous la figure de moitié hommes & moitié ſerpens. Cela ſuffit-il pour fonder leur opinion ? non ſans doute, mais cela ſoûtient parfaitement bien la mienne ; car ces deux qualités ne peuvent manifeſtement convenir qu'à nos prémiers Péres, ainſi que je l'explique.

Ce n'eſt pas ſeulement dans l'Article de la Religion que je fais voir que les Peuples de l'Amérique, regardez comme des Barbares, en ont une. On en verra pluſieurs traits ſinguliers & curieux dans les autres Articles de leur Gouvernement, de leurs Mariages, de leurs Guerres, de leur Médecine, de leur Mort, Deüil & Sépulture ; de maniére qu'il ſemble qu'autrefois & dans les prémiers temps, la Religion influoit en tout.

La matiére des Mœurs eſt une matiére vaſte qui embraſſe tout dans ſon étenduë, & qui renferme bien des choſes diſparates, & leſquelles ont trés-peu de raport entre elles : c'eſt pourquoi il a été trés difficile de les raſſembler ſous un point de vûë. Le parallelle continuel que je fais des Mœurs des Amériquains avec celles des Anciens, a encore augmenté beaucoup la difficulté. Je n'ai pas laiſſé néanmoins d'y donner un certain ordre par la diviſion que j'ai faite, en réduiſant les principales choſes ſous certains titres, tels que la Table des Matiéres les préſente. Mais comme la plûpart de ces titres embraſſent eux-mêmes beaucoup de matiére, j'ai tâché de garder une certaine méthode, enchaînant les choſes de telle maniére, qu'elles ſe trouvent dans l'ordre qu'elles doivent naturellement avoir ; & leur donnant une telle liaiſon, qu'elles paroiſſent ſuivre l'un de l'autre.

Je n'ai point jugé à propos de les diviſer en Chapitres, en Sections & en Paragraphes pour ne point trop couper le fil de mon diſcours. Cependant pour ſoulager le Lecteur, qui eſt ſouvent bien-aiſe de s'arrêter à quelque point fixe, quand la longueur l'ennuïe, j'ai mis quelques titres à la marge qui peuvent lui ſervir comme d'entrepôt. Dans la deſcription des Mœurs des Amériquains, le parallelle avec les Anciens eſt toûjours ſoûtenu, parce qu'il n'y a pas un ſeul trait des mœurs de ceux-là qui n'ait ſon exemple dans l'Antiquité. Quelques Articles qui concernent les Mœurs des Anciens, font naître incidemment une eſpéce de Diſſertation, lorſque ce qu'ils ont d'obſcur ou de curieux, demande qu'on les développe. On trouvera peut-être quelques-uns de ces Diſſertations un peu lon-

gues. J'ai fait ce que j'ai pû pour ne pas trop m'étendre ; mais j'ai crû, ou que je ne devois pas entamer une matiére, ou que je devois l'éclaircir. On sera dédommagé de la longueur si la découverte paroît nouvelle, & si la conjecture ou la preuve sont solides.

Je commence par l'Article de l'Origine de ces Peuples ; j'y examine si l'Amérique a été connuë des Anciens ; comment & par où elle a pû être peuplée ; en quel temps elle a pû l'être ; & quelles peuvent être les Nations qui s'y sont transplantées ; On ne peut avoir sur ce dernier point en particulier que des conjectures assez vagues dont j'aporte les raisons. Aussi mon dessein n'est il pas de démêler tous ces Peuples Barbares pour raporter chacun d'eux à un peuple connu dans l'Antiquité. Mais quoiqu'on puisse aporter des conjectures assez probables de quelques-uns en particulier, ainsi que je le fais voir dans l'exemple des Iroquois & des Hurons, cette connoissance me paroît peu nécessaire ; & il suffit de montrer dans tout le détail des Mœurs des Amériquains une si grande uniformité avec les Mœurs des prémiers Peuples, qu'on en puisse inférer qu'ils sortent tous d'une même tige.

Aprés un caractére des Sauvages qui en donne une idée générale, j'entre dans le détail des Mœurs par l'Article de la Religion. J'y examine par ordre quel est l'objet de leur culte ; en quoi ce culte consiste ; quelle en est la fin ; & je finis par le jugement qu'on doit porter des vestiges de Judaïsme & de Christianisme, qu'ont trouvé en Amérique ceux qui en ont fait la premiére découverte. En tout cela, la Mythologie est tellement mêlée, qu'elle y fait un systême entier, où

j'espére qu'on verra avec plaisir ce que j'y dis de la Théologie Symbolique des Payens, du Sabaïsme, du Polythéïsme, du culte de Vesta, des particularitez des Sacrifices, des Ministres des Dieux, des Mystéres, des Initiations, de la Theurgie, & de la Divination; de l'Immortalité de l'Ame, & de son Etat aprés la mort.

Je fais succeder à l'Article de la Religion celui du Gouvernement Politique. De toutes les formes de Gouvernement, celle qui m'a paru la plus curieuse, est celle des Hurons & des Iroquois, parce qu'elle est la plus conforme à celle des anciens Crétois & des Lacédémoniens, qui avoient eux mêmes conservé le plus long-tems les Loix & les Usages qu'ils avoient reçûs de la premiére Antiquité. Quoi-que cette forme de Gouvernement Olygarchique soit particuliére, la maniére de traiter les affaires est presque générale dans tous les Etats des Peuples Barbares; la nature des affaires presque la même aussi-bien que leurs assemblées publiques, leurs festins & leurs danses.

Considérant ensuite les Sauvages plus en particulier, je parle de leurs Mariages, des Loix & des Cérémonies qu'ils y observent; de leur divorce, de l'éducation des enfans, & de leur jeunesse. La Religion peut en retirer un avantage; car je crois y prouver assez bien, contre ce que plusieurs Auteurs ont avancé, qu'il y a eu de tout tems des Loix que les hommes ont respectées, des cérémonies qu'ils ont pratiquées, des degrez de consanguinité qu'ils ont prohibez. L'exemple d'Abraham que j'aporte, me paroît démonstratif pour détruire l'erreur où nous ont jetté les Auteurs prophanes, en disant que c'étoit

une Loi chez les Egyptiens que les freres épousassent leurs sœurs. J'explique les causes de cette erreur par rapport à quelques autres Peuples particuliers, & je finis par la comparaison de l'éducation des Sauvages, avec ce qu'on trouve dans l'Antiquité de l'éducation dure des Crétois, des Lacédémoniens & des Perses.

De-là passant à leurs occupations, je renferme sous ce tître général plusieurs matiéres. Je parcours d'abord les occupations des hommes chez eux & dans leur domestique. J'y parle de leurs Villages, de leurs cabanes, de leurs habillemens & de leurs ornemens; je traite ensuite de celles des femmes, qui semblent nées dans ces païs-là pour le travail, & qui ont la peine de l'Agriculture & de tous les soins du ménage. On trouve encore ici plusieurs traits de l'Antiquité, qui ne sont pas indifférens touchant la maniére de s'habiller, de s'orner, de mettre les peaux en œuvre, de se peindre avec des couleurs inéfaçables, & d'autres qui sont passagéres; touchant la premiére nourriture des Anciens, & la maniére de la préparer. J'y ai joint quelques recherches sur le Tabac & sur le Sucre, par rapport aux connoissances qu'en ont eu les Anciens, & les vestiges que nous en trouvons dans les Auteurs.

Les occupations des Sauvages au dehors, sont la Guerre, leurs Ambassades, leur Commerce, leur Chasse & leur Pêche.

La Guerre a pour tous les Sauvages des attraits si singuliers, qu'ils semblent naître & vivre pour elle; elle est de toutes leurs passions celle dont ils font le plus de parade. L'Article que j'en ai fait est fort long, parce que j'y ai inseré celui de leurs Voyages & de

tout l'attirail de leurs courses. J'entame cette matiére par les motifs qui leur rendent la Guerre comme nécessaire. J'explique la maniére dont la Guerre se chante & se déclare, les préparatifs par terre ou par eau. Je parle ensuite de leurs armes, de l'ordre qu'ils gardent dans leur route, des précautions qu'ils observent en païs ennemi, de leurs Campemens, de leurs Evolutions militaires, de la méthode qu'ils ont pour attaquer ou se défendre, soit en campagne, soit au siége des Places. Le reste roule sur le retour des Guerriers aprés leur victoire, leur conduite envers leurs prisonniers dans leur marche, la réception cruelle qu'on leur fait dans tous les Villages où ils arrivent, la description des affreux suplices que souffrent ceux qu'on a condamnez à mort, & les avantages de l'adoption de ceux à qui on juge à-propos de donner la vie. Il y a plusieurs traits d'antiquité répandus dans tout cet Article, qui répondent à la varieté de la matiére, & qui paroîtront d'autant plus recherchez, qu'ils rapprocheront plus sensiblement des usages des tems les plus reculez, dont on ne voit plus que quelques traces dans les Auteurs les plus anciens. Je mets dans ce nombre ce que je dis du Symbole de l'Enrôlement, de la premiére Navigation des Anciens, de la connoissance des Astres & de la supputation des Tems; de la Science des Vestiges, de la maniére de s'orienter, de faire du feu, & plusieurs autres traits que le Lecteur y pourra remarquer.

Je ne traite dans les Articles de leurs Ambassades, de leur Commerce, de leur Chasse & de leur Pêche, que ce qui peut avoir du rapport à l'Antiquité. Le reste est trop connu, & se trouve dans un trop grand nombre

de Voyageurs. Je me ſuis arrêté avec plaiſir à donner une longue deſcription du Calumet de Paix, à cauſe de la comparaiſon que j'en fais avec le Caducée de Mercure. J'ai rapproché pour cela des morceaux des Auteurs anciens que je crois aſſez peu connus, & qui feront voir une grande reſſemblance.

Les occupations néceſſaires ſont ſuivies de celles qui ſont de divertiſſement. Les unes ſont de pur divertiſſement, & les autres d'un divertiſſement mêlé d'exercice. Dans l'ordre des premiers, il eſt parlé d'un jeu, qui a fourni la matiére à pluſieurs Diſſertations des Sçavans. Je trouve dans l'ordre des ſeconds quelques jeux & quelques exercices de la Spheriſtique & de la Gymnaſtique des Anciens.

L'ordre naturel me conduit enſuite à parler de leurs Maladies, de leur Médecine, de leur Mort, de leur Sépulture & de leur Deüil. Je diſtingue deux ſortes de Médecine pour leurs maladies; l'une naturelle, & l'autre qui ne l'eſt pas, ou qu'on doit ſupoſer ne pas l'être. C'eſt cette Médecine qui étoit en uſage dans les prémiers temps, & qui ſe faiſoit par la voye de la Divination. Je parle de toutes les deux, & toutes les deux ont des choſes dignes de remarque; la derniére ſur-tout contient un point d'Antiquité qui mérite de l'attention.

L'Article de la Mort, de la Sépulture & du Deüil, apartient à la Religion, & me paroît une preuve convainquante de l'idée qu'ont eu toutes les Nations de l'Immortalité de l'Ame: c'eſt dans ce point que je trouve les Amériquains encore plus conformes aux mœurs des prémiers temps, que dans tout le reſte. Tout y eſt remarquable, leur maniere d'habiller les morts, de les la-

ver, de les oindre, de les loüer & de les pleurer. Leurs differens usages concernant la Sépulture, leurs Nœnies, leurs Festins, leurs Jeux funéraires, leurs Idées sur ce qui reste dans le Tombeau aprés la mort; les devoirs qu'il ont coûtume d'y rendre aux défunts, & les Loix établies pour le Deüil. Je termine cet Article par une Fête générale des morts, que les Hurons & les Iroquois avoient coûtume de célébrer de 12 en 12 ans ou environ, & qu'ils célébrent encore aux transports de leurs Villages. Cette Fête a quelque chose de curieux & de surprenant en même temps.

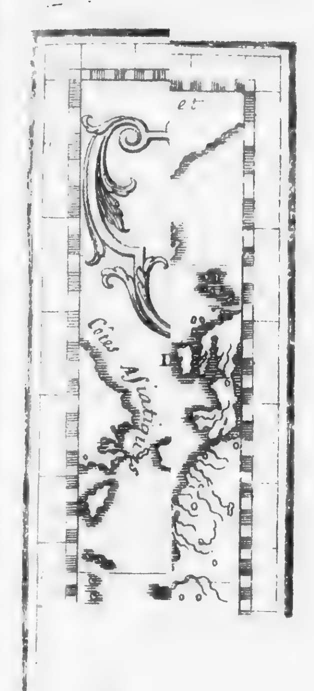
Enfin je conclus tout l'Ouvrage par l'Article de la Langue. J'y compare les Langues de l'Amerique avec les Langues sçavantes & les Langues vivantes connuës en Europe. Je rapproche quelques termes des Langues Huronne & Iroquoise, qui se trouvent dans la Grecque, & quelques autres termes des Langues Barbares que j'ai ramassez dans les Auteurs anciens, & j'en tire quelques conjectures pour fonder mon sentiment sur l'origine de ces Peuples.

Le séjour que j'ai fait parmi des Iroquois, m'a engagé à détailler plus particuliérement leurs Mœurs, parce que je les connois mieux, & que je suis plus assuré de ce que j'avance. On peut dire neanmoins que les Mœurs des Sauvages en général sont assez semblables. Lorsque je sçais quelque chose de particulier des autres Nations, je ne le laisse pas passer sous silence.

Le Commerce des Européans a beaucoup fait perdre aux Sauvages de leurs anciennes Coûtumes, & altéré leurs Mœurs. J'examine ici ces Mœurs & ces Coûtumes, telles

qu'elles étoient avant leur altération, & telles qu'ils les avoient reçûës de leurs Ancêtres. Je pourrai parler des changemens qui se sont faits parmi eux dans un autre Ouvrage, où je me propose de traiter de l'établissement de la Religion Chrétienne parmi eux, & des efforts qu'ont fait les Ouvriers Evangeliques pour adoucir ces Mœurs sauvages, & les rendre conformes à la Loi de Jesus-Christ.

Pour ce qui est des Mœurs & des Coûtumes des Anciens, j'ai puisé mes connoissances dans les Auteurs dont l'autorité est la plus reconnuë, & dont les Ouvrages sont le plus respectez. Je le cite dans les endroits où je le crois nécessaire. J'apporte quelquefois leurs passages entiers, ou dans le corps de l'Ouvrage, ou en note au bas de la page. J'ai aussi mis en note plusieurs Remarques qui m'ont paru curieuses, & qui auroient trop allongé ma narration si je les avois insérées dans la suite du discours. Ce que les descriptions ou les notes n'expliqueront pas assez, sera éclairci par les figures & le nombre de planches que je fais graver. Mon style est peut-être un peu trop negligé, mais je ne me suis point étudié à la recherche des termes : j'ai crû qu'on devoit pardonner cette négligence à un Missionnaire ; & je me suis persuadé que le Lecteur feroit grace à mon Ouvrage, s'il n'y trouvoit pas de défauts plus considérables.


et
Côtes Asiatiques



A. Amerique Septentrionale.
B. Amerique Meridionale.
C. Isthme de Panama qui divise l'une et l'autre.
D. Terres inconnuës, qu'on suppose joindre l'Asie et l'Amerique.
E. Golfe du Mexique.
F. Mer Vermeille.
G. Baye et détroit d'Hudson.
H. Isle du Feu, entre les détroits d[e]
Magellan et de le Maire.
I. Golfe et fleuve de S.t Laurent.
K. Fleuve Mississippi.
L. Riviere des Amazones.
M. Riviere de la Plata.
N. Montagnes des Andes.

Les Eskimaux, Kilistinons, Testes de Boule, Assinibouals, et S[…]
Can·da. Les Nations Iroquoises, Huronnes, Algonqüines, et […]
Fleuve S.t Laurent. Les Ilinois, Natchez &c. sont sur […]
Floridiens, Loups, Mahingans &c. sont au voisinage des […]
entre l'Acadie, et la Nouv.le Angleterre. Les Caraïbes étoien[t …]
les Antilles. Les Tapuyes, Galibis, Bresiliens, et Peuples du P[…]
Côtes de l'Amerique Meridio.le du côté de la Mer du Nord. L[…]
est plein de Nations diverses. On compte 70. Langues d[…]


Groenland Vieux et nouveau
Estoti land
Mer
du
Nord
Sud
Côtes d'Afrique et d'Europe
Australes
peu connües
aye et détroit d'Hudson.
le du Feu, entre les détroits de
agellan et de le Maire.
olfe et fleuve de St. Laurent.
leuve Mississippi.
iviere des Amazones.
iviere de la Plata.
ontagnes des Andes.
O. Côtes de la nouvle Espagne, vieux et nouveau Mexique, Perou, Chili.
P Terre Magellanique.
Q. Bresil.
R. Isles Caraïbes.
S. Côtes de la Floride, Virginie et nouvelle Angleterre.
T. Côtes de la nouvelle France.
de Boule, Assinibouals, et Sioux, occupent tout le Nord du
Huronnes, Algonquines, et Outaouases, les environs du
Natchez &c. sont sur le Mississippi. Les Virginiens,
&c. sont au voisinage des Anglois. Les Abenaquis sont
eterre. Les Caraïbes étoient autre-fois maitres de toutes
Bresiliens, et Peuples du Paraguay, occupent toutes les
ôté de la Mer du Nord. Le Centre de l'Amerique Merid.
n compte 70. Langues differentes sur le F. des Amazones.

Tom. I. Pag. 25.



D

DE

DE

Dé

CE v
con
Pen
d'Amériq
s'étend d
& vers l'a
tre Monde
ce que le
Sud, qui
que tout
étenduë d
derniers
Monde,
bornes de

Ce ne
siécle, qu
couvertes
blent naît
réservé da
qui fut co
par la gra
des lumié
nombrabl

Tome

DE L'ORIGINE DES PEUPLES DE L'AMERIQUE.

Découverte de l'Amérique.

CE vaste Continent, divisé, selon la commune opinion, en deux grandes Peninsules, à qui l'on a donné le nom d'Amérique Septentrionale &. Méridionale, s'étend des deux côtez bien avant vers l'un & vers l'autre Pôle, & forme comme un autre Monde qu'on peut appeller nouveau, parce que les deux vastes Mers du Nord & du Sud, qui l'environnent tout entier ou presque tout entier, en avoient par leur vaste étenduë dérobé la connoissance, jusqu'à ces derniers temps, aux Peuples de l'ancien Monde, qui ne connoissent pas encore les bornes de celui même qu'ils habitent.

Ce ne fut que vers la fin du quinziéme siécle, que ces Régions immenses furent découvertes par un de ces évenemens qui semblent naître du hazard, mais que Dieu a réservé dans les trésors de sa Providence, & qui fut comme le moment heureux marqué par la grace du Redempteur, pour éclairer des lumiéres de la Foi cette multitude innombrable de Nations que le Démon tenoit

sous son esclavage, qui étoient ensevelies dans les ténébres de l'erreur, dans les ombres de la mort, & plongées dans toutes les horreurs que doivent produire une brutale férocité, & tous les égaremens de l'Idolâtrie.

Christophe Colomb Génois, eut le premier la gloire de cette Découverte sous le regne florissant des Rois Catholiques, Ferdinand & Isabelle, parce qu'il fut le premier qui donna connoissance en Europe des Isles qui sont dans le Golphe de Méxique où il avoit abordé. Quatre ans aprés lui, Americ Vespuce Florentin, découvrit la Terre-Ferme, où il fit depuis quatre voyages, dont il nous a laissé des Mémoires. Moins heureux dans un sens que Colomb, qui fut mieux récompensé, mais plus heureux dans l'autre, ayant donné son nom à la quatriéme partie du Monde: honneur que lui auroient envié les plus fameux Conquérans, qui n'ont pû faire passer le leur aux Etats dont ils se sont rendus les maîtres.

La Découverte de l'Amérique eut quelque chose de si frappant pour les Sçavans même, que les prémiéres questions qu'elle fit naître, furent de sçavoir, que les hommes qui l'habitoient, étoient de la race d'Adam: & supposé qu'ils fussent issus de nos prémiers Péres, ainsi que la Foi ne laissoit pas lieu d'en douter: en quel temps? comment? & par où cette Partie du Monde avoit commencé d'être peuplée? si les Anciens en avoient eu quelque connoissance? enfin quels étoient les Peuples de l'ancien Monde qui avoient passé dans le Nouveau? Ces dernieres questions étoient fort problématiques, & donnérent lieu aux Sçavans de dé-

biter beaucoup d'érudition, malgré laquelle, la plûpart sont encore indécises, & le seront encore long-temps selon toutes les apparences.

Amérique connuë des Anciens.

Pour en dire neanmoins ce qui paroît de plus vraisemblable, je ne doute point que les Anciens n'ayent connu cette Partie du Monde.

Je ne me fonde point sur ce que dit * Platon de son Isle Atlantide; car, quoique la description qu'il fait de son étenduë se rapporte assez à l'Amérique, cette description neanmoins est mêlée de tant de circonstances fabuleuses qu'il en parle lui-même comme d'une fable inventée par les Egyptiens, de qui Solon l'avoit apprise.

Ce † qu'Elien raconte du discours de Siléne à Midas Roy de Phrygie, a aussi tout l'air d'un mensonge poëtique, & l'Auteur n'en disconvient pas.

La prophétie si vantée de ¶ Sénéque le Tragique, n'est autre chose qu'un Enthousiasme de Poëte, fondé sur les Découvertes nouvelles qu'on avoit faites de son temps, & sur les apparences d'en faire encore d'autres dans la suite. Il n'y avoit à cela nul mystére; tout autre pouvoit prophétiser sur ce ton tout comme lui, sans être inspiré de l'esprit de Python, & sans sçavoir grand-chose de l'avenir.

Le seul Auteur qu'on ait cité sur ce sujet, qui en parle d'une maniére plus positive & plus assurée, c'est § Diodore de Sicile qui

B 2

* *Plato in Timæo. Conquêt. du Pérou.* † *Ælian. lib. 3.*
¶ *Seneca in Medeâ.* § *Diod. Sic. lib. 5. Bibl. p. 208.*

en attribuë la Découverte aux Phéniciens. Ceux-ci s'étoient appliquez de bonne heure au Commerce & à la Navigation ; ils se rendirent en peu de temps fameux, & fondérent plusieurs Colonies sur les Côtes de la Méditerannée, soit dans l'Afrique, soit dans la Gréce & dans les Espagnes. S'étant ensuite beaucoup enrichis par leur trafic, ils tentérent de passer le Détroit de Gibraltar. [illegible] ils ne s'écartérent pas beaucoup des Colomnes d'Hercule, & s'établirent à Cadix où ils bâtirent un Temple magnifique à ce Dieu : ils se hazardérent ensuite peu-à-peu à ranger les Côtes de l'Océan. Or il arriva que côtoyant ainsi l'Afrique, une tempête de plusieurs jours les emporta vers une Isle d'une trés-vaste étenduë, & trés-éloignée du côté de l'Occident. A leur retour, ils en donnérent la prémiere connoissance, & ils en firent des Relations bien brodées & bien magnifiques, selon le style des Voyageurs. Cela fit que les Tyrrhéniens ayant acquis l'Empire de la Mer, résolurent d'aller faire un établissement en ce Païs-là, & en firent tous les frais : mais les Carthaginois s'y opposérent avec vigueur, appréhendant que les leurs, ébloüis par tout ce qu'on en racontoit de merveilleux, ne suivissent ce mauvais exemple. Ils se flâtoient aussi que s'il leur arrivoit quelque désastre, & que la fortune renversât leur Empire, ils auroient une retraite dans un Païs inconnu à leurs Vainqueurs ; car ils espéroient que dans le cas d'une nécessité semblable, ils pourroient s'y transplanter avec leurs familles & tous leurs effets.

Je ne sçache pas que personne ait fait encore attention à un endroit de Pausanias

qui me paroît bien valoir celui que je viens de rapporter de Diodore de Sicile.* Cet Auteur dit que s'informant par tout s'il y avoit des Satyres ; & de quelle nature ils étoient ; il avoit interrogé sur cela plusieurs personnes fort inutilement : mais qu'enfin un certain Euphémus, Carien de nation, lui avoit raconté que voyageant vers l'Italie, il avoit été poussé par une tempête des plus violentes aux extrémités de l'Océan, où il se trouve, disoit-il, des Isles que les Marins nomment Satyrides, & qui sont habitées par des hommes Sauvages, dont la chair est fort rougeâtre, & qui ont des queuës, lesquelles ne sont pas moindres que celles des chevaux. La crainte que les Matelots avoient des habitans de ces Isles qu'ils connoissoient assez, leur faisoit éviter d'aborder : mais le gros temps les ayant obligez d'approcher de la Côte, ils en furent d'abord investis, & ils ne purent s'en délivrer qu'en exposant une femme de l'équipage.

Ce récit d'Euphémus me paroît assez vraisemblable, & la description de ces Insulaires convient parfaitement aux Caraïbes qui étoient maîtres des Antilles, de la plus grande partie desquelles ils ont été chassez par les Européens en ces derniers temps. La chair de ces Peuples est fort rougeâtre : elle l'est naturellement ; & c'est moins un effet du climat, que de l'imagination des Méres, qui trouvant de la beauté dans cette couleur, la transmettent à leur fruit ; elle l'est aussi par artifice : car ces barbares se font peindre tous les jours avec le rocou qui leur tient lieu de vermillon, & les fait paroître rouges comme du sang.

* *Pausanias in Atticis*, p. 21.

Pour ce qui est de l'imagination de ces Matelots qui croyoient voir des Satyres, elle ne venoit que de la peur qui leur faisoit prendre des queuës postiches, pour des queuës réelles. Presque toutes les Nations Barbares de l'Amérique se donnent cet ornement, surtout quand elles vont en guerre.

Comment & par où l'Amérique a pû être peuplée.

L'AMERIQUE a pû être abordée par differens endroits, & s'être ainsi peuplée de tous côtez ; cela est hors de doute : elle n'est separée des Terres Australes que de fort peu : au Septentrion, le Groenland qui est peut-être contigu à ce nouveau Monde, n'est pas extrêmement éloigné de la Lapponie. Les Terres de l'Asie qui la bornent vers la Terre de Jesso, sont aussi peut-être avec elle un même Continent, ou n'en sont qu'à un trés-petite distance, si les Détroits qu'on y suppose, percent jusqu'à la Mer de Tartarie. L'Ocean qui l'environne entiérement ou presque entiérement, est semé d'Isles, tant dans la Mer du Nord, que dans celle du Sud. On pourroit y avoir passé d'Isle en Isle, ou par le malheur des naufrages, ou un par effet du pur hazard.

* Le célébre Grotius s'étoit persuadé qu'on y avoit pénétré par deux extrémités, & que ce vaste Continent divisé en deux Peninsules, comme je l'ai déja dit, avoit été occupé d'une part par les Peuples, qui du Nord de l'Europe avoient traversé dans le Groenland & dans la nouvelle Zemble, d'où ils s'étoient répandus dans toute l'Amérique Septentrionale jusqu'à l'Isthme de Panama, & d'autre part,

* *Hugo Grot. Dissert. de Orig. Gent. Americ.*

par les Abyssins & Ethiopiens qui poussés vers le Cap de Bonne-Esperance, & se voyant contraints d'abandonner l'Afrique, avoient gagné les Terres Australes peu éloignées de la Terre de Feu & du Détroit de Magellan, d'où ils avoient passé dans l'Amérique Méridionale.* Mais ce systême n'est guéres soûtenable, & Jean de Laët l'a réfuté d'une maniére assez solide.

Ceux qui feront attention à la multitude des Peuples différens qu'on y trouve, se convaincront aisément qu'elle n'a pû être peuplée universellement par le hazard des naufrages dans des temps où la Navigation étoit si imparfaite, qu'on regardoit comme une témerité d'entreprendre de côtoyer même les terres le long de l'Océan dont les ondes sont toujours fort élevées. Cela paroîtra plus sensible, si l'on fait réflexion qu'encore aujourd'hui les Amériquains n'ont que de miserables canots faits de peaux de Loup marin & d'écorce d'arbre, ou bien des Pyrogues qui ne sont que des arbres creusez en forme de bâteau, avec quoi ils n'osent tenter de s'éloigner beaucoup en pleine mer, & qui sont encore moins capables de soûtenir l'effort des tempêtes dans une Mer aussi vaste, & où les plus grands vaisseaux cédent souvent à la violence des flots.

L'opinion la plus universellement suivie & la plus probable, est celle qui fait passer toutes ces Nations dans l'Amérique par les terres de l'Asie. Il y a des motifs d'une trés-grande probabilité, qui persuadent que l'Amérique est jointe au Continent de la Tartarie Orientale quoique jusqu'à présent on y ait supposé quelque Détroit qui l'en sépare. Je ne crois

*Joan. de Laët in Not. ad Differt. Hug. Grot.

pas devoir aprofondir par de ſimples conjectures une choſe qui ne peut être éclaircie que par la découverte même : mais ſoit que ces terres ſoient contiguës, ſoit qu'elles ſoient diviſées par quelques petits bras de mer, il a été facile d'y pénétrer, & j'eſpére que de la comparaiſon des Mœurs des Amériquains avec celles des Aſiatiques & des Nations compriſes ſous les noms des Peuples de la Thrace & de la Scythie, il réſultera dans la ſuite de cet Ouvrage comme une eſpéce d'évidence, que l'Amérique a été peuplée par les Terres les plus Orientales de la Tartarie.

Epoque du temps où l'Amérique a pû être peuplée.

NOUS ne trouvons point d'Epoque certaine dans l'Antiquité avant les Olympiades. Tous les temps juſques-là ſont des temps d'obſcurité ; & c'eſt dans cette obſcurité que ſe trouve plongée l'Epoque du temps où l'Amérique a pû être peuplée, ſuppoſé qu'elle » ſoit auſſi ancienne. * Leſcarbot n'a point » fait de difficulté d'avancer d'une maniére » trés-forte & qui ſemble paſſer la conjectu- » re, que Noé n'ignoroit point ces Terres » Occidentales, où par avanture il avoit pris » naiſſance, que du moins il en avoit connoiſ- » ſance par renommée. Qu'ayant vécu trois » cens cinquante ans aprés le Déluge, il avoit » lui-même pris le ſoin de peupler ou de re- » peupler ces païs-là : qu'étant grand Ou- » vrier & grand Pilote, chargé d'ailleurs de » réparer la déſolation de la Terre, il avoit » pû y conduire ſes enfans, & qu'il ne lui » avoit pas été plus difficile d'aller par le Dé- » troit de Gibraltar dans la nouvelle-France,

* *Marc Leſcarbot, Hiſt. de la N. France, Liv. 1. c. 3. p. 22.*

» Cap-Vert au Bresil, qu'il l'avoit été à ses
» enfans d'aller s'établir au Japon, ou qu'il
» lui fût dificile à lui-même de venir des mon-
» tagnes d'Arménie dans l'Italie, où il fon-
» da le Janicule sur le Tybre, si les histoires
» des Auteurs prophanes sont véritables.

Il est vrai que pendant deux mille ans ou d'avantage, qui se sont écoulez depuis la naissance du Monde jusqu'au Déluge, les Descendans du prémier Homme, qui dans les prémiers temps, joüissoient de plusieurs siécles de vie & qui avoient reçû de Dieu une trés-grande fécondité, devoient s'être multipliez & répandus fort au loin sur la Terre. Quoique l'Ecriture Sainte ne nous donne point de connoissance au juste des Païs qu'ils occupérent, & que les Auteurs prophanes ne nous en apprennent rien, il est probable neanmoins qu'ils habitérent les mêmes Païs, où la postérité de Noé se rejetta d'abord aprés le Déluge, c'est-à-dire, qu'outre une grande partie de l'Asie, ils possédérent encore l'Egypte, la Lybie, & cette Partie de l'Europe qui est la plus Méridionale.

Peut-être que malgré l'incertitude où nous jettent les Auteurs, en confondant les temps qui ont précedé le Déluge universel, & ceux qui l'ont suivi, on ne laisseroit pas de démêler un peu la verité si on vouloit s'y appliquer. En effet, s'il est vrai, comme je le dirai plus au long dans la suite, que la Cérés des Grecs, l'Isis des Egyptiens, & la Mére des Dieux des Phrygiens, ne soient autre chose qu'Eve, la Mére de tous les hommes; presque toute la fable de la Mythologie payenne devra se rapporter aux temps qui ont précédé le Déluge. Les déluges de Deucalion & d'Ogygés ne seront plus des déluges particuliers : mais le

vrai Déluge universel, dont il n'est presque point de Nation qui n'ait retenu quelque idée, mais une idée qui étoit trés-confuse au temps des Auteurs prophanes qui en ont écrit les prémiers aprés Moïse.

* Il est constant que l'Histoire du Déluge de Deucalion, de la maniére dont elle est rapportée par Lucien; est entiérement semblable quant à la substance à ce que l'Ecriture Sainte nous enseigne du Déluge universel; de sorte que le Deucalion Scythe des Grecs ne paroît pas être different du Patriarche Noé. Voici à peu prés ce qu'il en dit. « Les Grecs assurent dans leurs fables, que les prémiers hommes étant cruels & insolens, sans foy, sans hospitalité, sans humanité, périrent tous par le Déluge; la terre ayant poussé hors de son sein quantité d'eaux qui grossirent les fleuves, & qui firent déborder la Mer à l'aide des pluïes; de sorte que tout fut inondé. Il ne demeura que Deucalion qui s'étoit sauvé dans une Arche avec sa famille, & une couple de bêtes de chaque espéce qui suivirent volontairement, tant sauvages que domestique, sans s'entre-manger, ni lui faire aucun mal. Il vogua ainsi jusqu'à ce que les eaux furent retirées; puis il repeupla le Genre Humain. » On ne doit point dire que les Grecs aïent copié l'Ecriture Sainte sur cet Article. L'Histoire du Déluge est un point de l'Histoire du Monde, & non pas d'une Nation particuliére, telle qu'étoit la Nation Juive. Noé étoit le Pére des Hébreux, des Grecs & de tous les autres Peuples. L'Histoire de ce Patriarche devoit avoir passé à chacun de ces Peuples par ceux qui en étoient les Fondateurs : mais cette Histoire

* *Lucien, de la Déesse de Syrie.*

devoit avoir reçû plus d'altération chez celles qui avoient été plus long-temps incultes.

* Pour ce qui est du déluge d'Ogygés, Cœlius Rhodiginus remarque que dans les tems anciens, on regardoit Ogygés comme si ancien lui-même qu'on disoit souvent en proverbe, vieux comme Ogygés, pour marquer l'antiquité la plus éloignée.

Il semble aussi qu'on peut discerner deux temps, où la Phrygie, l'Égypte, l'Attique & le reste de la Gréce ont été peuplées, dont l'un est celui de Cérés & des Dieux, & l'autre est postérieur au déluge. On distingue dans les Dynasties des Egyptiens, les temps des Rois Dieux, des Rois demi-Dieux, & des Rois-Hommes. On distingue de la même maniere dans l'Isle de Créte & dans la Phrygie, les temps de Rhée, ou de la Mére des Dieux, de Saturne, de Jupiter, &c. On ne voit rien au-delà de ces prémiers temps, & ces temps même se rapportent de telle sorte, que les Dieux des Grecs sont ceux des Egyptiens & des autres Nations; au lieu que dans les siécles postérieurs, les Rois reconnus pour de purs hommes comme Minos, &c. sont affectez à certains Païs, & n'ont rien de commun avec d'autres Peuples. On pourroit, ce semble, tirer de-là un argument, que ces prémiers temps sont ceux de l'origine du Monde, qui ayant rapport à toutes les Nations, avoient fait des impressions sur chacune, de maniére que chacune avoit conservé une tradition de ces prémiers temps, qui à la vérité s'étoit altérée à la longue, mais qui pourtant avoit une connexion essentielle quant au fonds des

* Cælius Rhodigin, Lib. 9. chap. 23.

choſes, à celle de toutes les autres enſemble. Ce que je dis eſt d'autant plus ſenſible, que s'il étoit vrai que les temps d'Iſis & des prémieres Divinitez fuſſent poſtérieurs au Déluge, il faudroit dire qu'il n'étoit reſté chez les Nations aucune idée de tout ce qui l'avoit précédé. Or c'eſt ce qui n'a aucune vraiſemblance.

Il ſe pourroit faire ſans doute que les hommes ſe fuſſent tellement multipliez avant le Déluge, qu'ils euſſent pénétré dés-lors dans l'Amérique, & ſe fuſſent même répandus dans tout le reſte de la terre habitable. C'eſt peut-être de ces temps-là que la mémoire s'étoit conſervée chez les Egyptiens de cette Iſle Atlantide dont parle Platon. Car ſi cette Iſle n'étoit pas entiérement fabuleuſe, il ne falloit pas moins qu'un déluge pour la ſubmerger, comme les Egyptiens croyoient qu'elle l'avoit été, ou pour l'éloigner par une auſſi vaſte étenduë de mers qui en auroient conſumé la meilleure partie. Mais comme Leſcarbot & les autres qui ſeroient de ſon ſentiment, n'en peuvent trouver aucun veſtige aſſez profond dans l'Antiquité : il ſe hazarde trop à faire naître Noé dans l'Amerique *par avanture ou autrement*; & ſa conjecture étant de celles qui ne ſont appuyées ſur aucun fondement ſolide, ne mérite auſſi aucune attention.

On ne peut pas même inférer, ſi ce n'eſt par des conjectures légéres, que l'Amérique ait été peuplée peu de temps aprés le Déluge; on ne peut pas, dis-je, l'inferer de cette diſette de toutes choſes, de cette ignorance des Arts qui ſemblent repréſenter le Monde naiſſant. Avant le Déluge, Caïn labouroit la terre, & la forçoit à lui donner ſes fruits; Abel

avoit des troupeaux, & s'en servoit pour se vétir & pour se nourrir; Tubalcain s'étoit rendu célebre dans tous les ouvrages de fer & d'airain, dit l'Ecriture; la construction de l'Arche faite par Noé; la fabrique immense de la Tour de Babel, où eurent part tous les Peuples dont Dieu déconcerta les projets, supposent dés les prémiers temps bien des découvertes & des connoissances dans les Arts, que les prémiers Péres des Nations pouvoient transmettre à leur postérité. Cependant parmi la multitude des Peuples de l'Amérique, il s'en trouve qui sont si dénuez de ces connoissances, que quelques-uns ignoroient même jusqu'à l'usage du feu. Cette disette & cette ignorance ne sont donc tout au plus qu'une preuve de leur paresse & de leur indolence: preuve sensible de nos jours; par l'exemple non-seulement de ces Amériquains, mais de plusieurs autres peuples de l'Europe & de l'Asie, qui se conservent encore dans une parfaite barbarie, quoique voisins des Nations civilisées, dont le commerce auroit pû les policer, s'ils n'en avoient apprehendé la fatigue.

Je ne doute pourtant pas que l'Amérique n'ait été peuplée peu aprés le Déluge. J'établis cette opinion sur la comparaison que je vais faire des Mœurs de ses habitans, avec les Mœurs anciennes qui ne sont pas altérées parmi eux comme en Asie & en Europe.

Le passage qu'ont fait en Amerique les différentes Nations qui y ont pénétré, s'est fait probablement en divers temps. Les plus récentes ont poussé les autres devant elles, les contraignant de leur céder la place. Il semble qu'on en voye comme une espéce de preuve, en ce que les plus barbares &

les plus incultes ont été obligées de gagner les bords de la Mer du Nord; que les plus policées au contraire comme sont les habitans du Pérou & du Méxique, ont resté sur les bords de la Mer du Sud, & se sont moins éloignées du lieu de leur premiere origine. Ceci peut encore servir à prouver que le passage de ces Nations s'est fait par les terres de la Tartarie.

Des Peuples qui ont passé en Amerique.

LES Histoires anciennes font mention d'une grande quantité de Peuples qui ont occupé les trois Parties du Monde connu; & comme on n'en voyoit plus aucune trace, on croyoit avoir lieu de juger qu'ils avoient été entiérement détruits. La découverte des Indes Orientales & Occidentales nous a fait retrouver la plus grande partie de ces Nations que l'on croyoit anéanties. La difficulté seroit de les discerner pour les ramener à leur source & à leur prémiére origine. Je ne crois pas qu'on puisse l'entreprendre de chacune en particulier, sans être aussi visionnaire que cet Auteur qui a donné une succession des Rois d'Espagne, en remontant de generation en generation jusqu'à Adam.

Les conjectures qu'on peut faire pour ce discernement, sont si vaines, si frivoles, qu'on ne peut presque compter sur rien. Et comment pourroit-on aller distinguer au juste des Peuples si éloignés & si inconnus jusqu'à présent, tandis que pas une Nation de l'Europe ne peut remonter jusqu'à ses prémiers commencemens, sans nous débiter des fables & des contes, où la vanité a plus de part que la vérité?

Faire sortir les Peuples de l'Amérique, des Peuples de la Thrace, de la Scythie, de l'Inde, de l'Ethiopie ou de la Lybie, c'est presque ne rien dire, parce que ces noms ont toûjours eu une signification trés-vaste, qu'ils ont toûjours été attachez à des Païs, dont les bornes n'étoient ni connuës ni déterminées; que ces Païs ont été habitez successivement par une multitude de Nations qui n'y sont plus, qui étoient trés différentes entre elles, & qui l'étoient encore davantage de celles qui y sont aujourd'hui en trés-grand nombre. Il faudroit donc dire quelque chose de plus précis, & c'est en quoi consiste la difficulté ou l'impossibilité.

Causes des transmigrations.

LA confusion des Langues ne fut pas la premiére cause de la séparation des hommes. Ce fut la multitude de ces hommes même, comme l'Ecriture nous le fait connoître. * La diversité que Dieu introduisit dans leur langage, ne servit qu'à les régler pour s'unir avec ceux qui pouvoient les entendre, & de qui ils pouvoient être entendus.

La disette & l'ignorance de plusieurs choses que les Arts ont trouvées depuis, ou perfectionnées, ont beaucoup contribué à les obliger de servir malgré eux aux desseins de la Providence, qui vouloit les répandre dans toutes les parties du Monde. Pour peu qu'on examine les différentes nécessitez où ils étoient réduits, on y trouvera les différens motifs qu'ils avoient de se transplanter en divers lieux: on ne sera plus surpris de ces transmigrations subites &

* Gen. cap. 11. v. 4.

fréquentes dont les histoires sont pleines, & on concevra aisément comment plusieurs Nations se sont transportées d'un bout du Monde à l'autre, sans laisser aprés elles aucun monument de leur séjour dans les Païs qu'elles ont possedées en prémier lieu, & dans ceux par où elles ont passé depuis.

Celles qui ne vivoient que de chasse, de pêche, du fruit des arbres & de racines, ne pouvoient subsister long-temps sans se diviser; il leur falloit des Païs vastes & étendus pour leur petit nombre, autrement les arbres n'auroient pû suffire à leur nourriture, les bêtes fauves s'éloignant des Païs habités & trop battus, il leur falloit nécessairement de grandes forêts & des espaces considérables de Païs incultes pour trouver leur subsistance. L'état de ces Nations errantes ne comportoit pas le soin d'élever des troupeaux; les longues courses qu'il leur faloit faire, les Païs stériles par où il leur falloit passer les forêts épaisses qu'il leur falloit chercher, & qui ne produisent que des herbes améres; la faim où elles étoient souvent exposées, leur en eut bien-tôt fait voir le bout, & eut rendu toutes leurs peines inutiles.

Celles qui étoient un peu plus sedentaires, & qui s'appliquérent à la culture des champs, comme les Egyptiens, les Phrygiens, les Hellénïens, subsistoient à la vérité plus commodément: mais cet Art ne fut pas porté d'abord à sa perfection; les terres n'étant point fumées, elles s'épuisoient bien-tôt, & obligeoient leurs habitans d'en chercher de neuves, & de faire de nouvelles plantations.

C'est de-là qu'ont pris leur origine les Colonies, qui s'étant faites d'abord sans

difficulté, devinrent pénibles peu à peu, & ne se firent plus sans répandre de sang, soit que ceux qu'on obligeoit de se transplanter ailleurs, ne quittassent leur Païs que lorsqu'ils y étoient forcez, soit qu'ils trouvassent de plus grandes difficultés encore à s'établir dans des Païs déja occupez. Car si les Peuples étoient contraints de faire souvent de tristes séparations dans leurs propres familles, ils voyoient encore moins volontiers d'incommodes voisins venir leur retrancher leur nécessaire, & entrer dans leur propre héritage. Ce fut-là le principe des guerres sanglantes que se firent les Peuples, le besoin en fut le premier motif; l'ambition des Princes qui firent ensuite consister leur gloire à tout soûmettre à leur Empire, rendit ces guerres plus cruelles, & acheva de dissiper les Nations qui ne pouvoient leur résister, & qui n'avoient pas envie de se soûmettre.

Dans ces guerres, ceux qui avoient de quoi faire plus de préparatifs pour leur subsistance en allant chercher l'ennemi, avoient ordinairement l'avantage sur ceux qui ne vivoient, pour ainsi parler, qu'à la pointe de l'épée : mais ceux-ci dans leur malheur avoient cette consolation, qu'en cédant à l'ennemi ils ne perdoient pas beaucoup. Quelques cavernes ou quelques chaumines, des meubles de terre ou d'écorce d'arbre, étoient faciles à réparer; toute leur fortune étoit attachée à leur personne. Dans leur fuite même ils trouvoient souvent leur avantage, pourvû qu'elle leur fût libre, & qu'ils n'y rencontrassent point de résistance. Quant à ceux qui étoient mieux établis, leurs Vainqueurs avoient soin de les transplanter, ainsi

que Nabuchodonosor & Salmanasar * transportérent les Juifs, & ce fut ensuite l'usage des autres Rois des Perses, des Médes, des Assyriens & des Egyptiens, dont on peut voir des exemples fréquens dans Hérodote, & dans les autres Auteurs qui ont parlé de ces temps-là. Ces Peuples ainsi dépaïsez, prenoient les Mœurs & les Coûtumes de leurs Vainqueurs lorsqu'ils étoient confondus parmi eux, ou bien ils attendoient l'occasion favorable d'en secouër le joug, s'ils en étoient séparez & faisoient encore un corps à part.

Les prémiéres de ces plantations ont été faites par Noé & par ses Enfans. † Moïse nous fait une Génealogie exacte des Enfans de ce saint Patriarche ; des Païs où ils se distribuérent, & des Peuples sortis de leur sang : mais les transmigrations pour la plûpart étant posterieures à Moïse : & s'étant faites sous les grandes Dynasties jusqu'à la décadence de l'Empire des Perses, il est arrivé que dans ces transmigrations fréquentes les Peuples se sont confondus, & que les Descendans des trois familles des enfans de Noé, ont passé en partie dans l'héritage les uns des autres.

Conjectures par les termes des Langues Barbares.

Peut-être aurions-nous une connoissance plus distincte des différens Peuples, si les Auteurs qui en ont parlé, nous eussent conservé un plus grand nombre de termes de leurs Langues originales : mais quoiqu'on en puisse discerner peut-être quelques-uns,

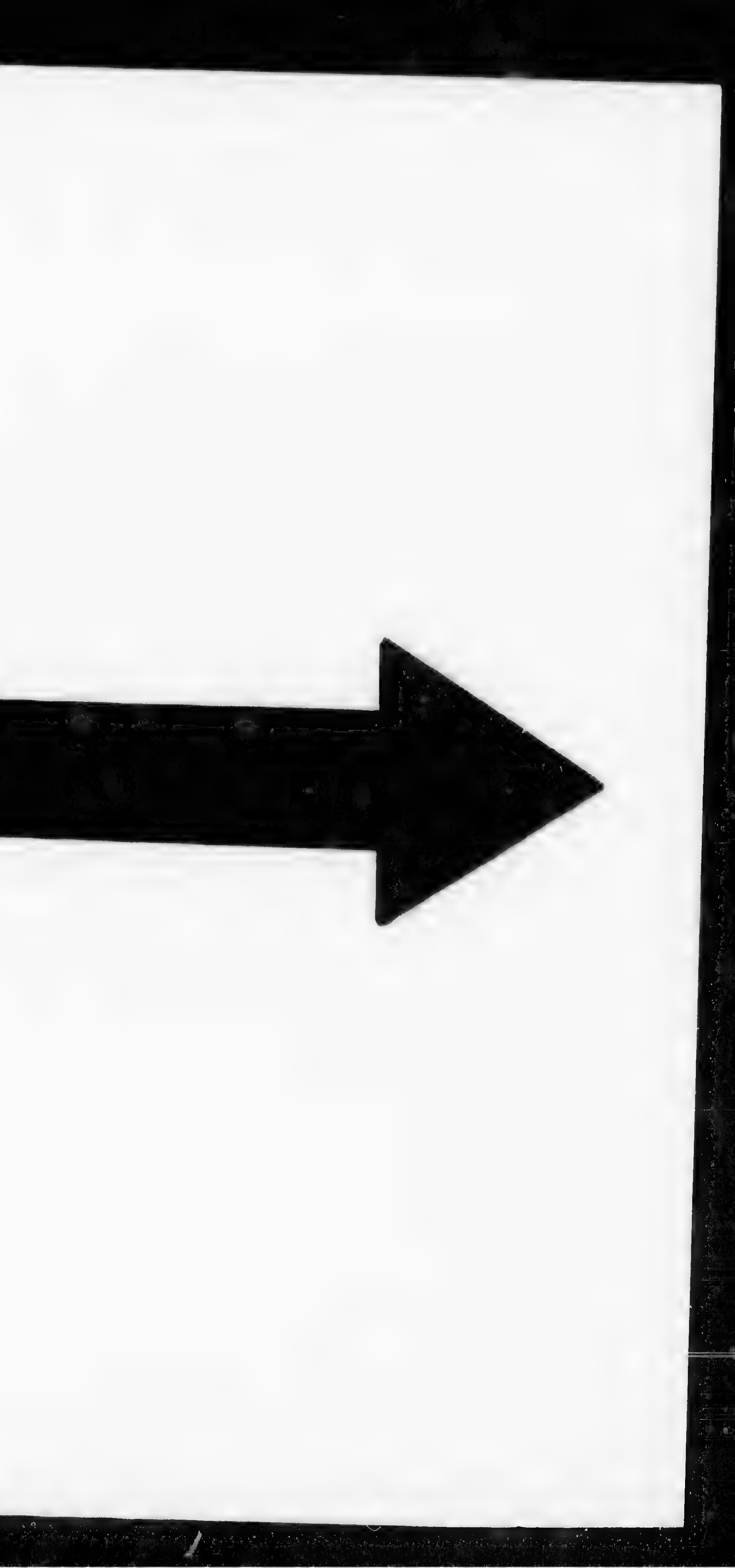
* *Lib. 4. Reg. cap. ult. Item 4. Reg. cap. 17.*
† *Genes. c. 10.*

ainsi que je le ferai voir dans la suite, on ne peut cependant y faire presque aucun fonds, parce qu'ils en ont rapporté trop peu, & qu'ils les ont presque tous estropiez. Je dis la même chose des noms Patronimiques & Nationaux. Car quand bien même ces noms pour la plûpart n'eussent pas été vagues & génériques, tels que celui d'*Ilinois* qui signifie les Hommes, & celui de *Caraibes*, qui veut dire Hommes belliqueux : quand bien même ceux qui étoient plus distinctifs n'eussent pas été sujets au changement, comme ceux de *Gentageronnon* & d'*Onnontage onnon*, c'est-à-dire, d'*habitans des Prairies* & d'*habitans des Montagnes*, noms qui ne peuvent plus convenir, dès que les Peuples qui les portent, ont changé de situation, & qui peuvent être transportez de l'un à l'autre ; les Auteurs les ont encore déguisez en les traduisant dans leur propre Langue *. Platon dit que Solon voulant insérer dans ses vers les noms des Peuples Barbares, y fut fort embarrassé : mais voyant que les Egyptiens qui en ont parlé les prémiers, les avoient transportez dans leur Langue propre après en avoir pénétré la signification, cela lui donna le courage de suivre leur exemple, & de les habiller à la Grecque. Platon fit la même chose que Solon, & leur exemple fut suivi de tous les autres.

Ce n'est pas le seul tort que les Grecs en particulier ont fait à l'Histoire ; quoiqu'ils ayent tout appris des Barbares, des Egyptiens, des Chaldéens & des Phœniciens, soit pour la Religion, soit pour la Chronologie ; comme Hérodote le plus ancien de

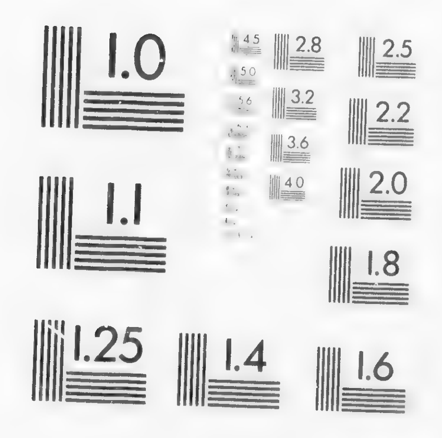
* *Plato in Critia.*
† *Herod. lib. 2. n. 49. & seq.*

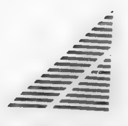


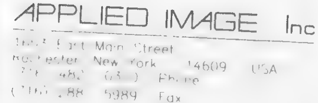


MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)







leurs Historiens l'avouë lui-même, ils ont voulu s'aproprier tout par une vanité ridicule, ainsi qu'Eusebe ¶ de Césarée le leur reproche. De cette sorte ils ont répandu autant de ténébres dans la science des temps qu'ils ont tous confondus, que dans la Théologie des Anciens qu'ils ont convertie en fables absurdes, lesquelles ne pouvoient inspirer qu'un souverain mépris pour eux & pour leurs Dieux. Ils n'écrivoient la plûpart des choses que sur l'opinion populaire, &, pour ainsi parler, sur un oüi-dire. Par-là ils se trompoient, & trompoient les autres, dit † Megasthénés dans le fragment qui nous reste sous son nom, du Jugement des Temps & des Annales des Perses. † Pausanias avouë qu'ils ont trés-peu de concert entre eux, & qu'ils ne s'accordent pas sur-tout dans les choses qui appartiennent aux origines. Aussi la plûpart des Auteurs en ont été si rebuttez, que pour ne pas dire des fables ils ont abandonné les prémiers temps à leur confusion, n'ont commencé leur Histoire qu'à certaines Epoques marquées.

Conjectures par les Coûtumes.

Les Coûtumes & les Mœurs des Nations pourroient nous conduire à une connoissance plus particuliére par la comparaison de ces Mœurs & de ces Coûtumes. Mais parmi ces Coûtumes, il y en avoit de générales, fondées sur les prémiéres idées que les Péres des Peuples avoient transmises à leurs enfans, & qui s'étoient conservées chez la plûpart presque sans aucune altération, ou du moins sans

¶ *Euseb. Prepar. Evang. Lib. 10. Comp. 4. & seq.*
* *Megasthenes in fragm.* † *Pausanias in Arcadicis*

une altération fort ſenſible malgré leur diſtance & leur peu de communication. Telles ſont les idées qui ont rapport à la plûpart des uſages de la vie commune. Certainement de celles-là on ne peut rien conclure. Auſſi dans la comparaiſon que je dois faire, ne ferai-je point de difficulté de citer les Coûtumes de quelques Peuples que ce ſoit, ſans prétendre en tirer d'autre conſéquence que le ſeul rapport de ces Coûtumes avec celles de la prémiére Antiquité.

Traits caractériſtiques qui peuvent ſervir à diſcerner les Peuples de l'Amérique.

Ce ne ſeroit donc que ſur quelques traits diſtinctifs & caractériſtiques des Peuples nouvellement découverts, avec ceux des Peuples anciens, dont les hiſtoires nous ont conſervé quelque idée, qu'on pourroit hazarder quelques conjectures, en rapprochant ces traits diſtinctifs, & les confrontant les les uns avec les autres.

J'appelle traits diſtinctifs & Caractériſtiques, certains uſages plus particuliers & moins communs. Telle eſt, par exemple, la coûtume qu'avoient les maris chez certains Peuples de ſe mettre au lit quand leurs femmes avoient accouché, de s'y faire ſervir par leurs femmes même, & de s'y faire rendre par elles tous les devoirs qu'on rend à l'accouchée par-tout ailleurs. Car, quoique cette coûtume ſoit une coûtume de Religion, elle étoit pourtant aſſez particuliére. Or je la trouve chez les * Ibériens ou les prémiers

* *Strabo. Lib. 3. Diodor. Sic. Lib. 5. Apoll. Rhod. Lib. 2. Rochef. Hiſt Morale des Antilles, c. 23. Paul. Ven. Lib. 2. c. 42. Rhochefort, loco cit. &c.*

Peuples d'Espagne, je la trouve chez les anciens habitans de l'Isle de Corse, elle étoit chez les Tibareniens en Asie, elle est aujourd'hui dans quelques-unes de nos Provinces voisines d'Espagne, où cela s'appelle *faire couvade*. Elle est encore vers le Japon & dans l'Amérique chez les Caraïbes & les Galibis. Ne pourroit on pas présumer d'une Coûtume qui paroît si singuliére, que de ces prémiers Peuples elle a passé à ces derniers; d'autant mieux, que † Strabon & la plûpart des Auteurs nous tracent le chemin, que les Ibériens qui étoient venus d'Asie en Espagne, anciennement nommée Ibérie, ont tenu pour retourner d'Espagne en Asie, où ce même nom d'Ibérie est resté au païs qu'ils occupérent. N'ont-ils pas pû se transporter de-là en Amérique?

Amazones.

Les Mœurs des Amazones sont trop particuliéres, & caractérisent trop un Peuple pour pouvoir s'y méprendre. Les prémiéres notices que nous en donne l'Histoire, sont de ces femmes de Lybie qui se conformérent au génie de Pallas, & firent métier de la guerre que cette terrible fille avoit réduit en art sur les bords du Nil, ou du Lac Triton où elle étoit née: de ces Ménades ou Bacchantes qui suivirent Denis Roi de Lybie dans ses expéditions avec les Satyres & les Corybantes. * Diodore de Sicile nous les répresente comme maîtresses des Contrées les plus reculées de l'Afrique. Il y a apparence que c'est de-là en effet qu'avoient pris leur origine celles qui s'établirent sur le

† *Strab. Lib. 1. p. 41.* * *Diod. Sic. Lib. 3. p. 129.*

Tanaïs, puiſque † Hérodote les fait paroître comme étrangeres aux Sarmates qu'elles prirent pour leurs maris, & dont elles furent obligées d'apprendre la Langue, parce que ceux-ci ne purent apprendre la leur. Elles pouſſérent trés-loin les bornes de leur Empire, qui, ſelon ¶ Diodore de Sicile, depuis les extrémités de la Lybie, s'étendoit dans l'Aſie juſqu'au fleuve Caïque. Hypſile & les femmes de Lemnos, qui une belle nuit coupérent la gorge à leurs maris, étoient ſans doute des leurs, ou voulurent les imiter.

* Les Entrepriſes des Amazones ſur le Péloponéſe ne furent pas heureuſes, & ce fut par-là que commença leur décadence : elles furent vaincuës par Hercule le Grec & par Theſée : Penthéſilée ne réüſſit pas au ſiége de Troye, où elle fut tuée par Achille, s'il en faut croire les Poëtes. § Il eſt encore parlé de Thaleſtris qui vint voir Alexandre, & de celles qui furent vaincuës auprés de la Mer Caſpienne, en combattant pêle-mêle avec pluſieurs autres Peuples barbares contre les troupes de Pompée qui pourſuivoit Mithridate.** Plutarque dit que ce Général fit chercher parmi les morts le corps de quelques-unes de ces femmes guerriéres, mais qu'on n'en pût trouver aucun, bien qu'on trouvât pluſieurs de leurs dépoüilles. Depuis ce tems-là il n'en eſt plus fait mention ; & peut-être regarderions-nous cette hiſtoire comme fabuleuſe, ainſi que ††Strabon la regardoit lui-même, ſi de nos jours on ne s'étoit aſſuré

† *Herod. Lib. 4 n. 114.*

¶ *Apoll. Rh. Lib. 1. v. 835.*

* *Apollodor. Lib. 1. Plutarch. in Theſ. Diod. Sic. p. 163.*

§ *Coint. Smyr. Lib. 2. Quinct. Curt. Lib. 6. cap. 10. Juſtin. Lib. 12. p. 108.* ** *Plutarc. in Pomp.*

†† *Strab. Lib. 11. p. 348.*

qu'aux bords du fleuve *Maragnon ou des Amazones*, on trouve encore de ces femmes guerriéres qui font gloire des travaux de Mars, vivent séparées des hommes, s'exercent continuellement à tirer de l'arc, ne retiennent avec elles que les filles, & tuënt les enfans mâles, ou les rendent à leurs peres dans des tems marquez où elles recherchent leur compagnie. * Le Pere Lamberti de l'Ordre des Clercs Réguliers & Missionnaire de la Colchide, prétend qu'il y a encore des Amazones parmi les Nations Barbares qui habitent le Caucasse. † Le sçavant Monsieur Huet croit que les Amazones ont passé d'Afrique en Amérique : mais son sentiment sur ce point n'est pas mieux fondé, que celui qu'il a de l'origine des Péruviens qu'il fait venir des Négres des Roiaumes de Guinée & d'Angola.

Hommes habillez en femmes.

S'il s'est trouvé des femmes d'un courage viril, qui se faisoient une gloire du métier de la guerre, laquelle semble ne convenir qu'aux hommes, il s'est trouvé aussi des hommes assez lâches pour vivre comme des femmes. Chez les Ilinois, chez les Sioux, à la Loüisiane, à la Floride & dans le Jucatan, il y a de jeunes gens qui prennent l'habit de femme qu'ils gardent toute leur vie, & qui se croient honorez de s'abaisser à toutes leurs occupations ; ils ne se marient jamais, ils assistent à tous les exercices où la Religion semble avoir part, & cette profession de vie extraordinaire les fait passer pour des gens d'un ordre supérieur, & au dessus du commun des hom-

* *Relatione della Colchide, cap.* 28. *p.* 200. 201.
† *Huet, Demonst. Evang. Prop.* 4. *cap.* 7. *sub fin.*

mes

mes. Ne seroit-ce point les mêmes Peuples que les Asiatiques adorateurs de Cibéle, ou ces Orientaux dont parle † Julius Firmicus, lesquels consacroient, les uns à la Déesse de Phrygie, les autres à Venus Uranie, des Prêtres qui s'habilloient en femmes, qui affectoient d'avoir un visage effeminé, qui se fardoient, & déguisoient leur véritable sexe sous les habits empruntez de celui qu'ils s'efforçoient de contrefaire.

La vüë de ces hommes déguisez en femmes, surprit les Européens qui abordérent les prémiers en Amérique. Comme ils ne pénétroient point les motifs de cette espece de métamorphose, ils se persuaderent que c'étoit des gens en qui les deux sexes étoient confondus: en effet nos anciennes Rélations ne les appellent pas autrement que les Hermaphrodites. Quoique l'esprit de Religion qui leur fait embrasser cet état les fasse regarder comme des hommes extraordinaires, ils sont néanmoins réellement tombez, parmi les Sauvages même, dans ce mépris où étoient anciennement les Prêtres de Venus Uranie & de Cybéle; & soit qu'effectivement ils se soient attirez ce mépris en s'asservissant à des passions honteuses, soit que l'ignorance des Européens sur les causes de leur condition, fondât contre eux des soupçons fâcheux; ces soupçons entrérent si avant dans leur esprit, qu'ils en imaginérent tout ce qu'on en pouvoit penser de plus desavantageux; & cette imagination alluma si fort le zèle de Vasco Nugnes * de Valboa Capitaine Espagnol qui découvrit le prémier la Mer du

† *Jul. Firmic. Lib. de Errore prof. Relig.*
* *Lopes de Gomara. Hist. Général. des Indes, Liv.* 3.

Sud, qu'il en fit périr un grand nombre, en lâchant sur eux ces dogues, furieux, dont ceux de sa Nation se sont servis pour détruire une grande partie des Indiens.

Conjecture sur l'origine des Caraïbes des Antilles.

* Hérodote raconte un fait très-singulier, d'où l'on pourroit tirer quelques lumiéres sur l'origine des Caraïbes des Isles Antilles: Il dit qu'entre les 12. Peuples qui passerent de l'Eubée dans l'Ionie d'où ils chasserent ses premiers habitans, ceux qui étoient partis du Prytanée d'Athénes ayant laissé leurs femmes dans leur pays où ils n'avoient plus intention de retourner, firent une irruption dans la Carie, & que s'en étant rendus maîtres, ils égorgerent tous les hommes sans distinction d'âge, ne réservant que les femmes pour en faire leurs épouses. Ces femmes réduites à la nécessité de périr, ou de subir la Loi du Vainqueur, aimerent encore mieux prendre ce dernier parti : mais outrées de desespoir, elles firent un serment entr'elles de ne manger jamais avec leurs maris, & de ne les nommer jamais par leur nom ; & elles firent une Loi de faire passer cet usage à leur postérité, en instruisant les enfans qui naîtroient de ces mariages : Qu'elles en usoient ainsi, parce que leurs Vainqueurs avoient égorgé leurs peres, leurs époux & leurs enfans. Les femmes des Caraïbes ne mangent aussi jamais avec leurs maris ; elles ne les nomment jamais par leur nom ; elles les servent comme si elles étoient leurs esclaves : & ce qui est encore de plus particulier, c'est qu'elles ont une Langue toute différente de

* *Hérodot. Lib. 1. n. 146.*

celle de leurs maris, ainsi que l'avoient probablement les femmes Carriennes, lesquelles étoient étrangéres à ces Peuples venus de l'Eubée, qui porterent la désolation chez elles. On pourroit ajoûter qu'on trouve encore quelque rapport entre le nom ancien de Cariens & celui de Caraïbes, que se donnent aujourd'hui les Sauvages dont je parle. Ces Sauvages racontent eux-mêmes qu'ayant vaincu leurs ennemis, & les ayant tous détruits, ils ne réserverent que les femmes & les filles; & ils disent que c'est-là la cause de la diversité de langage qui se trouve entre les deux sexes : mais comme il s'agit d'un fait peut-être fort éloigné, & dont ils n'ont point d'Epoque, ils semblent supposer que les femmes étoient originaires des païs qu'ils habitent aujourd'hui, auquel ils étoient étrangers eux-mêmes. Cela a été cause que le † Pere du Tertre & le Ministre Rochefort qui ont supposé que ce fait étoit plus récent qu'il ne l'est peut-être en effet, se sont disputez l'origine de ces peuples, que le premier fait venir des Galibis ou Caraïbes du Continent, & le second des Apalachites, Peuple de la Floride.

Des Eskimaux.

La Nation des Eskimaux qui habite depuis les 52. degrez de latitude-Nord jusqu'au 60. entre la Baye d'Hudson & le Détroit de Belle-Isle, par lequel la terre de Labrador est séparée de l'Isle de Terre-Neuve,

† *Du Tertre, Hist. Naturelle des Antilles, Traité 7. ch. 1. §. 2. Le Ministre Rochefort, Hist. Morale des Antilles, Liv. 2. ch. 7.*

a des Coûtumes si particuliéres, & qui paroissent se rapporter si peu à celles des autres Sauvages de l'Amérique; leur air même est si différent de celui des Nations de ce vaste Continent, qu'il semble qu'on ne peut se tromper en disant qu'ils ont aussi une origine toute différente. Ils sont grands, bienfaits, plus blancs que les autres Sauvages, ils cultivent leur barbe, ils ont les cheveux crêpus, & les coupent au-dessous des oreilles; presque tous les ont noirs, mais quelques-uns les ont blonds, & quelques autres roux, comme les Peuples Septentrionaux de l'Europe.

Le nom d'Eskimaux qu'on leur a donné, paroît formé de celui d'Eskimantsic, terme de la Langue Abenaquise, qui signifie *ceux qui mangent cru*; parce que ne vivant que de chasse & de pêche, ils mangent les chairs des animaux & des poissons toutes cruës & toutes sanglantes; on a prétendu qu'ils n'avoient pas l'usage du feu; mais les Européens qui les ont vûs de plus prés, ont découvert le contraire. Il parut même qu'ils avoient pour lui un respect religieux, qui se manifesta par l'inquiétude qu'ils témoignerent au sujet d'un matelot, lequel pour allumer sa pipe, avoit pris un charbon qu'il fut obligé de remettre pour les tranquilliser. Ils s'en servent aussi pour leur cuisine. Car, quoiqu'ils ne se fassent point une peine de manger les viandes cruës, ils les font néanmoins cuire à demi, quand ils en ont la commodité, dans des pots & des chaudiéres d'argile ou de grez, ou bien ils les font sécher au Soleil pour les réduire en farine & en faire une espéce de bouillie.

Les Sauvages leur donnent encore un au-

tre nom qui répond à celui de *Fuyards*, non pas qu'ils ne soient braves, mais parce qu'étant d'un esprit fort vif & fort inquiet, ils sont dans une défiance continuelle & toûjours sur le qui-vive, évitant, autant qu'ils peuvent, toute société avec toutes les autres Nations. Le sieur Joliet qui a fait le premier la découverte du Missisipi, & le sieur Constantin, sont ceux des François qui les ont approchez de plus prés. Ils sont aussi venus une fois d'eux-mêmes au Fort de Monsieur de Courtemanche ; mais le commerce qui s'est fait avec eux, s'est fait si rarement, & avec tant de précaution & de soupçon de part & d'autre, qu'on n'a pas pû les pratiquer assez pour les bien connoître.

On ne peut douter qu'ils n'ayent eu commerce autrefois avec les Biscayens, qui sont les premiers peuples d'Europe qui ayent fréquenté ces Côtes où ils alloient faire la pêche ; & il y a quelque lieu de croire que quelque trahison que ceux-ci leur auront faite les aura effarouchez ; car depuis ces tems-là ils font toûjours un mauvais parti aux Européens qui tombent entre leurs mains quand ils peuvent les surprendre. On dit même qu'ils vont sécrettement couper les cables de leurs vaisseaux pour les faire périr à la Côte, & quelquefois ils sont assez hardis pour les attaquer & les enlever.

Il y a des gens qui prétendent que cette Nation s'est formée du naufrage de quelque vaisseau Basque, & que par conséquent ils doivent leur origine à ces mêmes peuples d'Europe de qui ils ont eu depuis sujet de se plaindre : mais ce qu'on a pû remarquer de leurs usages, me persuade qu'ils ont une origine beaucoup plus ancienne. Je croirois plus

volontiers qu'ils seroient sortis anciennement des Isles Britanniques ou des Orcades, & s'ils n'avoient quelques restes d'idolâtrie & de superstition, sans qu'il paroisse parmi eux aucun vestige du Christianisme, on pourroit peut-être dire qu'ils sont décendus de ces Cambriens, qui abandonnant le pays de Galles sur la fin du 12. siécle, furent chercher de nouvelles Terres du côté de l'Ouest sous la conduite d'un de leurs Princes nommé Madoc, fils d'Owen Guynedd, dont il est parlé dans l'Histoire de Cambrie de David Pouvel * : si toutefois les Voyages de ce Madoc ne sont pas entiérement fabuleux. Je parlerai en son lieu des habitations des Eskimaux, de leurs vétemens, de leurs canots & de leurs Pyrogues.

Géans.

La taille des géans & des Pygmées parle pour eux, autant que les Coûtumes les plus marquées pourroient parler pour les autres. L'Ecriture Sainte fait souvent mention de ces hommes d'une stature déméfurée, enfans d'Enacim, & qui habitoient dans la Terre de Chanaan. L'Histoire prophane & la fable ont aussi rendu célébres leurs combats avec les Dieux. Acosta, l'Inca Garcilasso de la Vega & plusieurs autres assurent qu'ils ont été établis dans le Pérou, où ils s'attirerent la colére de Dieu qui appesantit sa main sur eux, & leur fit sentir d'une maniére extraordinaire le poids de sa vengeance. Il y a encore, dit-on, des peuples entiers de Géans dans les Terres Australes, qui sortent apparemment de la même souche.

* *David Pouvel, Hist. Cambriæ ad annum 1170.*

Pygmées.

Les Pygmées dont les Poëtes nous ont chanté les combats avec Hercule qui les détruisit, ne sont peut-être pas si fabuleux qu'on pourroit penser. Je veux bien croire que la licence poëtique a ôté quelque chose à leur stature, mais sans parler des Samojedes qui sont fort petits, * Paul Jove place au Nord de la Laponie Moscovite & de la Tartarie Orientale une Nation de Pygmées. Selon le rapport de plusieurs Indiens, il doit y en avoir quelques Nations au Nord de l'Amérique. Il y a quelques années que des Sauvages amenerent à la Baye d'Hudson un homme d'une trés-petite taille. Cet homme ne parut point étonné de voir le Fort des François & les vaisseaux des Européens, & il fit entendre qu'il avoit vû quelque chose de semblable dans le pays dont il étoit parti quand il avoit été fait esclave. Une fille de la Nation des Eskimaux qui fut surprise en 1717. & amenée au Poste que Monsieur de Courtemanche avoit établi à la Côte de Labrador où elle a resté jusques en 1720. ayant appris pendant ce tems-là assez de Langue Françoise pour pouvoir se faire entendre, assûra qu'il y avoit des Nations entiéres de petits hommes hauts de trois pieds, & dont les femmes étoient encore plus petites; que les petits hommes étoient les esclaves des grands, & se trouvoient heureux quand on leur donnoit un verre d'eau douce, parce qu'ordinairement ils ne boivent que de l'eau salée comme les Eskimaux.

* *Paul. Jovius, Lib. de Legatione Moscov.*

Divers Peuples monstrueux.

On pourroit encore moins se méprendre touchant l'origine de certaines Nations encore plus caractérisées, comme celles dont parle Pline *, Solin, Pomponius Méla, &c. aprés Ctesias, & les autres Auteurs anciens qui ont écrit de l'Inde Orientale, si elles se trouvoient aujourd'hui en Amérique. Ces Auteurs nous ont fait des peuples d'hommes si extraordinaires, qu'ils n'ont pû persuader, ni éviter la réputation d'Auteurs fabuleux qui débitoient des contes de gayeté de cœur, ou qui étoient les dupes d'une sotte crédulité, dont Strabon ¶, qui donne dans l'excés opposé, a cru devoir se moquer. Mais quand bien même ils eussent dit la vérité, ils parloient d'un Païs si éloigné & alors si peu connu, & ils en disoient des choses si monstrueuses, qu'ils n'en eussent pas été crus davantage : tant ce qu'ils disoient étoit hors de toute vraisemblance.

Qui pourroit en effet se persuader qu'il y ait des Nations de Cynocéphales ou d'hommes à têtes de chiens; d'Acéphales ou d'hommes sans tête; d'Enotocétes, ou d'hommes dont les oreilles pendent jusques aux talons; d'Arimaspes ou de Monocules, c'est-à-dire, d'hommes qui n'ont qu'un œil; de Monoscéles ou de Sciopodes, c'est-à-dire, d'hommes qui n'ont qu'un pied; des Nations d'hommes où les femmes n'enfantent qu'une fois, & où les enfans naissent avec des cheveux aussi blancs qu'ils peuvent l'être dans

* *Plin. Lib. 7. cap. 2. Solin. cap. 44. Pompon. Méla, Lib. 3. Ctesias, frag. ex indicis.*
¶ *Strabo, Lib. 2. p. 48.*

l'extrême vieilleſſe ; d'hommes enfin dont les uns n'ont point de nez, les autres point de bouche ni de fondement, qui ne mangent point, & ſe nourriſſent d'une maniére différente des autres. Auſſi quelques Auteurs comme * Hérodote & Méla, ont mis la plûpart de ces monſtres, ſuppoſé qu'il y en eût, au rang des bêtes, plûtôt que des hommes. Le plus grand nombre des autres qui en ont écrit, ne garantiſſent point ces faits, n'en parlent que ſur la foi d'autrui ſur laquelle ils ne comptoient peut-être pas beaucoup eux mêmes. Il n'y a guére que Pline ¶ qui ſemble vouloir nous diſpoſer à croire toutes ces merveilles, en nous diſant qu'il y a beaucoup de choſes qu'on regarde comme impoſſibles, avant que l'expérience ait appris qu'elles ſont poſſibles en effet : & qu'on ſeroit auſſi incrédule à l'égard des Ethiopiens ſi on n'en avoit jamais vû, qu'on pourroit l'être à l'égard de tout ce qu'il avoit à dire.

§ Les Auteurs des prémiéres Rélations des Indes Occidentales nous ont fait des récits auſſi incroyables ; nous y voyons des figures d'hommes avec des oreilles monſtrueuſes, & dont le plaiſir eſt de les allonger par le poids immenſe des pendans qu'ils leur font porter. † Laët parle d'un Peuple où les hommes ont des mamelles qui leur tombent juſqu'aux cuiſſes, de ſorte qu'ils ſont obligez de les lier & de les aſſujettir autour de leur corps lorſqu'ils veulent courir. ** Walter Ralegh place

* *Herodotus, Lib. 4. n. 191. Pomp. Méla, loco cit.*
¶ *Plin. Lib. 7. cap. 1.*
§ *Joan. de Laet, Indiæ Occid. Lib. 17. c. 7.*
† *Idem, Lib. 15. cap. 3.*
** *Walter Ralegh, in deſcrip. Guyanæ. Indiæ Occid. part. 8.*

un Peuple nombreux d'Acephales dans la Guyane. Jacques Carthier, qui probablement n'avoit jamais lû Ctésias, ni Pline, nous dit, sur le rapport d'un Sauvage, qu'il y avoit vers le Nord des Peuples qui ne mangeoient point, des Peuples qui n'avoient qu'une jambe, & d'autres où l'on voyoit des choses aussi prodigieuses, & qu'il seroit trop long de rapporter. Cette même Sauvagesse dont j'ai parlé tout-à-l'heure au sujet des Pygmées, assuroit de la même maniere qu'outre ces petits hommes, il y en avoit encore d'autres d'une hauteur & d'une grosseur prodigieuse qui rendoient leurs excrémens par la bouche, & urinoient par-dessous l'épaule ; quelques-uns qui n'avoient qu'une cuisse, une jambe & un pied fort large, deux mains au même bras, la tête & le corps plat, un nez, des yeux, & une bouche fort petite, qui étoient avec cela les meileurs plongeurs du monde ; & que les Eskimaux se servoient de ceux qu'ils faisoient esclaves pour retirer du fonds de la Mer ce qu'elle avoit englouti, lorsque les vaisseaux d'Europe faisoient Naufrage sur leurs Côtes. D'autres enfin qui avoient le visage extraordinairement noir, le nez & les lévres fort grosses, & les cheveux tous blancs de naissance, comme est le poil des animaux qui naissent dans des Païs presque toûjours couverts de neige.

J'en reviens à ce que j'ai déja dit tout-à-l'heure, que quand bien même ces récits seroient vrais, ils paroissent si fabuleux & si peu vraisemblables, qu'ils ne méritent pas d'être crûs, & qu'il ne faudroit y ajoûter foy, qu'aprés que par la découverte exacte de ces Peuples on se seroit tellement assuré qu'ils existent, que nous ne pussions presque plus en

douter, sans faire injure à un grand nombre de personnes dont le témoignage paroîtroit irréprochable.

Pour moi, j'ai toûjours regardé comme des fables ce que les Auteurs anciens, & ce que les Auteurs des Relations de l'Amérique nous ont raporté de ces Peuples extraordinaires, & je n'ai jamais pû me persuader que les Anciens en particulier eussent voulu serieusement nous les donner pour des Peuples réels, ou du moins s'il y en a eu d'assez crédules pour cela, ils auront été trompez par le nom de ces Nations : noms injurieux qui leur avoient été donnez par leurs voisins & par leurs ennemis, lesquels par ces expressions hiéroglyphiques, vouloient marquer le mépris qu'ils en faisoient, de la même maniére qu'aujourd'hui les Chinois qui se croyent les plus sages de tous les hommes, disent qu'ils sont les seuls qui ayent deux yeux, que tous leurs voisins sont aveugles : mais que les Européens qui leur ont fait voir quelque habileté, ont un œil unique ; de sorte qu'ils nous regardent sur le même pied, sur lequel l'Antiquité nous représente les Cyclopes.

J'avois porté le même jugement en particulier des Acéphales, nonobstant ce qu'on en lit dans un Sermon qui se trouve parmi ceux de saint Augustin † *, & qui pourroit

† *Aug. Serm. 37. ad Trinitat.*

* *August. Sermone 37. ad Fratres in Eremo. Tom. 6. Edit. Paris. pag.* 345. Ecce ego jam Episcopus Hipponensis eram, & cum quibusdam servis Christi ad Æthiopiam perrexi, ut eis sanctum Christi Evangelium prædicarem, & vidimus ibi multos homines ac mulieres capita non habentes, sed oculos grossos fixos in pectore, cætera membra æqualia nobis habentes : inter quos Sacerdotes eorum vidimus uxoratos ; tantæ tamen abstinentiæ erant, quod licèt uxores Sacerdotes omnes haberent, numquam tamen nisi semel in anno

bien avoir été prêté à ce Pére. Un ou deux faits néanmoins arrivez tout récemment, m'ont obligé de ſuſpendre mon jugement, ou même de réformer ſur cela mes idées.

Le premier de ces faits eſt tiré des derniéres Lettres qui nous ſont venuës de la Chine. Il y eſt rapporté que le grand Monarque qui gouverne depuis ſi long temps ce vaſte Empire avec tant de gloire, s'entretenant familiérement avec M. Mezza-Barba Patriarche d'Alexandrie, & Légat du Saint Siége auprés de ce Prince, lui fit pluſieurs queſtions touchant la maniére d'adminiſtrer la juſtice en Europe, à quoi M. le Légat ayant ſatisfait d'une façon qui le contenta trés-fort : » pour » moi, dit l'Empereur, je ſuis obligé, ſelon » les Loix de l'Etat, de ſigner les ſentences » de mort : mais depuis plus de ſoixante ans » que je ſuis ſur le Trône, j'ai toûjours eu » une peine extrême à ſouſcrire à la mort » d'une de mes ſujets, & je m'en ſuis toû- » jours diſpenſé, autant que j'ai pû le faire,

eas tangere volebant, quà die ab omni ſacrificio abſtinebant Vidimus & in inferioribus partibus Æthiopiæ homines unum oculum tantum in fronte habentes, quorum Sacerdotes à converſationibus hominum fugiebant, ab omni libidine carnis ſe abſtinebant, & in ſeptimana in qua Diis ſuis Thura offerre debebant, ab omni labe carnis abſtinebant ſe : nihil ſumebant niſi metretam aquæ per diem ; & ſic contenti manentes dignè ſacrificium Diis ſuis offerebant. *Hanc notam Editores didere ad Marg.* Hic obſervat Lupus Auguſtinum profectum numquam fuiſſe in Mauritaniam Paganam, ſed tantum in Chriſtianam ; non prædicationis gratiâ, ſed ad componenda quædam negotia à Zozimo legatum ; hunc verò Apoſtolatum manifeſtiſſimam impoſturam eſſe, ut indicat. *Epiſt. Nunc.* 199. *n.* 46. eo certiùs quod à ſene conſcripta ſit. Ecce, inquit Lupus Auguſt. *Lib.* 16. *de Civ. Dei*, *cap.* 8. in ſenectute à ſe ſcripto, talia hominum monſtra dicit à ſe viſa non in Æthiopia ſed in opere Muſivo Carthag. neque dicit ea eſſe ; ſed *ferunt eſſe*, ſed *Gentium narrat hiſtoria*, ſolita utique mendaciis ſcatere,

» ſans violer les Loix de l'Empire » En voi-
» çi, ajoûta-t'il, un exemple.

» Il y a quelques années que quelques-uns
» de mes ſujets ayant fait courir le bruit qu'ils
» avoient vû des hommes ſans tête, dont les
» yeux répondoient aux mammelles & la
» bouche à l'eſtomac, cette nouvelle ſurpre-
» nante cauſa un mouvement dans les eſprits
» que les Mandarins crurent devoir arrêter,
» de peur que cela ne cauſât quelque alte-
» ration dans l'Etat. Ils firent donc ſaiſir les
» Auteurs de cette nouvelle, leur firent leur
» procés, & les condamnérent à la mort.
» La ſentence m'aïant été aportée, je crus que
» c'étoit une de ces occaſions où je pouvois en
» ſuſpendre l'effet. Je le fis, & j'en fus bien
» aiſe dans la ſuite : car ayant interrogé quel-
» que tems aprés des Tartares Septentrionaux
» mes ſujets, qui étoient venus à Pekin, ils
» me confirmérent ce que les premiers a-
» voient dit, & m'aſſurérent qu'ils avoient
» vû & tué quelques-uns de ces monſtres.

Le ſecond fait eſt arrivé en Canada, où un bruit ſemblable ſe répandit l'an paſſé parmi les Sauvages, chez leſquels la nouveauté du prodige n'a pas cauſé un moindre étonnement que chez les Chinois. Un Iroquois, diſent-ils, étant dans le païs de chaſſe pendant l'automne de 1721. où pendant l'hyver de l'année derniére, apperçût un de ces hommes monſtrueux ; & ſoit que ne diſtinguant pas aſſez ce que ce pouvoit être, il le prit de loin pour une bête féroce, ſoit que la vûë d'un objet ſi extraordinaire lui eut cauſé quelque frayeur, il tira & le tua. S'étant enſuite approché pour le conſidérer plus à loiſir, il vit un homme, tel que j'ai dépeint ces Acéphales & ce qui augmenta ſa ſur-

prise, c'est qu'il le trouva lié & attaché à un arbre. L'Iroquois de retour de la chasse, n'a pas manqué de raconter son avanture aux autres Sauvages qui se sont fort entretenus de l'histoire de l'homme sans tête, que la plûpart ont regardé comme une fable à cause de sa nouveauté.

La chose néanmoins paroît trés-réelle, & il y a apparence que ce misérable ayant été fait esclave par des Sauvages de quelque Nation éloignée, aura été ainsi attaché & abandonné dans les bois par ces Sauvages qui l'avoient pris, & qui se trouvant en païs ennemi, & se sentant peut-être découverts, auront été obligez de fuïr & de pourvoir à leur sureté.

Quoiqu'il en soit, ces faits se rapportent fort les uns aux autres, & (supposant leur vérité) ils peuvent donner idée des trasmigrations des peuples Barbares. Car ces Acéphales étoient autrefois habitans de l'Afrique aux environs du Nil ou de la Mer-Rouge. Aujourd'hui, selon ces Relations, il doit y en avoir au moins deux Nations, l'une qui est celle des Chévelus que Walter Ralegh place sur le fleuve des Amazones & dans le centre de la Guyane, & l'autre qui est située au Nord-est de la Chine & du Japon, où l'Asie confine avec l'Amérique. Il y a même apparence que c'est de-là que seroit venu celui qu'on suppose avoir été tué par l'Iroquois dont je viens de parler. Cela même peut confirmer que l'Amérique & l'Asie sont jointes ensemble, & qu'il n'est peut-être pas si difficile de faire cette découverte. Or quelle immense étenduë de païs entre les terres des Acéphales anciens & des nouveaux.

On ne doit point croire que ces Peuples n'ayent absolument point de tête, mais qu'ils l'ont extrêmement enfoncée, de sorte qu'elle est presque au niveau des épaules, & cachée par les cheveux. Cela peut se faire par artifice, en contraignant la tête des enfans au berceau, de la même maniére que plusieurs Peuples de l'Amérique applatissent le front, les temples & le nez de leurs enfans, aussi-tôt qu'ils sont sortis du sein de leur mere, & qu'à la Chine on gêne si violemment les pieds aux filles, qu'elles n'en ont presque point dans un âge plus avancé: cela peut se faire aussi naturellement par un effet de l'imagination des meres, qui auront trouvé de la beauté à avoir la tête ainsi enfoncée. On sçait par bien des expériences fâcheuses combien l'imagination des meres fait d'impréssion sur leur fruit. On pourroit peut-être attribuer à cette imagination la couleur des Negres & des Caraïbes, ainsi que j'ai déja indiqué. Je parlerai dans la suite du goût que les Nations barbares ont toûjours eu pour se peindre le corps de diverses couleurs. Les Caraïbes ont encore ce goût pour le Rouge. Les Négres ont le même goût pour le noir le plus foncé, pour les grosses lévres, pour les nez écachez, & pour les cheveux crêpus. Ce goût general dans toute la Nation, & la vûë continuelle de semblables objets, a dû faire impression sur les femmes enceintes, comme les baguettes de diverses couleurs sur les brebis de Jacob, * & c'est ce qui doit avoir contribué en premier lieu à rendre les uns noirs par nature, & les autres rougeâtres, tels qu'ils sont aujourd'hui: c'est ce qui doit avoir contribué pareillement à former la tête des Acéphales

* Gen, cap. 30, v. 29.

au niveau des deux épaules. En effet, chez ces Peuples qui applatissent la tête à leurs enfans, ou qui leur contraignent les pieds, il y a peu de travail à faire pour perfectionner l'ouvrage, parce que naturellement les enfans naissent avec la tête plus platte, ou les pieds plus petits que ne les ont les Enfans des Européens en naissant.

On verra dans la suite de cet Ouvrage plusieurs autres traits singuliers, dont chacun pourra faire l'application aux autres Peuples dont il aura plus de connoissance que moi, & que j'abandonne pour venir à quelques conjectures particuliéres sur l'origine des Iroquois & des Hurons.

Conjectures sur l'origine des Iroquois & des Hurons.

Hornius a cru pouvoir faire descendre les Iroquois & les Souriquois des Turcs, & les Hurons d'un Peuple des Etats du Mogol qui a un nom approchant : mais comme ces conjectures n'appuyent que sur la confrontation de ces mots qu'il croit être propres des Langues Babares : pour confondre sa preuve, & pour donner en même temps une idée du fonds qu'il y a à faire sur des preuves qui ne sont établies que sur des étimologies incertaines, il suffit de dire que ce sont des noms bizarres que les François eux-mêmes leur ont imposé.

Quelques coûtumes caractéristiques des Peuples de la Lycie, comparées avec celles des Iroquois & des Hurons, m'avoient d'abord persuadé que je ne m'écarterois pas de la vérité en les faisant descendre les uns des autres ; & je croyois avoir trouvé dans Héro-

dote, dans Nicolas de Damas & dans Héraclide de Pont, de quoi assurer mes conjectures. * Ecoutons ces Auteurs. Herodote au Liv. 1. dit ces paroles : » Les Lyciens se servent en partie des Loix des Crétois, & en » partie de celles des Cariens. Mais ils ont » cela de particulier, & qui ne s'observe » nulle part, que c'est de leurs meres qu'ils » prennent leurs noms ; & si quelqu'un en » rencontrant un autre, lui demande qui il » est, de quelle famille il est, il cherche sa » noblesse dans la maison de sa mere, & en » tire sa génealogie. Si une femme noble é- » pouse un roturier, les enfans qui en naissent sont estimez nobles ; & si un homme » noble & des premiers d'entre eux épouse » une femme étrangere, ou qui ait été con- » cubine, les enfans qui en viennent, ne » sont pas réputez nobles.

» † Les Lyciens, dit Heraclide le Pontique, » vivent de brigandage, ils n'ont point de » Loix écrites, mais seulement des coûtumes » établies parmi eux. Les femmes y sont » maîtresses depuis leur premiére origine.

¶ Nicolas de Damas confirme la même chose trés-expressément au Livre des Mœurs des Nations. » Les Lyciens, dit-il, font plus » d'honneur aux femmes qu'aux hommes. » Ce sont les meres qui donnent le nom aux » enfans ; & les filles y sont héritiéres des biens, » non pas les garçons. Faisons maintenant l'application.

Le premier trait de ressemblance est dans le nom même des Lyciens. Ce nom, selon le sentiment des Auteurs, leur avoit été impo-

* *Herod. Lib.* 1. *n.* 173.
† *Heraclid. Pontic.* ΛΥΚΙΩΝ.
¶ *Nicol. Damasc.* ΛΥΚΙΟΙ.

sé à cause de Lycus fils de Pandion, qui s'étant retiré chez les Termiles auprés de Sarpédon, s'y rendit si recommandable par les réglemens qu'il y fit pour la Religion & les Mœurs, qu'ils quitterent le nom qu'ils portoient pour s'honorer du sien. ΛΥΚΟΣ dans la Langue Grecque signifie un Loup : or les Hurons & les Iroquois sont distinguez en trois familles, dont l'une est celle du Loup. La distinction de ces trois familles est sacrée parmi eux, & trés-ancienne; elle est fondée sur la fable de leur origine que je rapporterai ci-aprés; & la famille du Loup se glorifie de porter le nom du premier de tous les hommes, qui m'a paru être le Lycus des Lyciens.

Le second trait de ressemblance consiste dans cette supériorité qu'Héraclide de Pont & les autres donnent aux femmes Lyciennes sur leurs maris. Ceci paroîtra sans doute extraordinaire à ceux qui ayant lû les Rélations, y auront vû que les hommes seuls parmi les Sauvages, y sont proprement libres, & que les femmes ne sont que leurs esclaves. Rien n'est cependant plus réel que cette supériorité des femmes. C'est dans les femmes que consiste proprement la Nation, la noblesse du sang, l'arbre généalogique, l'ordre des générations, & de la conservation des familles. C'est en elles que réside toute l'autorité réelle: le pays, les champs & toute leur récolte leur appartiennent: elles sont l'ame des conseils, les arbitres de la paix & de la guerre: elles conservent le fisc ou le trésor public; c'est à elles qu'on donne les esclaves : elles font les mariages, les enfans sont de leur domaine, & c'est dans leur sang qu'est fondé l'ordre de la succession. Les hommes au contraire sont entiérement

isolés & bornez à eux-mêmes : leurs enfans leur sont étrangers : avec eux tout périt : une femme seule releve la cabane : Mais s'il n'y a que des hommes dans cette cabane en quelque nombre qu'ils soient, quelque nombre d'enfans qu'ils ayent, leur famille s'éteint ; & quoique par honneur on choisisse parmi eux les Chefs, que les affaires soient traitées par le conseil des anciens, ils ne travaillent pas pour eux-mêmes : il semble qu'ils ne soient que pour répréfenter & pour aider les femmes dans les choses, où la bienséance ne permet pas qu'elles paroissent & qu'elles agissent.

Pour une plus grande intelligence, & pour mieux faire sentir les différens traits de ressemblance marquez par ces Auteurs que j'ai cités, il faut sçavoir que les mariages se font de telle maniére, que l'époux & l'épouse ne sortent point de leur famille & de leur cabane pour faire une famille & une cabane à part. Chacun reste chez soi, & les enfans qui naissent de ces mariages, apartenant aux femmes qui les ont engendrez, sont censez de la cabane & de la famille de la femme, & non point de celle du mari. Les biens du mari ne vont point à la cabane de la femme à laquelle il est étranger lui-même ; & dans la cabane de la femme, les filles sont censées héritiéres par préférence aux mâles, parce que ceux-ci n'y ont jamais que leur subsistance. C'est ainsi qu'on vérifie ce que dit Nicolas de Damas touchant l'héritage, & ce que dit Hérodote touchant la Noblesse, parce que les enfans étant de la dépendance de leurs meres, ils sont considerables, autant que leurs meres le sont elles-mêmes.

Par rapport à l'autorité, qu'Héraclide af-

ſure que les femmes ont toûjours euë chez les Lyciens depuis leur premiére origine ; cela ſeroit évidemment faux, ſi l'on entendoit que l'autorité fût entre leurs mains, comme nous concevons qu'elle l'eſt dans un état Monarchique ou Ariſtocratique, dans lequel les femmes ſuccédent au Trône, & prennent les rênes de l'Empire faute d'héritiers mâles, gouvernant par elles-mêmes, & tout ſe faiſant en leur nom. Cela ſeroit, dis-je, évidemment faux & entiérement contraire à l'Hiſtoire, qui nous a tranſmis les noms de pluſieurs Chefs des Lyciens, tels que Sarpédon, Lycus, Glaucus, Xantus, Pandare, Iobates, Amiſodare, &c. ſans y mêler jamais aucun nom de femme. Cela mérite donc une explication, & s'éclaircit aiſément par ce qui a précédé, & par ce que j'ai déja dit, que l'autorité réelle ſe trouve entre leurs mains. Mais elles choiſiſſent des Chefs dans leurs familles pour répréſenter & être comme les dépoſitaires de cette autorité avec le Sénat, comme je le dirai dans la ſuite en parlant de leur gouvernement. Les femmes choiſiſſent ces Chefs parmi leurs freres maternels ou leurs propres enfans, & ce ſont les freres de ceux-ci ou leurs neveux, qui leur ſuccédent dans la cabane de la mere.

Il ne faut pas ſe perſuader non plus, ſur le témoignage d'Hérodote, que chez les Lyciens, les enfans mâles portaſſent le nom de leurs meres, & que tous les enfans d'une même mere euſſent le même nom. Ceci ſeroit encore évidemment contraire à l'Hiſtoire. Les noms Lyciens que nous trouvons dans Homére & dans les autres Auteurs, ſont tous des noms d'hommes, & nous voyons des freres avec des noms différens, comme Pandare

& Butés. Il faut donc expliquer Hérodote ſur la coûtume qu'avoient les Lyciens de prendre le nom de leurs meres, par celle que les Hurons & les Iroquois obſervent encore.

Dans chaque famille on conſerve un certain nombre de noms des Ancêtres de cette famille, ſoit des hommes, ſoit des femmes. Ces noms leur ſont particuliers, & connus pour être affectez à telle & à telle famille. Or c'eſt la coûtume dans chaque famille d'y faire revivre, & de reſſuſciter en quelque maniére ceux qui en ſont iſſus, & qui l'ont illuſtrée. On reléve en même temps les noms de ceux que l'on fait revivre, & on les impoſe à ceux de leurs petits neveux qui ſont deſtinez pour les répréſenter. Ceux-ci deviennent par-là plus ou moins conſidérables, ſelon que ceux, qui avoient porté ces noms, étoient plus ou moins conſidérables eux-mêmes par leurs qualités, par leurs vertus & par leurs actions.

Les Juifs avoient de la même maniére dans chaque famille des noms déterminez qu'on avoit ſoin de relever, & c'étoit dans la famille du pere qu'on les prenoit, ainſi qu'on peut le vérifier par l'Evangile, & par ce qui arriva quand il fallut donner un nom à ſaint Jean-Baptiſte. * Mais comme autrefois parmi les Lyciens, de même aujourd'hui parmi les Hurons & les Iroquois; c'eſt dans la famille des femmes qu'on prend ces noms, & ce ſont elles qui ſont chargées de reſſuſciter les morts, & de faire revivre les Ancêtres. Cela ſe fait dans les ſolemnités publiques aprés qu'ils ont réſolu de relever l'arbre, ainſi qu'ils ont coûtume de s'exprimer. Il eſt

* Luc, 1. v. 59, 60, 61.

vrai de dire dans ce ſens qu'ils reçoivent le nom de leurs meres, comme c'eſt par elles qu'ils comptent leurs généalogies.

Ces noms changent avec l'âge. Un enfant, ou n'a pas de nom, ou reléve celui d'un enfant, un jeune homme celui d'un guerrier, & un vieillard celui de quelque ancien. Dés que quelqu'un meurt, le nom qu'il portoit demeure enſéveli avec lui, & ce n'eſt que pluſieurs années aprés qu'on le renouvelle.

Communément cependant les Sauvages ne s'entendent pas volontiers nommer par le nom qui leur eſt affecté, & la demande qu'on leur en feroit, eſt une eſpece d'affront qui les feroit rougir. En ſe parlant les uns aux autres, ils ſe donnent tous des noms de parenté, de frere, de ſœur, d'oncle, de neveu, &c. obſervant exactement les degrez de ſubordination & toutes les proportions de l'âge, à moins qu'il n'y ait une parenté réelle par le ſang ou par l'adoption; car alors un enfant ſe trouvera quelquefois le grand-pere de ceux, qui ſelon l'ordre de la nature, pourroient être facilement le ſien. Ils pratiquent la même civilité à l'égard des Etrangers à qui ils donnent, en leur parlant, des noms de conſanguinité, comme s'il y avoit une vraye liaiſon du ſang plus proche ou plus éloignée, à proportion de l'honneur qu'ils veulent leur faire, * coûtume que Nicolas de Damas rapporte auſſi des anciens Peuples de Scythie.

J'avois cru, dis-je, ſur la confrontation de ces mœurs ſingulières des Lyciens, raportées par ces Auteurs que je viens de citer, & par les autres qui en ont écrit, avec celles de nos Sauvages, pouvoir fonder quelques conjectures ſolides pour établir leur origine: mais

* *Nic. Damas Apud Stobæum, verbo* Γαλακτόφαγοι.

ces caractéres tout singuliers qu'ils paroissent, ne le sont cependant pas ; & convenant à plusieurs autres Peuples, ainsi que je vais le faire voir, le fondement de toutes ces conjectures tombe, & nous laisse dans nôtre incertitude.

Car en premier lieu, le nom de Lyciens, de Lycopolitains, de Lycaoniens, &c. conviennent ensemble dans la même signification, c'étoient neanmoins des Peuples differens. Les Amazones avoient elles-mêmes une Tribu nommée Lycastienne, qui se rapporte entiérement à la famille du Loup des Iroquois & des Hurons.

En second lieu, Hérodote est dans l'erreur, quand il dit des Lyciens, qu'ils sont les seuls entre les hommes qui prennent leurs noms dans la famille de leurs meres, & qui comptent par elles l'ordre de leurs génealogies.* Apollonius de Rhodes parlant des Argonautes, dit qu'on leur donnoit le nom de Myniens, parce que les plus illustres d'entre eux faisoient gloire d'être issus des filles de Mynias, à quoi son Commentateur ajoûte que c'étoit par une coûtume, semblable à celle des Cariens qui prenoient leurs noms dans la famille de leurs meres. Cependant ces illustres Argonautes étoient pour la plûpart de la Thessalie & du Peloponése.

En troisiéme lieu, la Gynécocratie ou Empire des femmes, étoit trés-universellement répanduë. Car elle étoit non-seulement chez les Scythes, chez les Sarmates, & chez les Amazones en particulier : mais elle étoit encore dans l'une & dans l'autre Asie, où les femmes guerriéres qui en avoient été maîtresses,

* *Appoll. Rh. Lib. 1. v. 229.*

avoient donné goût à toutes les femmes qui vivoient ſous leur Empire, de ſe rendre maîtreſſes de leurs maris; quoique toutes ne fuſſent pas ſi guerriéres, ni ſi étroitement ſéparées des hommes, que celles qui faiſoient gloire de vivre loin d'eux, & de ne les voir qu'en certain temps.

Elle étoit chez les Egyptiens où Iſis l'avoit établie; car cette Reine s'étoit renduë chez eux ſi recommandable, qu'à cauſe d'elle, à ce qu'aſſure Diodore de Sicile, * les Reines avoient & plus d'honneur & plus d'autorité que les Rois; & pour ce qui regardoit les particuliers, on donnoit dans les contrats de mariage tout pouvoir aux femmes ſur leurs maris, & ceux-ci étoient obligez de jurer qu'ils obéïroient en tout à leurs épouſes.

Elle étoit chez la plûpart des autres Peuples Barbares de l'Afrique, en particulier chez les Garamantes, où les enfans étoient tellement attachez à leurs meres, & donnoient ſi peu de marques extérieures de reſpect pour leurs péres, qu'ils ne paroiſſoient pas les reconnoître : ce qui a fait dire aux Auteurs qui ignoroient, ¶ ou qui ne faiſoient pas attention à cette Ginécocratie; que chez les Garamantes il n'y avoit point de Loix d'un légitime mariage, & que les femmes y étant en commun, les enfans ne pouvoient pas y diſcerner ceux d'entre les hommes à qui ils étoient redevables de la vie.

Elle étoit encore chez tous les Peuples d'Eſpagne, & en particulier chez les Cantabres, ſelon le témoignage de Strabon, † que cet Empire des femmes met étrange-

* *Diod. Sic. Lib. 1. p. 16.*

¶ *Solin, cap. 43. de Æthiopia, &c.*

† *Strabo, Lib. 3. p. 114.*

ment

ment de mauvaiſe humeur, & qui regarde comme une choſe éloignée du bien de la ſocieté, & preſque contraire au bon ſens, qu'un mari apporte la dot à ſa femme; que les filles héritent au préjudice des garçons, & qu'elles ſoient chargées du ſoin de marier leurs freres. Les Baſques d'aujourd'hui qui ſont deſcendus de ces anciens Cantabres, ont encore quelque choſe de ces coûtumes de leurs Ancêtres par rapport aux mariages & aux héritages.

Enfin cette Ginécocratie étoit, chez les Medes, chez les Sabéens, & preſque chez tous les Barbares, ce que Claudien, a fort bien exprimé par ces vers.

Medis levibuſque Sabæis. *

Imperat hic ſexus, Reginarumque ſub armis.

Barbariæ pars magna jacet.

Les Spartiates qui avoient formé leur Gouvernement ſur celui des Barbares, & qui le conſervérent plus long-tems au milieu de la Grece, avoient auſſi cette Gynécocratie, dont il nous reſte une belle preuve dans un fait cité par Plutarque. † Car une Dame étrangére qui logeoit chez Léonidas à Lacédémone, ayant oſé dire à Gorgo ſon épouſe, comme par une eſpece de reproche honteux aux Lacédémoniens, qu'il n'y avoit que les ſeules femmes de Sparte qui euſſent un pouvoir deſpotique ſur leurs maris; elle lui répondit fiérement qu'il n'y avoit auſſi qu'elles ſeules qui méritaſſent ce

* *Claud. in Eutrop. Lib. 1.*
† *Plutarch. in Laconic. Apoph. pag. 227.*

deſpotiſme, parce qu'elles ſeules mettoient au monde des hommes.

¶ Il paroît néanmoins par les Auteurs que dans les deux branches des Héraclides à Sparte, c'étoient les enfans qui ſuccedoient à leurs péres, & montoient ſur le Trône à leur place. Ainſi la Gynécocratie que Plutarque attribuë aux Lacédémoniens, étoit différente en ce point de celle des Aſiatiques, & des autres Peuples dont nous venons de parler, à moins que le droit de ſucceſſion des enfans aux péres ne fût particulier aux Rois, & ne fut différent dans le Peuple, comme cela eſt au Pérou, où les ſeuls enfans des Incas, dont les péres mouroient ſur le Trône, y ſuccédoient à l'Empire. Dans tout le reſte de l'Etat c'étoient les neveux qui héritoient de leurs oncles maternels. Cette Loi étoit ſi générale dans ce Royaume, qu'Acoſta & les autres Auteurs Eſpagnols ont été trompez en ce point par rapport aux Incas même.

La ſucceſſion au Trône dans la ligne collatéralle maternelle des neveux aux oncles, préférablement à la ligne directe des enfans aux péres, étoit une ſuite de cette Gynécocratie ou Empire des femmes. Cela ſe trouvoit en particulier chez les Peuples compris ſous le nom d'Ethiopie, † dont Nicolas de Damas écrit qu'ils rendoient tout l'honneur à leurs ſœurs, & que leurs Rois choiſiſſoient les enfans de ces ſœurs pour leur ſuccéder par préférence aux leurs propres, & qu'au cas qu'elles vinſſent à en manquer, on choiſiſſoit alors celui de la Nation qui étoit doüé des plus grandes qualités, qui étoit le mieux fait & le plus belliqueux. Cette Loy de la

¶ *Joan. de Laet, Hiſt. Occid. Indiæ, Lib. 11. cap. 14.*
† *Nicol. Damas, apud Stobæum verbo* ΑΙΘΙΟΠΕΣ

succeſſion eſt encore aujourd'hui chez preſque tous les Négres de l'Afrique, dans tout le Malabar, & en quelques autres endroits de l'Inde Orientale : mais elle eſt encore plus répanduë dans l'Amerique.

Origine des Lyciens.

Si l'on eût pû fonder quelques conjectures certaines ſur ces traits de reſſemblance entre les Lyciens & les Iroquois, il eût été facile de remonter juſqu'à la premiére origine.

L'Europe, l'Aſie Mineure, & cette partie de la grande Aſie qui s'étend vers la Mer Caſpienne, vers les Palus Méotides & les Pays Hyperboréens, une partie même de l'Afrique, furent le lot qui tomba en partage aux enfans de Japhet aprés le Déluge*. L'Ecriture Sainte nous le fait aſſez ſentir, & les Auteurs prophanes ſont aſſez de concert ſur ce ſujet. Ceux des enfans de ce Patriarche qui tirérent vers le Midi, s'étant coulez par les deux côtez de l'Helleſpont, les uns par la Thrace & par le Péloponéſe, & les autres le long de cette chaîne de montagnes qui finit au pied du Mont Taurus, fondirent preſque tous dans les Iſles de la Gréce, que la Sainte Ecriture nomme les Iſles des Nations; & invitez par la douceur du climat, par la fertilité de ces Iſles, & par leur ſituation même qui leur fait un rempart naturel de la Mer, pour les mettre à couvert des incurſions & des hoſtilitez, ils s'y arrêtérent par préference. Mais le nombre des habitans s'étant extrêmement multiplié, & ces Iſles ne pouvant plus les contenir & les nourrir, ils ſe virent obligez de ſe condamner à de triſtes ſéparations, & d'envoyer

* *Geneſ. cap. 10.*

leur monde chercher fortune ailleurs. Quelques-uns tentérent de nouvelles découvertes, & se jettérent dans l'Italie, dans les Gaules, & dans les Espagnes : les autres revinrent sur les traces de leurs Ancêtres, & refoulérent dans le Péloponése, & dans l'une & l'autre Asie. Ces séparations s'étant faites successivement & en divers temps, ces Peuples qui avoient la même origine, ne se connoissoient plus aprés un certain nombre d'années desorte qu'ils se partagérent en autant de petites Nations qu'il y avoit de Colonies différentes, & se donnérent autant de noms qu'il y avoit de différens Villages, ou de différentes Hordes ; car la plûpart menoient une vie errante à la façon des Tartares.

La Lycie qui est à l'extrêmité de l'Asie Mineure vers la Mer, fut la retraite de plusieurs de ces Colonies, qui s'y jettérent de plusieurs endroits du Péloponése & de l'Archipel. Un Rhadamante, selon le témoignage d'Eusebe de Césarée *, y en amena une de l'Isle de Créte, fameuse chez les Poëtes par ses cent Villes, & qui ayant été des premiéres peuplées, fut aussi des premiéres à chasser ses propres enfans. Sarpédon fils d'Europe, au rapport d'Hérodote †, chassé par son frére Minos, aborda dans la Lycie, & s'y établit auprés des Cariens & des Cauniens, dont les premiers étoient originaires de l'Isle de Créte, & les seconds se vantoient de la même origine. Athamas chassé de la Béotie, y amena une Colonie, & y bâtit une Ville qui fut appellée de son nom, *Athamantia*. Platon § n'hésite pas à dire que les Lyciens sont ses descendans. Xantus fils de Triope, y fonda la

* *Euseb. in Chronico.* † *Herod. Lib. 1. n. 73.*
§ *Plato in Minoe.*

Ville de Xante, & s'y arrêta avec les Pelagiens qu'il avoit amenez d'Argos ou de l'Isle de Créte. Les Amazones, les Solymes, les Homonades & un assez grand nombre d'autres Colonies y abordérent de toutes parts, & s'y établirent en différens endroits. Il se peut faire que les Amazones de la Tribu Lycastienne soient venuës aussi de l'Isle de Créte, & qu'elles ayent pris leur nom de Lycastes, fils de Minos premier.

Les Peuples de la Lycie étoient appellez premiérement Myliens, dit Hérodote.* Lorsque Sarpédon y entra, ils étoient nommez Solymes; Sarpédon changea ce nom en celui de Termiles, & ils ne prirent celui de Lyciens, que quand Lycus fils de Pandion, chassé d'Athénes par Egée, se fut retiré auprés de Sarpédon. Homére † semble être opposé à Hérodote, en disant que Bellerophon envoyé par le Roi des Lyciens, fit la guerre aux Solymes; ce qui a fait dire à Strabon ¶, qui suit le sentiment d'Homére, que les Solymes étoient bien le peuple appellé Myliens; mais non pas celui à qui Sarpédon donna le nom de Termiles. Le sçavant M. Bochart **

* *Herodot. loco cit.* † *Homer. Iliad. 6. v. 184.*
¶ *Strabo Lib. 14. p. 459.* § *Bochart. Geog. sacræ, Lib. 1. cap. 17.*

** On ne peut presque pas douter que les Solymes n'ayent habité la Lycie. J'ai de la peine à me persuader que ce fût une Colonie Phénicienne; & si l'on pouvoit bien supputer la Chronologie des temps, il seroit peut être plus probable que les Solymes, qui dans les commencemens étoient aussi vagabonds que les autres, ont passé de l'Asie Mineure dans la Palestine, que de la Palestine dans l'Asie. Il y a dans la Palestine un Promontoire appellé *Hiera*, & des monts nommez *Solymes*, selon le témoignage de Strabon. Il est assez vraisemblable que de ces deux noms on a formé celui de *Hierosolyma* du nom des Solymes habitans de ce Promontoire, qui passerent dans le pays des Chananéens. M. Bochard a raison de soûtenir, contre le sentiment de Josephe, que ces

prétend que les Solymes étoient une Colonie de Phéniciens. Il se fonde sur quelques étymologies, & sur cette guerre de Bellerophon contre les Solymes & contre les Amazones.

Mais ces preuves paroîtront bien legéres, si l'on considére que tous ces Peuples de Lycie étant un ramas de gens venus de la Gréce sous différens Chefs, devoient être toûjours en guerre les uns avec les autres, & se disputer continuellement le terrain. En effet, nous trouvons que Bellerophon ne fit pas seulement la guerre aux Solymes & aux Amazones, mais qu'il la fit aux Lyciens mêmes, aidé des Lyciens; ce qui ne peut s'entendre que de cette guerre intestine, dont la Lycie étoit le théâtre & le sujet. Chacun de ces petits peuples se regardoit comme maître chez soi, & se gouvernoit à sa maniére; ce qui

Solymes n'étoient pas des Hébreux : mais la raison qu'il en rapporte ne conclut pas, lorsqu'il prétend le prouver par la maniére dont ceux-là coupoient leurs cheveux en rond, ce qui étoit défendu par la Loi des Juifs; car les Hébreux avoient conservé plusieurs choses qui étoient contre leur Loi, & en particulier celle ci, comme nous le dirons dans la suite. Il eût été plus naturel de dire, que quand bien même il seroit vrai que les Solymes fussent venus de la Palestine dans la Pisidie, il ne devoit pas pour cela en inférer que ce fussent des Hébreux; mais plûtôt des Jébuséens habitans de la Ville de Salem, laquelle existoit du temps d'Abraham, dont Melchisedech étoit Roi, & qui se soûtinrent dans cette Ville, malgré les Hébreux jusqu'au regne de David qui les assujettit. Ces Jébuséens & les Solymes de Pisidie ou de Lycie paroissent en effet être le même peuple : mais je croirois plus volontiers qu'ils ont passé de l'Asie Mineure dans la Palestine, que je ne croirois qu'ils ont passé de la Palestine dans l'Asie Mineure. Pour répondre maintenant à M. Bochard, il se peut faire que les Phéniciens établirent des Colonies en quelques endroits de l'Asie Mineure : mais cela peut aussi s'être fait postérieurement à la sortie des Solymes; car il est certain que pendant long-temps ce ne fut qu'un flux & reflux des Nations qui se chassoient les unes les autres. Celles qui étoient trop fatiguées par leurs voisins, changeoient aisément de place, & s'enfonçoient plus avant dans le pays.

semble justifié par Homére, lequel distingue les Lyciens qui étoient au secours des Troïens, & les sépare sous divers Chefs venus de différens endroits; ce ne fut qu'à la longue & pour la nécessité de leurs affaires qu'ils s'unirent en corps de Nation, chacun conservant chez soi son autorité toute entiére, & ne la partageant que lorsqu'il s'agissoit du bien général du pays. Justin * parlant de ces divers peuples Asiatiques, fait assez connoître que leurs Etats étoient bien bornez, par ces paroles, *intra suam cuique patriam regna finiebantur.* On peut assurer la même chose de presque tous les premiers peuples. L'Ecriture Sainte compte jusqu'à 31. Rois dans la Terre de Chanaan. Les Nomes des Egyptiens étoient probablement dans les commencemens autant de différens Etats; & il est probable que les Dynasties de ces divers Peuples ayant été confonduës en une seule, c'est ce qui aura fondé une longue suite de Rois, qui remplissant le nombre de 5. ou 6000. ans, ont fait une Chronologie antérieure à celle de la création du monde, & qui ne s'accorde pas avec les Saintes Ecritures ni avec les Annales des autres Peuples, si l'on en excepte les Chinois, qui ont aussi une Chronologie fabuleuse.

Durant la guerre de Troye, les Lyciens prirent tous interêt pour Priam contre les Grecs. Homére parle avec éloge de leur valeur : mais leur pays souffrit extrêmement des ravages que les Grecs firent dans l'Asie Mineure pendant le temps que dura cette guerre.

En différens temps ils furent tributaires de Crésus Roi de Lydie, des Perses, de Mausole Roi de Carie, & ensuite des Grecs †.

* *Justin, init. Lib. 1.* † *Herod. Lib. 1. n. 23. Lib. III. n. 90.*

Les Lyciens de Xante en petit nombre, combattirent avec une extrême valeur contre Harpage Général des troupes de Cyrus ¶. Ayant été vaincus en rase campagne, ils se retirérent dans leur Ville; & ayant fait entrer dans leur fort leurs femmes & leurs enfans, ils les brûlerent avec tout ce qu'ils avoient; aprés-quoi s'étant engagez par d'horribles sermens les uns aux autres, ils recommencérent le combat, & y périrent tous.

Ceux de Marmare § ayant molesté les troupes d'Alexandre à leur passage, ce Prince les resserra dans leur fort, qui étoit un grand rocher isolé & escarpé de toutes parts, & il les fit sommer de se rendre. Le conseil des Anciens vouloit prévenir leur ruïne commune par leur soûmission; mais les jeunes gens aimant mieux périr & s'ensévelir avec la liberté de la patrie, prirent la résolution de faire une sortie au travers du camp des ennemis pour se sauver dans les montagnes, aprés avoir coupé la gorge aux vieillards, aux femmes & aux enfans, ou pour mourir eux-mêmes en combattant généreusement. Ce dessein ayant été agréé, il fut ordonné que chacun se retirât dans sa famille, qu'ils y fissent un festin de tout ce qu'ils avoient de meilleur, & qu'ils attendissent avec fermeté l'effet de cette détermination. Quelques-uns ayant horreur de soüiller leurs mains dans le sang de leurs proches, se contentérent de mettre le feu à la Ville & aux maisons: mais les autres exécutant la résolution dans son entier, remplirent la Ville de carnage, & aprés cette exécution barbare, ayant fait tous ensemble irruption dans le camp des assiégeans, ils se sauvérent comme ils l'avoient projetté.

¶ *Herod. Lib. 1. n. 176.* § *Diodor. Sic. Lib. 17. p. 576.*

Durant les guerres du Triumvirat d'Octavien César, de Marc-Antoine & de Lépidus, Brutus * étant entré dans la Lycie, & ayant mis le siége devant la Ville de Xante que les Lyciens avoient rebâtie sur les ruïnes de la première, ses habitans aprés avoir fait des prodiges de valeur pendant ce siége, donnérent un nouvel exemple d'un desespoir pareil à celui qu'avoient donné leurs Ancêtres du temps de Cyrus & d'Alexandre. Car les Romains ayant pris la Ville d'assaut, au lieu de continuër le combat, ils se dissipérent dans le moment, & se retirérent chacun chez soi; & soit qu'ils prissent sur le champ la résolution de s'ensévelir sous les cendres de leur Ville, soit qu'ils eussent prémédité ce coup, les Romains qui avoient été surpris de leur retraite, le furent encore davantage de voir en un instant toutes les maisons en feu; ils accoururent aussi-tôt pour l'éteindre, mais ces furieux les repoussérent à coups de fléches & de traits; ils égorgeoient leurs femmes, leurs enfans & leurs esclaves à la vüë des soldats, & se lançoient ensuite au milieu des flâmes; d'autres se jettoient comme des bêtes farouches sur la pointe des épées de leurs ennemis; les enfans mêmes présentoient la gorge aux épées de leurs peres, ou se précipitoient du haut des maisons dans le feu; & aprés que l'incendie fut cessé, on trouva une femme qui s'étoit penduë, tenant d'une main son enfant qu'elle avoit étranglé, & de l'autre le flambeau dont elle avoit mis le feu à sa maison. Brutus en fut touché jusqu'aux larmes; il fit ce qu'il put pour sauver quelques restes de ces misérables, promettant une récompense aux soldats qui lui ameneroient un Xan-

* *Plutarch. in M. Bruto.*

rien; cependant il n'en put sauver que cinquante, qui se plaignoient encore de ce qu'on leur conservoit la vie malgré eux. César ne fut pas moins sensible au desespoir de tant de braves qui défendoient ses interêts, & peu de temps aprés il permit aux Lyciens de rebâtir cette Ville.

Quoique les Lyciens se soient toûjours conservez dans leur pays jusqu'au temps du bas Empire, & que ces peuples n'y ayent peut-être pas entiérement péri comme les Solymes, les Myliens, les Amazones, les Homonades, & leurs autres voisins, il est cependant hors de doute que dans ces funestes guerres qui portoient chez eux une désolation presque totale, la plûpart étant obligez de ceder à la force, auront été chercher fortune ailleurs, pour ne pas attendre les derniéres extrémitez de la guerre, & se seront laissez entraîner comme les autres dans les pays les plus reculez de la Scythie, d'où ils auront pû passer en Amérique.

Mais comme la conjecture fondée sur la ressemblance des Iroquois & des Lyciens, n'est pas si juste qu'on n'en puisse faire les applications à d'autres, ainsi que je l'ai dit, & qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, dans un si grand éloignement de temps & de lieux, de rencontrer précisément & avec évidence, ou même avec une probabilité assez forte par rapport à un Peuple particulier, je crois qu'il faut prendre la chose d'une maniére un peu plus vague pour courir moins de risque de se tromper.

Sentiment de l'Auteur sur l'origine des Ameriquains.

Mon sentiment est donc que la plus grande

partie des Peuples de l'Amérique viennent originairement de ces Barbares qui occupérent le Continent de la Gréce, & ses Isles, d'où ayant envoyé plusieurs Colonies de tous côtez pendant plusieurs siecles, ils furent obligez d'en sortir enfin tous, ou presque tous, pour se répandre en divers pays, ayant été chassez en dernier lieu par les Cadmonéens ou Agénorides, qu'on croit être les Peuples d'Og Roi de Bazan, dont il est parlé dans l'Ecriture; ce qui arriva à peu prés dans le temps que les Chananéens fuyant devant les Hébreux, & contraints de leur céder la place, alloient inonder eux-mêmes comme un torrent d'autres contrées, où ils trouvoient des ennemis moins redoutables.

Il est constant par les Auteurs que les Barbares ont occupé la Gréce avant ces Peuples qu'on a connus depuis sous le nom de Grecs; & quoique dans la suite les Auteurs, & sur tout les Poëtes ayent appliqué à ceux-ci les noms de ces premiers Peuples Barbares, les Grecs étoient néanmoins trés-differens, & n'étoient autres que ces Agenorides qui avoient apporté du pays des Chananéens les Lettres, & peut-être la Langue Grecque qu'ils substituérent à celle de ces Barbares, dont il ne resta presque plus aucun vestige, comme je le montrerai dans la suite. Je croi cet évenement antérieur à la fondation de Tyr & de Sidon, ou du moins à la splendeur de ces Villes maritimes, qui devinrent si florissantes par leur commerce, & qui établirent encore depuis plusieurs Colonies dans la Gréce, dans l'Afrique & dans les Espagnes.

Ces Barbares bien que confondus dans les Histoires par une multitude de noms particuliers à chaque petit Canton, sont néanmoins

assez universellement compris sous les noms génériques de Pelagiens & d'Hellèniens, qui de quelques peuples particuliers avoient passé à toute la Nation.

Les Helléniens & les Pélagiens se sont assez souvent mêlez ensemble, ainsi qu'il est manifesté par les Histoires mêmes ; mais les Pélagiens étoient différens des Helléniens, en ce que ceux-ci qui cultivoient un peu la terre, étoient un peu plus fixes & plus sédentaires que les premiers, lesquels ne semoient point, ne vivoient que du fruit des arbres, de la chasse, de la pêche, & de ce que le hazard pouvoit leur presenter, qui n'habitoient que dans des tentes, décampoient pour peu de chose, & menoient une vie errante par état & par nécessité.

Ceux qui connoîtront suffisamment les Peuples Barbares de l'Amérique Septentrionale, y trouveront le caractére de ces Helléniens & de ces Pélagiens ; les uns compris sous la Langue Huronne, cultivent des champs, bâtissent des Cabanes, & sont assez stables dans un même lieu. Au contraire, la plûpart des Algonquins & des Sauvages du Nord font profession d'une vie vagabonde, & ne vivent que du bénéfice du hazard. C'est à peu prés la même distinction de peuples dans l'Amérique Méridionale,

Tout ce que j'ai à dire dans la suite des Mœurs & des Coûtumes de nos Sauvages, a une si grande ressemblance avec celles de ces Peuples Barbares, qu'on croira les y reconnoître.

Je crois, avant que de passer outre, devoir prévenir ceux qui pourroient être étonnez de voir que dans le cours de cet Ouvrage, j'aille foüiller non-seulement dans les Mœurs des

Grecs postérieurs qui avoient formé leur République sur celle des Anciens Crétois, mais encore dans celles des anciens Romains, des Ibériens & des Gaulois, pour y trouver des similitudes qui pourroient paroître hors de propos. Mais selon le témoignage des Auteurs, rien n'étoit plus semblable que les mœurs des Ibériens, des Gaulois & des Peuples de la Thrace & de la Scythie, parce que ces Barbares s'étoient répandus de tous ces côtez-là. Il me semble néanmoins reconnoître les Iroquois & les Hurons d'une maniére plus particuliére dans ces Peuples de la Thrace Asiatique, qui des extrémitez de l'Asie Mineure, & de la Lycie même, pénétrerent dans le Pont, & s'arrêtérent dans l'Arie & dans l'Areiane. J'apporterai dans la suite les raisons qui peuvent appuyer mes conjectures sur ce point.

Je soûmets néanmoins de nouveau toutes ces conjectures aux Sçavans. Pour moi, je ne prétens ici que rapprocher, le plus qu'il me sera possible, toutes les ressemblances des Mœurs des Amériquains avec celles des premiers temps; mais auparavant il nous reste à dire ce que les Sauvages pensent eux-mêmes de leur origine.

Ce qu'on peut tirer des Sauvages touchant leur Origine.

On ne peut rien tirer des Sauvages en général touchant leur origine. N'ayant point de Lettres, ils n'ont point aussi de Fastes & d'Annales sur lesquelles on puisse compter. Ils ont cependant une espéce de tradition sacrée qu'ils ont soin d'entretenir: mais cette tradition ne peut point caractériser aucun

Peuple particulier pour les rapporter à une origine connuë, si ce n'est la premiére origine de tous les hommes, qui étant de tous les faits historiques le plus frappant, a laissé de plus profondes traces qu'on peut voir presque sans exception chez toutes les Nations incultes. D'ailleurs cette tradition passant de bouche en bouche, reçoit dans toutes quelque altération, & dégénere en fables si absurdes, qu'on ne peut avoir qu'une peine extrême à les rapporter.

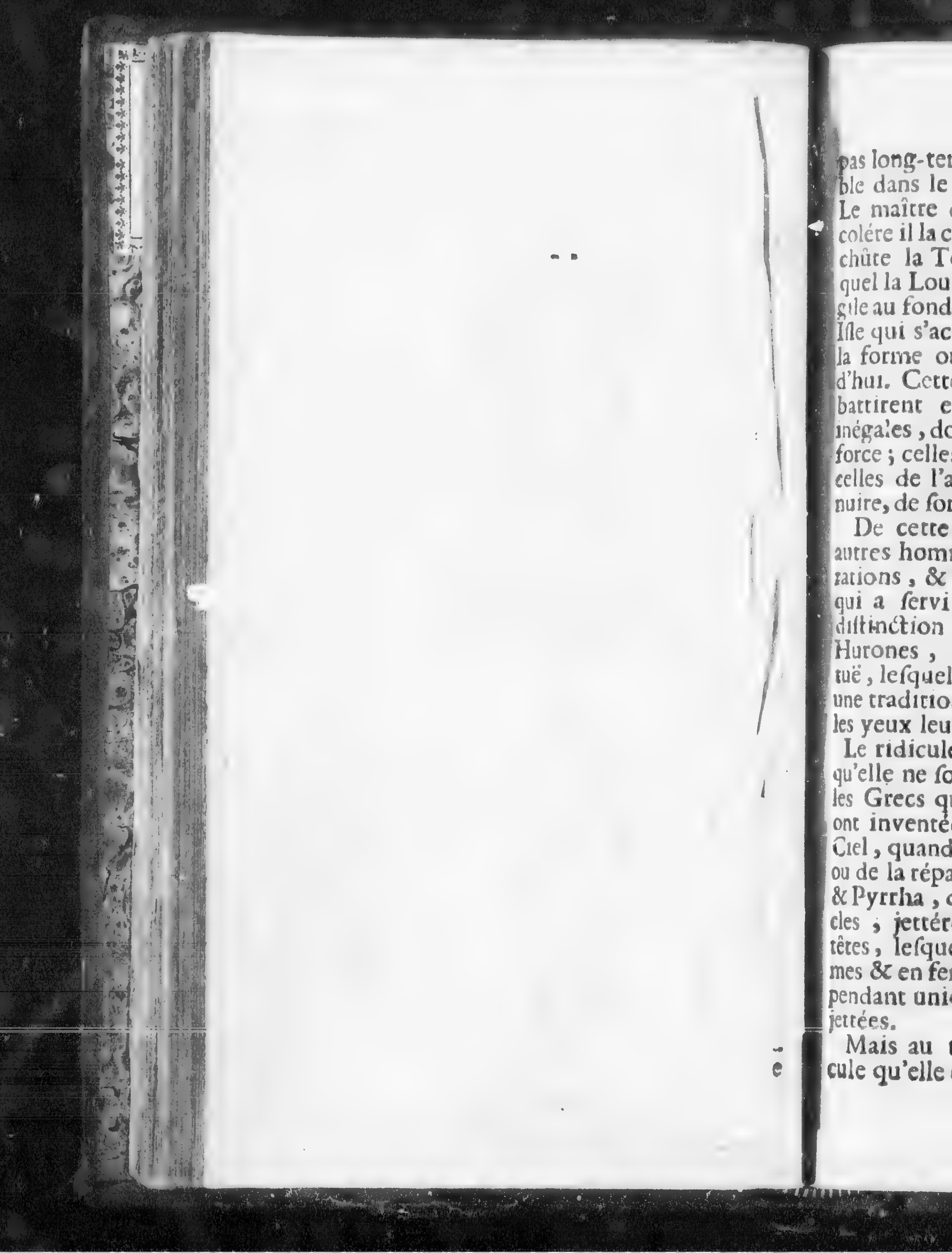
Voici comment les Iroquois racontent l'origine de la Terre & la leur. Dans le commencement il y avoit, disent ils, six hommes, (les Peuples du Pérou & du Brésil conviennent d'un pareil nombre.) D'où étoient venus ces hommes? c'est ce qu'ils ne sçavent pas. Il n'y avoit point encore de terre, ils erroient au gré du vent, ils n'avoient point non plus de femmes, & ils sentoient bien que leur race alloit périr avec eux. Enfin ils apprirent, je ne sçai où qu'il y en avoit une dans le Ciel. Ayant tenu conseil ensemble, il fut résolu que l'un d'eux nommé Hogouaho, ou le Loup s'y transporteroit. L'entreprise paroissoit impossible, mais les oiseaux du Ciel de concert ensemble, l'y élevérent, en lui faisant un siége de leur corps, & se soûtenant les uns les autres. Lorsqu'il y fut arrivé, il attendit au pied d'un arbre que cette femme sortît à son ordinaire pour aller puiser de l'eau à une fontaine voisine du lieu où il s'étoit arrêté. La femme ne manqua pas de venir selon sa coûtume. L'homme qui l'attendoit lia conversation avec elle, & il lui fit un present de graisse d'Ours, dont il lui donna à manger; Femme curieuse qui aime à causer, & qui reçoit des presens, ne dispute

ter à une
ere origi-
e tous les
. laissé de
voir pres-
Nations
passant de
ntes quel-
les si ab-
peine ex-

ntent l'o-
le com-
six hom-
résil con-
si étoient
e sçavent
erre, ils
ent point
ient bien
Enfin ils
voit une
mble, il
gouaho,
ntreprise
seaux du
rent, en
x se soû-
fut arri-
que cette
er puiser
eu où il
a pas de
qui l'at-
il lui fit
lui don-
aime à
dispute


2
3
4
6
1.


1
4
5



pas long-te
ble dans le
Le maître
colére il la c
chûte la T
quel la Lou
gile au fond
Isle qui s'ac
la forme o
d'hui. Cett
battirent e
inégales, do
force; celle
celles de l'a
nuire, de fo

De cette
autres hom
rations, &
qui a servi
distinction
Hurones,
tuë, lesquel
une traditio
les yeux leu

Le ridicul
qu'elle ne fo
les Grecs q
ont invent
Ciel, quand
ou de la répa
& Pyrrha,
cles, jetté
têtes, lesqu
mes & en fe
pendant uni
jettées.

Mais au
cule qu'elle

pas long-temps la victoire. Celle-ci étoit foible dans le Ciel même, elle se laissa séduire. Le maître du Ciel s'en apperçut, & dans sa colére il la chassa & la précipita : mais dans sa chûte la Tortuë la reçut sur son dos, sur lequel la Loutre & les poissons puisant de l'argile au fonds des eaux, formérent une petite Isle qui s'accrut peu à peu, & s'étendit dans la forme où nous voyons la Terre aujourd'hui. Cette femme eut deux enfans qui se battirent ensemble ; ils avoient des armes inégales, dont ils ne connoissoient point la force ; celles de l'un étoient offensives, & celles de l'autre n'étoient point capables de nuire, de sorte que celui-là fut tué sans peine.

De cette femme sont descendus tous les autres hommes par une longue suite de générations, & c'est un évenement aussi singulier qui a servi, disent-ils, de fondement à la distinction des trois Familles Iroquoises & Hurones, du Loup, de l'Ours & de la Tortuë, lesquelles dans leurs noms sont comme une tradition vivante qui leur remet devant les yeux leur histoire des premiers temps.

Le ridicule de cette fable fait pitié, quoiqu'elle ne soit pas plus absurde que celle que les Grecs qui étoient des gens si spirituels, ont inventées du voyage de Prométhée au Ciel, quand il y monta pour dérober le feu, ou de la réparation du monde par Deucalion & Pyrrha, qui suivant le conseil des Oracles, jettérent des pierres par-dessus leurs têtes, lesquelles se convertissoient en hommes & en femmes, la différence du sexe dépendant uniquement de la main qui les avoit jettées.

Mais au travers de cette fable, toute ridicule qu'elle est, on croit entrevoir la vérité

malgré les ténébres épaisses qui l'envelopent : en effet, en approfondissant un peu, on y démêle la femme dans le Paradis terrestre, l'Arbre de la science du bien & du mal, la tentation où elle eut le malheur de succomber, que quelques Hérétiques ont crû être un péché de la chair, fondez peut-être sur les altérations des idées payennes, on y découvre la colére de Dieu chassant nos premiers Peres du lieu de délices où il les avoit placez, & qui pouvoit être regardé comme le Ciel en comparaison du reste de la terre, laquelle ne devoit plus leur produire d'elle-même que des ronces & des épines ; enfin on y croit voir le meurtre d'Abel, tué par son frere Caïn.

Cette fable a aussi son fondement dans la Mythologie des Anciens, ou bien des choses que la Religion nous enseigne, sont plûtôt déguisées, que tout-à-fait ignorées. Rien n'est plus semblable en effet à la fable Iroquoise qui nous represente en effet cette femme chassée du Ciel, que celle qu'Homére * nous raconte de la chûte d'Até. Até étoit une Déesse fille de Jupiter ; son nom déclare quel étoit son caractére, qui étoit le vice même ; elle ne pensoit qu'à faire du mal, & n'étoit pas capable d'autre chose, odieuse aux Dieux & aux hommes : enfin elle irrita tellement Jupiter même, que ce Dieu l'ayant saisie par les cheveux, la précipita du haut des Cieux, & fit serment qu'elle n'y remettroit jamais les pieds.

On voit bien par le récit d'Homére, que ce Poëte a voulu représenter la concupiscence qui nous porte toûjours au mal, ou bien le péché même sous une figure allégorique ; car

* Homer. Iliad. 19.

aprés avoir fait le portrait de cette mauvaise fille, qui parcourt la terre avec une célérité incroyable, faisant du pis qu'elle peut aux hommes; il ajoûte que ses sœurs, filles de Jupiter comme elle, & à qui il donne le nom de λιταὶ, c'est-à-dire, *les Prieres* *, vont toûjours aprés elle pour corriger le mal qu'elle a fait; mais qu'elles vont à pas lents, parce qu'elles sont boiteuses & toutes contrefaites. Les priéres sont en effet dans l'idée des Payens mêmes, un des remédes des plus efficaces aprés le péché pour appaiser la colére des Dieux: mais Homére a eu raison de les peindre toutes contrefaites, parce qu'il est peu de priéres qui ne soient défectueuses.

Saint Justin Martyr, ¶ dans son Exhortation aux Grecs, ne se contentant pas de cette explication allégorique prétend qu'Homére a décrit par Até le peché des Anges Rebelles, & le juste châtiment dont Dieu les punit, les ayant dans le moment chassez du Paradis pour une éternité; Ce qui étant pour eux le sujet d'une jalousie mortelle contre les hommes, à qui il n'est pas fermé sans retour par la grace de la Rédemption, fait qu'ils ne cessent de leur dresser des embûches, & de les porter au mal pour les perdre.

Mais puisqu'Homére en fait une femme, pourquoi ne pourroit-on pas l'expliquer de la chûte d'Eve, & du bannissement de nos prémiers Péres, que Dieu mit hors du Paradis Terrestre; Até ou Atté étoit une des acclamations des Bacchanales, aussi-bien que l'Evohé; or si l'Evasme des Bacchantes se rapportoit à Eve, comme l'assure saint Clément l'Alexandrie, ainsi que je dois l'expli-

* *Homer, Iliad, 9.* ¶ *Justin. Cohort. ad Græcos; p. 28.*

quer plus au long, Até sera aussi un nom, par lequel Eve étoit désignée dans les Fêtes des Barbares, de qui Homére a pris cette fable.

L'Isle flottante qui se trouve à propos pour recevoir cette femme dans sa chûte, a encore beaucoup de rapport à la fable de Latone, qui étant poursuivie par le serpent Python, & ne pouvant s'arrêter nulle part, fuyant depuis les païs Hyperboréens, déguisée sous la forme d'une Louve, jusqu'à l'Archipel, se jetta dans la mer où elle fut reçüë par l'Isle de Delos, laquelle nageoit alors entre deux eaux, & qui n'ayant pas eu de part au serment qu'avoit fait la Terre de ne lui donner aucun azyle, parut tout-à-coup pour la sauver du naufrage, & fut honorée par la naissance d'Apollon & de Diane.

Si les Iroquois sont originaires de ces Peuples barbares dont j'ai parlé, les Grecs auront emprunté d'eux le fonds de cette fable qui pouvoit avoir du crédit parmi les Lyciens, lesquels honoroient d'un culte particulier le Dieu Apollon, qui en eut le surnom de Lycien.

Peut-être qu'en creusant encore davantage, on trouveroit que cette fable est fondée sur un autre Symbole de la Théologie Payenne. On voit dans les anciens monumens une Tortuë aux pieds d'Harpocrate. † Pausanias dit qu'il avoit vû dans l'Elide une belle statuë de Venus Uranie ou Céleste, dont les pieds portoient sur le dos d'une Tortuë, & une autre de Venus Terrestre, qui posoit ses pieds sur un Bouc; mais il avouë ingénûment qu'il ne sçait pas la signification de ces mysteres. * Plutarque a voulu

† *Pausan. Eliac. 2. p. 173.*
* *Plutarc. de Conjug. Præcep.*

les expliquer, & il dit que cette Tortuë qui porte avec elle sa maison, signifie que les femmes doivent se tenir renfermées chez elles, & que le soin du ménage leur est confié. Mais on voit bien que c'est un sens moral que Plutarque a tiré de sa tête, & qui ne convient pas au temps de la prémiére invention de cette Théologie Symbolique. Car en ce temps-là les femmes ne s'amusoient point à filer au coin de leur feu; presque toutes les femmes des Barbares labouroient la terre, entretenoient leurs cabanes de bois de chaufage, & avoient autant d'occupation au dehors que leurs maris.

Il seroit peut-être plus naturel de penser que les Anciens vouloient marquer par-là que Dieu signifié sous le nom de Venus Uranie, étoit l'Auteur de l'harmonie du monde, désignée par la Tortuë, qui étoit le symbole de cette harmonie, la Tortuë & la Lyre d'Apollon n'étant qu'une même chose, ainsi que je l'expliquerai dans la suite plus au long.

Peut être aussi vouloient-ils dire que l'origine de l'homme créé sur la terre étoit cependant divine, & venoit du Ciel. Ce qui est d'autant plus vraisemblable, que la Tortuë, qui pouvoit être le symbole de la Génération par sa fécondité, l'étoit aussi de la Terre & de son Elément, comme la Grenoüille étoit celui de l'eau, le Lézard de l'air, & le Serpent du feu, ainsi que l'explique le ¶ Pere Kirker dans son Oedipe.

Dans la Religion des Indes Orientales les Brachmanes ont une tradition de leur Dieu Vichnou métamorphosé en Tortuë, & ils en ont plusieurs statuës dans leurs Pagodes. Ils disent que par la chûte d'une montagne

¶ *Ath. Kirker, in Oedipo, tom. 2. Class. 9. p. 451.*

le Monde qui ne pouvoit supporter une charge si pésante, s'enfonçoit peu à peu vers l'abîme où il auroit péri, si Vichnou qui est le Dieu bienfaisant ne se fût métamorphosé en Tortuë, & ne l'eût soûtenu sur son dos. Les Chinois font aussi une Divinité du Dragon volant, qu'ils apellent l'esprit ou le génie de l'air & des montagnes, & qu'on voit peint dans leurs Temples couvert d'une écaille de Tortuë. Ils font naître ce Dragon * d'une Tortuë, & ils disent qu'il est le soûtien du Monde, lequel est appuyé tout entier sur lui.

Le fonds de cette fable, qui est par-tout la même, prouve que la Tortuë étoit un symbole de cette Religion ancienne que les Peuples ont travestie quand ils ont cessé de l'entendre. C'est sans doute pour cela que les Troglodytes avoient un respect religieux pour la Tortuë dont ils n'osoient pas manger, ¶ & qu'ils avoient en horreur les Kélénophages leurs voisins qui s'en nourrissoient.

Les Sauvages en général ont aussi tous quelque connoissance du Déluge, qui ayant été universel, ainsi que la raison même nous le fait conclure de ce que la foi nous en enseigne, a été un événement trop singulier & trop remarquable pour qu'on n'en trouve pas des vestiges chez toutes les Nations; mais la maniére différente dont ils racontent qu'en ont été préservez les Réparateurs du

* *Athan. Kirker. Chin. Illust. p. 187. Col. 2.* Draco volans, quem spiritum aëris & montium dicunt (*Sinæ*) testitudinis scuto tectus, conspiciendum se exhibet, quam fabulam à Brachmanibus mutuati, aiunt, mundum Draconi seu serpenti ex testudine nato, uti in sequentibus fusè aperietur, insistere, quæ omnia tot tantisque fabulis differentibus involvunt, ut vix ipsi sese inde extricare queant.

¶ *Plin. Lib. 11. cap. 10.*

Genre Humain, est aussi mêlée de fables que celle des Déluges de Deucalion & d'Ogigés.

On trouve aussi pareillement chez quelques peuples les vestiges d'une créance trés-ancienne, par laquelle ils sont persuadez, que de la même maniére que le monde a été submergé dans les eaux du Déluge, il doit aussi périr à la fin des temps par le feu qui doit le consumer entiérement. C'est de cette créance ancienne qu'Ovide nous a laissé un beau témoignage dans ces vers.

Esse quoque in fatis reminiscitur (Jupiter) *affore tempus,*
Quo mare, quo tellus, correptaque Regia Cœli
Ardeat, & mundi moles operosa laboret.

Les Sauvages en général n'ignorent point aussi qu'ils sont étrangers aux pays qu'ils habitent présentement. Ils disent qu'ils sont venus de loin du côté de l'Oüest, c'est-à-dire, de l'Asie. Les Iroquois Agniés assûrent qu'ils errérent long-temps sous la conduite d'une femme nommée Gaihonariosk; cette femme les promena dans tout le Nord de l'Amérique; elle les fit passer au lieu où est située maintenant la Ville de Québec; mais ayant trouvé tous ces pays trop inégaux, & peut-être trop incommodes à cause du froid, elle s'arrêta enfin à Agnié dont le climat lui parut plus tempéré, & les terres plus propres à être cultivées; elle distribua ensuite ces terres pour les travailler, & fonda ainsi une Colonie qui s'est toûjours maintenuë depuis. C'est ce que les Agniés racontent de leur origine particuliére, qu'ils veulent être un peu dif-

Ovid. Metam. Lib. 1.

férente de celle des autres quatre Nations Iroquoises ; car ils ne prétendent point être compris sous le nom d'*Agonnonsionni* ou de *faiseurs de Cabanes*, qu'on donne aux autres. Je n'en sçai point la raison ; cependant les François & les autres Nations Sauvages ne les distinguent point, & généralement sous le nom d'Iroquois, ou d'Agonnonsionni, on comprend cinq Peuples, qui parlent autant de Dialectes différentes d'une même Langue. Ils sont placez dans cette partie de la Nouvelle France qui est située à l'Est des Lacs par où passe le fleuve Saint Laurent, & qui est bornée par la Nouvelle Yorck, & par les autres Terres des Anglois & des François. On les distingue en Iroquois supérieurs & inférieurs. Les supérieurs sont les Tsonnontouans, les Goyogouens & les Onnontagués. Les inférieurs sont les Agniés & les Onnéjours. Ces cinq Peuples, malgré leurs différens sujets de jalousie, se sont toûjours tenus bien unis ; & pour marquer leur union, ils disent qu'ils ne composent qu'une seule Cabane, que nous nommons *la Cabane Iroquoise*.

Les Sauvages ne nous donnent point de plus grandes lumiéres sur leur origine, & sur les Epoques de leur transmigration. En attendant que nous puissions en découvrir davantage, je vais entamer la description de leurs mœurs par un caractére général, aprés-quoi j'entrerai dans le détail, en commençant par l'Article de la Religion.

GES
re Nations
point être
i ou de *fai-*
autres. Je
t les Fran-
s ne les di-
ous le nom
, on com-
autant de
e Langue.
de la Nou-
es Lacs par
& qui est
par les au-
nçois. On
s & infé-
iontouans,
és. Les in-
éjours. Ces
rens sujets
bien unis;
isent qu'ils
, que nous

point de
ine, & sur
En atten-
tir davan-
n de leurs
près-quoi
nçant par


1
3
2.



2.

Tom. I. Pag. 94.

A

IDE'E

DES

EN

L'IDE'

Sau

mes

da

bêtes, & q

figure impar

dans cette pe

l'expédition

ordre d'aller

Terres en ra

porta à ſon

qui étoient a

melles, de c

leur taille &

plus de l'hom

dans l'Iſle de

les grandes In

des Carthag

ſauvages, &

Venus, com

Il ne paroî

France de ce

les VI. témo

périrent qu

Cour, & où

* *Jean Juven*

392. p. 21.

IDE'E OU CARACTERE DES SAUVAGES EN GENERAL.

L'IDE'E qu'on se formoit autrefois des Sauvages, étoit d'une espéce d'hommes nuds, couverts de poil, vivant dans les bois sans société comme des bêtes, & qui n'avoient de l'homme qu'une figure imparfaite. On étoit anciennement dans cette persuasion à Carthage au retour de l'expédition d'Hanon. Ce Général * ayant eu ordre d'aller à la découverte de nouvelles Terres en rangeant les côtes d'Afrique, apporta à son retour des peaux toutes veluës, qui étoient apparemment de deux Singes femelles, de cette espéce de Singes, qui pour leur taille & pour leur figure approchent le plus de l'homme, tels qu'on en voit encore dans l'Isle de Borneo au Cap-Verd, & dans les grandes Indes. Il les fit passer dans l'esprit des Carthaginois pour des peaux de femmes sauvages, & les fit placer dans le Temple de Venus, comme une rareté singuliére.

Il ne paroît pas qu'on fut encore revenu en France de cette persuasion au temps de Charles VI. témoin cette fameuse masquarade, où périrent quelques jeunes Seigneurs de sa Cour, & où ce Prince pensa périr lui-même

* *Jean Juvenal des Ursins, Hist. de Charles VI. année 1392. p. 93.*

par un étrange accident, dont il eut toûjours l'esprit un peu dérangé.

On étoit alors dans une grande illusion. Les Sauvages, à l'exception des cheveux & des sourcils, que quelques-uns même ont soin d'arracher, n'ont pas un poil sur le corps, & s'il leur en vient quelqu'un, ils en ôtent de bonne heure jusqu'à la racine. La premiére fois qu'ils virent des Européens, leur étonnement fut incroyable, & la longue barbe que ceux-ci nourrissoient en ces temps-là, les leur fit paroître étrangement laids. On dit néanmoins qu'outre les Eskimaux dont j'ai déja parlé, il y a encore deux ou trois Nations de l'Amérique Méridionale qui ont de la barbe; mais ces Nations sont peu connuës.

Ils naissent blancs comme nous. Leur nudité, les huiles dont ils se graissent, le Soleil & le grand air leur hâlent le teint dans la suite; mais du reste ils sont grands, d'une taille supérieure à la nôtre, bien faits, bien proportionnez, d'un bon tempéramment, lestes, forts & adroits; en un mot, pour les qualitez du corps, ils ne nous cédent en rien, si même ils n'ont sur nous quelque avantage.

Le caractére de leur génie & de leur esprit est plus difficile à prendre, & semble même renfermer quelques contradictions. Le premier coup d'œil ne leur est pas favorable. Ceux qui en ont jugé par-là, nous en ont fait un portrait trés-desavantageux. A voir en effet ces hommes dépourvûs de tout, sans Lettres, sans Sciences, sans Loix apparentes, sans Temple pour la plûpart, sans Culte réglé, & manquant des choses les plus nécessaires à la vie, on devroit, ce semble, juger qu'ils sont tels, que si le monde ne faisoit que de naître pour eux, & que s'ils ne faisoient

que

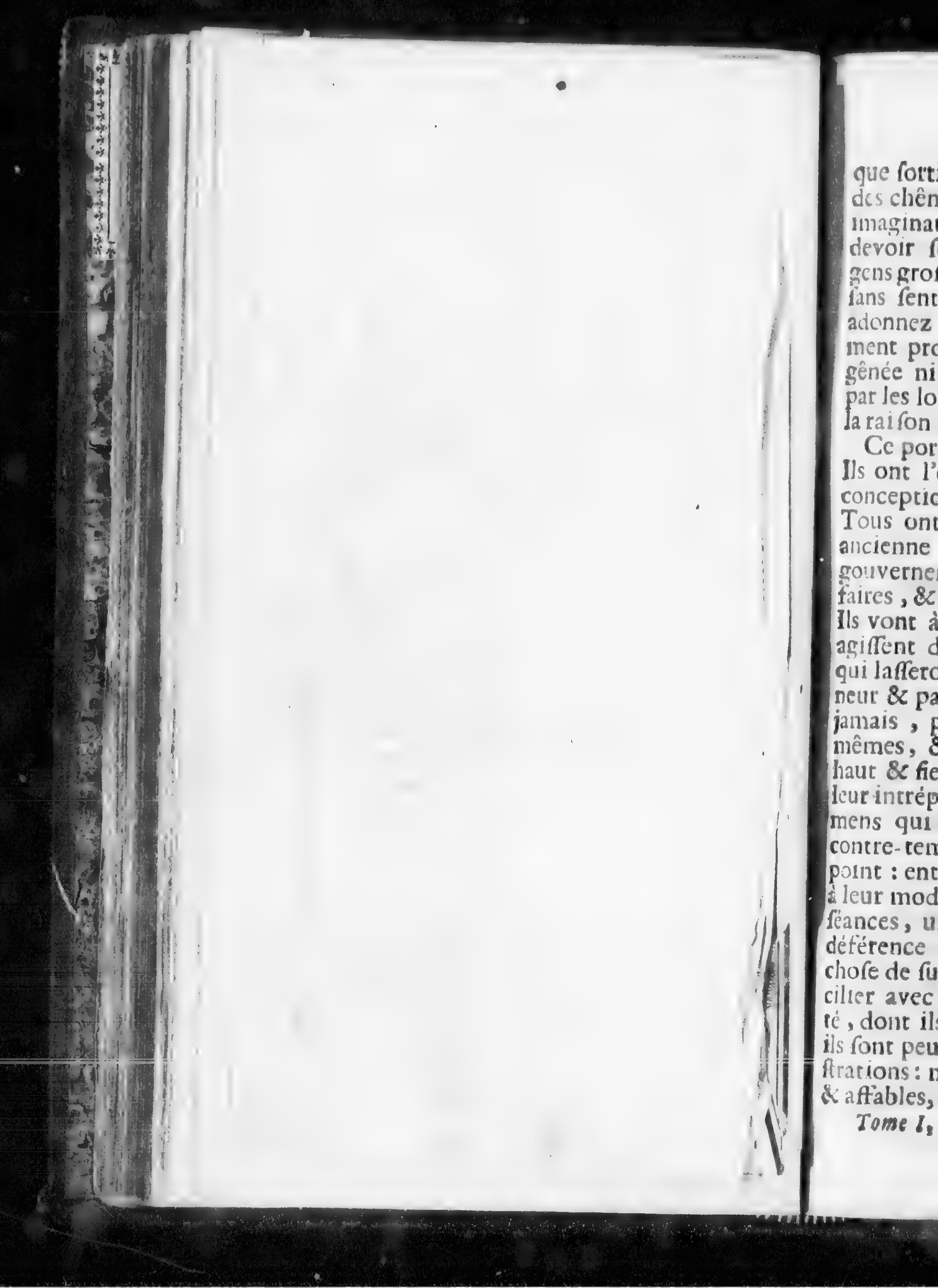
eut toûjours

nde illusion.
s cheveux &
s même ont
l sur le corps,
ils en ôtent
. La premié-
ns, leur éton-
ongue barbe
es temps là,
laids. On dit
aux dont j'ai
rois Nations
ont de la bar-
onnuës.
us. Leur nu-
ent, le Soleil
t dans la sui-
, d'une taille
bien propor-
nent, lestes,
r les qualitez
rien, si même
tage.
de leur esprit
emble même
ons. Le pre-
s favorable,
s en ont fait
A voir en ef-
ut, sans Let-
apparentes,
ns Culte ré-
s plus néces-
emble, juger
ne faisoit que
ne faisoient
que



3.

Tom. I. Pag. 97



que forti
des chên
imaginat
devoir f
gens grof
fans fent
adonnez
ment pro
gênée ni
par les lo
la raifon

Ce por
Ils ont l'
conceptio
Tous ont
ancienne
gouverne
faires, &
Ils vont à
agiffent d
qui lafferc
neur & pa
jamais, p
mêmes, &
haut & fie
leur intrép
mens qui
contre-ten
point : ent
à leur mod
féances, u
déférence
chofe de fu
cilter avec
té, dont ils
ils font peu
ftrations : n
& affables,

que sortir du limon de la terre, ou du creux des chênes de Dodone, selon l'extravagante imagination des Payens. On ne croiroit pas devoir se tromper en les peignant, comme gens grossiers, stupides, ignorans, féroces, sans sentiment de Religion & d'humanité, adonnez à tous les vices, que doit naturellement produire une liberté entiére, qui n'est gênée ni par le sentiment de la Divinité, ni par les loix humaines, ni par les principes de la raison & de l'éducation.

Ce portrait ne seroit cependant pas fidéle. Ils ont l'esprit bon, l'imagination vive, la conception aisée, la mémoire admirable. Tous ont au moins des traces d'une Religion ancienne & héréditaire, & une forme de gouvernement. Ils pensent juste sur leurs affaires, & mieux que le peuple parmi nous. Ils vont à leurs fins par des voyes sûres; ils agissent de sang froid, & avec un phlegme qui lasseroit nôtre patience; par raison d'honneur & par grandeur d'ame, ils ne se fâchent jamais, paroissent toûjours maîtres d'eux-mêmes, & jamais en colére: ils ont le cœur haut & fier, un courage à l'épreuve, une valeur intrépide, une constance dans les tourmens qui est héroïque, une égalité que les contre-temps & les mauvais succés n'altérent point: entr'eux ils ont une espéce de civilité à leur mode, dont ils gardent toutes les bienséances, un respect pour leurs anciens, une déférence pour leurs égaux qui a quelque chose de surprenant, & qu'on a peine à concilier avec cette indépendance & cette liberté, dont ils paroissent extrêmement jaloux: ils sont peu caressans, & font peu de démonstrations: mais nonobstant cela ils sont bons & affables, & exercent envers les étrangers &

les malheureux une charitable hospitalité, qui a dequoi confondre toutes les Nations de l'Europe.

Ces bonnes qualitez sont mêlées sans doute de plusieurs défauts; car ils sont légers & volages, fainéans au-delà de toute expression, ingrats avec excez, soupçonneux, traîtres, vindicatifs, & d'autant plus dangereux qu'ils sçavent mieux couvrir, & qu'ils couvent plus long-temps leurs ressentimens: ils sont cruels à leurs ennemis, brutaux dans leurs plaisirs, vitieux par ignorance, & par malice; mais leur rusticité & la disette où ils sont presque de toutes choses, leur donnent sur nous cet avantage, qu'ils ignorent tous ces raffinemens du vice, qu'ont introduit le luxe, & l'abondance.

Il est vrai qu'il doit paroître étrange, qu'ayant de l'esprit, de l'industrie & de l'adresse aux doigts, pour faire beaucoup de petits ouvrages qui leur sont propres, ils ayent passé tant de siécles sans inventer aucun de ces arts que d'autres Peuples ont porté à une si haute perfection. Mais bien loin de leur en faire un crime, peut-être devroit-on admirer en eux cette modération qui a sçû se contenter de peu, & qui les fait rire encore aujourd'hui de ce que les Européens bâtissent des maisons, entreprennent des ouvrages qui doivent durer des siécles, ayant eux-mêmes si peu de temps à vivre, qu'ils ne sont pas assurez de voir la fin de leur ouvrage.

Nous serions sans doute plus heureux, si nous avions comme eux cette indifférence qui leur fait mépriser & ignorer beaucoup de choses dont nous ne sçaurions nous passer, peut-être aussi que leur indigence est l'effet de cette paresse naturelle, qui les rend si indolens, qu'ils aiment mieux se priver des mê-

mes avantages qu'ils nous envient, que de se donner la peine nécessaire pour se les procurer. Quoiqu'il en soit, depuis le temps qu'ils sont en commerce avec les Européens, l'utilité qu'ils en ont pû retirer, ne leur a point fait secoüer leur fainéantise. Ils ont préferé de rester attachez à leurs maniéres anciennes, & ils ont moins gagné à s'aider des arts qui pouvoient les mettre à leur aise, & leur faciliter les commoditez de la vie, qu'ils n'ont perdu à imiter nos vices.

Tel est en général le caractére de toutes ces Nations barbares de l'Amérique qui nous sont les plus connuës, à l'exception de celles du Pérou & du Mexique, qui peuvent passer pour policées en comparaison des autres. Ce rapport commun qu'elles ont ensemble, n'empêche pas que chacune n'ait quelque chose de propre en son particulier, soit dans le caractére, soit dans certaines loix & certains usages distinctifs qui les différencient les unes des autres, comme on pourra le voir dans la suite plus en détail.

DE LA RELIGION.

IL faut une Religion aux hommes. Ceux mêmes qui n'en voudroient, que par principe de politique, pour l'ordre & le lien de la societé, conviennent qu'il en faut une, & même qu'il n'en faut qu'une. Mais cette nécessité d'une Religion est en même temps la preuve de la verité de cette Religion, puisqu'elle se trouve fondée sur le sentiment unanime de toutes les Nations, qui ont eu dans

tous les temps un objet de leur veneration & de leur culte. Il n'eſt pas poſſible que ces Nations differentes de mœurs entre elles, ſi éloignées dans leur maniére de penſer, qui dans l'uſage des choſes les plus néceſſaires à la vie, ont conçû des idées ſi diverſes, ayent cependant pû convenir en ce point, ſi Dieu, l'Auteur de la Religion, comme il en eſt l'objet, n'en eut gravé le ſentiment dans le cœur de tous les hommes, en même temps qu'il s'eſt peint au dehors par la beauté de ſes ouvrages. C'eſt-là ce que * Lactance appelle, *le témoignage des Peuples & des Nations.*

Les modes, les coûtumes & les maniéres ont pû & dû changer, ſoit par rapport au Gouvernement des Etats, ſoit par rapport à la vie privée, cela eſt de l'homme, & du caractére de ſon eſprit variable & inconſtant: cette inconſtance a pû ſe faire ſentir, & s'étendre ſur la Religion même. L'ignorance, qui eſt une des premiéres peines du péché, a pû altérer cette Religion en obſcurſiſſant des idées que nos premiers Peres avoient reçû claires & diſtinctes; Des vérités abſtraites trop au-deſſus de la portée des hommes groſſiers & charnels, ont été facilement converties en Images ſenſibles, qui ont fait tranſporter à la créature le culte qui étoit dû au Créateur; La Puſillanimité a pû faire autant d'Idoles qu'il y a eu d'objets de terreur & de ſujets de crainte; La corruption des mœurs a dû placer ſur les autels tout ce qui flattoit le deſordre; Cela eſt encore de l'homme.

* *Lactant. Lib. 1. de falſa Religione, cap.* 2. Nec difficile ſanè fuit paucorum hominum pravè ſentientium redarguere mendacia teſtimonio Populorum, atque Gentium in hâc unâ re non diſſidentium.

Mais l'ignorance, la ſuperſtition & la corruption loin de préjudicier à la vérité, forment un trés-fort préjugé pour elle, puiſque malgré le dérangement qu'ont cauſé ces trois choſes réünies contre la Religion qu'elles conſpiroient à détruire, l'Article le plus eſſentiel, qui eſt le ſentiment d'une Religion & d'un Etre ſuperieur, eſt toûjours demeuré invariable.

L'Auteur de la Nature créant l'homme à ſon Image & à ſa reſſemblance, imprima alors l'idée de lui-même d'une maniére ineffaçable dans les cœurs les plus féroces, & dans les eſprits les plus groſſiers. Cette idée ſe fait ſentir par tout ce qui eſt en nous la preuve de nôtre foibleſſe. Nôtre dépendance elle-même, nôtre impuiſſance, nôtre déréglement toûjours combattu par une rectitude naturelle, fondée ſur les lumiéres de la raiſon & de la conſcience, nous aident à nous élever au-deſſus de nous-mêmes, & à chercher hors de nous un Maître qui ne ſoit pas ſujet à nos miſéres.

En vain les Athées prétendent-ils s'autoriſer dans leur incrédulité, en ſe perſuadant que les Peuples barbares n'ont d'eux-mêmes aucun ſentiment de Religion, & que l'origine du culte Divin ſe doit à l'induſtrie des Législateurs, qui profitérent de la groſſiéreté des Peuples & de leur ſotte crédulité, pour leur perſuader des choſes capables de retenir leurs eſprits par la crainte, mais que les Philoſophes & les gens d'eſprit dans leſquels ils s'efforcent de trouver un Athéïſme raffiné, n'ont eu garde de croire, quoiqu'ils parlaſſent eux-mêmes de la Religion dans les plus beaux termes.

C'eſt penſer & parler gratuitement de ces

Philosophes, au lieu qu'on devroit en juger par les raisons qu'ils nous rendent sensibles.
» C'est un témoignage assuré & infaillible de
» la vérité d'une chose, quand tout le mon-
» de universellement la croit vraye, disent
» * Ciceron & † Seneque. Tel est le senti-
» timent de la Divinité qui est profondément
» gravé dans tous les cœurs ; Car il n'y a
» pas une seule Nation, quelque barbare,
» quelque dépourvûë de loix ou de mœurs
» qu'elle puisse être, qui ne croye qu'il y a
» des Dieux. «

Tous les Barbares & tous les Sauvages nous font en effet sur cela la leçon, & nous fournissent un argument auquel on ne peut rien opposer. ¶ Ils n'ont pas à la vérité cette Métaphysique que leur donne le Baron de la Hontan dans ces Dialogues, où il fait parler un Sauvage sur la Religion, de maniére cependant, qu'il en prétend conclure contre la Religion même. Tous les raisonnemens qu'il lui fait faire sont de son invention, & l'on y découvre aisément un de ces Libertins, qui s'étourdissant sur des verités incommodes, voudroient que les autres n'eussent pas plus de Religion qu'eux.

Mais si les Sauvages n'ont pas cette pénétration & cette subtilité que leur donne cet Auteur, ils n'ont pas aussi cette stupidité brute que leur croyoient ceux qui ont les premiers abordé sur leurs terres. Ne voyant parmi eux ni Temples, ni Autels, ni Idoles, ni Culte réglé, ils ont crû mal à propos que

* Veritatis argumentum est aliquid omnibus videri : tamquam Deos esse : quod omnibus de Diis opinio insita est : nec ulla Gens usquam est adeo extra leges moresque posita, ut non aliquos Deos credat. *Seneca. Epist.* 117.

† *Cicer. de Nat. Deor. Lib.* 1. *Seneca. Epist.* 117.

¶ *Dialog. du Baron de la Hontan, & d'un Sauvage.*

leur esprit n'alloit pas plus loin que leurs sens ; & ils ont prononcé trop légérement, que, vivant comme des bêtes sans nulle connoissance de l'autre vie, ils ne rendoient aucun honneur Divin à quoi que ce soit de visible ou d'invisible, qu'ils faisoient leur Dieu de leur ventre, & bornoient toute leur felicité à la vie présente.

On eut tenu un langage différent, si on eut été moins pressé de donner des Relations au Public, & de lui faire part des Découvertes dont on prétendoit se faire honneur. Je l'ai déja dit : Le premier coup d'œil est trompeur, & on ne doit pas s'ingérer à détailler les Mœurs & les Coûtumes d'un Païs dont on n'a point encore de Mémoires, si on n'en sçait point la Langue : science qui demande une longue étude, & que plusieurs ignorent, lors même qu'ils croyent la posséder : peu de personnes sçachant la force des termes dont elles font elles-mêmes usage, quand elles ne remontent point jusqu'à l'origine des mots, qu'elles n'en découvrent point les racines & les différentes compositions.

Le Sauvage dispute peu en matiére de Religion. Il convient aisément de tout ce qui est fondé sur la raison; mais il n'est pas pour cela plus honnête homme, s'il n'a pas envie de l'être, & il laisse aisément entrevoir qu'il péche plutôt par le déréglement de ses mœurs, qui est l'effet de la foiblesse humaine, & le principe de l'incrédulité volontaire, que par une obstination, fondée sur le défaut de lumiéres & de connoissances. Ceci paroîtra plus sensible par les traces de Religion qui se trouvent encore marquées dans leurs usages, & par les restes qu'on peut encore recueillir de leur Tradition.

Tout le fonds de la Religion ancienne des Sauvages de l'Amérique est le même que celui des Barbares, qui occupérent en premier lieu la Gréce, & qui se répandirent dans l'Asie, le même que celui des Peuples qui suivirent Bacchus dans ses expéditions militaires, le même enfin qui servit ensuite de fondement à toute la Mythologie payenne, & aux fables des Grecs.

* Strabon parlant des Curétes & des Corybantes, qui étoient les Peuples qu'on suppose de la suite de Bacchus & de la Mére des Dieux, examine quelle pouvoit être l'origine de ces Peuples: & aprés en avoir dit ce qui lui paroît de plus probable, il semble ensuite abandonner l'idée que ce fut un Peuple particulier, pour s'attacher aux Auteurs qui ont écrit l'Histoire de Créte & de Phrygie, lesquels font des Curétes & des Corybantes des Génies & des Ministres destinez au culte des Dieux; il s'applique ensuite à prouver que tout ce qu'on en raconte appartient à la Théologie, & il tâche d'en expliquer le sens.

Cette Dissertation de Strabon est fort recherchée & fort curieuse, mais trés-embarrassée par la multitude & par la variété des opinions de ceux qui ont écrit sur cette matiére. Il paroît neanmoins qu'on peut en conclure justement avec lui, que tout ce qu'on en peut recueïllir a une connexion essentielle avec la Religion: que c'étoit là un systême entier, un précis de toute la Religion qui avoit été enseignée aux hommes par ceux qui firent les prémiéres plantations, & les prémiers établissemens dans les différentes parties du Monde: que toute cette Religion

* *Strabo, Lib. 10. p. 318, & seq.*

étoit contenuë dans les Orgies * & dans les Myſtéres de Jupiter, d'Apollon, de Bacchus, d'Hécate, de la Mére des Dieux & des grandes Déeſſes : que ce qu'on appelloit Tytires, Faunes, Pans, Satyres, Sylénes, Curétes, Corybantes, Dactyles Idéens, Cabyres, Telchines, Saliens, Sabaziens, Muſes, Bacchantes, Ménades, Mimallonides, Nymphes, Naïades, n'étoient que différens noms des Miniſtres appliquez au ſervice des Dieux ; noms différens, ou par la diverſité d'état de ces Miniſtres, ou par la différence des Langues des divers Peuples qui avoient les mêmes, ou à peu prés les mêmes pratiques de Religion ; ſuivant quoi, il eſt facile de concevoir comment on trouve les mêmes uſages, non-ſeulement dans l'Iſle de Créte, dans les Iſles de l'Archipel, dans la Phrygie, dans la Thrace, dans l'Aſie-Mineure, mais encore dans la Colchide, dans la Bactriane, juſqu'aux portes Caſpiennes, & aux Indes, qui étoient pour les Anciens les bornes les plus reculées du Monde connu.

Sur cette idée de Strabon, laquelle me ſemble trés-bien fondée, je crois moi-même

* *Orgies*, ce terme étoit conſacré chez les Payens pour ſignifier les choſes qui appartenoient à la Religion. Mais on peut lui donner plus ou moins d'étenduë. Lucien le reſtraint, à ce qu'il y avoit de plus caché, & qui étoit compris ſous le nom de Myſtéres. La plûpart l'expliquent des Fêtes & des Sacrifices à l'honneur de Bacchus, qui ſe célébroient particuliérement ſur les montagnes par des femmes furieuſes qu'on nommoit Bacchantes. Servius dit qu'au commencement on appelloit Origes tout ce qui avoit le nom de ſacrifice en Gréce, & ce qu'on nommoit Cérémonies à Rome. Il y a plus d'apparence que ce terme a été d'abord employé pour ſignifier tout le corps de Religion des Peuples des premiers temps, compris ſous le nom général de Myſteres d'Iſis de Cybéle, de Bacchus, &c. C'eſt dans ce ſens que le prend Strabon, & que nous le prenons aprés lui.

pouvoir établir le ſyſtême de Religion des Sauvages de l'Amérique, dont je vais maintenant montrer la conformité avec cette Religion ancienne, démêlant, le mieux que je pourrai, ce cahos de ténébres & de confuſion qu'y a introduit un long enchaînement de ſiécles, & cette multitude de fables que les Grecs nous ont débitées, dont il paroît comme impoſſible de pouvoir ſe tirer.

Dieu s'étoit trop manifeſté à nos prémiers Péres, pour qu'ils puſſent le méconnoître, & le laiſſer ignorer à leur poſtérité. Il ne s'étoit pas contenté de ſe peindre à leurs yeux dans la beauté de ſes ouvrages, & de leur parler au cœur par le témoignage de leur conſcience : il ſe montra encore à eux, autant que Dieu peut ſe rendre ſenſible, les inſtruiſant ou par lui-même, ou par le miniſtére de ſes Anges, liant avec eux converſation comme d'homme à homme, ainſi que l'Ecriture Sainte nous le repréſente, s'entretenant avec Adam & les autres Patriarches de l'ancienne Loy. C'eſt dans ces ſortes de communications qu'il voulut bien leur ſervir de Maître, leur enſeignant non-ſeulement tout ce qui concernoit la dignité de ſon Eſtre, & l'honneur qui devoit lui être rendu : mais s'ouvrant encore à eux ſur les points eſſentiels des Myſtéres de la Foy, ſur les eſpérances qu'il leur donna d'une Eternité heureuſe : leur promettant un Libérateur, qui leur ouvriroit les portes du Ciel, qui remédieroit au mal qu'avoit fait le péché, & leur montrant la route qu'ils devoient tenir dans la pratique des vertus, pour ne pas s'écarter de la fin qu'il leur propoſoit ; les animant à marcher dans cette voye qu'il leur avoit tracée par l'attente des récompenſes, & les dé-

tournant du crime par la crainte des peines.

Ainsi les hommes eurent d'abord des idées claires de Dieu, autant que le permettoit l'état de Voyageurs où nous sommes. Ils eurent aussi un culte réglé, dont Dieu même leur avoit sans doute dicté les Loix desquelles ils ne devoient point se départir. Ces idées de Dieu & ce culte, furent assez long-temps purs, & sans mélange selon les apparences, & malgré la dépravation du cœur des hommes, avant & aprés le Déluge, Dieu fut connu & honoré. Au milieu de la Gentilité même, il se conserva des cœurs fidéles. Ce ne fut pas seulement parmi le Peuple choisi qu'il eut ses Adorateurs en esprit & en vérité, Melchisedech Roy de Salem, Jethro Beau-pere de Moïse, Job né dans une Terre idolâtre, étoient des serviteurs fidéles, justes, & craignant Dieu. Les amis de Job, nez dans la Gentilité comme lui, mais moins justes, & moins éclairez que lui, non-seulement connoissoient Dieu, & lui rendoient les honneurs qui lui étoient dûs: mais de leurs discours, & de ceux de ce grand Patriarche on peut recuëillir qu'ils avoient de grandes connoissances du Créateur, qu'ils pensoient juste de sa sagesse, de sa Providence & de ses autres attributs, qu'ils avoient la foy d'un Rédempteur, & de sa grace, l'espérance de la Résurrection des Morts, l'attente d'un heureuse Eternité, des idées de la vertu & de la pureté du cœur, de l'horreur pour le crime, la crainte d'en être punis, le desir de satisfaire à Dieu, s'ils étoient assez malheureux pour le commettre, & de prévenir des châtimens plus redoutables, dont ils reconnoissoient la justice & l'équité, de les prévenir, dis-je, par la priére, par le sacrifice,

la pénitence, & les autres voyes du salut. A la Naissance même de Jesus-Christ, il se trouva au milieu des ténébres de l'Idolâtrie des cœurs qui n'étoient peut-être pas infidéles, qui attendoient le Rédempteur de l'Univers, qui soûpiroient aprés l'Etoile de Jacob, dont la Tradition s'étoit toûjours conservée parmi eux, & qui, dés que Dieu leur eut fait la grace de leur faire luire ce signe d'un Sauveur, vinrent en toute diligence pour le reconnoître, & lui offrir dans leurs personnes les prémices des Gentils.

Comme c'est de l'Ecriture Sainte même que nous puisons cette doctrine, c'est par elle aussi que nous devons apprendre à connoître qu'elle étoit la Religion de ces prémiers temps, quel étoit le culte qu'on rendoit à Dieu, & quels étoient les moyens que sa bonté, qui veut sauver tous les hommes, & qui ne les a pas fait pour les perdre, leur avoit donnez pour parvenir à leur fin.

Cette Religion pure dans ses commencemens, souffrit de grandes altérations dans la suite des temps, dont il est difficile de marquer des Epoques fixes. L'ignorance & la passion y causérent un mélange qui confondit tout, soit par rapport à l'objet de la Religion, soit par rapport à son culte, soit par rapport à sa fin. Les idées de Dieu s'obscurcirent; on fit entrer ses ouvrages en concurrence avec lui; & par un renversement étrange, par un effet du peché bien funeste, au lieu que la beauté des créatures devoit élever l'homme à des connoissances plus parfaites du Créateur, la beauté du Créateur fut presque effacée par celles des créatures. Le culte de Dieu fut corrompu de la même maniére par la superstition, & par les mauvaises inclinations du cœur,

qui ſanctifiérent, pour ainſi parler, juſqu'aux vices ; & au lieu de la félicité que Dieu avoit propoſé à l'homme pour ſa derniére fin, cet homme groſſier & charnel s'en fit une, conforme à ſes deſirs & au déréglement de ſes appetits, guidez par les ſens & par l'imagination.

Mais quelque altération qui ſoit arrivée à cette Religion, les idées de Dieu ne s'effacérent pas de telle maniére, qu'il n'en reſtât plus aucune trace ; car dans quelques erreurs où l'Idolâtrie ait plongé les Gentils, ils ne ſe ſont pas tellement abandonnez à leurs Idoles, qu'ils en ayent perdu la connoiſſance d'un Dieu vrai & unique, qui eſt l'Auteur de toutes choſes. C'eſt ainſi que parle ſaint Auguſtin † contre Fauſte ; car réfutant cet Hérétique, qui pour appuyer ſon ſentiment des deux principes, l'un du bien, & l'autre du mal, faiſoit un crime aux Catholiques d'avoir puiſé dans la doctrine des payens le dogme de l'unité de Dieu : „ Que Fauſte apprenne, dit ce ſaint Pere, ou plutôt ceux „ qui ſe plaiſent à lire ſes ouvrages, que ce „ n'eſt point des Gentils que nous avons „ pris l'opinion de la Monarchie, (c'eſt-à-dire, de l'unité de Dieu) mais qu'ils „ ſçachent auſſi que les Gentils ne ſe ſont „ pas tellement livrez à leurs fauſſes Divinités, qu'ils en ayent perdu la créance „ d'un Dieu unique & véritable, qui eſt „ l'Auteur de toute nature de quelque eſpéce „ qu'elle ſoit. » L'erreur donc des Gentils

† *Aug. Lib. 20. contra Fauſtum*, *cap.* 19. Diſcat Fauſtus, vel potius illi qui ejus Litteris delectantur, Monarchiæ opinionem nos ex gentibus non habere, ſed gentes non uſque adeo ad falſos Deos eſſe delapſas, ut opinionem amitterent unius veri Dej ex quo eſt omnis qualiſcumque natura.

consistoit, en ce que connoissant Dieu suffisament, ils ne le glorifioient point comme Dieu : en ce qu'ils méloient dans l'idée de Dieu des choses indignes de lui : en ce qu'ils lui égaloient presque la créature, & transportoient ailleurs le culte qui étoit dû à lui seul, où qu'ils ne lui rendoient plus le culte pur qu'il avoit lieu d'en attendre.

Quelque altération qu'il y ait eu dans le culte, le f[illegible] a cependant été toûjours à peu pr[illegible]e. Ce sont par-tout à peu prés les mêmes Ministres des Autels, le même caractére de sacrifices, les mêmes observations légales, & il semble qu'on puisse dire du culte en général, ce que Procope † de Gaze dit des Purifications en particulier, en comparant celles de la Loy de Moïse avec celles du Paganisme ; Car la différence qu'il met entre les unes & les autres, c'est que les Purifications Judaïques portoient l'idée d'une Purification plus parfaite, & se distinguoient de celles des Grecs ou des Gentils, en ce que les dernières avoient coûtume d'être faites avec des enchantemens, & qu'on y employoit le sel, le laurier, l'orge, les eaux de la mer, & le passage par le feu, qui étoient des choses dictées par la superstition.

Si l'on veut pénétrer davantage l'esprit des Religions étrangeres, on y trouvera encore des figures emblématiques, qui nous représentent, quoique confusément, les principaux points de la foy & de la revelation qu'elles ont euë d'une Tradition ancienne ; on y verra les principes d'une Morale infiniment sage : de sorte que dans le fonds de ces Religions, toutes viciées & monstrueuses qu'el-

† *Procop. Gazæus in Deuter.*

les font, on peut tirer comme une preuve, qu'elles se sont entées sur la véritable, en la corrompant & en l'altérant de maniére à la rendre méconnoissable.

De l'objet de la Religion.

Dieu étant un Estre infini, on n'a pû en donner une idée propre & entiére, qui répondit à l'élévation & à la dignité de son estre; l'esprit de l'homme borné & limité n'a pû ressembler sous un seul point de vûë l'infinité de ses attributs, que d'une maniére vague; il a été forcé d'y faire une espéce de partage, & de répresenter un Estre, qui est trés-simple & indivisible, comme piéce à piéce, si j'ose ainsi parler, par les divers noms qu'on lui a donné, dont chacun ne marque que quelqu'une de ses perfections, & cela même d'une maniére assez imparfaite.

La dépendance que nous avons de l'imagination & des sens, ne nous permettant pas de voir Dieu autrement qu'en Enigme, comme parle saint Paul, * a causé une espece de nécessité de nous le montrer sous des images sensibles, lesquelles fussent autant de Symboles, qui nous élevassent jusqu'à lui, comme le portrait nous remet dans l'idée celui dont il est la peinture. Ces Symboles ont été multipliez à l'infini selon les différentes idées qu'on en a conçûës; mais pour rendre la Religion plus respectable, en l'enveloppant d'un plus grand nombre d'idées mystérieuses, on la rendit obscure; car l'ignorance étant l'appanage du commun peuple, ces idées mystérieuses dans la suite des temps ne furent bien entenduës que de ceux qui

* Paul, 1. Cor. cap. 13. v. 13.

étoient préposez en petit nombre au culte de Dieu, & entre les mains de qui la Religion étoit comme en dépôt. Ceux-ci même ne tardérent pas à les altérer & à blasphemer ce qu'ils ignorérent comme les autres : de sorte que la Religion ne fut plus qu'une confusion.

Les Egyptiens, parmi les Anciens, portérent plus loin que les autres Nations, cette science Hieroglyphique, qui causa dans la suite chez eux un plus grand embarras dans leur Religion, laquelle devint si monstrueuse, qu'ils donnérent lieu de croire qu'ils adoroient jusqu'aux oignons de leurs jardins. Les Egyptiens (je parle de ceux qui ont vécu aprés le Déluge) les Egyptiens, dis-je, ne sont pourtant pas les premiers Auteurs de science symbolique, qu'on ne se persuadera pas aisément, qu'ils ayent communiquée généralement à toutes les autres Nations. Il y auroit plus de fondement même à en attribuer l'origine aux autres peuples Barbares. * En effet les premiers Crétois se vantoient que la plûpart des Dieux étoient nez chez eux, & s'étoient rendus immortels par les grands biens qu'ils avoient fait aux hommes; ils se vantoient aussi d'avoir été les premiers à fonder les honneurs du culte des Dieux, les Sacrifices & les Cérémonies des Mystéres, qui s'étoient répandus de chez eux chez tous les autres Peuples.

De toutes les Religions, dont nous ayions connoissance dans les Indes Orientales & Occidentales, il n'y en a pas une seule qui ne soit point Hieroglyphique, & dont la Theologie ne soit pas remplie de Symboles : ce qui sert à appuyer ma conjecture, que j'insi-

a Diodor. Sicut. Lib. 5. Bibl. p. 230. Idem p. 287.

nuerai davantage dans la ſuite, que ce fu-rent nos premiers Péres eux-mêmes, qui cru-rent devoir rélever les choſes de Dieu par un langage myſtérieux, auquel la vanité des hommes ajoûtant enſuite beaucoup du ſien, la Religion ſe trouva mêlée d'une infinité de fables abſurdes.

On voit par les Ecrits qui nous reſtent des Philoſophes Payens, que l'idée qu'ils ſe formoient de Dieu, étoit d'une Eſtre ſupe-rieur à tout le reſte : d'un Eſprit répandu dans tout cet Univers, qui anime tout, & ſoûtient tout par ſa préſence, qui eſt le prin-cipe de toute generation, & qui donne la fécondité à tout : d'une flamme pure, vive, & toujours active : d'une intelligence infini-ment ſage, dont la Providence veille ſans ceſſe à tout, & s'étend ſur-tout : en un mot, d'un Eſtre, auquel, à raiſon de ſa ſupério-rité, ils avoient donné des noms differens, mais des noms, qui répondant à quelqu'une de ſes perfections infinies, portoient toû-jours le caractére de ce domaine ſouverain, qui ne convient qu'au Maître abſolu & au ſouverain Seigneur de toutes choſes.

A cette Idée des Anciens répondent par-faitement celles des Nations Idolâtres, qui ſubſiſtent encore ; les termes de leurs Lan-gues déſignent manifeſtement un Eſtre ſupé-rieur. Ce ne ſont pas ſeulement les Nations policées, qui ont ces marques de connoiſ-ſance d'un premier Eſtre, tels que ſont chez les Chinois le *Tien Cheu*, c'eſt-à-dire le Maî-tre du Ciel, & le *Xang Ti*, le ſouverain Em-pereur & le ſouverain Maître : chez les In-diens le *Kertar*, celui qui a fait toutes cho-ſes, & le *Serjanhar*, le Créateur du Monde : chez les Peuples du Pérou le *Pachacamac*, ou

l'Estre supréme, & le *Viracocha* qui est le Dieu Créateur : Les mêmes vestiges se voyent également chez toutes les Nations qui passent pour Barbares. Generalement toutes celles de l'Amérique, soit errantes, soit sédentaires, ont des expressions fortes & énergiques, qui ne peuvent marquer qu'un Dieu; Elles le nomment le grand Esprit, quelquefois le Maître & l'Auteur de la vie. Il n'est pas jusqu'aux Outaoucas, lesquels entre tous ces Peuples, paroissent les plus brutes & les moins spirituels, qui dans leurs invocations & leurs apostrophes, ne le nomment souvent le Créateur de toutes choses.

Quelques Nations semblent même être persuadées, que cet Estre supérieur leur parle en quelque sorte par le bruit de son Tonnerre qu'il fait gronder sur leurs têtes. ¶ Jean de Laët dit, que les Amériquains Méridionaux donnent au Tonnere un nom dans leur Langue, lequel rendu dans la nôtre, signifie, *la voix ou le son de la supréme Excellence.* En effet ceux qui ont les premiers voyagé vers ces Contrées, nous disent, que quand ils parloient de Dieu à ces Barbares, & qu'ils vouloient leur en donner idée, ils les entendoient se dire les uns aux autres c'est *Toupan*, † terme qui * est le même dont ils se servent

¶ *Joan. de Laët. Ind. Occid. Lib.* 15. *c.* 2.

† *Jean de Lery, Hist. du Brésil, ch.* 16.

* Le Pere Antonio Ruis Jésuite, dans sa Relation du Paraguay & de quelques autres Peuples des environs de la Riviére d'Argent ou de la Plata, dit, §. x. que *Toupan* ou *Toupa* (car c'est la même chose) est le nom même de Dieu, tel que ces Peuples paroissent le connoître, & il en donne l'étymologie ou la signification dans leur Langue. Je rapporte les propres paroles de cet Auteur : *Conocieron que avia Dios, y aun en cierto modo su unidad, y se Colige del nombre que le Dieron, que es Tùpâ. La primera palabra Tu, es admi-*

pour ſignifier le Tonnerre ; & de la même maniére que les Iſraëlites lorſque Dieu * leur parloit par la voix des tonnerres & des éclairs, étoient ſaiſis de frayeur, & diſoient à Moïſe : » Que le Seigneur ne nous parle point » de peur que nous ne mourions : « On voit auſſi ces pauvres † Peuples, lorſqu'ils apperçoivent les approches d'une tempête, pénétrez de la plus vive appréhenſion, gagner promptement leurs cabanes, s'accroupir auprés de leur feu, appuyant leurs coudes ſur leurs genoux, & cachant leurs viſages avec leurs mains ; en cette poſture ils pleurent, & ne ceſſent de témoigner leur effroy, juſqu'à ce que l'orage ſoit entiérement paſſé : parce, diſent-ils, qu'alors celui qui fait ainſi gronder ſa voix, eſt extrêmement irrité contre eux, & menace de les perdre. Les Amériquains Septentrionaux ont auſſi grand peur du Tonnerre ; cependant quand on leur demande ce que c'eſt, quelques-uns diſent, que ce ſont des eſpeces d'hommes qui ont des aîles, comme celles qu'on donne à Pſiché ou aux Papillons, & dont la voix eſt ſemblable au bruit qui ſe fait entendre ; Le plus grand nombre neanmoins aſſûre, que c'eſt une eſpéce d'oiſeau extraordinaire : ce qui eſt une ſuite des idées énigmatiques des Payens, leſquels avoient conſacré l'Aigle à Jupiter, & le repréſentoient comme le Miniſtre fidéle, chargé du ſoin de porter ſes foudres.

Ce grand Eſprit connu chez les Caraïbes ſous le nom de *Chemiin* ſous celui de *Manitou* chez les Nations Algonquines, & ſous celui

racion la ſegunda Pa? es interrogacion, y aſſi correſponde al vocablo Hebreo manhû, quid eſt hoc, *en ſingular.*

* *Exod. c. 20. v. 19.*

† *Rochefort Hiſt. Mor. des Antilles.*

d'*Okki* chez celles qui parlent la langue Huronne, est désigné d'une maniere plus singuliere, & qui ne s'applique qu'à l'Estre supérieur, par le nom d'*Areskoui* chez les Hurons, & par celui d'*Agriskoue* chez les Iroquois, parce que ceux-ci changent en *g* une espece d'*iota* presque insensible, dont les Hurons font une diphtongue, en le joignant à la premiere voyelle. * Les Missionnaires n'ont jamais pû parvenir à connoître la racine de ce mot : les Iroquois ne le sçavent pas eux-mêmes, non plus que les Hurons, & c'est un de ces anciens termes consacrez par un long usage, dont ils ne voyent plus l'origine, & dont par consequent ils ignorent la signification propre ; Cependant, comme ils s'en servent souvent dans leurs invocations, il y a apparence qu'il a été institué, pour répresenter le Maître de toutes choses & le Créateur de l'Univers. Un femme Huronne instruite par un Missionnaire, qui lui faisoit un détail des perfections de Dieu, s'écria avec une espéce d'admiration : j'entens, & je m'étois toûjours persuadée que nôtre *Areskoui* devoit être tel que le Dieu que tu viens me dépeindre. Je ne doute presque point que cet *Areskoui* ne soit l'Aρης ou le Mars des Peuples de la Thrace, & j'apporterai ci-aprés les raisons qui peuvent fortifier cette conjecture.

Le nom *Chemiin*, que les Caraïbes donnent au souverain Estre, est peut-être le même, que les Chemites donnoient à Pan, qu'ils appelloient *chemmis*, selon Diodore de Sicile, & à qui ils avoient bâti, non seulement plusieurs Temples, mais encore une Ville sous le même nom, qui étoit aussi celui de la Province. Nous trouvons dans l'Antiquité quelques

* Diod. Sic. l. I. p. 14.

exemples de peuples qu'on a nommez du nom même qu'ils donnoient à la Divinité. C'eſt ainſi que du mot *Ares*, qui eſt le Mars de la Thrace, on en a formé d'autres, pour déſigner les Provinces, la Ville, le Fleuve, * & les Peuples de l'Areiane & de l'Arie. Les Mendéſiens avoient pareillement tiré le nom de leur Province, de leur Capitale & de leur Nation, du mot *Mendes*, qui étoit auſſi chez eux le nom de Pan ou de l'Auteur de toutes choſes. d'*Iao* ou Jupiter des Anciens, eſt, ſelon les Sçavans, le même que le *Jehova*. † Il y a encore dans la Guyanne Province de l'Amérique Méridionale, un Peuple qu'on appelle les *Yaos* ou *Jaos*. ¶ Chez les Floridiens, les Devins ou les Prêtres ſont nommez *Jaoouas*; nom qui paroît évidemment formé de celui de *Jeo* ou de *Jehova*.

Soleil, Symbole de la Divinité.

Dans la Théologie Hiéroglyphique des Anciens, le Soleil, avant même les erreurs du Sabaïſme, fut regardé comme le Symbole de Dieu le plus expreſſif. J'ai lieu de croire, que dans les premiers temps il étoit auſſi le Symbole du Libérateur, que nous appellons encore le Soleil de Juſtice. Il fut auſſi le premier des Ouvrages de Dieu, qui attira l'attention des hommes, & dans lequel ils ſe propoſérent d'honorer le ſouverain Maître, lequel, ne pouvant tomber ſous les ſens, leur devenoit en quelque ſorte ſenſible dans ce Globe qui paroît animer le Monde, & porter par-tout une heureuſe fé-

* *Herodot. Lib. 3. n. 46.*
† *De Laet. Ind. Occid. Lib. 17. cap. 14.*
¶ *De Laet, Lib. 4. cap. 16.*

condité, en dispensant les trésors de chaleur & de lumiére, qui sortent de son sein comme de leur source.

Le Peuple choisi honoroit dans ce bel Astre Dieu, qui selon l'expression de l'Ecriture, y a placé son Tabernacle. § Le Prophéte nous le représente, comme un Epoux qui sort de sa couche, & qui s'avance, comme un Géant pour fournir sa Carriére. L'Ecriture Sainte nous apprend aussi, que ce même peuple se tournoit vers le Soleil levant pour adresser ses priéres au trés-Haut, Coûtume que la Primitive Eglise avoit héritée de la Synagogue; desorte que nous voyons encore aujourd'hui dans les Anciennes Eglises l'Autel tourné vers l'Orient.

Le Soleil étoit tellement le Symbole Hiéroglyphique de la Divinité chez toutes les Nations, que tous les noms, qu'on y donnoit aux Dieux du Paganisme, se rapportent tous au Soleil: de sorte que cet Astre étoit en même-temps Cœlus, Saturne, Jupiter, Mars, Bacchus, Apollon, Ammon, Osiris, Apis, Sérapis, Adonis, Mercure, Hercule, Vesta, Junon, Cybéle, Isis, Cérés, la Déesse de Syrie, Diane, Vénus Uranie, en un mot tous les Dieux & toutes les Déesses de la fable. * Macrobe dans ses Saturnales, & aprés lui, plusieurs sçavans Modernes, ont parfaitement bien recueilli les témoignages des Anciens, pour prouver cette verité, qui paroît un paradoxe. † On en peut lire dans ces Auteurs les preuves, que j'obmets, pour éviter le fatras d'une trop vaste Erudition.

Mais les Auteurs, en confondant tous ces

§ *Psalm.* 18. v. 5. & 6.
* *Macrob. Saturn.* 1. *Cap.* 17. & *seq.*
† *Explicat. des Fables de l'Abb. Banier.*

Dieux avec le Soleil, le confondant tellement lui-même avec le vray Dieu, qu'ils semblent rapporter finalement au souverain être tout ce qu'ils en disent. ¶ Ce qui a fait avancer au sçavant M. Huet, » Que » les Poëtes anciens, Grecs & Latins, avoient » déclaré manifestement, qu'il n'y avoit » qu'un Dieu, dans plusieurs passages de leurs » Ouvrages, qui avoient éte recueillis soi- » gneusement par les sçavans. Sénéque s'en explique trés-clairement. § » Vous pouvez, » dit-il, donner, quand il vous plaira, un » autre Nom à l'Auteur de toutes les choses » de ce monde; On peut lui donner autant de » noms, qu'il a d'occupations differentes. » Les Nôtres l'appellent Liber ou Bacchus, » Hercule & Mercure; Appellez-le de la » même maniére, Nature, Destin, For- » tune; ce sont autant de Noms d'un même » Dieu, qui exerce différemment sa puis- » sance.

Le Soleil est la Divinité des Peuples de l'Amérique, sans en excepter aucun de ceux qui nous sont connus. Ce n'est pas seulement au Perou, que le Soleil étoit honoré d'un Culte particulier, * & que les Rois le regardoient comme l'Auteur de leur Origine; Grotius & Hornius ont prétendu, que les Incas du Perou étoient Originaires de la Chine, † parce que les Souverains de l'un & l'autre Empire se disoient fils du Soleil. Je suis surpris, que d'aussi sçavans Hommes ayent pû appuyer leur sentiment sur une pareille conjecture. Car, quand bien même il seroit

¶ Huet. Demonstr. Evan. Prop. 4. Cap. 10.
§ Seneca lib. 4. de Benef. Cap. 7.
** Grotius in Dissert. de Orig. Gent. Amer.*
† Hornius de Origi. Gent, Americ. Lib. 4. Cap. 16.

vrai, que les Empereurs de la Chine se qualifiassent Enfans du Soleil, ce que Jean de Laet a refuté, ¶ comment des gens aussi habiles dans la connoissance de l'histoire pouvoient-ils ignorer, que c'étoit une chose ordinaire dans l'Antiquité aux Chefs des Nations, sur-tout parmi les Orientaux? En effet sans parler de tant de Rois & de Héros, qui portoient le nom de Jupiter, de Bacchus, d'Hercule, ou bien de fils de Jupiter, de Bacchus, d'Hercule, &c. Combien n'y en avoit-il pas, qui s'honoroient du Nom du Soleil ou du fils du Soleil, comme faisoient autrefois les Incas en Amérique, & comme le font encore aujourd'hui leurs descendans & les Natches à la Louisiane?

Dans le célébre Obélisque, que Sixte V. a fait élever devant S. Jean de Latran, qui est le même qu'Hermapion a traduit en Grec, § & dont Ammian nous a conservé quelques fragmens en cette Langue, le Soleil est appellé le Maître du Ciel, le Créateur du Monde, le Mars Dieu des Batailles; & le Roy d'Egypte Ramesses est aussi nommé fils du Soleil, fils de Dieu, Céleste & Roy Immortel. Héliodore fait ainsi parler Chariclée Princesse d'Ethiopie: * *Soleil Auteur de l'origine de mes Ancêtres.* C'est à peu-prés de la même maniére que Racine a fait aussi dire à Phédre.

† Noble & brillant Auteur d'une illustre famille,
Toy dont ma Mere osoit se vanter d'être fille,

¶ *Joan. de Laet. in notis ad Differt. Hugon. Grotii de Origi Gent. Americ.*
§ *Vid. Marsham in Can. Chron. P. 482.*
* *Helidor. Hist. Æth. Lib. 10.*
† *Racine Phédre & Hypolite. Act. 1. sc. 3.*

Qui

Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois,

Soleil, je te viens voir pour la derniére fois.

On trouve encore dans les Auteurs quelques anciennes Inscriptions, où Sémiramis Reine de Babylone se donne la même qualité, que prenoient aussi, outre Pasiphaé Mere de Phédre, Circé & Médée, l'une sœur & l'autre fille d'Æthas Roy de Colchos. Adad ou Bénadad dont le prémier signifie Soleil, & le second fils du Soleil, * étoient des Noms communs aux Rois de Syrie. Le Chevalier Marsham dit, que les Rois de Syrie prenoient leurs Noms du Soleil, ainsi que c'étoit l'usage des Roys de l'Orient. ¶ Il cite Macrobe, qui dit, que les Assyriens ont donné le Nom d'*Adad* au Soleil, qu'ils revérent, comme le plus grand des Dieux, & que ce nom dans sa signification propre veut dire *l'unique*. Il n'est pas moins certain, que les Rois des Perses, & des Parthes s'honoroient du même nom. C'est sans doute pour cette raison, qu'il y avoit tant de Villes Royales, qui portoient le nom du Soleil, & parce qu'elles étoient consacrées à cet Astre, & parce qu'elles étoient le lieu du sejour des Princes, qui raportoient à lui l'honneur de leur origine Celeste.

L'Areskoui des Hurons, & l'*Agriskoué* des Iroquois sont aussi le Soleil, lequel est leur Divinité, comme il est celle de tous les Amériquains. Ils lui donnent encore d'autres noms; mais parmi ces noms, ceux qui représentent mieux la Divinité ne conviennent point au Soleil, & ne peuvent convenir qu'au souverain Etre.

* *Marsham in can. Chron. p. 339.*
¶ *Macrob. Saturn. Lib. 1 Cap. 23.*

Le premier de ces noms est celui de *Tharonhiaouagon*, dont l'explication litterale est celle-ci : *Il affermit le Ciel de toutes parts* ; Ce mot est composé de *Garonhia* & de *ouagon* ; *Garonhia* signifie également Dieu, ou le Maître du Ciel, le Ciel matériel & l'air, ainsi que les noms de Jupiter & de Junon chez les Anciens. Quelquefois les Iroquois & les Hurons ne se servent que du mot *Garonhia*, pour signifier la Divinité ; & disent dans leurs invocations *Saronhiate, Toy qui es le Ciel*. *Ouagon* dans la composition signifie, embrasser étroitement quelque chose, l'affermir, & l'assurer de tous côtés.

La signification du mot *Taronhiaouagon* se rapporte à ce que dit † Hérodote de la Religion des Perses, qu'ils donnoient au Tour du Ciel le nom de Jupiter. C'étoit en effet ce qu'entendoient les Orientaux par le nom d'Uranie, qui étoit leur Divinité. Suidas nous l'explique au mot οὐρανός, où il dit, que c'est l'extréme circonférence du Ciel, dans laquelle se trouvoit réüni tout ce qu'il y a de Divin. Hérodote en fait quelque chose au-dessus du purement matériel, quand il assure, qu'ils lui donnoient le nom de Jupiter, nom que les sçavans croyent avoir été formé de *l'Iao* des Anciens, qui est le même que le nom inéffable de *Jéova*.

Le second de ces noms est celui d'*Horakouannentakton*, qui signifie littéralement *il a attaché le Soleil*. Ce mot est composé de deux autres de *Garakoua* qui signifie le Soleil, & de *Gannentakton*, qui veut dire, attacher. C'est peut-être du mot Barbare *Horakoua*, que les Anciens avoient formé celui d'*Horus*, qui étoit l'Apollon des Egyptiens, & celui

† *Herod. Lib. 1. n. 131.*

d'*Hora*, dont ils se servirent pour marquer les divisions, qu'ils avoient faites de sa course annuelle, en saisons, & de la journaliére, en heures.

Dans ces deux noms, *Tharonhiaouagon* & *Horakouannentagon*, il est a remarquer, que la Lettre ou Aspiration H, laquelle se trouve au commencement, est dans le tour de leur Langue la caractéristique, pour signifier la troisiéme personne Masculine & tient lieu du pronom *il*. Le 7 T, qui commence celui de *Tharonhiaouagon*, est un T, d'affirmation, que j'expliquerai à la fin en parlant de la Langue. Or les Iroquois ne se servent du Masculin que pour signifier Dieu, & le sexe masculin, parmi les Hommes; toutes les autres créatures animées ou inanimées, les Genies bons ou mauvais, les Anges, les démons, les bêtes, & les femmes sont du féminin.

Les noms les plus communs qu'ils donnent au Soleil, sont ceux de *Garakoua* & d'*Ikare* qui sont feminins, comme qui diroit: *Elle est au-dessus de nos têtes*, de *Gar*, *Gah-re*, ou *Gahere* être au-dessus. Ils donnent à la Lune celui d'*Iskare*, en inférant la Lettre S, qui est la caractéristique, pour marquer la réïtération ou réduplication, laquelle sert a signifier dans ce mot que l'astre du jour, aïant cessé de nous communiquer sa lumiére, celui de la nuit succéde, & supplée à son défaut.

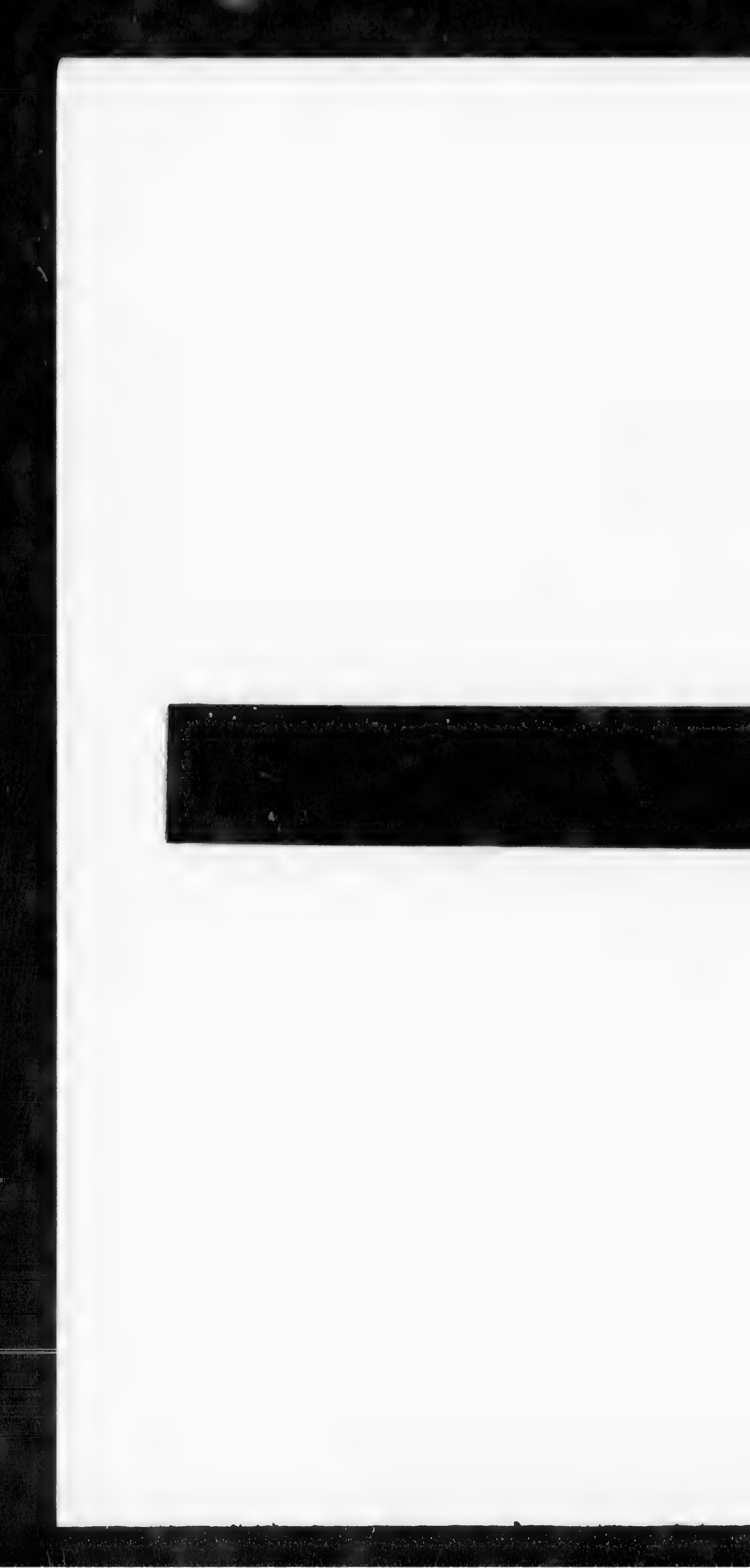
Ils nomment aussi le Sôleil *Ouentekka*, elle porte le Jour, & la Lune *Asontekka*, elle porte la nuit. D'*Ente* jour, *Asonta* nuit, & de *Gahaoui* porter. Souvent ils ne distinguent pas le jour de l'Auteur de la lumiere, & par le mot *Endi* ou *Enni*, qui signifie aussi le jour,

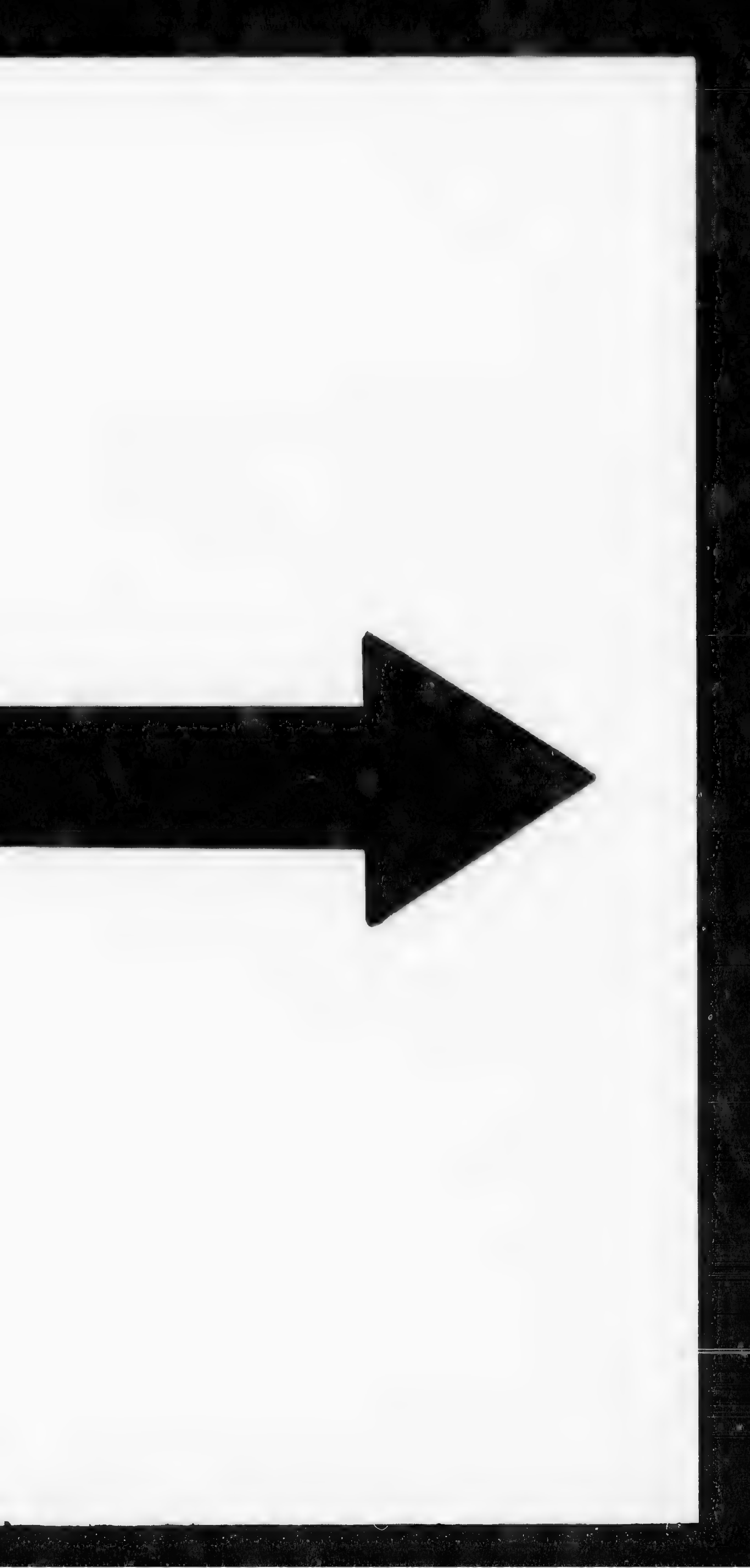
ils désignent le Soleil, & appellent la Lune *Endii'ha* ou *Ennit'ha*, comme qui diroit un petit jour, ce *t'ha* final étant un diminutif dans leur Langue.

Je suis presque convaincu, que c'est de cette Racine Iroquoise, qu'a été formé le mot *Bendis*, que les Auteurs anciens disent avoir été le nom de Diane dans la Langue des peuples de Thrace, dont les Orgies furent transportées dans la Gréce, & particuliérement à Athénes sous le nom de *Bendidia* ou *Mendidia*. * *Endi* est, comme je le viens de dire, la Racine du mot auquel les Iroquois ne manquent presque jamais d'ajoûter un *ou*, à cause de l'Euphonie. Cet *ou* chez eux tient la place des Lettres B. M. V consone & des autres Labiales, qui servent à l'Euphonie chez les peuples qui les ont, & que les Hurons & les Iroquois n'ont pas; ainsi ce qui se prononce *Bendi*, *Vendi*, *Mendi* par les Grecs doit être prononcé en *ouendi* par les Iroquois & par les Hurons. Dans la composition le jour se dit *ouennisera*, de maniere cependant que les derniéres Lettres se perdent pour faire place au mot qui entre en composition avec lui, & qu'il ne reste du prémier que, *Ouendis*, *Bendis*, ou *Mendis*, qui est justement le nom de Diane en Langage Thracien.

* [illegible] *Gyraldi Hist. des Dieux p.* 345. Croit que c'est par la faute des Scribes qu'on trouve dans Tacite. *Liv.* 8. *Decad.* 4. *Mendidium Templum*, & dans Strabon *Mendidia*; mais il paroît plus probable, qu'on pouvoit écrire & prononcer des deux maniéres. Le changement des deux Lettres *Labiales Initiales* étant aisé à faire. Les Sauvages ont une Riviére, que les Algonquins nomment *Misconsin*, & les Iroquois *Ouisconsin*; On voit dans cet exemple ce que j'ai dit ci-dessus de l'Euphonie, par rapport à ceux qui ont les Lettres Labiales, & à ceux qui ne les ont pas.

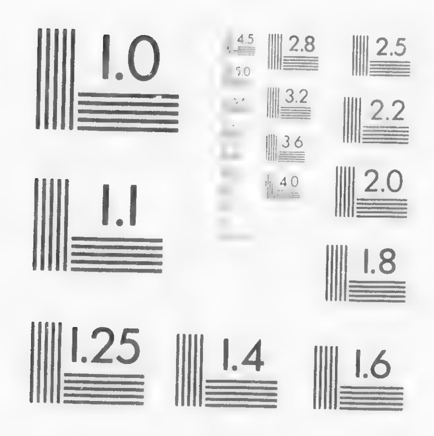






MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

ANSI and ISO TEST CHART No. 2

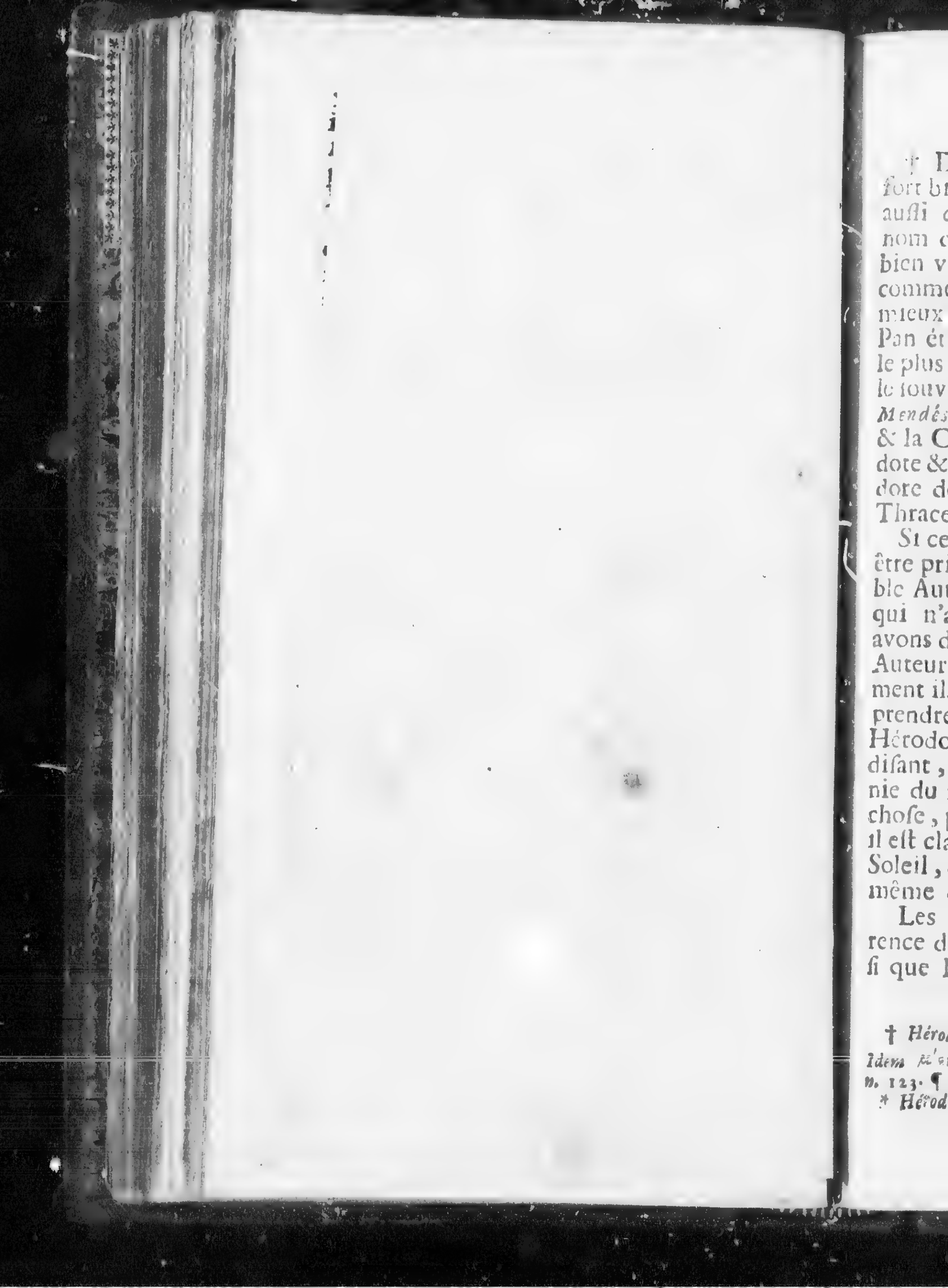





1
2
3
5
6



4. Tom. I. Pag. 124.



† D
fort bi
auſſi
nom
bien v
comm
mieux
Pan ét
le plus
le ſouv
Mendés
& la C
dote &
dore d
Thrace

Si ce
être pri
ble Aut
qui n'
avons d
Auteur
ment il
prendre
Hérodo
diſant ,
nie du
choſe ,
il eſt cla
Soleil ,
même

Les
rence d
ſi que

† *Héro*
Idem
n. 123. ¶
* *Hérod*

† De la même maniere que *Bendis* peut fort bien venir du mot *endi* ou *Enni*, on peut aussi conjecturer, que *Mendés* qui étoit le nom de Pan chez les Mendésiens peut fort bien venir de *ouenne*, *ouende* ou *ouente*, qui, comme le mot *Endi*, signifie aussi le jour, & mieux encore l'Auteur du jour. *Mendés* ou Pan étoit chez les Egyptiens le plus grand & le plus ancien de tous les Dieux, c'est-à-dire le souverain Etre & l'Auteur de toutes choses. *Mendés* étoit pareillement une Ville d'Egypte & la Capitale d'une Province, selon ¶ Hérodote & Estienne. Les mêmes Auteurs & Diodore de Sicile parlent aussi d'une Ville de la Thrace qu'ils nomment *Mende*.

Si cette conjecture est juste, Diane doit être prise ici pour le Soleil qui est le véritable Auteur du jour, & non pas pour la Lune qui n'a qu'un jour emprunté ; mais nous avons déja dit que par le nom de Diane les Auteurs entendoient aussi le Soleil, autrement ils se seroient trompez, faute de comprendre la force du mot Barbare, comme Hérodote seroit censé s'être trompé aussi, en disant, que les Perses appellent Vénus Uranie du nom de Mithra, s'il entendoit autre chose, par Venus Uranie, que le Soleil ; car il est clair comme le jour, que Mithra & le Soleil, chez les Perses étoient absolument la même chose.

Les Perses ne connoissent point de différence de sexe dans la Divinité, parce qu'ainsi que le dit * Hérodote, ils ne croyoient

F 3

† *Hérod. Lib. 2. n. 46. & 145. Stephan. μένδης. Idem μένδη. Diodor. Sic. Lib. 12. p. 223. Hérod. Lib. 7. n. 123.* ¶ *Hérod. Lib. 1. n. 131.*

* *Hérod, Ibid.*

point, comme les Grecs, que les Dieux fussent faits de la même maniére que les Hommes; mais les Perses & les autres Barbares avoient différens noms masculins & féminins pour signifier Dieu, ou différens de ses attributs, comme nous nous exprimons nous-mêmes, en disant le Trés-Haut, le Tout-Puissant, le Créateur, la Sagesse, la Providence, la Bonté, la Miséricorde, la Justice, &c. Cela peut fort bien avoir donné lieu aux Grecs de s'y méprendre, sur-tout aprés que, par leurs Apothéoses, ils eurent rempli le Ciel de Dieux & de Déesses.

Dans les premiers tems on ne representoit point la Divinité sous une forme humaine; mais c'étoit la coûtume des Anciens Patriarches, d'ériger un Monument, ou de consacrer les endroits mémorables, marquez par quelque grace particuliére qu'ils avoient reçûë du Seigneur, ou par quelque évenement singulier. Ces Monumens étoient, ou des montagnes que Dieu leur avoit désigné pour y faire quelque Sacrifice, ou des Autels, ou des bois sacrez, ou des pierres qu'on frottoit d'huile. C'est ainsi que la Montagne, où Dieu avoit ordonné à Abraham de lui immoler son fils Isaac, & que le Sinaï, où Moïse reçut les Tables de la Loi, furent en singuliére vénération au Peuple Juif. C'est ainsi que par l'ordre de Dieu les Israëlites, en mémoire du passage du Jourdain, dressérent deux Autels composés de douze pierres chacun, selon le nombre des douze Tribus d'Israël. Ils éleverent l'un dans le lit même du Jourdain, & l'autre dans l'endroit où ils camperent la premiére nuit aprés leur passage.

* Abraham, aprés avoir fait alliance avec

* *Genes. chap. 21. v. 8. 9.*

Abiméléch Roi de Gérare, planta un bois sacré à Bersabée, en mémoire de cette Alliance, & ¶ Jacob, aprés avoir vû en songe l'échelle mystérieuse; prit la pierre qu'il avoit mise sous sa tête pour dormir, & l'érigea comme un Monument répandant de l'huile par-dessus. Le R. P. Dom Augustin Calmet, dans ses Notes sur ce dernier passage de l'Ecriture-Sainte, observe trés-bien que nous ne voyons rien de plus ancien que cette coûtume d'ériger des Monumens pour conserver la mémoire des événemens considérables, dans les tems héroïques, chez les Auteurs sacrez & chez les profanes. Il dit que Strabon parle souvent de ces Monumens dressez par les Anciens Héros, comme Hercule, Bacchus, Jason, &c. Il ajoûte que la coûtume d'oindre des pierres & des Idoles est trés-connuë dans l'Antiquité; qu'Alexandre le Grand oignit d'huile le Tombeau d'Achille, & mit une Couronne dessus, il cite Arnobe qui parle en ces termes des pierres que l'on oignoit: » aussi-tôt que j'appercevois » quelque pierre polie & frottée d'huile, » j'allois la baiser, comme si elle eût renfer- » mé quelque vertu Divine. « Minutius Felix parle aussi de ces pierres qu'on frottoit d'huile & qu'on ornoit de Couronnes; & S. Clement d'Alexandrie dit que les Anciens adoroient toutes les pierres ointes. Le R. P. Calmet conjecture aussi que c'est peut-être de-là, qu'est venuë la coûtume de mettre des onctions sur les Autels & sur les Colonnes des Eglises que l'on consacre; il remarque, aprés Théodoret, que plusieurs femmes pieuses oignoient les Châsses des Martyrs & les Balustres des lieux Saints, de la

¶ *Genes. chap. 28. v. 18.*

même maniére qu'on voit dans l'Odiffée d'Homére, que l'on oignoit les fiéges de pierre où les Rois s'affeioient devant leur Palais pour rendre la justice.

L'aveugle Antiquité accoûtumée à pervertir tout ce qui étoit du Culte de Dieu, par ignorance & par superstition, fit un objet d'Idolâtrie de tout ce qui avoit été auparavant dans les bornes d'un Culte réglé ; de sorte que Dieu même fut obligé de proscrire tous les lieux hauts, où il avoit auparavant ordonné aux Patriarches de lui immoler des victimes. Les bois sacrés & les pierres ointes, qui avoient été des Monumens agréables au Seigneur, furent également proscrits & interdits au peuple choisi ; afin qu'il n'idolâtrât pas comme les Gentils, qui faisoient une Divinité de ces pierres huilées & de ces arbres consacrés, qu'on ornoit de bandelettes & qu'on chargeoit d'Offrandes.

Mais aprés même que l'Idolâtrie eut été bien établie, qu'on eut commencé à substituer les Statuës & les Idoles aux pierres Coniques, Pyramidales ou informes, qu'on oignoit d'huile, & qu'on adoroit dans les Temples & dans les Carrefours ces Idoles, qui étoient symboliques, comme le sont encore celles des Indiens, renfermoient les deux sexes confondus ensemble, pour marquer que les Dieux étoient Auteurs de toute Génération, ou qu'on n'en devoit pas penser comme des Hommes. * On ne distinguoit pas un Apollon d'une Diane ; la Déesse de Syrie, la Vénus même de Chypre étoient des figures Panthées, representées avec un Corps viril, une grande barbe & des habits de femme. La plûpart de ces Simulachres

* *Vide Huet. cap. 10. Prop. 4. Demonst. Evang.*

ns l'Odiffée
es fiéges de
devant leur

mée à per-
e de Dieu,
, fit un ob-
it été aupa-
e réglé ; de
gé de prof-
oit aupara-
e lui immo-
& les pier-
Monumens
également
choifi ; afin
Gentils, qui
rres huilées
n ornoit de
'Offrandes.
rie eut été
cé à fubfti-
pierres Co-
es, qu'on
it dans les
ces Idoles,
e le font en-
moient les
pour mar-
rs de toute
it pas pen-
ne diftin-
e ; la Déeffe
pre étoient
es avec un
des habits
mulachres

Evang.

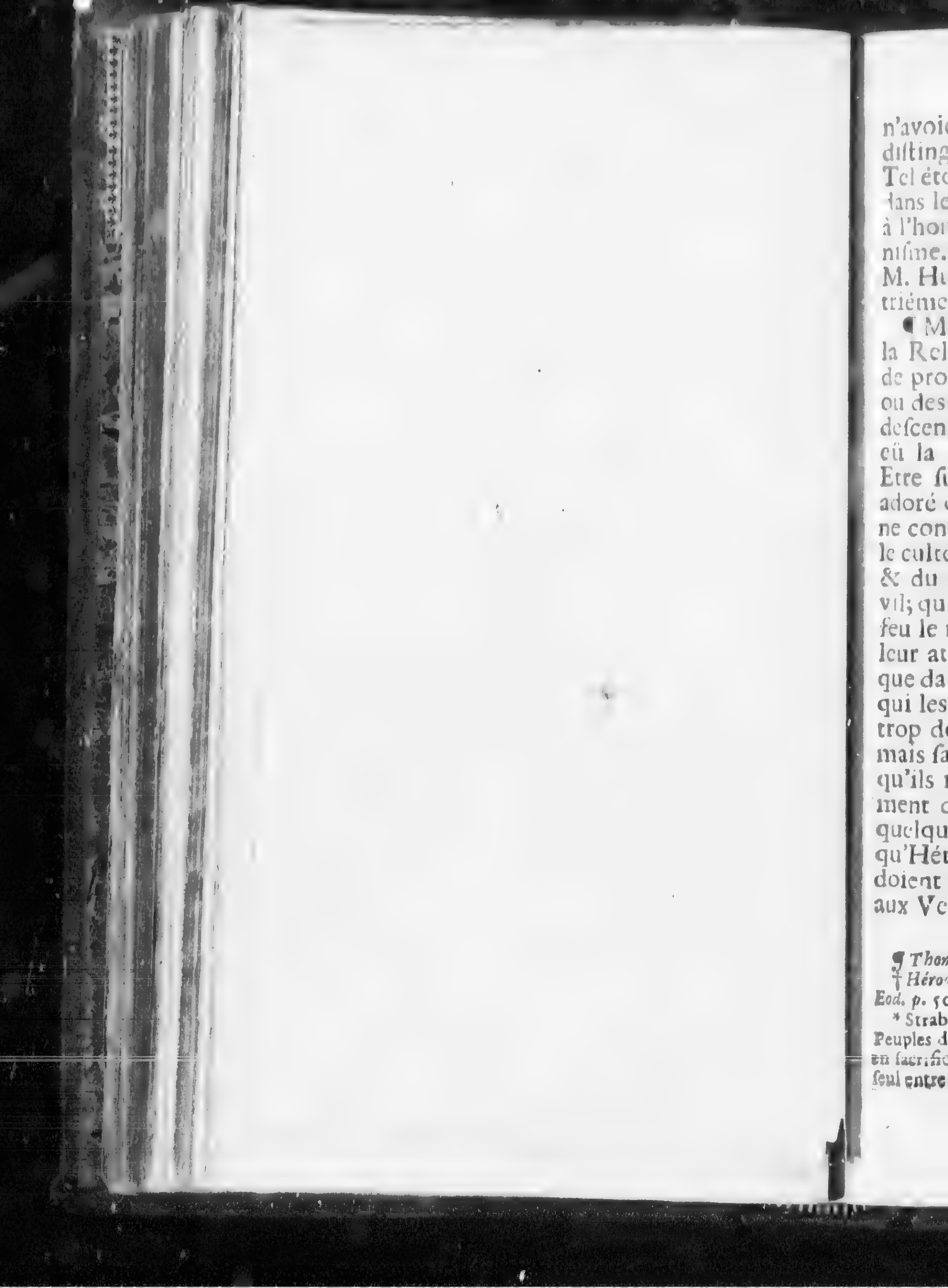


2
4
5.



5.

Tom. I. Pag. 128.



n'avoi
diſting
Tel éto
dans le
à l'hon
niſme.
M. Hu
triéme

¶ M
la Rel
de pro
ou des
deſcen
eû la
Etre ſu
adoré
ne con
le culte
& du
vil; qu
feu le
leur at
que da
qui les
trop d
mais ſa
qu'ils
ment
quelqu
qu'Hér
doient
aux Ve

¶ *Thom*
† *Héro*
Eod. p. 5
* Strab
Peuples d
en ſacrifi
ſeul entre

n'avoient point de figure particuliére, & on y distinguoit quelque chose de tous les Dieux, Tel étoit l'unique Simulachre qui se voyoit dans le Panthéon qu'Agrippa avoit fait bâtir à l'honneur de toutes les Divinités du Paganisme. On peut lire ce qu'a écrit sur cela M. Huet au Chap. X. de la Proposition quatriéme de sa démonstration Evangélique.

¶ M. Thomas Hyde, dans son Livre de la Religion Ancienne des Perses, s'efforce de prouver, sur le témoignage des Gaures ou des Guébres, qui passent pour être leurs descendans, que ces Peuples ayant toûjours eu la connoissance du vrai Dieu, & d'un Etre supérieur à toutes choses, n'ont jamais adoré que lui, d'un Culte de Latrie & qui ne convienne qu'à Dieu seul; que chez eux le culte de Mithra ou du Soleil, des Etoiles, & du feu, n'étoit qu'un culte purement civil; qu'ils n'ont jamais donné à Mithra & au feu le nom de Dieu, & que l'Idolâtrie qu'on leur attribuë, n'a jamais eû de fondement que dans l'ignorance des Grecs & des Latins qui les ont calomniez; qu'à la vérité ils ont trop donné dans la bagatelle du Sabaïsme, mais sans préjudice du culte du vrai Dieu, qu'ils n'ont jamais perdu de vûë. Ce sentiment de M. Hyde paroît même fondé en quelque sorte dans l'Antiquité; car quoiqu'Hérodote † & Strabon disent, qu'ils rendoient des honneurs au Soleil & à la Lune, aux Vents & à la Terre, &c. * Strabon ne

F 5

¶ *Thomas Hyde Hist. Relig. Veter. Persar. c. 1. & 4.*

† *Hérod. Lib. loc. cit. Strabo. Lib. 15. p. 503. Strabo. Lib. Eod. p. 500.*

* Strabon, dans la description qu'il fait des mœurs des Peuples de la Carmanie voisins des Perses, dit qu'ils offrent en sacrifice un Asne au Dieu Mars, qui est, ajoûte-t'il, le seul entre tous les Dieux, que les Perses adorent.

craint point de se contredire ailleurs, en assurant que Mars est l'unique Dieu des Perses, c'est-à-dire, l'Etre Supérieur, dont le Soleil n'est que le Symbole.

Mais M. Hyde n'a pû parler de la sorte, sans une extrême témérité, & l'on ne peut avancer une pareille proposition d'aucune Nation comprise sous le nom de Gentils, sans faire manifestement violence à la sainte Ecriture, dans laquelle Dieu déclare si expressément l'Idolâtrie des Gentils, & exhorte si souvent son peuple à ne point marcher dans la voïe des Nations, que ce Peuple charnel avoit tant de penchant à suivre; & qu'étoit-ce que ces Nations, si ce n'est les Perses, les Médes, les Assipiens, les Chaldéens, les Egyptiens, les Chananéens, les Phéniciens dont ils étoient environnez, & dont le voisinage leur communiquoit les erreurs qui leur étoient communes, & celles qui étoient particuliéres à chacune.

Les Israëlites instruits par leurs Peres, & conduits actuellement par Moïse leur Législateur qui avoit operé sous leurs yeux tant de prodiges au nom du Trés-Haut, n'avoient-ils pas la connoissance du vrai Dieu, quand ils adoroient le Veau d'or dans le Désert, & lorsque dans la suite ils fléchissoient les genoux devant Moloch & devant Astarté Déesse des Sidoniens? Ils le connoissoient sans doute, & ne se formoient point une autre idée de la Divinité que celle qu'on leur avoit inspirée; ils ne laissoient pas d'être Idolâtres, parce qu'ils préféroient au culte pur qui leur étoit marqué, un culte plein de superstitions insensées, que Dieu avoit en horreur.

Il est bien vrai que dans l'idée qu'ils a-

voient de Dieu, leur ignorance, leur grossiéreté, & la corruption de leurs mœurs pouvoient aussi causer un mélange d'autres idées, qui dérogeoient à cette premiére, & qui devenoient injurieuses à Dieu, en lui attribuant quelque chose qui blessoit la simplicité de son Etre, & en lui ôtant quelque chose qui ne blessoit pas moins son infinité. Ce qui se peut dire des Juifs, particuliérement du bas peuple, est encore plus vrai des autres Nations, qui n'étant pas le peuple choisi, n'avoient pas été conduites avec une Providence si spéciale & avec des marques d'une protection si sensible.

Les hommes donnerent d'abord dans le culte de la Milice du Ciel, & des Esprits employez aux mouvemens des corps Célestes & à exécuter les ordres de Dieu. Ce culte n'étoit probablement dans son origine qu'un culte bien réglé, & tel que nous l'avons pour des esprits purs & subordonnez au Créateur. Il est même plus que vraisemblable que ce point de Religion qui concerne la création des Anges, le salut des uns & la chûte des autres, fut un des points de la révélation faite à nos premiers Peres; mais peu à peu il dégénéra en Idolâtrie, & des esprits peut-être même qu'il passa jusques aux corps matériels: de sorte que l'Ecriture sainte semble reprocher aux Gentils, d'avoir adoré le Soleil, la Lune, l'Air, les Vents, le Feu, &c. Comme si chacune de ces choses eût été Dieu. Alors le Sabaïsme, tel que l'entend M. Hyde, n'étoit pas une bagatelle, mais une vraye Idolâtrie & un amas confus de superstitions insensées.

L'Idolâtrie qui plaça les hommes sur les Autels, & qui en fit des Dieux, n'eut d'a-

bord pour principe, ainsi que l'ont pensé les Payens même, que l'opinion des récompenses duës dans le Ciel au mérite & à la vertu qui s'étoit soûtenuë jusques aux derniers momens de la vie. On crut devoir honorer les hommes d'une probité extraordinaire, & qui s'étoient rendus recommandables par des actions qu'on pût proposer comme des modéles à imiter. Mais ces honneurs devinrent criminels en peu de tems. La complaisance des peuples pour leurs Princes, l'amour des enfans pour leurs parens, ou des parens pour leurs enfans, les regrets des amis pour leurs amis, leur fit canoniser jusques au vice respecté dans des personnes qui leur étoient chéres; & comme l'idée & l'estime qu'on a pour les hommes extraordinaires va toûjours en croissant, à mesure qu'on s'éloigne du tems où ils ont vécu, on en vint jusques à faire des Divinitez de ceux que l'histoire & une Tradition de longue main avoient rendus célébres.

De la même maniére qu'on avoit fait des espéces de Divinitez des Symboles différens de la Divinité même, on confondit aussi les hommes avec les choses dont ils avoient pris les noms; on regarda ces hommes comme les Ames ou les Génies de ces mêmes choses. La multitude des personnes qui avoient porté les mêmes noms, jetta encore plus de confusion dans la Religion & dans la fable. C'est de-là qu'on voit tant d'Apollons, de Jupiters, de Bacchus, d'Hercules, de Minerves & de Dianes, dont les Grecs ont rassemblé les actions dans une seule personne pour les relever davantage. Enfin les Statuës qu'on dressa pour rapeller ces hommes extraordinaires à la mémoire, devinrent

elles-mêmes l'objet de l'Adoration, & il y eut alors des Dieux, comme parle l'Ecriture, qui avoient des yeux & ne voyoient point, des oreilles & n'entendoient point: des Dieux plus foibles que les hommes, dont ils étoient l'ouvrage, & que les hommes cependant ne faisoient point difficulté d'encenser.

Outre l'idée du premier Etre qu'ont les Sauvages, & qu'ils confondent avec le Soleil, ils reconnoissent encore plusieurs Esprits ou Génies d'un ordre inférieur que les Iroquois nomment *Hondatkon-Sona*, c'est-à-dire, Esprits de toutes sortes. Le nombre n'en est point déterminé, leur imagination leur en fait voir dans toutes les choses naturelles, mais encore plus dans celles dont les ressorts leur sont inconnus qui sont extraordinaires, & qui ont quelque air de nouveauté.

Quoiqu'ils leur donnent en général le nom d'esprit *d'Okki*, ou de *Manitou*, qui leur sont des noms communs avec le premier Etre, ils ne les confondent pourtant jamais avec cet Etre supérieur, & ne leur donnent jamais certains noms particuliers, qui le désignent lui seul, tels que sont les noms *Chemim*, *Areskoui*. Ces Esprits sont tous des Génies subalternes; ils reconnoissent même dans la plûpart un caractére mauvais, plus porté à faire du mal que du bien; ils ne laissent pas d'en être les esclaves, & de les honorer plus que le grand Esprit qui de sa nature est bon; mais ils les honorent par un effet de cette crainte servile, qui a le plus contribué à maintenir la superstition & l'Idolâtrie, que l'Ecriture Sainte appelle pour cette raison une servitude; ainsi ils sont véritablement Idolâtres.

Bien que dans le Culte qu'ils rendent à la

Divinité, on trouve encore des restes du Sabaïsme, ainsi que je vais le faire voir bientôt, je n'ai cependant jamais oüi-dire, qu'à l'exception du Soleil, ils rendissent aucuns honneurs Divins aux Etoiles & aux autres Planétes; ils ne regardent pas non plus dans le feu, lequel a eu quelque chose de sacré chez toutes les Nations qui en ont eu l'usage, aucune Divinité animée qu'il faille nourrir, comme on l'a imputé aux Lyciens: enfin, quoiqu'ils parlent de *Tharonbiaouagon*, comme d'un homme qui a vécu parmi eux, & qui est maintenant dans le pays des Ames, cela est sans conséquence pour les autres, & ils n'ont point cette multitude d'Apothéoses d'hommes déïfiez, qu'avoient les Grecs & les Romains.

On trouve néanmoins encore parmi eux, un reste du premier culte des Payens pour les lieux élevez, pour des pierres Coniques, & pour les bois consacrez, comme les chênes des forêts de Dodone, ou comme ceux qu'honoroient les Druydes.

Le Sieur de Rochefort dans sa digression sur les Apalachites, peuple de la Floride, fait une description magnifique de la Montagne d'Olaïme. C'est une Montagne, dit-il *, consacrée au Soleil, d'une figure parfaitement ronde, trés-haute, & d'une pente extrêmement roide. On y monte en tournoyant par un chemin assez large qui a des reposoirs en plusieurs endroits pratiquez dans le roc en forme de niches. Vers le sommet & du côté de l'Orient se trouve une Caverne que la nature semble avoir formée exprés pour y servir de Temple, & c'est-là que quatre fois l'année, c'est-à-dire, au temps des deux semailles, & des deux Moissons, toute la Nation

* Hist. Moral. des Isles Antilles, chap. 8.

des Apalachites se rendoit avec les Jaoüas, qui sont leurs Prêtres, pour y célébrer des fêtes à l'honneur du Soleil. Rien ne représente plus naturellement que le fait cette description, la méthode antique d'offrir des sacrifices sur les lieux hauts. Cette Caverne a tout le goût de l'Antiquité la plus reculée, & nous met comme sous les yeux les Antres consacrés à Apollon, à Bacchus, & aux autres Divinitez dans le Pinde, dans le Parnasse, l'Olympe, & généralement dans toutes les Montagnes consacrées par les exercices de Religion; mais je souhaiterois que ce fait rapporté par le Sieur de Rochefort, fût un peu mieux garanti qu'il n'est, & que sa Relation ne fût pas mêlée de circonstances qui paroissent la rendre fabuleuse.

Une Relation manuscrite qui m'est tombée entre les mains, & dont M. le Maire Prêtre du Séminaire des Missions Etrangéres est Auteur, porte que dans le Temple des Natchez, peuple de la Louisiane, on conservoit trés-prétieusement une de ces pierres Coniques, dont je viens de parler; elle étoit enveloppée de plus de cent peaux de Chevreüil mises les unes sur les autres. Un voyageur avide & ignorant croyant y découvrir quelque trésor, enyvra le Garde du Temple, & profita du temps de son yvresse pour visiter ce qui étoit caché sous un si grand nombre d'enveloppes; il fut bien mortifié, ne trouvant qu'une pierre Pyramydale, de voir son avidité trompée & ses espérances déçûës; mais le récit qu'il a fait de cette avanture, nous a découvert un autre trésor qu'il ne cherchoit pas, en nous faisant voir une Divinité des premiers temps du Paganisme, couverte des peaux des victimes qui lui étoient offer-

tes. Nous avons plusieurs témoignages des Auteurs qui nous assurent que les Amazones & plusieurs peuples de l'Orient n'avoient dans leurs Temples que de ces sortes de pierres Coniques Pyramydales ou informes, qui leur représentoient la Divinité. Sur ce principe, c'étoit aussi sans doute la Divinité que les Egyptiens vouloient représenter dans leurs Obélisques, & dans ces superbes Pyramides qui ont fait gémir sous le poids de leur travail les Nations entiéres qu'on y employoit, & qui bravent encore aujourd'hui aprés une nombreuse suite de siécles les outrages du temps, lequel consumant toutes choses, semble ne pouvoir pas venir à bout de les détruire. Peut-être aussi vouloient-ils figurer en même temps la Divinité, & ce qui leur restoit d'idées du Mystére de la Sainte Trinité dans les trois faces de ces Pyramides; du moins est-ce ainsi qu'aux Indes un Brame paroissoit concevoir les choses, & s'expliquer d'aprés les Anciens. » Il faut, disoit-il, » se représenter Dieu & ses trois noms différens, qui répondent à ses trois principaux » attributs, à peu prés sous l'idée de ces Pyramides triangulaires, qu'on voit élevées » devant la porte de quelques Temples. *

Les Abénaquis qui habitent sur les côtes de la Nouvelle France, entre l'Arcadie, ou Nouvelle Ecosse, & la Nouvelle Angleterre, ont eu un Arbre célébre, dont ils racontent plusieurs merveilles, & qui étoit toûjours chargé de leurs vœux. Cet Arbre étoit extrêmement vieux, & la Mer ayant beaucoup miné les terres, il s'étoit soûtenu pendant plusieurs années contre la violence des flots; ce qui servoit à entretenir l'idée, qu'il

* *Lettre du P. Bouchet à M. Huet ancien Evêque d'Avranches.*

y avoit en lui quelque chose de Divin, ou qui tenoit du prodige; il tomba néanmoins à la fin, & subit le sort ordinaire aux choses caduques, soit que ce fût un effet du hazard, soit, ainsi que le porte la tradition, qu'il eût été déraciné par un Capitaine, qui l'avoit fait amarrer à son Vaisseau, & avoit gagé avec les Sauvages, qu'il le culbutteroit. Les descendans de ces Sauvages, qui aujourd'hui font tous profession du Christianisme, disent que leurs Ancêtres furent extrêmement surpris de cette chûte, qu'ils avoient crû impossible; mais que malgré cet accident ils ne laissérent pas de conserver un respect religieux pour cet arbre renversé, & que toutes les fois qu'ils passoient par cet endroit, ils attachoient encore des Offrandes au bout des branches, qui s'élevoient sur la surface des eaux.

Jean de Laet * écrit que les Peuples du Brésil tâchent d'appaiser leurs Dieux, en plantant un pieu en terre, & y mettant au bas quelques Offrandes. Tous les Sauvages ont des Monumens à peu prés semblables. Pour ce qui est des Statuës & des Idoles, outre celles qui étoient adorées dans le Pérou & dans l'Empire du Méxique, il y en avoit encore dans quelques Temples des Nations des Indes Espagnoles, & dans ceux de la Virginie: Parmi ces Idoles il y en avoit de Symboliques, qui étoient des composez monstrueux, ou des figures horribles, sous lesquelles le Démon, disoient-ils, s'étoit souvent apparu à eux, & qu'ils honoroient par crainte †. D'autres n'étoient que des figures grossiéres d'hommes ou de femmes. En quel-

* *Hist. Occid. Indiæ, Lib. 15. cap. 2.*

† *Du Tertre, Traité 7. cap. 1. §. 3.*

ques endroits ces Idoles n'étoient que de petits marmousets de cotton ou de bois, que les Peuples superstitieux conservoient avec vénération, ou bien les ossemens de leurs Chefs & de leurs Devins, selon le témoignage d'Antoine Ruis *. Ce qui paroîtra plus surprenant, c'est qu'il y en avoit aussi qui adoroient des Priapes, & les Phalles célébres par les Mystéres de Bacchus, & qui en portoient des figures penduës au col. † On peut dire néanmoins en général, que le grand nombre des Peuples Sauvages n'a point d'Idoles, & qu'ils n'ont pas donné dans cet excés comme l'aveugle Antiquité, ou les Nations Idolâtres des Indes Orientales; mais en matiére d'autres superstitions, elles vont toûjours en croissant parmi eux, & ils en ont poussé aussi loin l'extravagance & la grossiéreté, que les Nations les plus infatuées du Paganisme.

Du Culte.

Le sentiment de la Divinité emporte nécessairement avec soi un Culte religieux, c'est-à-dire, un assemblage de devoirs, par lesquels l'homme reconnoissant la supériorité d'un Dieu, lui fait un humble aveu de sa dépendance, par les hommages qu'il rend à la dignité de son Estre, par son obéïssance à se soûmettre aux Loix qu'il lui prescrit, par sa reconnoissance pour les biens qu'il tient de lui, & par le recours qu'il est obligé d'avoir à lui, pour ceux qu'il en attend, ou qu'il en espére. Toutes les Nations ayant eu le même objet, ainsi que nous venons de le montrer, ont eu aussi à peu prés le même culte. Celui

* *Antoine Ruis. Conq. Espirit. Del Paraguay, &c.*
† *Lopés de Gomara. Lib. 3. c. 21.*

des Anciens étoit renfermé dans les Orgies de Bacchus & de la Mere des Dieux. C'est maintenant ce Culte réduit à certains points principaux que je vais développer, en faisant sentir sa ressemblance avec celui des Peuples barbares de l'Amérique.

De la Pyrolatrie, ou du Culte du Feu.

La premiére chose qui se présente dans les Orgies de Bacchus & de la Mere des Dieux, c'est la Pyrodulie, ou la Pyrolatrie, c'est-à-dire, le Culte du Feu sacré.

Le Feu, comme le plus vif de tous les Elémens, qui représente le mieux cette suprême intelligence dégagée de la matiére, dont la puissance est toujours active, & qui d'ailleurs semble être un écoulement de la substance du Soleil même, fut regardé comme le symbole de l'un & de l'autre, & leur fut singuliérement consacré.

Dans les Saintes Ecritures Dieu nous est représenté sous ce symbole dans ces paroles du Deutéronome* : *Le Seigneur vôtre Dieu est un feu dévorant.* Il s'est montré diverses fois aux Patriarches du milieu des flâmes, comme du Thrône de Sa Majesté. C'est ainsi qu'il apparut à Moyse † au milieu du Buisson ardent, & qu'il est apperçû par les Prophétes ¶ dans leurs visions extatiques. Nous voyons même que Dieu faisoit descendre quelquefois le feu du Ciel, qui consumoit la victime, lorsqu'il agréoit les sacrifices que les hommes lui offroient avec un cœur pur, & qu'il vouloit leur donner des marques sensibles qu'il les recevoit en odeur de suavité. §.

* *Deut. cap. 4. v. 24.* † *Exod. cap. 3.* ¶ *Ezech. cap. 1.* § *Reg. 3. cap. 18.*

C'eſt delà ſans doute que les hommes apprirent à avoir pour le feu un reſpect religieux, que Dieu ne deſapprouva pas tandis qu'il fut réglé, puiſqu'il ordonna à Moyſe d'entretenir un feu ſacré, qui brûlât toûjours en ſa préſence *. *Le feu, dit le Seigneur, brûlera toûjours ſur l'Autel; le Prêtre aura ſoin de l'entretenir, & chaque jour il y mettra le bois néceſſaire pour ſon entretien. C'eſt le feu perpétuel qui ne manquera jamais ſur l'Autel.* On peut voir dans les Livres Saints avec quel ſoin les Lévites cachérent ce feu ſacré, qui demeura enſéveli pendant les 70. années de la captivité des Juifs, & qui ſe ralluma par un miracle évident, quand Eſdras & Néhémias † ayant réparé les ruïnes du Temple, allérent chercher ce dépôt ſacré dans le lieu où ils l'avoient caché, pour le ranimer de ſes cendres.

Ce Culte ordonné dans la Loi écrite, n'étoit que renouvellé de la Loi de nature, d'où il avoit paſſé à toutes les Nations. Les Chaldéens dont l'Antiquité eſt ſi reculée, étoient célébres par ce Culte religieux, qui avoit donné le nom à leur principale Ville, que l'Ecriture Sainte apelle *Ur Chaldæorum*, ce qui eſt interprété *Feu des Chaldéens*. C'eſt de cette Ville que Dieu retira Abraham, lorſqu'il le choiſit pour être le Pere d'un Peuple fidelle. Peut-être même que ce Culte étoit déja idolâtrique chez eux.

§ Le ſçavant M. Huet fait une longue énumération des Peuples qui entretenoient ce Feu ſacré & il cite par tout ſes autorités, deſorte qu'il paroît qu'il n'y avoit point de Partie du Monde connu, où ce Culte ne fût

* *Levit. cap. 6. v. 12.* † *Macch. 2. c. 1. v. 19. & ſeq.*
§ *Vide Huet. Dem. Evang. Prop. 4. c. 5. p. 77.*

universellement répandu. Dans l'Asie, outre les Juifs & les Chaldéens dont nous venons de parler, outre les Peuples de Phrygie, de Lycie, & de l'Asie-Mineure, il étoit encore chez les Perses, les Médes, les Scythes, les Sarmates, chez toutes les Nations du Pont & de la Cappadoce, chez toutes celles des Indes, où l'on se faisoit un devoir de se jetter dans les flammes, & de s'y consumer en Holocauste, & chez toutes celles des deux Arabies, où chaque jour à certaines heures on faisoit un Sacrifice au feu, dans lequel plusieurs personnes se dévoüoient. Dans l'Afrique il étoit non-seulement chez les Egyptiens, qui entretenoient ce Feu immortel dans chaque Temple, ainsi que l'assûre Porphyre, mais encore dans l'Ethiopie, dans la Lybie, dans le Temple de Jupiter Ammon, & chez les Atlantiques, où Hiarbas Roy des Garamantes & des Gétules avoit dressé cent Autels, & consacré autant de Feux, que Virgile appelle des Feux vigilans & les Gardes éternelles des Dieux. Dans l'Europe le Culte de Vesta étoit si bien établi, que, sans parler de Rome & de l'Italie, il n'y avoit point de Ville de la Gréce qui n'eut un Temple, un Prytanée, & un Feu éternel, ainsi que le remarque Casaubon dans ses Notes sur Athénée.

Les Temples célébres d'Hercule dans les Espagnes & dans les Gaules, celui de Vulcain au Mont-Ethna, de Vénus Erycine, &c. avoient tous leurs Pyréthes ou Feux sacrez. On peut citer de semblables témoignages des Nations les plus reculées dans le Nord, qui étoient toutes originaires des Scythes & des Sarmates. Enfin M. Huet prétend, qu'il n'y a pas encore long-temps que

ce Culte a été aboli dans l'Hybernie & dans la Moscovie ; qu'il est encore aujourd'hui, non-seulement chez les Gaures, mais encore chez les Tartares, les Chinois, & dans l'Amerique chez les Mexiquains. Il pouvoit encore en ajoûter d'autres.

Ce Feu sacré étoit connu dans l'Antiquité sous le nom de *Vesta*, nom que les sçavans font venir de diverses racines, ou d'un mot de la Langue des Scythes Araméens, qui signifie le Feu, selon les Talmudistes, ou du Grec Ἑστία, qui a la même signification, ou bien de l'Hébreu, יה אש qui signifie un Feu consacré à Dieu. C'est ce qu'Ovide a compris, quand il nous a dit, que, par le nom de *Vesta*, on ne devoit se répréſenter autre chose qu'une flamme vive & pure :

¶ *Nec tu aliud Vestam, quàm vivam intellige flammam.*

Les Anciens vouloient exprimer par là, ou qu'ils concevoient Dieu comme un Feu toûjours actif, ou que ce Feu qui lui étoit consacré, étoit le Simulachre de la Divinité, & approchoit le plus de la Nature des Dieux, ainsi que § Maxime de Tyr & Porphyre le rapportent de l'opinion des Persans.

Neanmoins, selon l'idée commune prise du fonds de la Théologie Payenne, Vesta est une Divinité qu'on fait Mére de tous les Dieux, à qui l'on donne aussi les noms d'Isis, de Cérés, d'Ops, de Cybéle, de Rhée & plusieurs autres, lesquels sont tous synonimes en ce sens, qu'ils se rapportent tous à un même sujet.

¶ *Ovid. Fast. 6.*
§ *Max. Tyr. Serm. 38. Porph. περὶ ἐμψ. Lib. 2.*

Par cette Divinité on entend quelquefois la Nature, ou, pour mieux dire, l'Auteur de la Nature, l'Ame de cet Univers, & l'intelligence suprême qui gouverne toutes choses, qu'Apulée * fait parler au Liv. XI. de ses Métamorphoses sous le nom de cette Déesse. Quelquefois aussi on entend une Divinité particuliére, dont on raconte plusieurs faits historiques, ou, pour mieux dire, un long tissu de fables.

Mais sous le nom de *Vesta*, & sous la plûpart des autres noms qu'on donne à cette Mere des Dieux, la Mythologie † Payenne

* *Lucius Apuleius, Lib. XI. Metamorph. p. 373. Vestam sic loquentem inducit.* En assum, tuis, Luci, commota precibus, rerum natura parens, Elementorum omnium Domina, sæculorum progenies initialis, summa Numinum, Regina Manium, prima Cœlitum, Deorum Dearumque facies uniformis: quæ Cœli luminosa culmina, maris salubria flamina, Inferorum deplorata silentia, nutibus meis dispenso: cujus Numen unicum, multiformi specie, ritu vario, Numine multijugo, totus veneratur orbis. Me primigeniti Phryges pessinunticam nominant Deûm matrem; hinc Autochtones Attici Cecropiam Minervam, illinc fluctuantes Cyprii Paphiam Venerem; Cretes sagittiferi Dyctinnam Dianam; Siculi trilingues Stygiam Proserpinam; Eleusinii vetustam Deam Cererem, Junonem alii, alii Bellonam, alii Hecaten, Rhamnusiam alii, & qui nascentis Dei solis inchoantibus radiis illustrantur Æthiopes, Ariique, priscâque doctrinâ Pollentes Ægytii, cæremoniis me prorsus propriis percolentes, appellant, vero nomine Reginam Isidem.

† *Calepinus Passeratii Edit. Lug. an. 1647. de Vesta seu Vistra sic habet.* Veteres autem duas esse Vestas affirmabant: unam Saturni matrem; alteram ejus filiam, de qua, *Ovid Fast. 6.*

Ex Ope Junonem memorant Cereremque creatas,
Semine Saturni tertia Vesta fuit.

Confundunt tamen has Poetæ, alteram pro altera ponentes. Id tamen observandum est, cùm Vestam pro terra accipiunt, de matre Saturni id esse intelligendum: quando ve-

nous laiſſe diſcerner deux perſonnes ; l'une, qu'on fait la Mere ou l'Epouſe de Saturne, & l'autre leur fille. On donne à l'Epouſe de Saturne une trés-grande fécondité, qui l'établit Mere ou grand-Mere de tous les Dieux de la Gentilité, & on en rapporte bien des choſes qui font honte à la pudeur : L'autre au contraire eſt Vierge par état & par choix, & a cependant une eſpéce de fécondité.

Quoi-que dans les derniers tems du Paganiſme, lorſque la Religion n'étoit plus qu'un cahos énorme d'abſurdités, qui la rendoient mépriſable & inintelligible, on ait confondu ces deux Divinités, ou ces deux perſonnes en une ſeule : il faut cependant ſe garder de les confondre, puiſque nous ſommes fondez dans l'Antiquité même à les diſcerner ; cela eſt même néceſſaire pour ce que nous avons à dire dans la ſuite.

Comme on avoit confondu ces deux perſonnes, on avoit auſſi confondu leurs Symboles.

rò Virginem nominant, de filia ejus eſſe intelligendum, quam ignem eſſe voluêre. Hanc unam eſſe volunt ex Diis Penatibus, quos Æneas in Italiam advexit. *Virg. Lib. 2. Æneid.*

Sic ait & manibus Vittas, Veſtamque potentem,
Æternumque adytis effert penetralibus ignem.

Lil. Gyraldi Hiſt. Deor. Syntagm. 4. T. Veſta. Porrò duas Veſtæ nomine quidam ſtatuunt, alteram Saturni uxorem, alteram filiam : hanc ignis, illam terræ Symbolum gerere, ut ſuprà meminimus.

Voſſius au Liv. 1. de l'Origine & du progrés de l'Idolâtrie, chap. XVIII. *prouve par pluſieurs traits de reſſemblance raprochez de l'Antiquité, que le Saturne des Anciens étoit nôtre premier pere Adam, ce qui n'empêche pas qu'on n'ait apliqué à cette Divinité quelques autres traits qui conviennent à Noé & à Abraham.*

boles. Il y a cependant apparence que la Terre étoit le Symbole de la premiere, qu'on representoit pour cette raison sous la figure d'une femme couronnée de Villes & de Tours : & il est probable que le Symbole de la seconde étoit le feu sacré, qui, à cause qu'elle étoit Vierge, devoit être entretenu par des Vierges; & quoi-que le culte de l'une & de l'autre soit confondu dans les Orgies de la Mere des Dieux, à cause du rapport qu'il y avoit entre elles; il est pourtant à observer, que celle à qui le Feu saint étoit consacré, n'est jamais, ou presque jamais representée comme l'Epouse de Saturne : Elle n'avoit pas même de Simulachre à Rome, ainsi † qu'Ovide nous en rend un célébre témoignage dans l'endroit que je viens de citer:

Esse diu stultus Vesta Simulachra putavi ;
Mox didici curvo nulla subesse tholo ;
Ignis inextinctus Templo celatur in illo ,
Effigiem nullam Vesta nec ignis habet.

Les Perses, du tems même ¶ d'Hérodote, n'avoient ni Temples, ni Autels, ni Simulachres, & ils regardoient comme une folie d'en avoir ; La raison qu'en apporte cet Auteur est la même que celle que j'ai déja indiquée : C'est qu'ils ne pensoient pas comme les Grecs, que les Dieux fussent faits de la même maniére que les hommes. Cependant le Feu étoit sacré chez eux dés les premiers tems. Cela me feroit croire, que d'abord ni eux, ni les Barbares n'avoient point d'autres

† *Ovid. Fast. 6.* ¶ *Herod. Lib. 1. n. 131.*

Temples que leurs maisons, ni d'autres Autels que leurs foyers. Les Perses eurent néanmoins dans la suite des Temples où le feu immortel étoit entretenu.

Les Romains dans les premiers temps, avoient des Temples, mais non pas des Simulachres. ¶ Plutarque, dans la Vie du Numa Pompilius, dit, que ce Prince avoit défendu à ses Sujets de répréſenter les Dieux ſous la forme des Hommes ou des Bêtes. En effet, continuë-t'il, il n'y avoit chez eux aucune Image des Dieux, ni en peinture, ni en relief; & pendant les 170. premiéres années, ils n'ont eu que des Temples vuides & ſans figures, dans la penſée que les grandes choſes ne pouvoient être repréſentées, comme il faut, par les moindres qui ſont toûjours défectueuſes, & que l'idée de Dieu étant abſtraite, on ne peut le concevoir autrement que par l'eſprit. Les Romains dans la ſuite ſe relâcherent infiniment ſur ce point de leurs Loix, & au temps d'Ovide, où néanmoins ils n'avoient point encore de Statuë de Veſta, ils en avoient de tous les autres Dieux.

Chez les Grecs, Veſta avoit des Simulachres, du moins en quelques endroits & ſur la fin des tems. § Pauſanias dit qu'il y avoit dans le célébre Prytanée d'Athénes une Statuë de la Paix, une autre de Veſta, & celles de quelques Hommes Illuſtres. On voit auſſi quelques figures de Veſta dans les Médailles des Empereurs Romains; ſi l'on n'aime mieux dire que Veſta eſt déſignée par le feu qui brûle ſur l'Autel, & que la figure repreſente une Veſtale.

* Les Prytanées des Grecs étoient la mê-

¶ *Plutarc. in Num.* § *Pauſanias in Atticis. p.* 16.
* *Dyonis. Halyc. Ant. Rom. Lib.* 2. *p.* 95.

me chose que les Curies Romaines, ainsi que l'explique Denys d'Halycarnasse, c'est-à-dire, que c'étoient des Temples ou des maisons, dans lesquelles se tenoit le Sénat, ou le Conseil de ceux qui étoient préposez au Gouvernement de l'Etat & des Villes. On y gardoit le Trésor public, & on y tenoit toutes les Assemblées qui demandoient quelque grande solemnité, comme les Sacrifices & les Festins publics.

Tous les Prytanées étoient dédiez à Vesta : parce que, comme le dit le § Scholiaste de Pindare, c'étoit dans les Prytanées qu'étoient établis les Feux publics, * qui étoient eux-mêmes ce Feu sacré. On donnoit le nom de πρυ'τανες à ceux qui avoient en main l'autorité & les rênes du Gouvernement ; & pour marquer cette autorité, Eschile, dans les femmes supliantes, fait ainsi parler le Chœur au Roi d'Argos : » Vous êtes le peu- » ple, vous êtes toute la puissance du peu- » ple, vous êtes le Chef qui ne dépendez de » personne, & qui, au gré de vôtre volonté, » gouvernez l'Autel & le feu de la terre des » Argiens. « C'étoit sans doute dans cet esprit que les Rois des Perses, & les Empe-

§ *Scholiast. Pyndari. Nem. Odex.*

* Vesta erat propriè Focus Urbis publicus. Undè Cicero in 2. de Legib. *Virgines Vestales in Urbe custodiunto ignem foci publici sempiternum.* Item 3. de Legib. *Cumque Vesta quasi focum Urbis, ut Græco nomine est appellata, complexa sit.* Et 2. de Natura Deorum. *Vestæ nomen sumptum est à Græcis, visque ejus ad Aras & focos pertinet.*

Julius Firmicus Matern. Lib. de Prof. Relig. Error. Vesta autem quid sit discite. Ne putetis antiquum aliquid, aut cum summo terrore inventum ? Ignis est domesticus qui in focis, quotidianis usibus servit.

reurs Romains à leur imitation, † * faiſoient porter devant eux une eſpéce d'Autel portatif & de feu ſacré, comme un Symbole de leur Souveraineté.

On commettoit à la garde du feu ſacré & à ſon entrétien, des perſonnes conſacrées elles-mêmes au ſervice des Autels, & qui, par cette raiſon, devoient ſoûtenir, par la pureté de leurs mœurs, & par des vertus relevées au-deſſus du commun, la ſainteté de leur miniſtére. On leur donna à Rome le nom de Veſtales, du nom même de Veſta; elles devoient être Vierges, ou du moins vivre dans la continence pendant tout le temps qu'elles étoient attachées au culte des Dieux; elles étoient ſéparées du monde, pour être éloignées des occaſions, qui pouvoient expoſer ce Tréſor, qu'elles portoient dans des vaſes fragiles.

Rien n'étoit plus reſpectable au reſte des hommes, que ces Vierges exactes à remplir leurs devoirs; mais rien n'étoit plus rigoureuſement puni, que l'outrage que faiſoient à leur pudeur celles qui lui étoient infidelles. Les exemples de ſévérité à leur égard ſont trop connus par les hiſtoires, auſſi-bien que le reſte de leurs fonctions & de leurs prérogatives, pour m'y arrêter. Mon but eſt de montrer l'ancienneté de leur inſtitution, que je crois devoir raporter à des temps plus éloignez, que la corruption du Paganiſme, à qui je ne crois pas, qu'on doive faire l'honneur d'avoir mis en eſtime une vertu d'une

† *De Perſis Xenophon Lib. 8 Cyropædiæ. Quinct. Curt. lib.* 4.
* *Ammian. Marcell. Lib.* 23. *de Magis.* Feruntque etiam, ſi juſtum eſt credi, ignem cœlitus lapſum, apud ſe ſempiternis foculis cuſtodiri: cujus portionem exiguam, ut fauſtam, præiſſe quondam Aſiaticis Regibus dicunt.

haute perfection, & si digne de ceux qui approchent de Dieu, que l'est la Virginité, quoiqu'il ait consacré des Vierges, malgré sa corruption.

Ce n'est point à Numa qu'on doit l'Institution des Vestales. Elles étoient établies chez les Albains avant la fondation de Rome : & Romulus qui en fut le Fondateur ou le Restaurateur, ne devoit sa naissance qu'au crime d'une de ces Vierges folles, qu'on avoit fait Vestale magré elle, & à qui il ne servit de rien de prétexter, qu'elle étoit enceinte du Dieu Mars, pour excuser sa faute.

Cette institution est donc beaucoup plus ancienne. En effet, on trouve des vestiges de cette profession de Virginité dans des temps si reculez, & chez tant de Nations, qu'il semble, qu'on ne peut se tromper, en remontant jusqu'à ces temps, où la Religion sainte & pure, répresentant Dieu sous l'idée de la pureté même, sembloit demander dans ceux qui étoient spécialement consacrez à son service, qu'ils fussent purs & sans tache de corps, de cœur, & d'esprit.

J'appelle les temps les plus reculez, les temps de la fable, où la Virginité de la jeune Vesta, de Diane, de Minerve, de Venus Uranie, & celle des Compagnes de Diane, des Muses, des Sibylles, sont une preuve de la profession qu'on en faisoit alors : profession marquée par la résistance & par la chûte de tant de Nymphes, qui avoient à se défendre des embûches des Dieux, des Satyres, & des Héros, dont les Poëtes ont fait de grands Libertins.

Dans des temps un peu moins reculez, Medée sur le Phase fut Prêtresse d'Hécate. * A-

* Apollon Rh. Lib. 3.

pollonius de Rhodes nous dit, qu'elle vivoit dans un appartement separé de la maison de son pere : qu'elle avoit douze filles Vierges comme elles pour la servir : qu'elle ne sortoit que pour aller au Temple : que ses suivantes couroient aprés son char & l'y accompagnoient : que le Peuple dans les ruës de la Ville s'écartoit quand elles passoient, & détournoit les yeux, pour ne pas jetter la vüë sur la fille du Prince. L'amour qu'elle conçût pour Jason, fut extrêmement combattu par celui de sa profession; & quand ce qu'elle avoit fait, pour le rendre maître de la Toison d'Or, ne lui permit plus de rester chez elle en sûreté, & l'eut obligée de prendre le parti de la fuite, elle laissa dans son lit un nœud de ses cheveux, pour servir de témoignage à sa mere, qu'elle avoit toûjours conservé sa virginité sans tache.

* Iphigenie fut Prêtresse d'Hécate dans la Tauride, comme Medée à Colchos. La fable de son sacrifice n'est qu'une allégorie de celui qu'elle fit, en consacrant sa virginité à Diane. Il y a beaucoup de rapport entre Iphigenie & la fille de Jephté ; † la même histoire peut bien être arrivée en deux endroits.

Il y avoit des Vestales chez les Orientaux. ¶ L'Histoire porte, qu'Artaxerxés Memnon voulant épouser Aspasie concubine de Cyrus le jeune, son fils Darius, à qui il avoit remis les rênes de l'Empire, la lui demanda ; le pere ne pouvoit la refuser, selon les Loix : § mais s'étant repenti de la promesse qu'il lui en avoit faite, & voulant trouver un prétexte

* *Ovid. Metam.* 12. *Euripid. Iphig. in Tauris.*
† *Jud.* XI. *cap.*
¶ *Justin. Lib.* X. *cap.* 2.
§ *Plutarch. in Artaxer.*

honnête pour y manquer, il la fit Prêtresse du Soleil, ainsi que le marque Justin, ou de Diane, comme l'a écrit Plutarque.

* Dans la Grece, la plûpart des Prêtresses d'Hercule, de Minerve, de Diane, étoient obligées à la continence : quelques-unes à une virginité perpetuelle, comme la Prêtresse d'Hercule, chez les Thespiens. † La Prêtresse chez les Tégéates, étoit une fille qui étoit obligée d'abdiquer le Sacerdoce avant que d'être nubile. ¶ A Calaurée, dans le Temple de Neptune, où étoit le Tombeau de Demosthéne, & en quelques autres endroits, les filles étoient Prêtresses jusqu'à ce qu'elles pussent se marier ; § Aristocrate ayant fait violence à une Prêtresse de Diane Hymnia, ce sacrilége fut lapidé par les Arcadiens, & il fut alors établi, que la Prêtresse seroit mariée ; mais on ne permettoit ni à l'Epoux, ni à l'Epouse, aucune societé avec le reste du peuple ; il ne leur étoit pas même permis d'aller aux bains, beaucoup moins encore d'entrer dans les maisons des particuliers : ** Plutarque assure, qu'à Athénes & à Delphes, aussi-bien que dans le reste de la Gréce, où l'on conservoit le feu sacré, on choisissoit, non pas des filles, mais des Veuves d'un âge avancé. Cela pouvoit se faire en quelques endroits ; mais Plutarque se trompe, s'il fait de cela une regle generale, qui est contredite par les autres Auteurs. A Athénes le Temple de Pallas étoit appellé *Parthenon*, non-seulement parce que Pallas étoit Vierge, mais

* *Pausanias in Bœoticis. p. 303.*
† *Idem. in Corinth. p. 76.*
¶ *Idem. p. 225. 234.*
§ *Idem. in Arcadicis, p. 247.*
** *Plutarch. in Numa.*

parce qu'on y entretenoit quantité de Vierges pour le service du Temple & de la Déesse. La signification propre du mot *Parthenon* représente une Communauté de filles. Pausanias parle * d'un Temple dans l'Achaïe, † dont le Sacerdoce étoit conferé à une femme mariée, qui étoit obligée dés ce moment à vivre dans la continence. Quand elle étoit soupçonnée d'avoir manqué en ce point, on l'éprouvoit, en lui faisant boire du sang de Taureau, qui, dit cet Auteur, ne lui faisoit aucun mal si elle étoit innocente, & la faisoit mourir, si elle étoit coupable.

On ne consacroit pas seulement des femmes & des filles au service de Vesta, il y avoit aussi des hommes destinez à son Culte, qui faisoient également profession de Virginité; tels étoient les Corybantes, les Saliens, ceux qu'on nommoit *Galli* & *Archigalli*; mais quelques-uns l'ayant mal gardée, on les obligea de se faire chastes par nécessité; Rien n'est plus connu que la fable d'Atys, la profession des Prêtres de Cybéle, & la *Testa Samia* qui servoit à cet usage. Ils étoient habillez en femmes, comme je l'ai déja dit, & en affectoient toutes les maniéres, aussi-bien que chez les Orientaux, ces Prêtres de Venus Uranie, dont j'ai déja parlé sur le témoignage de Julius Firmicus.

Feu sacré en Amérique.

Le Feu a eu quelque chose de sacré de tout

* *Pausanias in Achaicis*, *p.* 233.

† *Cœlius Rhodigin. Lib* 29. *cap.* 22. Parthenon dicebatur Minervæ Templum, Auctore Pausania & Plutarcho: quamquam est propriè Parthenon, Virginum conciliabulum & conventus, Virginis autem vocabulo Minervam intelligebant.

ité de Vier-
de la Déesse.
Parthenon re-
illes. Pausa-
'Achaïe, †
une femme
moment à
d elle étoit
e point, on
du sang de
e lui faisoit
& la faisoit

nt des fem-
a, il y avoit
Culte, qui
Virginité;
liens, ceux
mais quel-
les obligea
Rien n'est
profession
Samia qui
habillez en
& en affec-
si-bien que
Venus Ura-
oignage de

cré de tout

non dicebatur
archo: quam-
ciliabulum &
intelligebant,

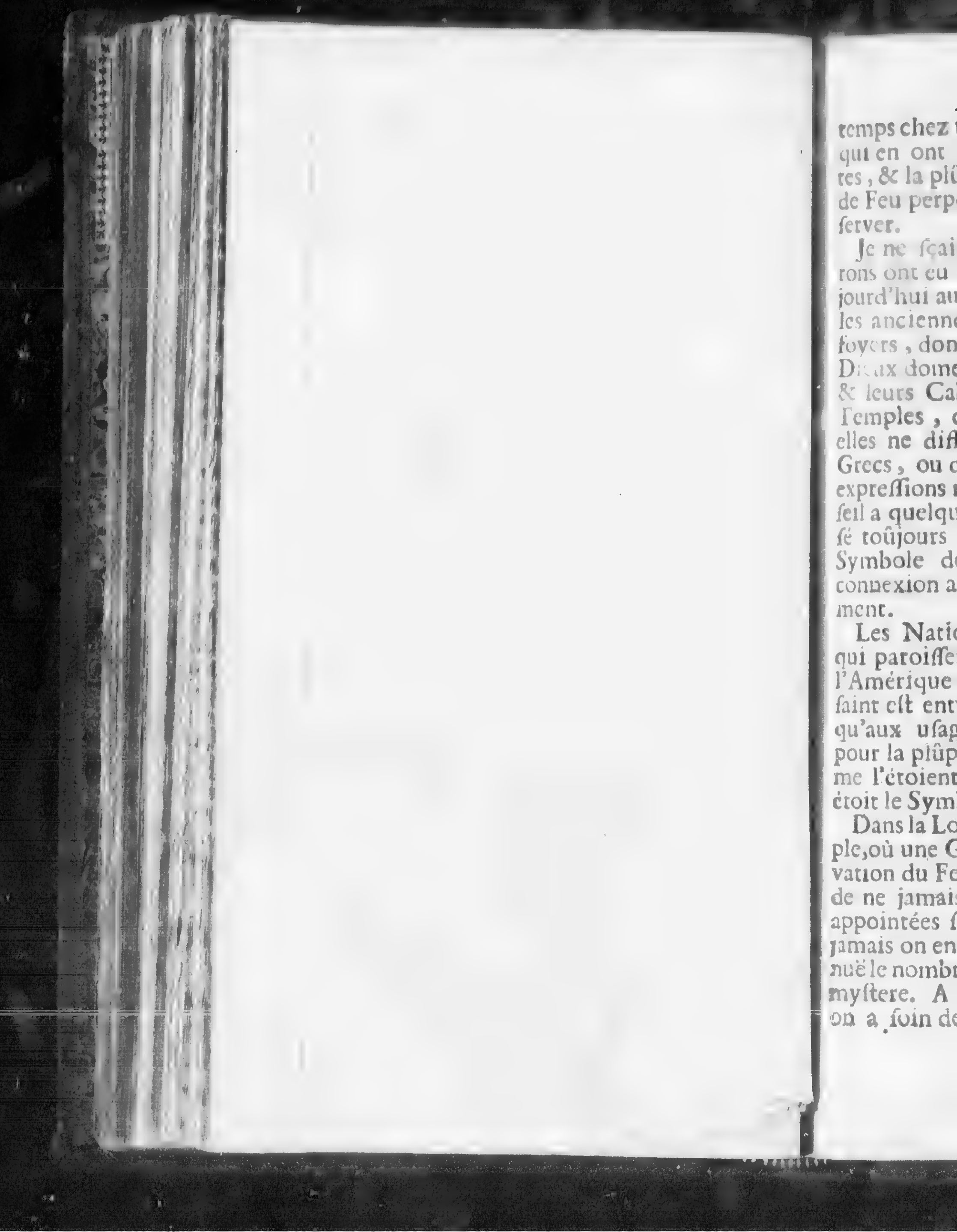




6.



6. Tom. I. Pag. 152.



temps chez
qui en ont
tes, & la plû
de Feu perp
ferver.

Je ne fçai
rons ont eu
jourd'hui au
les ancienne
foyers, don
Dieux dome
& leurs Ca
Temples, c
elles ne dif
Grecs, ou c
expreffions
feil a quelqu
fé toûjours
Symbole d
connexion a
ment.

Les Natio
qui paroiffe
l'Amérique
faint eft ent
qu'aux ufag
pour la plûp
me l'étoient
étoit le Sym

Dans la Lo
ple,où une G
vation du Fe
de ne jamais
appointées f
jamais on en
nuë le nombr
myftere. A
on a foin de

temps chez toutes les Nations de l'Amérique qui en ont l'usage ; mais les Nations errantes, & la plûpart des sedentaires, n'ont point de Feu perpetuel, ni de Temple pour le conserver.

Je ne sçais si jamais les Iroquois & les Hurons ont eu des Temples. Il n'en paroît aujourd'hui aucun vestige, non plus que dans les anciennes Rélations ; mais le feu de leurs foyers, dont les Anciens avoient fait leurs Dieux domestiques, leur tient lieu d'Autel, & leurs Cabanes de Conseil, leur servent de Temples, comme aux anciens Persans, & elles ne différent en rien des Prytanées des Grecs, ou des Curies Romaines. Dans leurs expressions métaphoriques, le Feu de Conseil a quelque chose de trés-sacré ; il est censé toûjours allumé ; il est même comme le Symbole de toutes les affaires, qui ont connexion avec la Religion & le Gouvernement.

Les Nations les plus voisines de l'Asie, & qui paroissent être entrées les derniéres dans l'Amérique, ont des Temples où le Feu saint est entretenu, & qui ne sont destinées qu'aux usages de Religion. Ces Temples, pour la plûpart, sont fait en rotonde, comme l'étoient ceux de Vesta, dont la figure étoit le Symbole de la Terre ou du Monde.

Dans la Louisiane, les Natchez ont un Temple, où une Garde veille sans cesse à la conservation du Feu perpetuel, qu'on a grand soin de ne jamais laisser éteindre. Trois buches appointées servent à l'entretenir, sans que jamais on en augmente, ou qu'on en diminuë le nombre : ce qui semble dénoter quelque mystere. A mesure qu'elles se consument, on a soin de les approcher, jusqu'à ce qu'il

faille en subſtituer d'autres. C'eſt dans ce Temple que ſont mis en dépôt les cadavres des Chefs, & de ceux de leur famille. Le Chef va tous les jours à certaines heures à l'entrée de ce Temple, où ſe courbant à demi corps, & étendant les bras en croix, il fait un certain murmure confus de la bouche, ſans prononcer aucune parole diſtincte; C'eſt-là la marque du devoir qu'il rend au Soleil, comme à l'Auteur de ſon origine. Ses Sujets obſervent la même cérémonie à ſon égard, & à l'égard de tous les Princes de ſon ſang, toutes les fois que ceux-ci parlent, pour honorer en eux par ce ſigne extérieur de leur reſpect, le Soleil dont ils les croyent deſcendus. Les Parthes rendoient le même honneur au Soleil, * & Jules-Ceſar Boulanger témoigne qu'ils n'alloient jamais au combat, ſans avoir ſalué cet aſtre par une eſpéce de hurlement. Il eſt ſingulier que, quoique toutes les Cabanes des Natchez ſoient rondes, leurs Temples ſont en long tout au contraire de ceux de Veſta. On voit au ſommet à ſes deux extrémités deux figures d'Aigle, oiſeau conſacré au Soleil parmi les Orientaux, comme il l'étoit à Jupiter dans tout l'Occident.

Les Oumas, ou quelques Peuples de la Virginie & de la Floride, ont auſſi des Temples, & à peu prés les mêmes devoirs de Religion. Ceux de la Virginie y ont même une Idole qu'ils nomment *Oki* ou *Kiouaſa*, laquelle veille à la garde des morts. J'ai oüi-dire pourtant, que les Oumas, depuis l'arrivée des François qui profanérent leur Temple, l'on

* *Bulling. de licitâ & vetitâ Magiâ, Lib. 1. cap. 4. p. 452. citans Herodian, Lib. 4.*

laissé tomber, & ne se sont pas mis en peine de le relever.

Personne n'ignore, combien les Temples du Perou étoient célébres sous le Regne des Rois Incas; mais ce qui doit causer de l'admiration, ce sont ces Communautés de Vestales qu'ils avoient fondées, avec des Loix à peu prés semblables, & plus sévéres encore que celles des Vestales Romaines. * L'Inca Garcilasso de la Véga, dans l'Histoire qu'il nous a laissée des Rois ses Ayeux, écrit, qu'ils avoient établi des Communautés de filles, obligées à voüer une Virginité perpetuelle, & à se consacrer au Soleil en qualité d'Epouses. Dans Cusco Capitale de leurs Etats, il y avoit plus de 200. de ces Vierges renfermées, qui gardoient une clôture si étroite, que non-seulement elles ne pouvoient sortir, mais que pas un homme n'étoit si hardi, que d'oser en approcher. Le Souverain lui-même quoiqu'au-dessus de la Loy, s'abstenoit de leur rendre visite, pour donner l'exemple à ses Sujets du respect qu'ils leur devoient. On n'admettoit dans celui-là que des filles de la race du Soleil, pour lui donner des Epouses dignes de lui, & on les lui consacroit avant l'âge de 8. ans, pour s'assurer qu'on les lui présentoit pures.

L'ordre de toutes ces Maisons étoit fort beau; on y gardoit une régularité trés exacte; on ne s'y occupoit qu'au service des Autels. Si quelqu'une de ces filles transgressoit son vœu, la Loy ordonnoit qu'elle fut ensevelie toute vivante: & la peine de celui qui l'avoit séduite, devoit s'étendre non-seulement sur lui & sur toute sa famille, mais

* *Garcilasso, Comment. Realis Lib. 4. cap. 1. & seq.*

encore sur toute la Ville, où il étoit né; on en faisoit périr absolument tous les Habitans, & on n'y laissoit pas pierre sur pierre; mais ces sortes de cas étoient sans exemple, tant les motifs de la Religion, & les ordres des Souverains, avoient de force sur l'esprit des Peuples.

* Les Temples du Mexique, & le Feu éternel qu'on y conservoit, n'étoient pas moins célébres que ceux du Pérou. Ces Temples avoient de grands appartemens destinez pour des Vierges qui les desservoient. On y mettoit toutes les filles généralement dés qu'elles avoient atteint l'âge de 12. à 15. ans. Elles n'étoient obligées, à la rigueur, que d'y passer une année, pendant laquelle elles vivoient en continence : mais il semble qu'il y en avoit d'autres qui s'y consacroient pour le reste de leurs jours, & du nombre desquelles on tiroit les Matrones, qui étoient Supérieures de ces sortes de Monastéres : Elles mangeoient en commun, & couchoient dans de grandes salles. † Lopes de Gomara semble pancher à croire qu'elles ne se deshabilloient que pour être plus à portée d'accourir au service des Autels, si le besoin le demandoit. Elles se levoient la nuit, & assistoient au Chœur, comme nos Religieuses à Matines : Elles avoient soin de balayer le Temple & de l'entretenir : Elles travailloient à différentes sortes d'ouvrages d'une grande propreté, qui devoient servir à l'ornement des Autels : Elles faisoient tous les jours les pains, qu'on présentoit devant les Idoles, & dont les Prêtres seuls avoient droit de se

* *Acosta, Hist. Mor. de las Indias, Lib. 5. cap. 15.*
† *Lopes de Gomara, Hist. Gen. de las Indias, Lib. 2. cap. 82.*

nourrir, pour elles, elles ne s'entretenoient que d'aumônes, menant une vie trés-rude & trés-austére, étant obligées de tirer souvent du sang de leur corps pour en faire des Oblations & des Sacrifices, & ayant toutes sortes de pratiques d'une trés-grande mortification; aussi ne leur donnoit-on pas d'autre nom, que celui de *filles de la Pénitence*. D'ailleurs leurs moindres fautes étoient punies avec une extrême sévérité, & il y en avoit de capitales, qui ne s'expioient que par la mort des coupables.

* Pierre Martyr rapporte, qu'il se trouve quelques Isles dans l'Amérique, qui ne sont habitées uniquement que par des femmes. Quelques-uns, ajoûte cet Auteur, se sont persuadez que ces femmes avoient les mêmes Loix & la même forme de Gouvernement que les Amazones; mais ceux qui en jugent plus sainement, & qui ont examiné la chose avec plus de maturité, croyent que ce sont des filles animées d'un esprit de Religion, qui se plaisent dans le célibat & dans la retraite, de la même maniére que les Religieuses de nos jours, que les Vestales de l'ancien tems, & celles, qui en plusieurs endroits, étoient consacrées à la bonne Déesse. Les hommes de leur voisinage passent chez elles en certaines saisons, non pas pour en avoir des enfans, mais pour leur rendre quelques services nécessaires, pour travailler à leurs champs & à leurs jardins, & pour leur faciliter ainsi les moyens de vivre dans leur solitude. Il peut bien se faire que, comme les Esséniens parmi les Juifs, composoient un Peuple tout particulier, parmi lequel il n'y avoit point de femmes: un Peu-

* *Petr. Martyr, Nov. Orb. Dec. 4. cap. 4.*

ple qui vivoit dans la continence, chez qui on ne voyoit naître personne, & chez qui cependant la multitude des hommes ne manquoit jamais, il y ait eu aussi dans l'Antiquité un Peuple de filles séparé des hommes, & dévoüé à la chasteté par état & par profession. Je ne serois pas éloigné de croire, que telles ont été les Amazones dans leur premiere origine. Leur état aura été austére dans les commencemens; mais l'esprit de Religion ou de ferveur venant à se perdre, elles se seront relâchés, & auront pris pour leurs Maris les Peuples voisins, qui alloient leur porter quelques secours, en gardant neanmoins leur forme du Gouvernement, & ne les voyant qu'au temps ordinaire, où ils avoient coutume de passer chez elles.

Je ne connois pas assez en détail les mœurs des différentes Nations de l'Amérique, même de la Septentrionale, pour dire avec certitude, si toutes ont eu leurs Vestales. S'il y en a à la Floride & à la Louisiane, ce ne sont point elles, non plus que ces hommes déguisez en femmes, & qui font profession du célibat, qui veillent à l'entretien du Feu sacré, ce sont des espéces de Prêtres, à qui ce soin est commis, & qui couchent dans les Temples sur des peaux étenduës à terre, comme les Payens, lorsqu'ils alloient dormir dans les leurs, par esprit de Religion, sur les peaux des Victimes égorgées.

Pour ce qui est des Iroquois, que je connois un peu mieux, ils ont eu certainement leurs Vestales, qu'ils nommoient *Ieouinnon*, & qui étoient Vierges par Etat. Je ne puis pas dire, qu'elles étoient proprement leurs fonctions de Religion. Tout ce que j'ai pû

tirer des Iroquois, c'est qu'elles ne sortoient jamais de leurs Cabanes, qu'elles s'y occupoient à de petits ouvrages, uniquement pour s'occuper; le Peuple leur portoit du respect, & les laissoit tranquilles; un petit Garçon, choisi par les Anciens, & qui étoit comme le *Camillus* ou *Casmilus* des Payens *, leur portoit les choses nécessaires: mais on avoit soin de le changer avant que l'âge eut pû rendre ses services suspects.

Elles vivoient en Communauté, autant que j'en puis juger par la Rélation que fait † Jacques Carthier de quelques Coûtumes des habitans d'Hochelaga, qui étoient une Nation des Langues Iroquoises & Huronnes, établie dans l'Isle de Montreal; car il dit, qu'il y avoit vû des Cabanes publiques, déstinées pour les jeunes filles qu'on y mettoit, dés qu'elles étoient en âge d'être pourvûës, & qui en étoient pleines, comme le sont en Europe les Ecoles, où l'on envoye les Enfans pour être instruits dans les belles Lettres. Il est vrai que Jacques Carthier est bien éloigné de penser, que ces filles fussent des Vestales: il en parle même d'une maniére bien opposée; mais ce qu'il en rapporte, est si contraire aux usages des Peuples de l'Amérique Septentrionale, qu'on juge aisément, à sa Rélation, qu'il n'en avoit formé des jugemens si desavantageux, que parce qu'il ne sçavoit pas assez de Langue pour s'éclaircir sur une Coûtume aussi sin-

* Camille ou Calsmile étoit le nom que les anciens Romains donnoient aux jeunes gens occupez au service des Prêtres. De-là vient, que les Etruriens donnoient à Mercure ce nom, parce qu'il étoit le Ministre des Dieux & qu'il étoit représenté sous la figure d'un jeune homme.

† Jacq. Carthier, 2. Rélation dans le Recuëil de Ramusius, Tom. 3.

guliére. † C'eſt ſans doute de ces Veſtales Iroquoiſes, que Vincent le Blanc a voulu parler, quand il dit, qu'il y a des Sauvages dans le Canada, mangeurs de chair humaine, qui courent juſqu'au grand fleuve de Hochelaga, & ſe ſervent de barques faites d'écorce d'arbre; & qui, quand ils arrachent ces écorces, uſent de beaucoup de cérémonies & de priéres, auſquelles aſſiſtent quelques Vierges, dédiées à leurs Dieux, comme nos Religieuſes.

Je ne ſçais pas, s'il y avoit des peines deſtinées pour celles qui faiſoient affront à leur Etat; mais il me ſemble qu'elles s'étoient aſſez bien ſoûtenuës juſqu'à l'arrivée des Européens, qui en firent des Vierges folles, en leur donnant de l'eau de vie. A Onnontagué elles ſortirent de leur retraite dans leur yvreſſe, & firent mille extravagances dans le Village; à Agnié elles firent la même choſe, & quelques-unes ayant contrevenu à leur profeſſion avec trop d'éclat, les Anciens en eurent tant de honte, qu'on réſolut dans le Conſeil de ſéculariſer ces filles irrégulieres, dont le ſcandale avoit deshonoré la Nation. Ainſi finirent les Veſtales Iroquoiſes.

Les Iroquois avoient auſſi leurs Vierges parmi les hommes. Il ſe peut faire, que dans les temps anciens quelques-uns aïent vécu en Communauté, comme les Eſſeniens parmi les Juifs, * & peut-être le plus grand

† *Vincent de Blanc, 3. part. chap. 6,*

* Parmi les Juifs il y avoit deux ſortes de Prophétes; les uns l'étoient par Etat & par Profeſſion, & les autres par une vocation extraordinaire: les premiers vivoient en Communauté dans les montagnes & dans la ſolitude, comme les Eſſéniens, ménant une vie pénitente, trés-réguliére, & toute occupée de Dieu, ainſi que l'a fort bien obſervé M.

nombre des Prophétes, les Plystes chez les Daces, les Ctiftes chez les peuples de Thrace, les Bonzes, les Talapoints & les Pénitens des Indes. Je croirois néanmoins plus vraisemblable, qu'ils se retiroient dans la solitude à quelque distance de leurs Villages, où ils vivoient séparément, comme des Hermites, n'ayant qu'un domestique, qui leur portoit les choses nécessaires. J'ai lieu d'en juger ainsi par une histoire ou fable, qu'ils m'ont rapportée d'un de ces solitaires, laquelle je rapporterai dans la suite, en parlant de leurs Superstitions; ils faisoient profession de ne point se marier, de se retirer des affaires publiques, & de garder leurs retraites.

Nous avons vû dans nôtre Mission du Sault-Saint Loüis un Huron qui avoit vécu de la sorte; il y avoit été fait esclave par les Iroquois, & on lui avoit donné la vie. Quelqu'un l'ayant ensuite engagé à tuër un homme, il prit la commission, s'enyvra, ou en fit semblant, pour exécuter son dessein, & y réüssit. Cette action l'obligea de quitter le païs, & à se réfugier à la Prairie de la

l'Abbé Fleury dans son Livre des Mœurs des Israëlites. Parmi les Prophétes il y en avoit de mariés, & qui avoient des enfans; mais ceux-là semblent avoir été du nombre de ceux qui étoient inspirez d'une maniére extraordinaire, comme Samuël, David, Isaïe, &c. Les Prophétes par Etat & par Profession, qui vivoient en Communauté, paroissent y avoir vécu dans le célibat & dans la continence: tels étoient Elie & Elizée. Il est vrai qu'ils sont nommez quelquefois Prophétes & fils de Prophétes: mais par ce terme de fils, on peut entendre celui d'Eleve & de Disciple. On peut dire aussi que cet état n'étant peut-être pas perpétuel, ceux qui étoient élevez dans les Communautez, pouvoient en sortir, se marier, & conserver l'esprit de Prophétie; mais il n'est guéres probable qu'ils fussent mariez, vivant en Communauté.

Magdelaine, où nous avions jetté les fondemens de nôtre Mission naissante; il s'y établit, & suivant le conseil qu'on lui donna, il s'y maria avec une Huronne avec qui il a toûjours vécu depuis en bonne intelligence & en bon Chrétien: je l'ai vû, & je dois lui rendre cette justice; mais cet homme conservant encore quelque chose de son inclination pour la solitude, n'a jamais voulu prendre part aux affaires, & entrer dans le Conseil des Anciens.

† Le Pére de la Neuville dit des Pyaïes, qui sont les Devins parmi les Carabïes, qu'ils demeurent ordinairement seuls, sans femmes ni enfans, sur le sommet des Montagnes, ou sur le bord des Riviéres & des Marais, où leurs maisons, semblables à des sépultures, ne sont que des fosses creusées profondément en terre, & couvertes de quelques peaux de Biches ou de Tigres; & c'est dans ces antres qu'on va les consulter. Il se peut faire, que parmi ces Pyaïes, il y en ait, qui fassent profession de chasteté pendant toute leur vie, mais cela n'est pas universellement vrai de tous; il n'y a que certains temps, où ils sont obligez de vivre dans la continence, comme nous le dirons ci-aprés.

Des Sacrifices.

Aprés la Pyrolatrie ou le Culte du Feu sacré, qui étoit un culte permanent, & comme le fonds de celui de Vesta, ou de la Mere des Dieux, viennent les Sacrifices qu'on peut regarder comme un Culte passager, tels que sont les Priéres qui les accompagnent, les Offran-

** Seconde Lettre du P. de la Neuville dans les Mémoires de Trévoux, Mars 1723.*

des de toute espéce, & les Fêtes, lesquelles quoique réglées par la coûtume ou par la dévotion, ont leurs momens marquez, & ne durent pas toûjours.

Le Sacrifice est un acte de Religion, une Offrande faite à la Divinité par les mêmes motifs, qui sont compris dans l'obligation qu'ont les hommes de lui rendre en général le Culte qui lui est dû, & sur-tout par le motif de la reconnoissance des biens qu'ils en reçoivent, & qu'ils avouënt tenir de celui qui en est le maître. Il est aussi ancien que la Religion même, & aussi étendu que les Nations soûmises à la Religion, n'y en ayant pas une seule chez qui le Sacrifice n'ait été en usage, & chez qui il ne soit en même temps une preuve de sa Religion.

Ces Sacrifices étoient simples, sur-tout dans des commencemens; quelques animaux pris dans les troupeaux, les plantes, les fruits de la Terre, quelques herbes, quelques racines, dont les hommes faisoient leur nourriture, & qui leur servoient à quelque usage, en étoient la matiére: matiére moins agréable à Dieu par elle-même, que par l'intention droite & pure des cœurs qui les lui présentoient.

Cette simplicité dura long-temps, aprés même que la Religion eut commencé à être altérée par la Superstition. Ovide nous dépeint bien la pauvreté des Sacrifices des anciens Romains. On n'avoit point encore apporté, dit-il, l'encens des bords de l'Euphrate, ni le Costus des extrémités de l'Inde; on ne connoissoit point encore le safran, qui se divise en filamens de couleur rouge; on se contentoit de mettre sur l'Autel des herbes, telles qu'on les trouvoit dans le pays des Sa-

bins, & du laurier, qui en brûlant petille, & fait beaucoup de bruit.

Thura nec Euphrates, nec miserat India Costum
Nec fuerant rubri cognita fila Croci.
Ara dabat fumos herbis contenta Sabinis,
Et non exiguo laurus adusta sono. *

Les Peuples qui n'avoient point d'Animaux domestiques, suppléoient à ce défaut, en offrant ceux qu'ils avoient pris à la chasse. C'est ainsi que les Argonautes voulant faire un Sacrifice à Apollon, se dispersent pour chasser, & à leur retour font l'Offrande de quelques Chévreüils. Les Sacrifices devinrent plus magnifiques, & pour l'appareil, & pour la matiére, quand les Peuples furent devenus plus riches; on immola alors les Animaux par hécatombes: mais en quelque état que l'on fût, on sacrifioit toûjours ce qu'on avoit de plus précieux; & la superstition poussa les choses si loin, qu'on en vint jusqu'à immoler ses propres enfans, & à se faire victime soi-méme.

Suivant cette méthode antique, les Sauvages offrent encore le bled de leurs campagnes, & les animaux qu'ils ont pris en chassant; ils jettent du Tabac & d'autres herbes dont ils se servent en guise de Tabac, dans le feu à l'honneur du Soleil; ils en jettent aussi dans les Lacs & dans les Riviéres à l'honneur des Génies qui y président. La *Cassave* & l'*Oncou*, que les Caraibes exposent sur une espece d'Autel au fond de leurs Cabanes, ou qu'ils mettent devant certains pieux qu'ils enfoncent en terre, sont les présens de Bacchus & de Cerés, leur vin & leur pain, qui sont la matiére de

* Ovid. Lib. 1. Fast. † Apoll. Rhod. Lib. 2. v. 700.

nt petille, &

India Coſtum
Croci.
Sabini,
ono. *

t d'Animaux
éfaut, en of-
chaſſe. C'eſt
faire un Sa-
pour chaſſer,
de quelques
rent plus ma-
pour la ma-
devenus plus
naux par hé-
que l'on fût,
avoit de plus
ſſa les choſes
noler ſes pro-
e ſoi-méme.
e, les Sauva-
s campagnes,
chaſſant ; ils
es dont ils ſe
e feu à l'hon-
uſſi dans les
neur des Gé-
l'*Onicou*, que
pece d'Autel
u'ils mettent
ncent en ter-
& de Cérés,
a matiére de

, v. 700.





7.

7.

Tom. I. Pag. 164.

leurs Sacrifi
quefois à l
des branche
treſſes de l
même qu'il
tagnais &
haut des pe
à des nœud
en cet état
Les Nation
Bêtes ſauv
d'un Cult
trouvent c
les bois ,
crées , ne ſ
accommod
miéres Re
nées au h
Cerf , qu'
fruits , &
couronnes
moins d'o
ne , c'eſt
la partie
aprés la
d'harangu
Les Méx
ſieurs Vi
Peuples b
toient pa
qu'on ne
plice qu'
priſonnie
probable
lations a
nale , qu
blable à
* *Acoſta ,*

leurs Sacrifices. Nos Iroquois exposent quelquefois à l'air au sommet de leurs Cabanes, des branches & des coliers de porcelaine, des tresses de leur bled d'Inde, & des Animaux meme qu'ils consacrent au Soleil. Les Montagnais & les Peuples du Nord élevent au haut des perches des Chiens vivans attachez à des nœuds coulans & ils les laissent expirer en cet état à l'honneur de leurs Divinitez. Les Nations errantes attachent des peaux de Bêtes sauvages aux arbres, qu'ils honorent d'un Culte religieux : & les François qui trouvent ces sortes d'Offrandes en courant les bois, ne les regardant point comme sacrées, ne se font pas aussi un scrupule de s'en accommoder. Les Floridiens, selon nos premiéres Relations, élevoient toutes les années au haut d'un poteau, la dépoüille d'un Cerf, qu'ils remplissoient de toutes sortes de fruits, & qu'ils ornoient de guirlandes & de couronnes champêtres. La maniére néanmoins d'offrir des sacrifices la plus commune, c'est de jetter dans le feu l'Offrande ou la partie de la victime offerte à la Divinité, aprés la lui avoir présentée par une espece d'harangue ou de priére.

Les Mexiquains * offroient en sacrifice plusieurs Victimes humaines. Parmi les autres Peuples barbares, ces sortes de Sacrifices n'étoient pas si ordinaires, ni si marquez, à moins qu'on ne regarde comme un Sacrifice, le supplice qu'ils font souffrir à leurs esclaves, ou prisonniers de guerre; ce que je crois assez probable. Du reste, je ne trouve dans les Relations anciennes de l'Amérique Septentrionale, qu'une autre espéce de Sacrifice, semblable à celui que les Chananéens offroient à

* *Acosta, Hist. Moral. de Indias. Lib. 5. cap. 19.*

Moloch. Car il eſt certain, ſelon la Relation du Sieur le Moyne de Mourgues, que dans cette partie de la Floride qui avoiſine la Virginie, & où les François abordérent ſous la conduite du Sieur de Laudonniere, les Peuples de ces pays-là, qui regardoient leur Chef comme fils du Soleil, & qui en cette qualité lui rendoient des honneurs divins, lui faiſoient un ſacrifice ſolemnel de leurs premiers nez. Les François furent eux-mêmes une fois les témoins de cette triſte cérémonie. Voici comme la choſe eſt rapportée.

» C'eſt une coûtume de ces Peuples d'offrir » au Roi les premiers nez en Sacrifice. Le jour » ayant été choiſi pour cette action, & ayant » été agréé du Prince, il ſe tranſporte dans la » place où doit ſe faire cette ſolemnité, & où » on lui a préparé un banc qui lui tient lieu » de Thrône; au milieu de la place on met » un billot de deux pieds de diamétre, & de » la même hauteur, devant lequel la mere de » l'enfant qui doit être immolé, vient ſe placer, aſſiſe ſur ſes talons, couvrant ſon viſa» ge de ſes mains, & déplorant le ſort de cet» te infortunée victime; une des femmes des » plus conſidérables entre les parentes, ou en» tre les amies de cette mere malheureuſe, » prend l'enfant, & vient le préſenter au Roi; » toutes les autres femmes commencent alors » une danſe ronde, au centre de laquelle, » celle qui tient l'enfant, va danſer auſſi, » chantant quelque chanſon à l'honneur du » Prince; pendant cette danſe de Religion, » ſix Indiens choiſis ſe tiennent à un coin de » la Place, ayant au milieu d'eux le Sacrifi» cateur armé d'une maſſuë, & magnifique» ment paré: aprés la danſe & les autres cé» rémonies uſitées en ces ſortes d'occaſions,

» le Sacrificateur prend l'enfant, & l'assom-
» me sur le billot.

Il y a des Sacrifices qu'on peut regarder comme particuliers, que chacun fait selon sa dévotion, ou pour mieux dire, selon sa superstition, dans le secret, ou sans que les assistans y prennent beaucoup de part. Tel fut, par exemple, le Sacrifice que fit Enée *, quand aprés avoir vû pendant la nuit les Images de ses Dieux Pénates, qui l'éclaircirent sur un Oracle d'Apollon, il se leva sur le champ, & rallumant le feu de son foyer, il y fit brûler à leur honneur quelques grains d'encens, ou quelque autre chose, que le Poëte n'a point exprimée. Telles étoient encore les Libations que faisoient les Anciens avant que de manger ou de boire, en jettant à terre ou dans le feu quelques morceaux des mets qu'on leur servoit, ou en versant quelques goutes de la liqueur qu'on leur présentoit, ainsi que fit Didon † au festin où elle avoit invité les Troyens ses nouveaux Hôtes, avec les plus considérables de ses Sujets. C'est ce que font encore les Sauvages en toute occasion.

Mais il y en a parmi eux de publics, qui se font avec solemnité, & où tout le Peuple prend part. Ceux-là méritent véritablement de l'attention, à cause des traits caractéristiques qui s'y trouvent de ressemblance avec les Bacchanales, ou les Orgies de Bacchus & de la Mére des Dieux.

Bacchanales des Anciens.

L'idée qui nous reste des Bacchanales, par une suite de la corruption des derniers temps du Paganisme, c'est de ces Fêtes qu'on célé-

* *Virg. Æneid. Lib.* 3. † *Virgil. Æneid. Lib.* 1. *sub fin.*

broit à l'honneur de ces premiers Législateurs, qui poliçant les mœurs farouches des hommes, leur apprirent à cultiver la terre, à tailler les vignes, & à faire usage des bleds & des vins pour leur nourriture. Les Peuples, pour conserver la mémoire de ces bienfaits, appliquant à ces premiers Législateurs, sous les noms de Bacchus & de Cérès, d'Isis & d'Osiris, tout ce que la fable nous apprend, d'un côté de leurs courses, & de leurs prétendus triomphes; & de l'autre, tous les raports aux effets du vin & à l'Agriculture, instituérent ces Fêtes, qui étoient comme une représentation au naturel de ces Législateurs, parcourans le monde sur un char traîné par des Tigres, des Panthéres, des Onces, accompagnez des Curétes, des Corybantes, des Pans, Faunes, Satyres, des Bacchantes, des Ménades, & enfin de tout cet attirail de peuples, qu'on suppose à la suite de Bacchus, & qui pleins d'un Enthousiasme bacchique, célébroient leurs Orgies, armez de Thyrses, environnez de Pampres, couronnez de Lierre, dansant la Pyrrhique, faisant retentir toutes les montagnes de Thrace & des Indes, de leurs acclamations & du son de leurs instrumens, buvant toûjours à pleines coupes la douce liqueur du vin, dont on les croyoit si bien abreuvez, qu'on se les représentoit toûjours yvres.

On peut voir dans Athénée, dans Thucydide, dans Plutarque, & dans plusieurs autres Auteurs Grecs & Latins, des descriptions de la pompe de ces Fêtes, où il se mêla tant de débauches & de choses honteuses *, qu'à Rome on fut obligé de les défendre sous de trés-

* *Tite-Liv. Li. 9. de la 4. Décade*, raporte fort au long les abominations secretes des Orgies de Bacchus ; la recherche

très griéves peines, & qu'un Poëte Grec cité par Cicéron*, étoit d'avis qu'il falloit chasser & bannir de la Gréce ces Divinitez comme étrangéres †. Malgré ces défenses néanmoins elles subsistérent, ou se renouvellérent. Rien n'égala jamais la pompe bacchique de Ptolomée Philadelphe, dont Athenée ¶ nous a laissé une description magnifique; un Antiochus & un Mithridate rendirent ces Fêtes très-superbes chez les Asiatiques; aussi bien que parmi les Romains Antoine & Caligula, qui se firent un plaisir l'un & l'autre de paroître dans l'équipage, & sous la ressemblance de Bacchus. Cependant nous voyons que presque par-tout on avoit un souverain mépris pour ces misérables Prêtres de Cybéle, & pour ces femmes effrontées qui se couvrant de peaux de Panthéres, & courant toutes échévélées sous le nom de Bacchantes, faisoient un métier si contraire aux régles de la modestie & de la pudeur, qui convient si bien à leur sexe.

Mais, comme nous avons déja observé qu'on avoit confondu les Législateurs avec la Divinité, ou avec le Soleil qui en étoit le symbole le plus expressif, ce n'étoit pas par conséquent ces Législateurs quels qu'ils puissent être, qui devoient être l'objet du culte des Orgies. Il n'y avoit pas d'apparence en effet qu'ils se fissent adorer comme des Dieux, & qu'ils voulussent passer pour tels

qui en fut faite par ordre du Sénat, & les défenses qui furent portées à cette occasion.

* *Aristoph. apud citer. lib. 2. de Legib.*

† *Cicero 2. de Legib.* Novos verò Deos, & in his colendis nocturnas pervigilationes, sic Aristophanes facetissimus Poëta veteris Comediæ vexat, ut apud eum Sabazius & quidam alii Dii, peregrini judicati, è Civitate ejiciantur.

¶ *Athen. Lib. 4. & 5.*

dans l'esprit des peuples de leur tems, lesquels ne pouvoient pas s'aveugler jusqu'au point de ne pas voir qu'ils étoient hommes comme eux, & sujets aux mêmes foiblesses. Il faut donc par une autre conséquence aussi naturelle, que leurs Orgies eussent un autre esprit que celui des Bacchanales des derniers tems, qui n'étoient qu'une altération énorme des premieres.

C'est cet esprit d'un culte Religieux que ¶ Strabon a parfaitement bien demêlé dans le même endroit que j'ai cité au commencement; quand aprés avoir examiné les différens sentimens des Auteurs, & aprés avoir rapporté en général ce qu'il y a de principal dans les Orgies, il passe à la considération de ces Orgies payennes. Les paroles de cet Auteur sont remarquables : » C'est, dit-il, une » chose commune aux Grecs & aux Barbares » de rendre leurs Sacrifices célébres par des » Fêtes. Il y en a quelques-unes où il entre » de la fureur, & d'autres qui se passent » tranquillement : quelques-unes où l'on » chante, & d'autres où l'on ne chante point: » quelques-unes où il y a du mystére, & où » tout se fait dans le secret; d'autres au con- » traire où tout est public & solemnel. La » nature & la raison le veulent ainsi; car les » Fêtes retirant l'homme de ses occupations » ordinaires, son esprit en a plus de liberté » pour s'appliquer aux choses de Dieu : » L'Enthousiasme tient de l'inspiration Di- » vine, & appartient à la Divination : Le » secret des Mystéres concilie du respect à » la Divinité, en imitant de plus prés son » Essence, laquelle se dérobe à nos sens : En- » fin la Musique jointe à la mesure des vers,

¶ *Strab. Lib. 10. p. 322.*

» nous unit encore davantage à Dieu par un » charme attaché aux agrémens & à la varié- » té de cet art. On pense trés-bien, quand » on dit que les hommes n'imitent jamais » mieux la Divinité que lorsqu'ils se répan- » dent en bienfaits ; mais on parleroit enco- » re mieux, si l'on disoit que c'est, lorsqu'ils » l'honorent comme il faut, ce qui se fait » par une joye sainte, par des Fêtes en » l'honneur des Dieux, par l'application à » l'étude de la sagesse, & en s'exerçant à la » Musique ; car si les Musiciens ont avili » leur art en le faisant servir à des plaisirs » prophanes, en le prostituant dans les fe- » stins de débauche, & sur la Scéne des » Théâtres, ce n'est point à cet art qu'on » doit s'en prendre, mais il faut examiner » la nature des autres arts dont il est le prin- » cipe. C'est pour cette raison que Platon & » les Pythagoriciens qui l'ont précédé, n'ont » point donné d'autre nom à la Philosophie » que celui de Musique ; qu'ils ont enseigné » que le Monde consistoit dans une certaine » harmonie, & que toutes les choses dans » lesquelles on voit des accords & de l'ordre, » étoient l'ouvrage de Dieu. C'est aussi pour » la même raison qu'ils ont attribué à la » Musique l'éducation & la réforme des » mœurs, jugeant qu'il n'y avoit rien qui » approchât davantage de la Divinité que » ce qui contribuë le plus à purifier l'ame de » ses erreurs & de ses vices. «

Suivant cette explication, que je pose comme un principe, je vais détailler maintenant ce qui se passoit dans la solemnité des Sacrifices des Peuples, qu'on apelle de la suite de Bacchus. Le détail nous donnera une

connoissance plus exacte du véritable esprit des Orgies.

Avant cela, il est bon de remarquer que la sainte Ecriture fait une exacte énumération des différens Sacrifices que le Peuple d'Israël devoit offrir au Seigneur, des différens motifs pour lesquels on devoit les offrir, & des différentes cérémonies qu'on y devoit observer. On y voit une distinction d'Animaux mondes & immondes. Ce n'étoit pas seulement les Animaux qui étoient la matiére du Sacrifice, mais encore des gerbes de bled, des farines, des boüillies différemment cuites, & diverses sortes d'aromates. Dans quelques-uns de ces Sacrifices on ne touchoit point à la Victime: tout en étoit consumé par le feu; dans d'autres on ne devoit répandre que le sang autour de l'Autel, & brûler les graisses qui entouroient les Viscéres. C'étoit là communément la part du Seigneur dans les Hosties pacifiques, le reste étoit mangé. On observoit sur cela même beaucoup de Loix; car il y avoit des choses où les Prêtres seuls avoient droit de toucher; d'autres où ils n'avoient qu'une portion. Il y en avoit qu'il falloit manger dans la présence du Seigneur, selon ces paroles qui se trouvent souvent dans la sainte Ecriture: *Comedetis in conspectu Domini. Epulaberis coram Domino. Comedet Sacerdos in loco sancto, &c.* Il y en avoit aussi qu'on pouvoit emporter chez soi. Il semble même, que, soit chez les Israëlites, soit chez les Gentils, tout ce qui étoit de l'usage de la nourriture ordinaire, sur-tout les chairs des Animaux, étoit offert à Dieu, ou bien aux Idoles; & de-là vient l'attention qu'avoient les vrais Fidéles, lorsqu'ils se trouvoient dans les terres des Païens

de ne point manger de viandes qu'ils pussent soupçonner avoir été offertes aux fausses Divinitez.

De cette sorte on doit conclure que dans les Temples, ou dans les lieux destinez aux Assemblées de Religion, il devoit y avoir diverses places marquées, les unes pour égorger les Animaux, d'autres pour les faire cuire, & d'autres pour manger; ceci est sensible par ce qui est rapotté de la prévarication des enfans d'Heli. » C'étoient des en» fans de Bélial, * dit l'Ecriture, qui ne » connoissoient point le Seigneur, ni le de» voir des Prêtres à l'égard du Peuple; car » qui que ce soit qui eût immolé une Victi» me, le serviteur du Prêtre venoit pendant » qu'on en faisoit cuire la chair, & tenant à » la main une fourchette à trois dents, il la » mettoit dans la chaudiére ou dans le chau» dron dans la marmite ou dans le pot, & » tout ce qu'il pouvoit enlever avec la four» chette, étoit pour le Prêtre. Ils traitoient » ainsi tout le peuple d'Israël qui venoit à » Silo. Avant qu'on fit aussi brûler la graisse » de l'Hostie, le serviteur du Prêtre venoit, » & disoit à celui qui immoloit : donnez» moi de la chair, afin que je la fasse cuire » pour le Prêtre; car je ne recevrai point de » vous de chair cuite, mais j'en veux de cruë. » Celui qui immoloit lui disoit : qu'on fasse » auparavant brûler la graisse de l'Hostie se» lon la coûtume, & aprés cela prenez de la » chair autant que vous en voudrez, mais le » serviteur lui répondoit : non, mais vous en » donnerez presentement, ou j'en prendrai » par force. Ainsi le péché des enfans d'Heli » étoit trés-grand, parce qu'ils détournoient

* *Reg. 1, cap. 2, v. 12, & seq.*

» les hommes du Sacrifice du Seigneur. « Venons maintenant à la considération des Sacrifices des Gentils.

Apollonius de Rhodes nous donne la description des Sacrifices des Peuples de la suite de Bacchus, en décrivant ceux des Argonautes. Il ne devoit pas y avoir de différence, si l'Orphée qui avoit suivi Bacchus, & qui avoit fait retentir les montagnes de Thrace des sons de sa Lyre, étoit le même Orphée, qui suivit Jason à la conquête de la Toison d'Or. Je crois néanmoins que celui-ci est beaucoup postérieur au premier, mais la forme des Sacrifices ne devoit pas avoir beaucoup changé. Les Argonautes donc voulant satisfaire leur Religion, » aprés avoir invo- » qué Apollon *, suivant l'avis de leurs De- » vins, firent sans perdre de tems, le Sacri- » fice dans le feu de leur foyer. « C'étoient les Héros eux-mêmes qui offroient le Sacrifice, quand ils le jugeoient à propos, comme on peut voir par quantité d'exemples. Les Devins servoient seulement à les diriger, & c'étoient eux qui ordonnoient touchant la matiére & la forme du Sacrifice, sur-tout dans les occasions importantes. On ne conduisoit pas toûjours la Victime pour être égorgée au pied des Autels. Cela est certain des Animaux qui avoient été tuez à la chasse. L'Animal même n'étoit pas offert tout entier aux Dieux : les cuisses étoient le morceau qui leur étoit destiné, ainsi que ¶ Pausanias l'a remarqué en général des Sacrifices des Grecs. On les couvroit bien de graisse, & on les faisoit brûler sur un petit feu clair, de bois coupé par éclats. » Ils

* *Apoll. Rhod. Lib. 1. v. 495.*
¶ *Pausanias in Atticis, p. 22. In Arcad. p. 269.*

» égorgent, dit ailleurs le même § Apollo» nius, les deux bœufs, ils les écorchent, ils » les coupent par quartiers & ensuite par » morceaux, ils en séparent les cuisses voti» ves, & les ayant bien couvertes de l'*Omen-» tum*, qui étoit bien gras, ils les font gril» ler sur des éclats de bois. « Il n'y avoit point à cela d'autre façon dans les premiers tems.

Le reste du corps de l'Animal étoit réservé pour le festin, qui accompagnoit toûjours le Sacrifice solemnel, & qui en faisoit partie.* Athénée nous assure même, que jamais les Anciens ne faisoient de festin public, que ce ne fût en l'honneur des Dieux.

Ces festins se faisoient avec beaucoup de tempérance chez les Egiptiens, selon le même Auteur.* C'étoit la même chose chez le commun des autres Peuples. Il n'y avoit pas jusqu'aux Phéaciens, qui passoient pour un Peuple déja fort gâté par le luxe, dont les festins ne fussent plus modestes, que ceux des Philosophes Grecs. Chez les Perses, & chez la plûpart des Peuples de la Gréce, selon le témoignage de † Plutarque, c'étoit un tems sacré, où ils traitoient des affaires les plus importantes de l'Etat, de la même maniére que les Héros de l'Iliade au festin d'Agamemnon.

Ce qui paroîtra plus surprenant, c'est que plusieurs Peuples qui avoient les Bacchanales ignoroient, ou du moins ne faisoient aucun usage du vin. Il seroit facile de prouver de plusieurs Nations, qu'elles ne sçavoient ce que c'étoit que de cultiver la vigne. Cela

§ *Apoll. Rhod. Lib. 1. v. 432.* * *Athen. Lib. 5 p. 192.*
* *Idem ibid.* † *Plutarch. Symposiacon. Lib. 7. qu. 9.*

eſt certain des Perſes, qui du temps de Créſus, ne buvoient que de l'eau, ſelon le témoignage d'Hérodote. ¶ On peut dire la même choſe des Nations du Pont, de la Cappadoce & des Scythes; Car quoique, chez les Auteurs, ils aïent eu la réputation d'avoir été de grands yvrognes, ils n'avoient pourtant point de vignes chez eux, comme on peut s'en convaincre par les paroles d'Anacharſis à ſon Roy. Car étant de retour dans ſon païs, du voyage qu'il avoit fait en Gréce, * où il avoit merité d'être mis au nombre des Sages, il lui dit, en lui montrant des ſarmens de vignes: » Ils ſe feroient » étendus juſques ici, ſi les Grecs n'avoient » ſoin chaque année de les tailler.

Cela eſt encore plus vrai des temps plus éloignez; car, comment les Arcadiens qui ne vivoient que de gland, comment tant de Nations de Troglodytes, d'Ichtyophages, de Lotophages qui s'enſéveliſſoient dans des cavernes, dans des troncs d'arbre au milieu des plus ſombres forêts, & qui n'avoient point de lieux fixes, euſſent-t'elles pû avoir les ſoins que demande la culture des vignes?

Les autres Peuples qui avoient la connoiſſance du vin, étoient fort ſobres ſur ſon uſage. § Plutarque rapporte que dans la Ville d'Héliopolis en Egypte, les Prêtres n'oſoient en porter dans leurs Temples. Les autres Prêtres Egyptiens en buvoient, mais peu, encore s'en abſtenoient-ils abſolument dans le tems de leurs Purifications. Les Rois même n'en bûvoient qu'une certaine meſure preſcrite par les Livres de leur Religion. Ce fut au tems de Pſammeticus qu'ils commencerent

¶ *Herodot. Lib. 1. n. 71.* * *Athen. Lib. x. p. 428.*
§ *Plutarch. de Iſide & Oſiride.*

à en boire. Avant lui ils n'en usoient point du tout, & n'en offroient point aux Dieux, croyant qu'il ne leur étoit point agreable, parce qu'ils étoient persuadez que le vin étoit le sang des Titans, qui anciennement avoient fait la guerre au Ciel, & que ce sang mêlé avec la terre, aprés que Jupiter les eut écrasez de ses foudres, produisit la vigne. Voilà qu'elles étoient sur le vin, s'il en faut croire cet Auteur, les pensées des Peuples instruits par Osiris, qui étoit le Bacchus Egyptien.

Nous lisons dans Athénée, que dans la Gréce même & dans l'Italie le vin y étoit anciennement déteſté. L'usage s'en introduisit pourtant peu à peu, mais de maniére qu'en certains endroits on ne s'en servoit que dans les * Libations, qu'en d'autres il étoit interdit absolument aux femmes & aux jeunes gens jusqu'à l'âge de trente ans : ceux à qui il étoit permis, le trempoient beaucoup, & y mettoient au moins les deux tiers d'eau. Il a sur cela plusieurs beaux traits de la tempérance des anciens, & plusieurs préceptes des Philosophes, qui paroîtroient aujourd'hui trop sévéres, sur-tout aux Peuples Septentrionaux de l'Europe.

† Cet Auteur accuse Eschile d'avoir corrompu les mœurs de la Gréce en ce point; ce misérable Bateleur traînant aprés soi une troupe d'yvrognes, comme lui, fit le premier de Bacchus un Biberon, & rendit la Religion ridicule, en produisant sur la Scene un Dieu, qui avoit moins de force que le vin dont il étoit enyvré. Les Poëtes qui parurent aprés Eschile, marchérent sur ces

H 5

* *Athen. Lib. 10. p. 419.*
† *Idem, Ibid.*

traces, & consacrérent l'yvrognerie par l'autorité & les exemples de cette ¶ Divinité, laquelle fut si fort décriée chez les Barbares, que les Scythes & les Nations qui n'avoient point l'usage du vin, regardoient le Bacchus des Grecs comme l'Auteur de la démence des hommes, & n'en parloient qu'avec horreur & avec exécration.

Du Chant & des Danses qui accompagnoient les Sacrifices.

Les Sacrifice & le Festin étoient suivis du Chant & des Danses militaires. Il semblera d'abord surprenant, que des choses qui nous paroissent aussi prophanes que la Danse, & aussi éloignées de l'esprit de Religion que l'est la guerre, ayent été jointes presque inséparablement avec la solemnité des Sacrifices. C'étoit cependant une Religion bien entenduë dans son principe & dans son origine, puisque d'une part nous voyons dans l'Ecriture * Sainte la Danse sanctifiée dans la personne de David dansant devant l'Arche, & dans quelques autres exemples; & que de l'autre, nous sçavons qu'un des principaux noms de Dieu, & qui lui est donné le plus souvent dans les Livres saints, c'est ce lui du Seigneur Dieu des Armées.

Soit donc que les hommes, dans leurs Chants & dans leurs Danses militaires, voulussent réprésenter l'ordre & † l'harmonie qui regnent dans ce monde, lequel est l'ouvrage de Dieu, & le cours des Etoiles & des Planétes dans lesquelles il nous manifeste sa

¶ *Idem. Ibidem.*
* *Reg. Lib. 2. cap. 6. v. 14.*
† *Lucian. de Saltatione.*

puissance : soit qu'ils voulussent honorer en Dieu cette autorité suprême qu'il a sur l'une & sur l'autre Milice, celle du Ciel, & celle de la Terre : soit enfin qu'ils eussent un besoin continuel des secours de sa main propice, pour les défendre de l'injustice, & des torts que leur faisoient de mauvais voisins : il est constant que leurs premieres idées de Religion furent des idées guerriéres ; qu'un des prémiers attributs qu'ils donnérent à Dieu, ce fut celui du Dieu des Batailles, & que ce fut-là l'origine du Sabaïsme, ou le Sabaïsme lui-même, du mot hébreu *Sabaoth*, qui signifie une armée.

Les Nations prophanes conçurent les mêmes idées guerriéres de la Divinité, & chez elles la Guerre étoit un des principaux attributs d'Apollon, de Bacchus, de Mars, &c. Avant qu'on leur eut élevé des statuës, leur Symbole étoit quelque instrument militaire. Un cimeterre, ou un cassetête chez les Scythes, une lance chez les Romains, &c. Enfin on les répréſenta avec l'arc & la fléche ; l'on poussa les choses si loin, que tous les Simulachres des Dieux étoient armez jusqu'à celui de Venus, & qu'à Lacédemone il y avoit une Loy, qui défendoit qu'on les répréſentât autrement.

Mais l'Arés des Peuples de Thrace, le Jupiter, ou le Bacchus Sabazius des mêmes Peuples, étoient plus particuliérement encore le Dieu de la Guerre, si l'on fait attention à l'étymologie de ce mot *Sabazius*.* » Comme nous » donnons, dit Vossius, au Dieu que nous ado» rons, le nom de Dieu *Sabaoth*, ou de Dieu » des Armées, parce qu'il exerce une pleine

* *Vossius, de Orig. & Prog. Idol. Lib. 2. cap. 14. p.* [illegible]

» puissance sur l'une & sur l'autre Milice du » Ciel & de la Terre, c'est-à-dire, sur toute » créature; les Nations insensées s'avisérent » aussi de donner le même nom à la créature, » c'est-à-dire, au Soleil & au Ciel, qu'elles » avoient mis à la place de Dieu. « Vossius prétend ainsi, que le nom *Sabadius*, *Sabazius*, ou *Sebadius*, vient de celui de *Sabaoth*, & cela paroît assez bien fondé. † Le Bacchus Sabazius, chez Diodore de Sicile, n'est pas le même, que celui qu'on apelle, le petit-fils de Cadmus: mais un autre beaucoup plus ancien que le dernier, auquel il attribuë néanmoins à peu prés les mêmes choses qu'on raconte de ceux qui ont porté le même nom, & qui ont été confondus dans la même personne. Mais, comme par Cadmus * je suis persuadé qu'on doit entendre nôtre premier Pere Adam, ainsi que par Cécrops, le Bacchus Sabazius doit être apellé son petit-fils, & être le Type du Libérateur, ce que j'expliquerai plus au long dans la suite. On voit bien aussi dans l'origine du mot *Sabazius*, qu'originairement c'étoit le vrai Dieu.

Les Chants des Anciens, connus sous le nom de *Paanes*, étoient des Hymnes en l'honneur d'Apollon, & du Soleil qui étoit pour cette raison le Dieu de la Musique & de la

† *Diodor. Sic. Lib. 3. pag.* 148.

* La racine Hebraïque du nom de Cadmus, explique sur cela ma pensée, & la fortifie; car ce nom, signifie l'ancien *Antiquus*, *Primævus ætate*, ce qui certainement ne peut mieux convenir à personne qu'à Adam, le Pere de tous les hommes. Plusieurs auront pû porter ce même nom, selon l'usage qu'on avoit dans l'Antiquité de ressusciter les noms, & de faire revivre en quelque sorte les morts, comme c'est l'usage parmi nos Sauvages. Ce premier Cadmus sera alors bien différent du fils d'Agénor, qui passa dans la Gréce pour y aller chercher sa sœur Europe, & qui fonda la Ville de Thébes dans la Béotie.

Danse, comme il l'étoit de la Guerre. » * Les » Grecs, dit Strabon, pour la plûpart, ont » associé les Muses à Bacchus, à Apollon & » à Hécate. Ils regardent Apollon comme le » Conducteur des Muses; ils l'apellent *Mu*» *sagétes*, & toute la Poësie qui chante la » loüange des Dieux, lui est attribuée. « On donnoit aussi à Bacchus & à Hercule l'épithéte de *Musagétes*, & ils présidoient aux Muses de la même maniére que les Muses présidoient avec Cérés aux Orgies, aux Bacchanales, aux Chœurs, aux Initiations & aux Mystéres. C'est pour la même raison que toutes les montagnes de Thrace, le Pinde, le Parnasse, l'Olympe, les Monts Piérius & Lybéthre, &c. sont consacrez spécialement à Bacchus & aux Muses, parce qu'on suppose que les Muses & les fameux Devins, Orphée, Mopsus, Thamyris, Eumolpe, les ont fait retentir de leurs chansons. Dans le Parnasse même il y avoit, selon le témoignage de † Macrobe, des autres dédiés à Bacchus, ou de deux ans, on célébroit les Bacchanales.

Il est à remarquer, que le nom de *Musagétes* qu'on donne à Bacchus, à Apollon & à Hercule, & qui est composé de *μυσα* & de *αγω*, *duco*, *fero*, *perfero*, est un mot que les Grecs avoient pris des Peuples de Thrace & des Barbares, ainsi qu'ils en avoient pris plusieurs autres qui avoient raport à la Religion, & en particulier à la Musique, & aux instruments de Musique, laquelle, selon le témoignage de ¶ Strabon, avoit pris son origine dans la Thrace & dans l'Asie; &

* *Strabo loco cit. Lib.* 10.
† *Macrob. Saturn. Lib.* 1. *cap. de Libero*, *&c.*
¶ *Strabo*, *ibid. pag.* 324.

cet Auteur a fort bien observé, que la plûpart des noms des instrumens de Musique, comme *Nablum, Sambuca, Barbitos, Magadis, &c.* étoient tous des noms barbares. Je n'aurois pas de peine à croire, que le mot *αγα*, lequel se trouve dans les Langues Iroquoise & Huronne, le même que celui de *Gageton*, avec la même forme & la même signification, vient aussi de la même racine. De la même maniére que les Grecs disent, *Musagetes, Archagetes, Ebdomagetes, &c.* Nos Iroquois disent aussi *Nondoutageté, Huskenhageté, &c.*

Il est à remarquer encore, que les montagnes de Thrace consacrées à Bacchus, à Apollon & aux Muses, étoient plus célébres par la Fontaine Hypocréne dont les Muses buvoient, que par leurs vins; ainsi ce n'étoit pas la liqueur Bacchique qui inspiroit l'Enthousiasme, mais cette eau si vantée par les Poëtes, & que Pégase fit sortir d'un coup de pied.

Je ne sçais pourquoi les Muses étant consacrées à Apollon & à Bacchus, qui étoient les Dieux de la Guerre, Vossius qui a avoüé cela lui-même, a cependant eu de la peine qu'on fit des Muses des Déesses guerriéres; il me semble au contraire, que les Muses & les Bacchantes étant la même chose sous divers noms, il pouvoit leur faire cet honneur; ces filles Lymphatiques valoient mieux, que beaucoup d'hommes dans les travaux de Mars. * On les invoquoit, selon Plutarque, & on leur faisoit des Sacrifices dans la Gréce avant que de donner bataille.

Les Hymnes & les Danses étant subordonnées à la Guerre, dont on faisoit un acte de

* *Plutarch, in lacon Apopht.*

Religion pour animer davantage les Peuples par l'impreſſion que la Religion fait ſur les cœurs, * Lucien a eu raiſon de définir la Danſe. » Un exercice de Religion Divin & » Myſtique, qui ſe faiſoit en l'honneur des » Dieux. « Il pouvoit définir la Muſique de la même maniére, d'autant mieux, qu'anciennement elles n'étoient qu'une même choſe. Les Anciens avoient inſtitué l'une & l'autre, dans la perſuaſion où ils étoient, que la Muſique & la Danſe contribuoient infiniment à fortifier le courage, & à endurcir le corps par les travaux & les exercices militaires.

Cette opinion des Anciens, que la Muſique & la Danſe fortifioient le courage, & rendoient le corps plus propre aux travaux de Mars, étoit ſi univerſellement reçûë, qu'on regardoit comme une trés-grande vertu de s'en bien acquitter & un grand vice de s'en acquiter mal. † Socrate ne fait pas difficulté de dire, que ceux qui honorent plus parfaitement les Dieux par la Danſe & par la Muſique, ſont ceux qui ſe comportent le plus vaillamment dans les combats. Il étoit même de l'uſage ordinaire de dire, qu'un homme avoit perdu la cadence, pour ſignifier qu'il avoit marqué de la lâcheté dans quelque action militaire, où il falloit payer de ſa perſonne.

Les Poëtes en ont fait une perfection de leurs Dieux même ; ¶ Arctinus, ou plûtôt Eumele, fait danſer dans l'Olympe le Pére des Dieux & des Hommes. § Pindare donne à Apollon le titre de Beau-Danſeur. Lyco-

* *Lucian. de Saltat.*
† *Socrat. apud Athen. Lib. 14. pag. 628.*
¶ *Arctin. apud Athen. ibid.*
§ *Pindar. apud Athen. Lib. 1. pag. 22.*

phron, * dans son Poëme de Cassandre, donne la même épithéte au Dieu Mars, parce que, ajoûte son Scholiaste, les Chants militaires étoient trés-propres à animer les Guerriers. Il n'est pas nécessaire de recourir aux autorités pour prouver la même chose de Bacchus, qu'on fait aller toûjours dansant au milieu de ses Satyres, & de ses Bacchantes, armées de Thyrses.

Sur ce principe, de la même maniére qu'Athénée dit qu'il n'y avoit point de festin chez les Anciens qui ne se fît en l'honneur des Dieux, Lucien a crû devoir dire aussi, qu'il n'y avoit ni Fête ni Festin, qui ne fussent célébrez par quelques Danses. † Ce n'étoient pas seulement les Latins, les Peuples de la Gréce & les Asiatiques qui avoient ces usages, les Egyptiens dansoient autour de leurs Simulacres §. Les Indiens n'étoient pas plûtôt levez le matin, que se tournant vers l'Orient ils salüoient le Soleil levant, & trépignoient des pieds avec un mouvement qui sembloit imiter celui de ce Dieu. Ils faisoient la même chose tous les soirs réguliérement. Cette Danse des Satyres étoit si agréable aux Peuples de l'Ionie, & aux Nations reculées du Pont, que quelquefois lorqu'il leur en prenoit envie, laissant à part toute autre occupation, ils se tenoient assis un jour tout entier à regarder les Satyres, les Bouviers & les Corybantes; les Chefs mêmes, & les plus considérables de la Nation, étoient les premier qui se mêloient parmi la Danse, & ils estimoient plus ces exercices, que tous leurs anciens titres de Noblesse. C'étoit, en un mot, un usage général de toute la Gentilité; & l'E-

* *Lycophron, Cassan. p. 222,* † *Lucian. de Saltat.*
§ *Lucian. ibid.*

criture Sainte rapporte des Israëlites, que lorsqu'ils voulurent adorer le Veau d'or, le peuple s'assit pour boire & pour manger, & qu'il se leva ensuite pour joüer, c'est-à dire, pour danser & pour chanter; car c'est ainsi que les Interprétes expliquent ce passage, * *Sedit Populus manducare & bibere, & surrexerunt ludere.*

Le chant étoit quelquefois séparé de la Danse: Tandis qu'on étoit assis autour des feux, un Chantre de la troupe entonnoit la Théogonie au son de quelque instrument, & chantoit les éloges des Dieux, reprenant les choses depuis le Chaos, & enchaînant l'une à l'autre les fables de la Mythologie, & les belles actions des Héros.

Le Chant étoit aussi mêlé de danses & de mouvemens. Quoiqu'il y ait eu une infinité de noms de ces Danses qui sont rapportées par Athénée & les autres Auteurs, le plus commun & par le plus caractéristique pour les Orgies, est celui de Pyrrhique, qui leur avoit été donné du nom d'un certain Pyrrhichius, l'un des anciens Curétes, qui en étoit, dit-on, l'Inventeur, ou qui y avoit excellé; peut-être aussi le pourroit-on faire venir du nom de Pyrrha, femme de Deucalion ¶. Il y en avoit de deux sortes.

La premiére n'étoit proprement que la Danse des pieds, & consistoit dans une maniére grave & noble de s'avancer pour aller au combat, ou de représenter quelque action militaire. Elle fut inventée la premiére, & elle étoit particuliére & personnelle aux hommes. C'est celle que dansoient les Curétes & les Corybantes, aussi-bien que ceux qu'Homére appelle *Cybistetéres*, & *Bétarmo-*

* Exod. ch. 32. v. 6. ¶ Strab. Lib. x. p. 332.

nes *†. Ils dansoient seuls à seuls, ils se relevoient les uns les autres, & se mêloient quel-

* *Homer. Odyss 4. v. 18. Idem Odyss. 8. v. 250.*

† Les Sçavans ont tâché d'approfondir la signification du mot *Cybistéres* ou *Cybistetéres*, en cherchant son étymologie, pour déterminer quelle espéce de Danse dansoient ceux à qui Homére donne ce nom. Ils le font venir de κυβιστᾶν *in caput mittere, saltare* ou *caput rotare*. Sur quoi ils disent que, *in caput saltare*, c'étoit danser sur sa tête, ce qu'ils faisoient en pliant les pieds & les bras d'une maniére qui me paroît inconcevable, & qui ne convient point à la Pyrrhique dont Homére a voulu parler. Le *caput rotare*, disent les autres, marque une Danse Limphatique ou de fureur, dans laquelle entroient les Prêtres de Cybéle, & qui leur faisoit tourner la tête comme une toupie, ou qui les faisoit danser en tournoyant sans cesse, comme font aujourd'hui parmi les Turcs les Dervis, lesquels ont une Danse sacrée, où ils tournoyent ainsi pendant un tems trés-considérable. C'est sans doute ce qui a déterminé l'Interpréte Latin d'Orphée, d'expliquer le mot grec ῥομβηταὶ dans l'Hymne des Curétes, par le mot *Vertiginatores*, au lieu de *caput rotantes*, on lit quelquefois *crinem rotantes*, en parlant des Corybantes; ce qui convient à la maniére dont ils portoient les cheveux, razant le devant de la tête, & coupant tout le tour en rond, à la façon des couronnes de Moines. Autrefois en France, dés qu'on étoit fait Chevalier, on coupoit ses cheveux à peu prés de la sorte, & on appelloit cela avoir les cheveux *rondés*. Mais toutes ces étymologies sont fort trompeuses, & c'est se donner une peine inutile, que de courir aprés. La Pyrrhique étoit une danse de Religion, mais dont il y avoit plusieurs espéces, & où il n'entroit point de fureur. Elle nous est encore aujourd'hui représentée par la Morisque qui en est une suite. Les Danses Lymphatiques & de fureur étoient aussi des Danses de Religion, mais qui n'étoient que du ressort de la Divination. Il est vrai que l'une & l'autre étoient personnelles aux Curétes & aux Corybantes: mais il faut prendre garde que ces mots ont une signification plus ou moins étenduë; car quelquefois ils signifient tous les différens états des personnes qui étoient à la suite de Bacchus & de la Mere des Dieux. Quelquefois ils ne signifient que des Prêtres de Bacchus & de la Mére des Dieux. Or, comme il y avoit différens états & différens exercices dans leurs Orgies, il ne faut pas croire qu'ils fussent toûjours en fureur, laquelle ne convient qu'à l'état, où on les suppose possedez de l'esprit d'Enthousiasme & de Divination.

quefois deux ou trois ensemble.

La seconde étoit celle qu'on nommoit χειρονομία ou la Danse des mains. C'étoit aussi une espéce de Pyrrhique, qu'Athénée † nomme Hyporchematique, parce que tout le Chœur y chantoit, & y dansoit, & qu'elle étoit commune aux hommes & aux femmes. Le mouvement dans celle-ci étoit plus violent, & consistoit dans une action véhémente des pieds & des mains, qui étoit toûjours conforme à la cadence. Lucien ¶ appelle les chants de certaines Danses, des Hyporchemes.

Instrumens de Musique.

Parmi la multitude des instrumens qu'on a inventez pour animer la Danse & la Musique, il est assez difficile de décider, quels étoient ceux de la premiére institution. Ils ont changé selon les temps, & selon le goût des Peuples. D'ailleurs ils ont eu de différens noms, & les mêmes noms peuvent avoir été donnez successivement à divers instrumens, qu'on peut avoir substituez aux premiers.

Ceux néanmoins qui caractérisoient les Orgies de Bacchus & de la Mere des Dieux, paroissent réduits à deux sortes, dont les Auteurs les plus anciens nous ayent donné connoissance.

L'un étoit une espéce de Tambour, appelé *Tympanum*, & l'autre une machine sphérique, nommée *Rhombos*, à cause de sa figure, & qui faisoit un certain bruit, lequel lui fit donner les noms de *Crotalum* & de *Crepitaculum*: C'est ce qu'Apollonius de Rhodes * nous explique dans ce passage: » Les Phrygiens

† *Athen. Lib. 14. p. 631.* ¶ *Lucian. de Saltat.*
* *Apol. Rh. Lib. 1. v. 1138.*

» prirent de-là occasion d'établir à perpétuité » l'usage d'appaiser la Déesse Rhéa avec le » Rhombe & avec le Tympanum. Il y avoit aussi un autre instrument fort célébre dans l'Antiquité, appellé χελυς à χελώνη une Tortuë. Il étoit de l'invention de Mercure, qui en fit présent à Apollon, duquel il reçût le Caducée en échange. Aratus * dit que Mercure changea ce nom de *Tortuë*, & ordonna qu'il seroit appellé la *Lyre*. Il étoit tellement consacré à la Religion, & sur tout à la Divination, que Nonnius a feint dans ses Dionysiaques, que la Lyre Céleste prédit d'elle-même, & sans être touchée par aucune main, la victoire de Jupiter sur les Titans.

Enfin leur Danse étoit mélée, aussi bien que leur Musique, des acclamations de *Ie*, *Hies*, *Evæ*, *Sabæ*, *Atte*, *Evoe*, *Evohe*, & de toutes les autres qui sont connuës sous le nom générique de l'Evasme des Bacchantes, dont on trouve des autoritez dans tous les Auteurs.

Il me semble avoir déja si bien dépeint nos Sauvages dans ce que je viens de decrire des Sacrifices & des solemnités des Anciens, que je ne croirois pas avoir besoin d'ajoûter rien davantage, si je parlois à des gens de qui ils fussent un peu connus.

La passion de tous les Sauvages la plus marquée, c'est la Guerre. Le grand Esprit, le Ciel, le Soleil, qui sont leur Divinité commune, sont aussi pour eux le Dieu des combats; c'est lui qu'ils invoquent dans toutes leurs expéditions militaires, & à qui ils recommandent tout le succez de leurs entreprises.

L'*Aireskoui* des Hurons, & l'*Agriskoue* des Iroquois, est tellement le Dieu des Guerriers,

* Aratus Φαινομ. v. 268. † Nonn. Dionys. 1. v. 256.

qu'ils ne se servent presque point d'autre nom dans leurs invocations, quand ils ont levé la hache, & que c'est principalement en cette occasion qu'ils les invoquent sous ce nom. J'ai déja dit, que je croyois que c'étoit le Mars de la Thrace, connu des Grecs sous le nom d'Αρης. Il n'y a qu'un trés-petit changement à faire dans le mot *Areskoui*, pour le réduire à celui d'*Ares*, la finale *oui* ne se prononçant presque pas par les Hurons; desorte qu'il ne reste qu'*Aresk*, dont ils font sifler la derniére lettre. Les Grecs à qui ce mot étoit étranger, auront retranché le *k* qui leur aura paru trop rude. Ce changement aura été moins difficile que celui du même mot *Ares* en celui de *Mars*, en ajoûtant une *m* au commencement, à cause de l'Euphonie, & faisant une crase, laquelle retranche l'*e* entre la lettre *r*, & la lettre *s*.

Cette conjecture paroîtra d'autant plus probable, que le verbe grec Αρεγω qui signifie porter du secours à la Guerre, faire la guerre, vient de la même racine que le mot Αρης & se trouve dans la Langue Iroquoise avec la même signification; le verbe *Aregouan* voulant dire faire la guerre, & se conjuguant de cette maniére, *Garego*, *Sarego*, *Harego*, je fais, tu fais, il fait la guerre, &c. La preuve est d'autant plus sensible, qu'il n'y a dans la Langue Iroquoise que sept ou huit mots tout au plus qui se trouvent aussi dans la Langue Grecque, mais qui sont tellement caractéristiques dans cette derniére, qu'on peut presque demontrer qu'elle les a adoptez des Langues Barbares avec lesquelles elle n'a aucune analogie, comme je le dirai plus au long dans le dernier Article.

De ce nom *Areskoui* ou *Are*[illegible] que les Per-

ples de Thrace donnoient à leur Dieu des Armées, les Anciens avoient formé le nom *Areïa*, qui fut celui de la Thrace dans les premiers temps, selon la remarque d'Estienne*. Il est probable cependant, que ce n'étoit que le nom de la Thrace Asiatique, ou même seulement de ceux de ces petits Peuples de l'Asie Mineure, qui se servoient du nom d'*Arés*. Strabon† fait mention de deux Provinces dans l'Asie, qu'il ne faut pas confondre en une seule, ainsi que Casaubon § l'a fort bien remarqué dans ses notes sur cet Auteur. L'une est nommée *Areïa*, qui étoit dans le Mont Taurus, & l'autre *Areiana*, dont les Peuples se soûlevérent contre Alexandre. Cette derniére étoit une Province trés-vaste, mais trés-déserte, entre les Portes Caspiennes, la Perse, la Carmanie & la Gédrosie. C'étoit sans doute le même Peuple de Thrace, qui avoit conservé son premier nom, & qui des extrémitez de la Lycie, où commence le Mont Taurus, s'étoit glissé des deux côtez de cette chaîne de montagnes, & s'étoit ensuite divisé en plusieurs branches, dont les deux principales avoient formé ces deux Provinces, lesquelles étoient voisines & limitrophes. Ce qui sert encore à fonder ma conjecture sur cela, & sur le mot *Ares*, c'est que les noms d'un Peuple de l'Areïane, des fleuves de l'Arie, & de la Ville Capitale de cette Province, sont des noms Iroquois, ausquels il n'y a nul changement à faire que dans le dernier de ces noms, où il faut transposer quelques lettres, laquelle transposition n'altére presque point le mot, ainsi que je le montrerai dans l'Article de la Langue, où je

* *Stephan. de Urbib. Θοάκη.* † *Strab. Lib. 15.*

§ *Casaubon, Comm. & Castig. in Lib. 14. Strab. p. 206.*

renvoye ces étymologies, aussi bien que mes conjectures sur l'Arioch Roi de Pont, qui fut l'un des quatre Rois qu'Abraham vainquit, aprés qu'ils eurent vaincu eux-mêmes les cinq Rois des Villes criminelles, que Dieu consuma par le feu du Ciel.

Avec le même Dieu des Armées, & le même Esprit des Peuples de Thrace, nos Iroquois & généralement tous les Sauvages, conservent encore le même caractére dans leurs Sacrifices, dans leurs Festins, dans leurs Danses, dans leur Musique, dans leurs Acclamations, & dans les Instrumens dont leur Musique est soûtenuë.

Leur forme de Sacrifice ne différe absolument en rien de celle que nous a décrit Apollonius de Rhodes. Ce sont les cuisses d'un Chevreüil, d'un Ours, ou de quelque autre Bête sauvage que ce soit, qu'ils jettent au feu, qu'ils couvrent, & qu'ils arrosent de graisse, priant le Soleil d'accepter cette offrande, d'éclairer leurs pas, de les conduire, & de leur donner la victoire sur leurs ennemis; de faire croître les bleds de leurs campagnes, & de leur faire avoir une chasse, ou une pêche heureuse, accompagnant ces sortes d'Harangues de figures & de Métaphores, dont leur style de conseil est rempli, & qui portent avec elles tout le goût de l'Antiquité.

Le Festin, le Chant & la Danse, sont aussi toûjours de la partie dans les solemnités des Sauvages: mais comme je dois en faire une description assez ample dans l'Article de leur Gouvernement, où je parlerai fort au long de leurs Assemblées, je remets à cet endroit à en faire sentir la conformité avec les Festins, les Danses, le Chant, & les Acclamations des Anciens. Je me contenterai seulement ici de

montrer cette conformité avec leurs instrumens de Musique.

Ils sont absolument les mêmes qu'Appollonius de Rhodes nous a dépeint. Ils ont une sorte de Tambour, qui répond au Tympanum des Prêtres de la Déesse de Phrygie, & qu'on voit souvent dans les Monumens anciens entre les mains de Cybéle. Ils ont aussi une Machine Sphérique, qui n'est point différente du Rhombe.*

† « Le Tambour, dit le Pere le Jeune, est » de la grandeur d'un Tambour de Basque. » Il est composé d'un cercle large de trois ou » quatre doigts, & de deux peaux étenduës » bien roides de part & d'autres; ils mettent » dedans de petites pierres, ou petits cail- » loux,

* Le Rhombe & le Rhomboïde dans la Géometrie, sont des figures parallelogrammes La premiére a quatre côtés égaux, & composez de lignes égales paralléles, deux angles opposez aigus, & deux autres obtus. La seconde est aussi quadrangulaire. Ses angles opposez sont égaux, & ses côtés opposez égaux & paralléles; mais dont il y en a deux plus grands, & deux autres plus petits. C'est peut-être à cause de cela, que quelques Sçavans se sont persuadez, que le Rhombe dont les Anciens se servoient dans les usages de Religion, étoit aussi une figure quadrilatére, dont les côtes étoient égaux, selon cette définition qu'en donne Calépin: *Rhombuc græca vox est significans figuram tetrapleuron, id est quadrilateram, cujus latera omnia sum æqualia, anguli verò obliqui. Utebantur eo maleficæ mulieres ad deducendam Lunam.* Il est vrai qu'il y en avoit de figure quarré, ou de quarré long, & j'en ai fait graver un; mais la figure la plus commune du Rhombe, étoit sphérique. En effet on appelloit Rhombe le Turbot dont la figure est ronde, & la Toupie dont la figure est aussi ronde, & le mouvement turbinaire. L'Interpréte Latin d'Orphée a expliqué le mot ῥομβηταὶ dans l'Hymne des Curétes par celui de *Vertiginatores*, faisant peut-être autant allusion à la figure du Rhombe, qu'à l'esprit de fureur, qui faisoit tournoyer les Corybantes. Je croirois cependant le mot ῥομβηταὶ mieux expliqué par *Rhombum versantes, agitantes.*

† *Relation de Canada pour l'an 1634. ch. 4. p. 66.*

» loux, pour faire plus de bruit. Le diamé-
» tre des plus grands Tambours est de deux
» palmes, ou environ. Ils ne battent point
» comme on fait en Europe; mais ils le tour-
» nent & l'agitent pour faire bruire les cail-
» loux qui sont dedans, ils en frappent la
» terre, tantôt du bord, tantôt quasi du
» plat.

Quelquefois leur Tambour est comme une maniére de Tymbale, faite d'une peau bien tenduë sur une Marmitte, ou sur une chaudiére. Souvent ils se contentent de battre sur une peau séche de castor, laquelle sert de récompense à celui qui en a joüé.

* Les Brésiliens font leur Rhombe d'un certain fruit qu'ils nomment *Maraca*, qui est de la grosseur d'un œuf d'Autruche. Ils percent l'écorce de ce fruit lorsqu'il est sec; & l'ayant vuidé, ils le remplissent de petites pierres, ou bien de grains de leur bled d'Inde. Ils en bouchent les ouvertures, en passant au travers un bâton d'un pied & demi de long, qui leur sert à le tenir, & à l'agiter; enfin ils l'ornent de plusieurs belles plumes de diverses couleurs.

† Thévet, Hierôme Staad, & le Sieur de Léri, qui nous ont donné les premiéres Relations des Mœurs des Brésiliens, ¶ paroissent persuadez que ces Peuples regardent ces *Maraca* ou *Tamaraca*, comme un espéce de Divinité: qu'ils les honorent d'un culte religieux: § qu'ils s'en servent dans toutes les occasions où la Religion a quelque part: que chaque ménage a le sien, à qui il offre constamment

* *Jean de Lery, Hist. du Brésil, ch. 16.*
† *Trévet, Cosmogr. Univ. tom. 2. p. 925.*
¶ *Hiéron. Staad. Hist. Bræsil, cap. 23.*
§ *Jean de Lery, ch. 15.*

des offrandes ; & ſur-tout que leur uſage eſt tellement conſacrée à la Divination, que ces Sauvages ſemblent croire que ces *Maraca* ſont le ſiége, & le lieu de la réſidence de l'eſprit qui les inſpire, & qui de-là leur parle d'une maniére claire, diſtincte, & leur fait ſçavoir toutes ſes volontés. Les Anciens avoient de la même maniére un reſpect religieux pour le Siſtre d'Iſis. Pour la Lyre d'Appollon, & pour le Rhombe de la Déeſſe de Phrygie; parce qu'ils étoient les Symboles, par leſquels ces Divinités étoient véritablement repréſentées. Le Siſtre, le Rhombe, la Lyre, étoient auſſi ſpécialement conſacrez à la Divination, ainſi que je l'ai obſervé ci deſſus plus particuliérement de la Lyre. Enfin, pour montrer une plus grande conformité de ces *Maraca* avec le Siſtre d'Iſis, c'eſt qu'il n'y en a preſque point où ils ne peignent la figure d'un croiſſant, qui étoit le Symbole le plus marqué de cette Déeſſe.

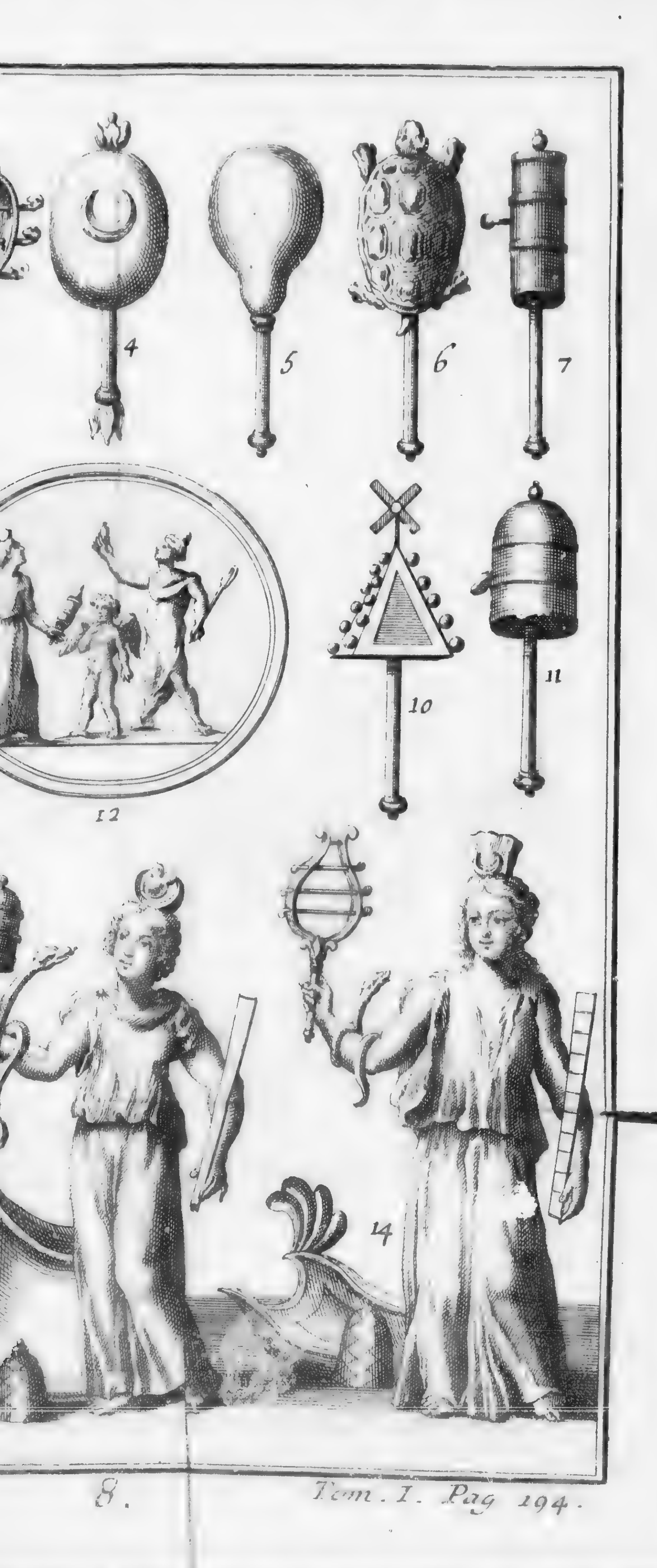
Le ſon que rend cet inſtrument, eſt ſemblable à peu prés, dit le Sieur de Léry, à celui que feroit une veſſie de cochon pleine de pois. Il eut pû trouver une reſſemblance plus parfaite & plus propre, avec certains joüets qu'on fait encore en Europe pour divertir les enfans. J'ai fait graver un Siſtre, que j'ai trouvé ſur un Monument ancien, qui y revient, excepté qu'il eſt d'une figure quarrée. J'ai vû un autre Siſtre plus ſemblable encore entre les mains de la Déeſſe *Clatra*, qui eſt une Iſis, ainſi que le témoignent le ſerpent qu'elle a autour du bras droit, & la meſure de l'inondation du Nil qu'elle tient de la main gauche. Ce Siſtre m'a paru trés-ſingulier & trés curieux à cauſe de cette conformité. Cette Figure ſe trouve dans les Antiquités de

r usage est
on, que ces
Maraca sont
de l'esprit
parle d'une
ir fait sça-
ens avoient
gieux pour
pollon, &
Phrygie;
, par les-
tablement
, la Lyre,
ez à la Di-
é ci dessus
e. Enfin,
formité de
est qu'il n'y
ent la figu-
symbole le

est sembla-
y, à celui
pleine de
blance plus
ains joüets
divertir les
, que j'ai
qui y re-
re quarrée.
ble encore
, qui est
le serpent
la mesure
de la main
s-singulier
onformité.
iquités de




1
2
3
4
8
9
12
13
8.



8.

Tom. I. Pag 194.



Spon, * à
que, grav
dit être à I

† Le R
a donné u
différente
en particu
rend poin
n'est qu'il
meilleur
Déesse e
Isis, ainſ

Pour c
faudroit
mais que
pour le fa
couvrir c
connoiſſa
que la vra
le que M
ce Siſtre
fortifie m
Spon, c
Flamand
de celui
dont j'ai
re de Rh
repréſen
connoîtr
Planche
pag. 31
une mac
d'un bât
main dr
Il aura é

* Spon in
† Antiqu

Spon, * & est prise d'un Monument Etrusque, gravé sur une planche d'airain, qu'il dit être à Rome *apud Phalerios*.

† Le R. P. Dom Bernard de Montfaucon a donné une figure de la Déesse *Clatra*, un peu différente de celle qu'en a donné M. Spon, & en particulier il en a changé le Sistre. Il ne rend point de raison de ce changement, si ce n'est qu'il prétend l'avoir fait graver sur un meilleur dessein. Il croit aussi que cette Déesse *Clatra* est une Diane, & non pas une Isis, ainsi que M. Spon l'avoit pensé.

Pour décider entre ces deux Auteurs, il faudroit avoir l'original devant les yeux : mais quelques soins que je me sois donné pour le faire chercher à Rome, on n'a pû découvrir ce Monument, ni en avoir aucune connoissance. Je suis néanmoins persuadé que la vraïe figure du Sistre de *Clatra*, est celle que M. Spon nous a répréſenté, & que ce Sistre est le Rhombe des Anciens. Ce qui fortifie ma conjecture, c'est ce qu'ajoûte M. Spon, qu'encore aujourd'hui en langage Flamand, on appelle *Clater*, d'un nom tiré de celui de la Déesse, ces joüets d'enfant, dont j'ai déja parlé, qui étoient une maniére de Rhombe. Le Pere de Montfaucon en a représenté ailleurs une autre figure sans la connoître. Ce Rhombe est à la figure 1. de la Planche 28. du Tome 2. laquelle répond à la pag. 314. c'est, dit le Pere de Montfaucon, une machine ronde comme un Globe, percée d'un bâton que le Dieu Anubis tient à la main droite, avec un Caducée à la gauche. Il aura été facile à ceux qui ont tiré le dessein

* *Spon in Miscell. Erudit. Antiquit. Sect. 3. p. 87.*
† *Antiquité expliquée, tom. 2. plan. 53. p. 166.*

de la figure de la Déesse *Clatra*, de se tromper au sujet de ce Sistre qu'a donné le R. P. de Montfaucon, comme on peut s'être trompé par raport à celui d'Anubis. Car, dans la même planche que je viens de citer, on voit un Anubis, *Figure 6.* dans la même attitude, que celui de la Figure premiére ; mais dont le Sistre, au lieu de représenter un Globle ceintré, tel qu'étoit le Rhombe, n'est qu'un Sistre ordinaire, c'est-à-dire, une espèce de cercle avec des barres de traverse, dont on voit ailleurs plusieurs exemples. Car il suffit, pour prendre l'un pour l'autre, de se contenter de tracer les principales lignes, les lignes extrêmes, sans graver celles qui peuvent marquer de la convexité.

Je ne sçais point au reste, d'où vient que le R. P. de Montfaucon dispute à M. Spon, que sa Déesse *clatra* soit une Isis. Il est certain que tous les Symboles de cette Figure lui conviennent ; le Sistre, le Serpent, la fleur de *Lotos*, la pomme de pin, la proüe de Vaisseau, & le bâton qu'elle tient de la main gauche, que M. Spon conjecture fort bien être une mesure de la cruë des eaux du Nil. L'unique Symbole qui pût caractériser Diane, c'est le croissant que *Clatra* a sur la tête, & la position de son simulachre à côté de celui du Soleil; mais, selon le témoignage de Diodore de Sicile, * on mettoit sur la tête d'Isis un croissant, ou bien des cornes, parce que cette Divinité, chez les Egyptiens, représentoit la Lune, laquelle se montre souvent sous cette forme dans ses diverses phases, & parce que le Bœuf lui étoit consacré en Egypte. Ainsi il est évident que la Figure donnée par M. Spon, réprésente Osiris ou le Soleil, d'une

* *Diod. Sic. Bibl. Lib. 1. p. 7.*

part, & Isis ou la Lune, de l'autre. Il est vrai que l'Osiris & l'Isis des Egyptiens, sont l'Apollon & la Diane des Grecs; mais le Siltre & les Symboles ont plus de rapport aux Divinités Egyptiennes, qu'à celle des Grecs, lesquelles ne sont pas accompagnées d'ordinaire de tant de figures énigmatiques.

* Le Pere Kirker ne sçachant pas ce que pouvoit être le Globe ceintré qu'on voit entre les mains d'Anubis, s'est persuadé que c'étoit une Sphére, & a changé cette figure en Sphére; de maniére que le bâton de traverse paroît dans toute la longueur du Globe, au lieu qu'il est caché par le Globe, dans Montfaucon & dans Boissard; mais ce Pere étoit sur ce point dans une grande illusion.

Les Iroquois & les autres Sauvages de l'Amérique Septentrionale, font leur Rhombe de deux maniéres. Les nôtres nomment l'une & l'autre *Astaouen*, & ceux de la Langue Algonquine, *Chichikoué*. La premiére est une Calebasse ronde, ou en poire; & la seconde est une Tortuë séche & vuidée proprement sans endommager la tête, la queuë, les pattes, & la peau de cet animal, qui unit les deux écailles; de sorte qu'elle paroît entiére. Ils remplissent le vuide de ces Calebasses, ou de cette Tortuë, de quelques grains de leur porcelaine, & les enchâssent dans un bâton, ainsi que les Brésiliens en usent pour leur *Maraca*, & s'en servent pour la même fin.

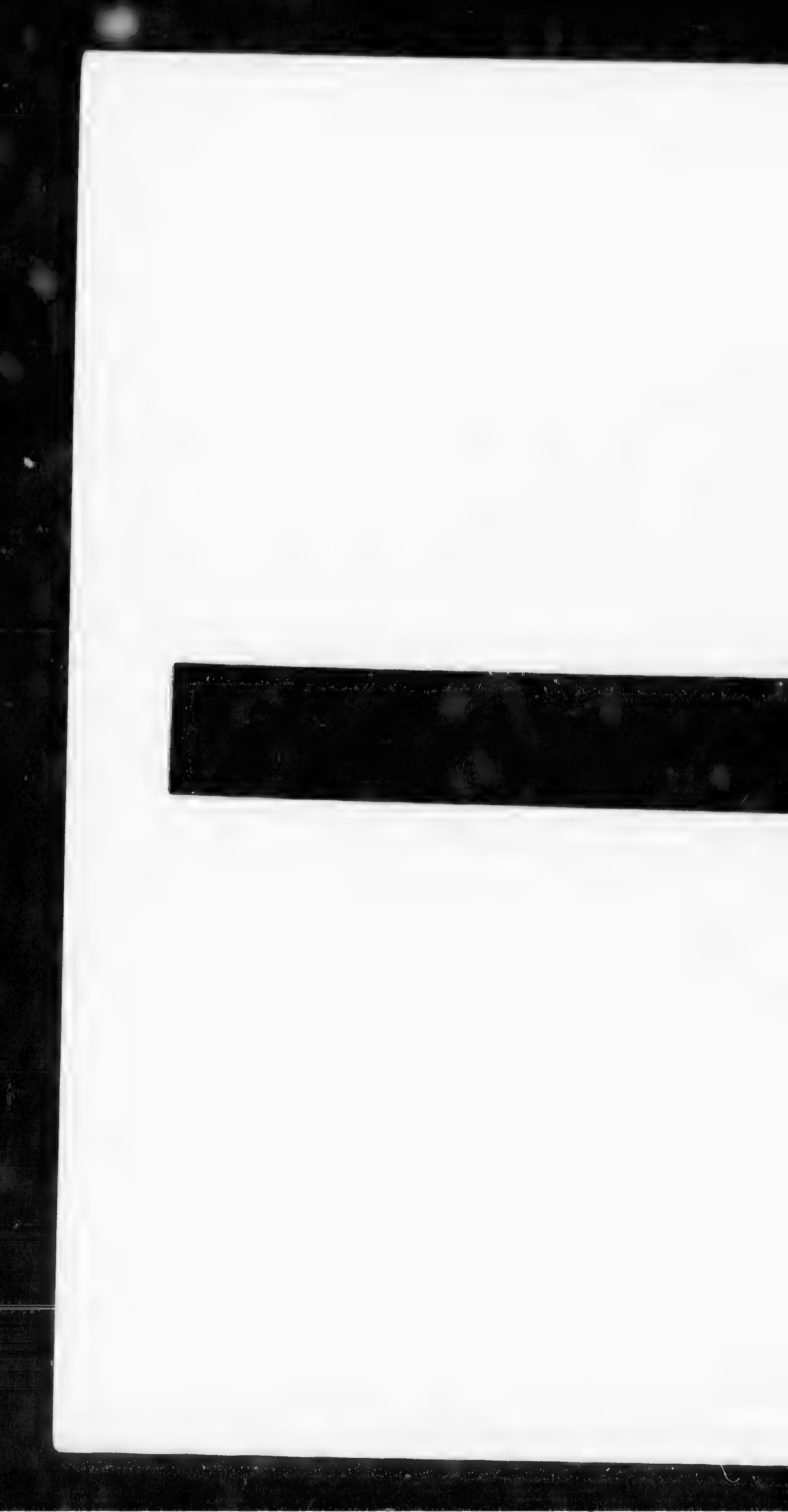
Il y a beaucoup d'apparence que cette Tortuë de nos Sauvages est la même, que la *Testudo* des Poëtes, où la Lyre d'Apollon. Mer-

* *Kirker Obelis. Pamph. Montfaucon loco citato. Boissard tom. 4. Ant. Rom.*

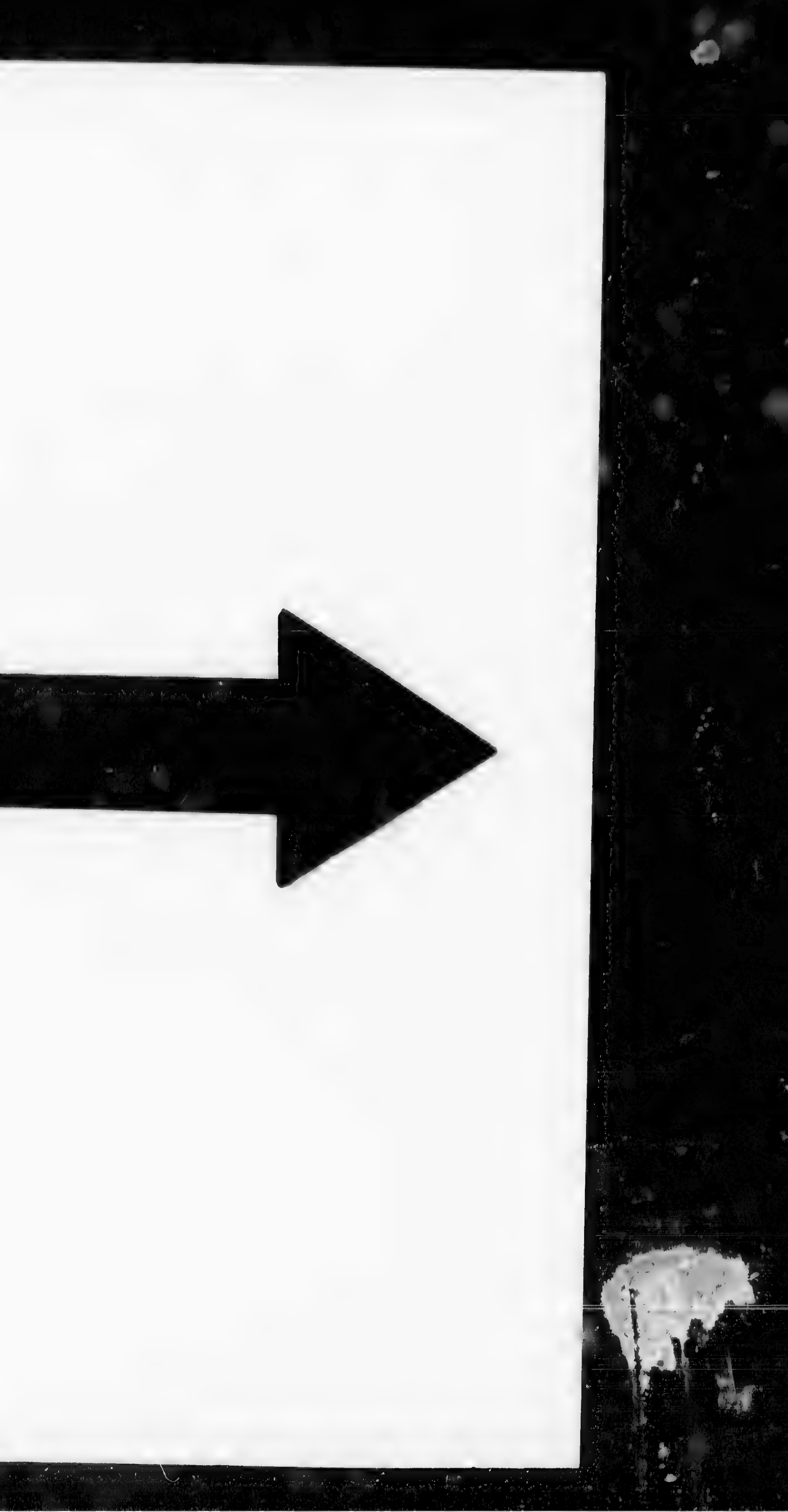
cure fut l'Inventeur de la Lyre, selon la fable; il y a sur cela différentes versions. La plus suivie est celle qui porte, que les eaux du Nil s'étant retirées dans leur lit, Mercure trouva sur ses bords une Tortuë séche, dont les nerfs étant restez tendus sous la peau & sous l'écaille, rendirent un son lorsque Mercure la prit, & la toucha; ce qui lui donna occasion d'en faire un instrument de Musique, qu'on a depuis appellé la Lyre. On conçoit bien aisément, comment les Viscéres desséchez dans le corps d'une Tortuë, peuvent avoir rendu un son semblable à celui que rendent les pepins dans un fruit sec, ou bien les grains de porcelaine, & le bled d'Inde dans la Tortuë de nos Sauvages; mais il paroît inconcevable, que les nerfs ayant pû rester tendus dans le corps de cette Tortuë sous l'enveloppe de sa peau & de ses écailles, de maniére que cela pût inspirer à Mercure la pensée d'en faire un violon, ou un autre instrument semblable. La Lyre Céleste * étoit

* La Lyre Céleste étoit représéntée sous la figure d'une Tortuë de Mer entiére, dont la tête étoit tournée vers l'Eclyptique, ce qui lui a donné lieu à lui donner les noms d'*Aquila Marina*, ou de *Vultur cadens*. Joseph Scaliger, sur le 5. Livre de Manilius, pag. 579. a une note fort étenduë sur la forme de la Lyre des Anciens. Il avouë qu'elle étoit extrêmement différente de celle qu'on voit sur quelques antiques entre les mains d'Arion & d'Hercules Musagétes. Il donne ensuite une explication de la Lyre & de ses parties, telle qu'elle est dans Homere, ou pour mieux dire, dans l'Auteur de l'Hymne à l'honneur de Mercure, lequel, d'une Tortuë de montagne vuidée, & couverte d'un parchemin, en fait un instrument de Musique, peu différent d'un violon; au lieu, dit-il, qu'Hygin parlant de la Lyre Céleste, décrit une Tortuë marine entiére avec ses écailles, sa tête & ses pattes, autrement ses aîles ou ses nageoires. Ce qu'on peut penser sur ces différences, c'est que, selon le proverbe *facile est inventis addere*, on aura ajoûté à la Lyre, si bien



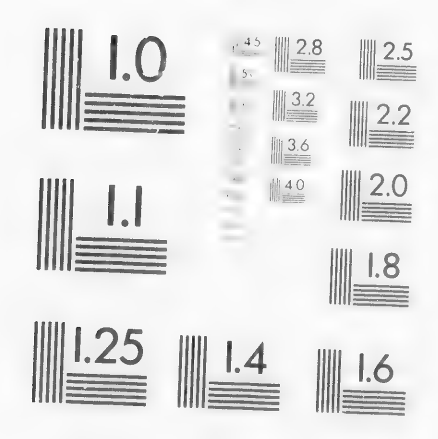


[redacted]



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

ANSI and ISO TEST CHART No. 2







9.

peinte d
la figure
core sur
sur quel
Muses, &
Tortuë e
ici une
ou jongl
grand v
Recollet
un Merc
mation
que le M
Anciens
& que
Langue
Mais
même c
les Sistr
toient p
au son
dire, q
Poëtes
ter si
férieure
de Vill
l'invoq
& leurs

qu'elle au
est celle q
nos Sauv
des, & c
de l'Hym
de cette
cordes en
des derni
ques entr
Musagét
a Pezro

peinte dans les Globes Astronomiques sous la figure d'une Tortuë entiére. On voit encore sur quelques monumens antiques, & sur quelques médailles à côté de la tête des Muses, & aux pieds de Mercure une figure de Tortuë entiére pour désigner la Lyre. J'ajoûte ici une figure d'un Sauvage Huron, devin ou jongleur de profession, gravée à la tête du grand voyage des Hurons du Frere Sagard Recollet, laquelle ne ressemble pas mal à un Mercure. Cela pourroit servir de confirmation de ce que j'ai dit, à ceux qui sçavent, que le Mercure, l'Anubis, * ou l'*Hermés* des Anciens, n'étoit autre chose qu'un Devin; & que le mot *Hermes* signifie un Devin en Langue Celtique.

Mais si cette Tortuë des Sauvages est la même chose que la Lyre d'Apollon; la Lyre, les Siltres & le Rhombe des Anciens, n'étoient pas différens les uns des autres, quant au son & à l'effet. Qu'il me soit permis de dire, que si c'étoit la Lyre d'Apollon, les Poëtes ont bien perdu leur tems à nous vanter si ' rt sa Musique, laquelle étoit bien inférieure à celle du plus misérable Ménêtrier de Village. Ils n'ont pas moins de tort de l'invoquer avec ses Muses, si leurs chansons & leurs cris de *Hie*, *Evohe*, *&c.* n'étoient auſ-

qu'elle aura été changée. La Lyre de la premiére institution est celle que dépeint Hygin, & dont se servent aujourd'hui nos Sauvages. On ajoûta au corps de cette Tortuë sept cordes, & on en fit un violon : c'est celle que décrit l'Auteur de l'Hymne à l'honneur de Mercure. Enfin on ôta le corps de cette Tortuë comme inutile, & il ne resta plus que les cordes enchâssées dans une espece de cadre ; & c'est la Lyre des derniers temps de l'Antiquité, qu'on voit sur les Antiques entre les mains d'Apollon, d'Arion, & d'Hercules Musagétes.

* *Pezron, Antiq. des Celtes, p. 392.*

si que les *Hé, Hé, Eoué*, que nos Sauvages tirent du fonds de leurs gosiers ; car certainement je ne sçache pas au monde de Musique plus détestable.

Les Caraïbes se servent encore de conques marines pour donner le signal & assembler leur monde, telles qu'on les represente entre les mains des Tritons, & telles que celle dont se sert Amycus dans Théocrite, * pour appeller les Bébryciens, lorsque les Argonautes abordent sur ses terres ; ils se servent aussi de cornets à bouquin, tels qu'on les voit peints sur les Médailles entre les mains des Satyres ; & de grelots, comme ceux qu'on attache aux jambes & aux habits de Momus. Quelques-uns ont une espece de violon & des flûtes. Entre ces flûtes il y en a qui n'ont qu'un trou ; mais étant d'une grosseur inégale, on dit que plusieurs Sauvages joüant ensemble, forment divers tons d'une Musique assez gratieuse. Entre tous ces instrumens les plus respectables, & qui ont une connexion plus essentielle avec la Religion, ce sont ceux dont j'ai parlé d'abord.

Des Ministres de Bacchus.

Si nous considérons maintenant les Ministres de Bacchus, ou les différens états des Peuples de sa suite, nous y pouvons trouver encore des ressemblances qui paroîtront trés-justes. Je crois donc que les Muses, que les Poëtes supposent chastes & vierges, sont ce qu'étoient les Compagnes de Diane, & les Vestales Romaines & Amériquaines : Les Bacchantes, les Ménades, étoient les femmes ordinaires, qui faisoient aussi leur partie

* *Théocrit. Idyll. 22. v. 67.*

dans les Orgies, ainsi que le commun peuple : nous avons déja trouvé aux Corybantes leurs semblables dans ceux qui font profession de renoncer aux droits de leur sexe. Orphée, Eumolpe, Thamyris & les autres Devins s'accordent fort bien avec nos Jongleurs, dont nous allons donner bien-tôt une plus ample connoissance. Les Silénes avancez en âge, & qu'on apelle les Nourriciers de Bacchus, representent nos vieillards, & sur-tout ceux qui étoient chargez d'instruire la jeunesse dans les Initiations des Orgies : Les Satyres & les Curétes, à qui le soin étoit commis de danser la Pyrrhique, & qui étoient distinguez par un âge moins avancé & moins sage, étoient ce que sont nos Guerriers.

Il y a encore des Peuples en Amérique qui rasent leurs cheveux sur le devant de la tête, & qui les coupent en rond par derriére d'une oreille à l'autre, comme les Curétes & les Corybantes. Enfin le reste de l'attirail de Bacchus leur convient encore. L'image en est toute naturelle dans ce nouveau monde. Mais ceci se fera sentir beaucoup mieux dans la suite de l'Ouvrage. Aprés avoir exposé ce qui étoit du culte public, entrons dans les Mystéres, qui sont sans contredit ce qu'il y a de plus difficile à développer.

Des Mystéres.

Les Mystéres étoient ce qu'il y avoit de plus respectable dans la Religion des Anciens, c'étoit aussi ce qu'il y avoit de plus caché ; ainsi que le porte le nom même de Mystére. On ne les révéloit qu'à ceux qui s'y faisoient initier, & qui passoient par toutes

les épreuves ; en les leur révélant, on exigeoit d'eux un secret inviolable, & on les lioit par des sermens si redoutables, que les impies même n'étoient pas assez hardis pour les violer ; & que s'il s'en trouvoit d'assez téméraires pour le faire, ils avoient dés-lors à craindre la justice des Dieux & des Hommes ; ils devenoient dans ce moment un objet de l'horreur publique, en sorte qu'on n'eût osé les fréquenter, beaucoup moins se mettre en voyage, ou vivre avec eux sous le même toit, dans la crainte d'être enveloppé dans la vengeance que les Dieux en devoient prendre.

Les plus célébres de ces Mystéres parmi les Anciens, étoient compris dans les Orgies d'Isis & d'Osiris en Egypte ; de Bacchus & de la Mére des Dieux dans la Thrace ; d'Atys & de Cybéle en Phrygie ; de Venus & d'Adonis en Chypre & en Phénicie ; de Cerés à Eleusine, de Diane en Scythie ; du Dieu Mithra chez les Perses, des Cabires dans la Samothrace, des Telchines à Rhodes, de Jupiter en Créte, & de Minerve à Athénes, &c. Mais, comme j'ai déja dit, qu'originairement c'étoit par-tout chez les différentes Nations la même Divinité, & le même fonds de Religion, ainsi que je viens de le montrer dans ce que je viens de dire du Culte public : c'étoit aussi à peu prés les mêmes Mystéres cachez & les mêmes Initiations ; de sorte que je puis dire de tous en general, ce que dit * Diodore de Sicile, des Mystéres d'Isis & d'Osiris, de Bacchus & de Cerés. » Les Initiations, ou les Mystéres » d'Osiris, sont les mêmes que ceux de Bac- » chus, & ceux d'Isis sont entiérement sem-

* *Diod. Sic. Lib. 1. p. 60.*

» blables à ceux de Cerés, en ſorte qu'il n'y » a de différence que dans le nom. » Je ne répéterai point ce que j'ai déja dit du ſentiment de Strabon, qui les confond tous enſemble.

Les Initiations aux Myſtéres étoient une Ecole pratique de Religion & de vertu, inſtituée par les Anciens, pour apprendre aux hommes à vivre ſelon les principes de la raiſon & de la ſageſſe. Telle eſt en effet l'idée que nous en donne Cicéron *, quand il dit, que par les Myſtéres, les mœurs farouches des hommes ſont adoucies & civiliſées de la maniére qu'il convient pour le bien de la ſociété. C'étoit auſſi ſous la même idée d'une Ecole, que les Saints Péres eux-mêmes répréſentoient les Myſtéres de la Religion Chrétienne, lorſque parlant devant les Cathécumenes, qui commençoient à ſe faire inſtruire, & à qui ils ne vouloient pas révéler ces Myſtéres, que la prudence les obligeoit de tenir encore cachez, pour ne pas les expoſer à la prophanation des Payens; ils ne s'expliquoient qu'à mots couverts, ne faiſant qu'indiquer à ceux qui étoient déja inſtruits, ce qu'ils vouloient taire aux autres, & ſe contentant de dire, *les Initiés nous entendent*. Il n'y avoit en effet qu'eux ſeuls à qui on ne faiſoit myſtére de rien.

En ſe faiſant initier, il falloit, ce ſemble, oublier qu'on eût vécu juſqu'alors, comme ſi en effet toute la vie de l'homme, qui n'eſt pas guidée par la Religion & par la ſageſſe,

* *Cicero, Lib. 2. de Legib.* 2. Myſteriis ex agreſti immanique vita exculti ad humanitatem, & mitigati ſumus. Initia, ut appellantur, ita revera principia vitæ cognovimus. Neque ſolum cum lætitia vivendi rationem accepimus, ſed etiam cum ſpe meliore moriendi.

ou qui avoit été trop dépendante des sens & des préjugez de l'enfance, n'étoit pas, à proprement parler, une vie, & n'en méritoit pas le nom. C'est ce que noûs signifie le terme même d'*Initiation*, c'est-à-dire, *le principe, le commencement, & l'entrée de la vie*, ainsi que Cicéron s'en explique dans l'endroit que j'ai cité. Il falloit commencer sur nouveaux frais, & compter pour rien tout le passé, qui n'avoit pas été animé de la vie de l'esprit.

Les Initiations aux Mystéres étant donc une Ecole, devoient renfermer tout l'essentiel & tout l'esprit de la Religion, dont ceux qui n'étoient pas initiez, ne voyoient que l'écorce & les dehors : c'est-à-dire, qu'elles renfermoient une explication de toute leur Théologie symbolique, & de toute la Mythologie payenne : une exposition de tous les principes de la Morale, qui devoit regler la vie des hommes, & de la fin qui leur étoit proposée comme le motif, & comme le terme de cette étude pénible, & de la pratique constante de tous les devoirs, où cette Morale les assujettissoit.

Ce qu'on doit observer dans les Mystéres.

Il se présente donc à examiner sur ce plan, trois ou quatre choses dans les Initiations des Mystéres de Bacchus, & de la Mére des Dieux. La premiére, ce sont les Symboles qu'il nous importe de bien entendre, parce qu'ils renferment tout l'esprit des Mystéres. La seconde, ce sont les épreuves des Initiations, qui nous conduiront à une plus ample connoissance de leur morale ; & la troisiéme enfin, ce sont les Mystéres de la

Theürgie, qui avoient comme un double objet, ou une double fin, dont l'une concernoit la communication des esprits dés cette vie, dans les secrets de la Divination; & l'autre portoit ses vûës jusques sur l'état de l'ame aprés la mort.

Des Symboles des Mystéres.

La Théologie symbolique avoit comme deux parties: l'une Physique, & l'autre Historique. La prémiére regardoit la Divinité dans son essence, dans ses attributs, & dans ses effets, par où sa toute-puissance se manifeste aux hommes. La seconde renfermoit, comme dans un corps d'histoire ou de fables, certains évenemens, certains faits importans où la Religion avoit part, & qui concernoient, ou la manifestation des Dieux aux hommes, ou l'histoire des hommes qui s'étoient le plus signalez par leur pieté envers les Dieux, au nombre desquels ils avoient mérité d'être mis.

Comme il s'est trouvé, parmi les Anciens même, des Sçavans, tels que Macrobe, qui considérant la Théologie par rapport à cette partie Physique, ont rapporté tous les Symboles & toutes les Divinités du Paganisme, au Soleil, ou à cet Estre supérieur, dont le Soleil n'est que le Hiérogliphe; il s'est trouvé aussi des Sçavans parmi les Modernes, qui ont rapporté à Moïse toute la Théologie Historique, & toutes les Divinités de la fable.

Le sçavant * M. Huet s'attache à prouver fort au long, dans sa Démonstration Evangélique, que Moïse étoit figuré dans la

* *Huet, Prop. 4. cap. 10.*

personne de tous les Dieux ; & Séphora son épouse, dans celle de toutes les Déesses. † Vossius de son côté prétend aussi, que Moïse étoit le Bacchus Arabique ou Indien, qu'il appelle *Osiri* ou *Liber*. Il le distingue de deux autres, dont il croit que le prémier étoit Mitsraïm ; & le second, un des plus célébres Capitaines des Egyptiens. Pour prouver ensuite ce qu'il avance, il compare l'Histoire de Moïse avec celle des Gentils de leur Dieu Bacchus.

L'un & l'autre de ces Sçavans ne manque pas d'apporter bien des raisons de convénance, qui ne sont pas toûjours concluantes à la vérité, dont quelques-unes même sont trop génériques ; mais qui dans leur tout sont assez plausibles, & font une espéce de conviction. M. Bochard*, dont la science n'est pas moins respectable que celle des deux autres, ajoûte aux raisons de Vossius de nouvelles similitudes, & de nouvelles preuves de ressemblance, qui semblent fortifier son opinion. Il n'est pas néanmoins de son sentiment. En effet, si l'on considére que les Israëlites, dont Moïse étoit le Conducteur, étoient généralement ennemis de toute la Gentilité : qu'aprés la mort de leur Législateur ils furent long-temps le fleau de leurs voisins, à qui ils ne se faisoient connoître que par des exemples de terreur, & par une hostilité qui n'épargnoit ni âge, ni sexe ; il est d'autant moins vraisemblable que ceux qui echappérent à leur glaive, ayent fait de Moïse une Divinité qu'ils ayent adoptée, que c'étoit alors la coûtume chez tous les peuples, qui avoient guerre les uns avec les autres, de charger

† *Vossius, Orig. & Prog. Idol. Lib. 1. cap. 30.*
* *Bochart. Geogr. Sacr. Lib. 1. cap. 18. col. 445.*

d'imprécations & de malédictions les Dieux Indigétes de leurs ennemis, bien loin d'en faire un objet de vénération.

S'il m'étoit permis de parler aprés de si grands hommes, je croirois effectivement qu'on pourroit dire, qu'il se trouve plusieurs traits caractéristiques dans l'Histoire de Moïse, que les Poëtes & les Historiens auroient pû adopter dans la suite du temps, & insérer dans la fable de leurs différens Bacchus, dont selon leur coûtume, ils confondent toutes les actions en un seul. Mais s'il y a des traits dans cette histoire fabuleuse qui conviennent à Moïse, il n'est pas le seul objet où tout se rapporte; & sans se donner beaucoup de peine pour la pénétrer, on y trouvera beaucoup de choses qui conviendroient encore mieux à Noé, à Abraham, à Joseph, & à beaucoup d'autres Législateurs particuliers, antérieurs à lui. Il en est encore moins le premier & le principal objet; ainsi supposé que les Poëtes ayent pris quelque chose de son Histoire, & qu'ils ayent voulu le figurer dans leurs fables, ils l'auront confondu lui-même avec quelque autre plus ancien, qui faisoit une sensation plus générale, & qui les touchoit de plus prés que lui.

Ce premier objet de la Théologie Historique, ce sont nos premiers Peres Adam & Eve, qui sont incontestablement les premiers Législateurs, qui avoient un droit bien fondé de prescrire des Loix, & de les faire observer. Ce sont eux, dis-je, qui sont désignez dans les Orgies, plûtôt que Moïse & Séphora. Je ne sçai si ce sentiment paroîtra particulier; mais il me semble bien fondé dans l'Antiquité, & dans le fonds même des Symboles & des Initiations des Orgies.

Saint Clement d'Alexandrie * dans son Exhortation aux Gentils, nous assure positivement que l'Evasme des Bacchantes regardoit Eve comme la Mere de tous les hommes; cette Eve qui fut séduite par le serpent infernal, & qui entraîna avec elle la perte de toute sa postérité. Voici ses paroles: » Ils célébrent, » dit-il, Dionysius Mœnole dans les Orgies » de Bacchus; ils entrent dans une espéce d'en- » thousiasme & de fureur de Religion, en » mangeant des chairs toutes cruës; ils ont la » tête couronnée de serpens, en faisant le » partage de ces viandes coupées, & ils font » retentir dans leurs éjulations le nom d'Eve; » cette Eve par qui l'erreur & le péché sont » entrez dans le monde. Le Symbole même » des Mystéres Bacchiques c'est le serpent ini- » tié: & si l'on veut pénétrer la force du ter- » me Hébreu, le mot *Heve*. prononcé avec » une aspiration forte, signifie la femelle du » serpent.

Saint Clement d'Alexandrie ne nous dit point où il a puisé cette doctrine; mais il semble la supposer comme connuë, & tirée du fond même des Mystéres. En effet, les Orgies de la Mere des Dieux conviennent parfaitement à cette Eve, que l'Ecriture nomme *la Mere des vivans* †, & qu'on peut aussi appeller *la Mere des Dieux* dans le sens de l'Ecriture, qui dit que nous sommes tous *des Dieux, & les fils du Trés-Haut* §: Les Orgies de la Déesse Vesta, ou Cybéle, dont le Symbole étoit la terre, conviennent parfaitement à cette Eve, l'épouse de l'homme prévaricateur à qui il fut dit pour lui & pour toute sa postérité, qu'il *étoit terre & poussiére* ¶, *& qu'il retourneroit en terre & en*

* Clem. Alex. in Protrep. p. 11. † Gen. cap. 3. v. 20. § Psal. 81. v. 6. ¶ Gen. 3. v. 19.

ans son Ex-
re positive-
es regardoit
mmes ; cet-
ent infernal,
e de toute sa
s célébrent ,
s les Orgies
espéce d'en-
eligion , en
és; ils ont la
n faisant le
, & ils font
nom d'Eve;
e péché sont
bole même
serpent ini-
orce du ter-
noncé avec
femelle du

ne nous dit
mais il sem-
& tirée du
fet , les Or-
ennent par-
ure nomme
aussi appel-
de l'Ecritu-
des Dieux ,
de la Déesse
ole étoit la
i cette Eve ;
ur àqui il fut
té,qu'il *étoit*
en terre & en

3, 4, 20.

)i-
: de
it à
om-
: de
1'en
dui-
eroit
ni †.
des
esses
:ette
à la
'ale-
. Les

Bac-
it un
pent
Dieu
ple, §
faut
pour
ole.
1 Pa-
avoit
il ne
illas ,
Cadu-
s mé-
est le
1 par-
Dieux
gies ;
toû-
is les

p, 2 *&*

he
m
E
te
&
po
» c
» c
» t
» n
» t
» p
» r
» c
» e
» d
» ti
» m
» u
» s
S
poi
ble
fon
gies
faite
la M
ler *l*
re, c
& *le*
Veft
terre
l'épo
dit p
terre

C
Pfa



pouffiére.
ris, qui
l'Agricul
cette Eve
me un La
cet Adan
punition
roit que d
obligé de
Les Orgi
Manes, d'
des Enfer
Eve, qu
mort, l
ment fu
indifpen
Le fer
chus &
premier
d'airain
envoya
ainfi qu
remonte
compre
Le fer
ganifme
guéres
fut atta
au bâto
cée de
dailles
Hiérog
ticulier
ou Dée
& c'eft
jours d

a Gen. 4

poussiére. Les Orgies de Cérés, d'Isis & d'Osiris, qui avoient appris aux hommes l'art de l'Agriculture, conviennent parfaitement à cette Eve mere de Caïn, que l'Ecriture nomme un Laboureur* *Vir Agricola*, & l'épouse de cet Adam pécheur, à qui il fut dit qu'en punition de son péché, *la Terre ne lui produiroit que des ronces & des épines, & qu'il seroit obligé de manger son pain à la sueur de son front* †. Les Orgies de la Mere des Dieux, *Reine des Manes*, d'Hécate, Cérés & Proserpine, *Déesses des Enfers*, conviennent parfaitement à cette Eve, qui par son péché donna entrée à la mort, laquelle établit son empire généralement sur tous ses descendans, sujets à la Loi indispensable de mourir.

Le serpent initié dans les Mystéres de Bacchus & de la Mere des Dieux, n'a point un premier & principal rapport avec le serpent d'airain, ni avec les serpens de feu, que Dieu envoya dans le désert pour punir son Peuple, § ainsi que le disent M. Huet & Vossius. Il faut remonter à une origine plus éloignée, pour comprendre la signification de ce Symbole.

Le serpent a été dans tous les temps du Paganisme un Symbole de Religion. Il n'y avoit guéres de Simulachres de Divinitez où il ne fut attaché. On le voit aux Egides de Pallas, au bâton de Jupiter & d'Esculape, au Caducée de Mercure, &c. Dans la plûpart des médailles, où il est représenté seul, il y est le Hiéroglyphe de la Divinité. Il l'étoit en particulier d'Isis & d'Osiris, & de tous les Dieux ou Déesses, qui avoient rapport aux Orgies; & c'est pour cette raison qu'on en voit toûjours deux attelez au char de Cérés. Dans les

* *Gen.* 4, *v.* 2. † *Gen. c.* 3, *v.* 17. 18, 19. § *Num. cap.* 21.

Initiations, le ſerpent faiſoit un principal perſonnage; on en jettoit une figure dorée dans le ſein des Initiez *, qu'on retiroit enſuite par en bas. Les Bacchantes en couronnoient leurs têtes, & s'en faiſoient des ceintures. On ne ſe contentoit point des peaux & des figures de ſerpens, il y avoit des ſerpens réels qui étoient enchantez & apprivoiſez, comme celui que Daniel † fit mourir : il y en avoit, dis je, dans pluſieurs Temples de Veſta, dans celui de la bonne Déeſſe à Rome, qu'on appelloit *Dea ſalus*, & dans preſque tous les Temples à Oracles; on les nourriſſoit dans ces Temples, on les manioit ſans crainte d'être bleſſé, parce qu'ils ne faiſoient point de mal aux hommes, ainſi que l'aſſurent pluſieurs Auteurs †.

On ne doit pas être étonné que les Nations inſenſées qui avoient tranſporté au Démon le Culte qu'elles devoient à Dieu, euſſent fait un Symbole de la Divinité, de ce qui n'étoit que le Symbole du Démon. Car ſi les Orgies ſe rapportent à Eve, & à nôtre premier Pere Adam, ainſi qu'il n'y aura peut-être pas lieu d'en douter par ce qui me reſte à en dire, le ſerpent initié n'étoit qu'une figure du ſerpent ſéducteur; mais que le Démon attentif à profiter de l'ignorance & de la corruption des hommes, avoit fait changer en un objet de vénération, au lieu qu'il ne devoit être qu'un objet d'horreur. J'ai vû néanmoins des gens habiles dans la ſcience Hiéroglyphique des

* *Julius Firmicus Maternus Lib. de Prof. Relig. errore c. 2.* Sebaſium colentes Jovem, anguem, cùm initiantur, per ſinum ducunt; adhuc primi erroris vitia graſſantur, & quidquid hominem perdidit, colitur, & funeſti anguis callida crudelitas adoratur.

† *Dan. cap. 14. v. 26.* ¶ *Suidas*, Ὄφεις παρείας.

Anciens, qui prétendent que dans la Théologie Symbolique des premiers temps, il falloit distinguer deux serpens, Symboles de deux principes opposez; Symboles, l'un de Dieu, & l'autre du Démon. La preuve qu'ils en apportent, c'est qu'on voit le serpent attaché à toutes les Divinitez bienfaisantes qui ont rapport aux Orgies & que dans la Sainte Ecriture même, le serpent d'airain étoit le Symbole du Liberateur. Cela pourroit encore se prouver par quelques médailles où l'on voit deux serpens, dont l'un dévore l'autre. Ce point mériteroit d'être éclairci par les Sçavans, & pourroit servir de clef pour expliquer plusieurs choses de la Mythologie.

C'étoit un événement trop considérable, que celui de la désobéïssance de nos premiers Peres, qui avoit d'une part des suites trop funestes dans les effets du péché, & qui de l'autre, leur laissoit concevoir des espérances trop flâteuses, en conséquence des promesses qui leur avoient été faites, pour ne pas conserver aux générations futures la mémoire de leur chûte fatale, laquelle avoit été la cause de si grands maux, & l'occasion d'un plus grand bien. Dépositaires de la foy & de la révélation, réglant pour l'avenir, selon les ordres de Dieu, ce que les hommes devoient faire pour lui plaire; ils renfermérent sous divers Symboles & dans l'usage de plusieurs pratiques saintes, ce qui devoit sans cesse leur mettre devant les yeux la perte qu'ils avoient faite, l'horreur du péché qui l'avoit causée, l'attente & les mérites d'un Libérateur, l'ordre de la vie surnaturelle & de la grace, avec les douces espérances de la gloire.

C'est ce que j'ai dit dés le commencement qu'on pouvoit recüeillir des Religions étran-

géres, qui toutes vitiées & monſtrueuſes qu'elles ſont, nous fourniſſent encore aſſez de preuves, qu'elles ſe ſont entées ſur la véritable, où elles ont cauſé une affreuſe altération.

En effet, c'eſt ce qu'on peut inférer des fables emblématiques de la Mythologie, dont la plûpart ont rapport aux Orgies, qui font toutes alluſion à ces premiéres & grandes véritez. Minerve mettant entre les mains de Pandore * la boëte fatale, ou confiant aux filles de Cécrops le panier dans lequel étoit renfermé Erychton, avec défenſe de l'ouvrir, ne nous repreſente-t'elle pas le précepte qu'un eſprit de curioſité & d'orgüeil fit tranſgreſſer ? Le ſerpent Python pourſuivant Latone ſans relâche pour dévorer ſon fruit, n'eſt-il pas une figure des embûches que le ſerpent infernal tendit à Eve ? Saturne dévorant ſes enfans, à l'exception de Jupiter, & des autres qui furent ſauvez par le bruit que faiſoient les Corybantes dans leurs Orgies, ne marque-t'il pas le tort que fit le premier homme à ſa poſtérité, & Dieu appaiſé en quelque ſorte par le repentir de nos premiers

* Pauſanias dans ſes Attiques fait mention d'une ſtatuë de Minerve qui étoit à Athénes dans le Temple des Vierges conſacrées à ſon ſervice Dans la deſcription qu'il fait de cette ſtatuë, " au bas de la lance qu'elle tient à la main, eſt » un Dragon, dit il, qu'on pourroit penſer être Erychton. » Sur le pied d'eſtal, continuë-t'il, on voit travail'é en bas » relief tout ce qu'on raconte de la naiſſance de Pandore, » qu'Héſiode & les autres Poëtes diſent avoir été la premié» re de toutes les femmes. Si l'on veut réfléchir ſur les paroles de cet Auteur, on pourra y découvrir qu'el'es peuvent ſervir à autoriſer le ſentiment que j'ai, que les fables de Minerve, de Pandore, de Cécrops & d'Erychton, font une alluſion manifeſte à la premiére origine des hommes, à la chûte de nos premiers Peres, & aux Myſtéres de nôtre Religion.





11.


2
4.
5



A

Peres, & pa
Toutes sort
mort, sorta
enfant, mo
qui se trouv
trops quanc
bole étoit e
des Mystére
morphosez
Temple de
premiers A
Peuples, co
te femme
descendus,
me & du se
du dragon
qu'ils sont
tristes & f
& le desor
sée du Cie
des, gardé
ne sont-ils
Peres bant
du fruit d
rent plus t
cule étou
ceau, tric

† Antigor
toires merve
anciens, que
Minerve leu
moitié homi
virent cet
qu'on peut e
voit au-dessi
& un ou deu
que le serper
la premiére
mieux dire,
de état où l

Peres, & par le culte établi pour le fléchir? Toutes sortes de maladies qui causent la mort, sortant de la boëte de Pandore : † cet enfant, moitié homme & moitié serpent, qui se trouva dans le panier des filles de Cécrops quand elles l'ouvrirent, & dont le Symbole étoit encore conservé dans les Initiations des Mystéres : Cadmus & Hermione métamorphosez en serpens pour avoir violé le Temple de Minerve : Les Législateurs, ou les premiers Auteurs de l'origine de quelques Peuples, comme Cécrops, Erychton, & cette femme dont les Scythes se disoient être descendus, & qu'on suppose tenir de l'homme & du serpent : les hommes sortis des dents du dragon, qui s'entre-détruisent aussi-tôt qu'ils sont nez, ne nous signifient-ils pas les tristes & funestes effets du péché originel, & le desordre de la concupiscence? Até chassée du Ciel; l'Arbre du Jardin des Hespérides, gardé par un Dragon toûjours veillant, ne sont-ils pas des allégories de nos premiers Peres bannis du Paradis de délices, & privez du fruit de l'Arbre de vie, auquel ils ne purent plus toucher aprés leur faute? Enfin Hercule étouffant deux Dragons dans son berceau, triomphant de l'Hydre à sept têtes,

† Antigone Carystien au chap. 2. de son Recüeil d'Histoires merveilleuses, ne dit pas comme les autres Auteurs anciens, que les filles de Cécrops en ouvrant la boëte, que Minerve leur avoit confiée, eussent trouvé qu'Erychton fût moitié homme, & moitié serpent; mais seulement qu'elles virent cet enfant entouré de deux serpens. C'est ce qu'on peut encore observer sur quelques médailles, où l'on voit au-dessus du panier des Orgies appellé *Cysta*, un enfant, & un ou deux serpens; ce qui fonde une nouvelle preuve, que le serpent des Orgies fait allusion à la faute de Pandore, la premiére de toutes les femmes, selon les Payens, ou pour mieux dire, à la chûte de nos premiers Peres, & au miserable état où le péché originel avoit réduit leur postérité.

Symbole remarquable à cause du Dragon de l'Apocalypse ; le même Hercule descendant aux Enfers, & enchaînant le Cerbére : Apollon vengeur de Latone, & perçant le serpent Python de ses fléches*: Minerve triomphante de Méduse par le moyen de Persée, ne font-ils pas allusion à la victoire que le Rédempteur devoit remporter sur le Démon & sur la mort ?

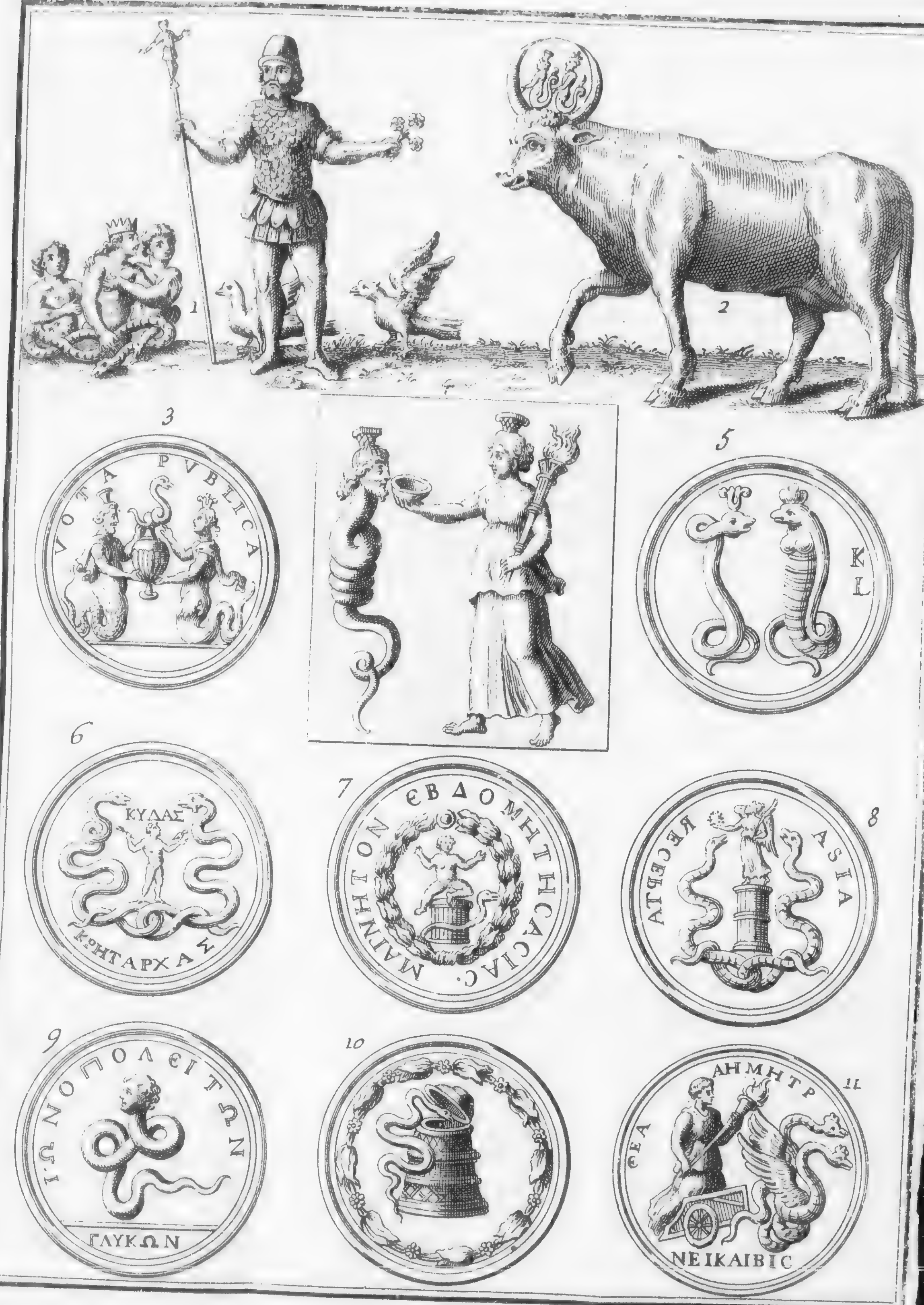
Je pourrois encore trouver d'autres emblêmes qu'il seroit facile d'appliquer à ce Libérateur; la sagesse incréée, dont la Génération éternelle, figurée dans la naissance de Minerve, sortant du cerveau de Jupiter, étoit aussi désignée pour le tems dans les prédictions des Sybilles, dans la Vierge qui devoit enfanter, & à laquelle les Druydes avoient érigé des Autels. Qui sçait même si la jeune Vesta, la jeune Isis, Minerve, Diane, Proserpine, Venus Uranie, Dictynne, Britomartys, *Dea salus*, ou la bonne Déesse, qui sont la même Divinité sous plusieurs noms, & dont la virginité étoit si vantée : Si la Vierge, qui est au nombre des Signes célestes dans le Zodiaque, n'étoient pas des ombres & des figures énigmatiques de cette

* Le serpent Python est évidemment le Symbole du Démon, selon le systême des Payens mêmes, si l'on considére que l'esprit de Python est le principe de la Divination des Gentils, laquelle étant un effet de la Magie, ne pouvoit être que l'ouvrage du Démon. Il est vrai qu'Apollon étoit aussi selon les Payens, le Dieu de la Divination, & que toute la Divination des Gentils se réduisant à la magie, l'esprit d'Apollon & l'esprit de Python n'étoient dans le fonds qu'un même esprit & un même principe. Il paroît néanmoins manifestement par la fable d'Apollon, qui perce le serpent Python de ses fléches, & qui triomphe de cet ennemi, que c'étoient dans l'origine deux principes opposez, dont Apollon nous met devant les yeux ce Libérateur, qui est le Soleil de Justice, Auteur de ces lumiéres pures qui ont éclairé les Prophétes, & qui a été lui-même l'objet de leurs prophéties.

Vierge ſans tache, laquelle devoit mettre au jour le Rédempteur du Monde ſans préjudice de ſa virginité; Et ſi cette profeſſion de chaſteté ſi bien marquée dans tous les tems, n'étoit pas inſtituée pour faire honneur en quelque ſorte à cette virginité, qui contre toutes les régles de la nature, devoit être féconde. *

La Vierge Mere du Rédempteur, a un rapport ſi eſſentiel avec le Rédempteur même, qu'il y a bien de l'apparence que l'un & l'autre furent compris dans la révélation qui fut faite à nos premiers Peres du Myſtére de la Rédemption; de ſorte que ce Myſtére fut non-ſeulement révélé en ſubſtance, mais encore avec quelques-unes de ſes circonſtances principales.

* Depuis peu il m'eſt tombé entre les mains quelques manuſcrits compoſez par des Miſſionnaires, qui ont paſſé une longue ſuite d'années à la Chine, où ils ſe ſont rendus trés-habiles dans la Langue, & dans la connoiſſance des caractéres anciens de cet Empire. Ce ſont de petits Traitez faits ſur quelques endroits extraits des cinq Livres Claſſiques, leſquels renferment tout le précis de la Religion ancienne des Lettres, que les Chinois reſpectent, comme nous reſpectons les Livres de Moïſe, & dans leſquels ils reconnoiſſent une Antiquité ſi vénérable, qu'ils ne les croient pas moins anciens que leur Monarchie. Dans ces Extraits, il eſt parlé d'une M[illegible] Vierge & de ſon Fils, d'une maniére ſi caractériſée en tant de points, qui ont rapport avec ce que nôtre Religion nous en enſeigne, qu'il ſemble qu'on ne puiſſe les méconnoître. Suppoſé que ces Extraits fuſſent fidéles & bien authentiques, rien ne ſoûtiendroit mieux mon ſyſtême ſur la Mythologie. J'eſpére que dans la ſuite ces Miſſionnaires mettront au jour leurs découvertes & leurs connoiſſances, & qu'ils leur donneront, & la juſte étenduë & la certitude qu'elles méritent. Alors les lumiéres qu'ils donneront au Public ſur la Religion des premiers tems, auront d'autant plus de force, qu'ils les auront priſes dans des monumens exiſtans, & conſervez avec ſoin depuis les tems les plus reculez, & qu'elles paroîtront dérivées d'une ſource bien plus ſûre, que ne le ſont des reſtes de coûtumes, que la barbarie des Amériquains a beaucoup altérées,


1
2
3
VOTA PUBLICA
5
KL
6
ΚΥΔΑΣ
ΚΡΗΤΑΡΧΑΣ
7
8
9
ΙΩΝΟΠΟΛΕΙΤΩΝ
ΓΛΥΚΩΝ
10
11
ΔΗΜΗΤΡ
ΘΕΑ
ΝΕΙΚΑΙΒΙΣ



12.



12. *Tom. I. Pag. 217.*


3

toit Vierge aussi, étoit Mere de l'Amour; & cette Isis, sur la tête de qui on voit un croissant, est souvent peinte, allaitant Horus Apollon sous la forme d'un enfant qu'elle tient entre ses bras, & sous la forme d'un Taureau, ou du Dieu Apis.

Bacchus est le même qu'Horus: mais Bacchus dans la Mythologie, est aussi appellé le fils d'une Vierge. Bacchus n'est pas plûtôt né, que Mercure le porte à des Nymphes pour le nourrir. Or, par le nom de Nymphe, on entendoit dans l'Antiquité les personnes du sexe qui n'ont jamais enfanté. Cœlius Rhodiginus *, sur quelques Auteurs

* *Cœlius Rhodigin. Lect. Antiq. Lib. 2. cap. 15.* A
Dionysius meus quem Latini tui, in secundo Alexandri ge-
storum, Jove, ac Cora satum reddidere, qualisnam tibi
videtur? Aut quam putas Coram istam? Ego. ... demum
resupinatâ Librorum Sylvâ, hæc proruisse sum visus. Co-
ram quidem variè capi in Auctoribus; primumque, Mo-
lossorum gentem eo nomine puellas decenter formâ conspi-
cuas nuncupare, proptereaque eorumdem Rex *Ades*, sive
Aidoneus, uti est apud Plutarchum, filiam appellavit Co-
ram, quam rapere adortus sit Pyrithoüs. Sed & pro Vir-
gine capi Coram adnotavit Eustachius ἀπὸ τῦ χορεῖν,
quod ornare indicat, sed & repurgare quorum utrumque
ætati congruit incorruptæ, ac puræ...... Disparari
tamen ab Cora & Partheno Nympham, invenias: quippe
Parthenon intelligunt insciam prorsus virilis concubitûs:
Nympham, quæ paulò ante viro juncta, nondum tamen
pepererit, Gynen verò dicunt quæ Partum jam susceperit.
Verum & Coras Pœtæ Naves dicunt Protoploos, id est,
primum in aquam conjectas, tanquam planè Virgines sint.
Coram item Græci pupillam in oculo vocant...... Pro-
serpinam ita ab Græcis nuncupari nemo in litteris tam fe-
riatus qui nesciat...... Scribit Clemens Jovem commu-
tatum in anguem intulisse Proserpinæ filiæ vitium, undè sit
natus Dionysius, quo argumento etiam Sabaziorum mysti-
ca Draconem præferunt in orbem complicatum. Hinc &
Pœtæ, Draconem Tauri patrem dùm concelebrant, symbo-
licè opertèque Jovem innuunt ex quo & filia natus sit hic,
Tauri specie. Quare ab Lycophrone Taurum vocari scimus.

qui ont écrit la vie d'Alexandre, & où il est dit, que Bacchus est né de Jupiter & de Cora, demande ce que c'étoit que Cora & l'explique. Les Auteurs ont pris, dit-il, ce mot en divers sens. Car premierement, la Nation des Molosses apelloit ainsi les filles qui étoient remarquables par une beauté pudique & modeste : c'est pour cela que le Roi de cette Nation, * *Ades* ou *Aidoneus*, ainsi que le nomme Plutarque, donna le nom de Cora à sa fille, que Pyrithoüs s'efforça d'enlever. Mais Eustathe, ajoûte-t'il, a remarqué que Cora se prend toûjours pour une Vierge, du Grec ἀπὸ τῦ κορεῖν, ce qui signifie orner & purifier, l'un & l'autre convenant parfaitement à cet âge pur & sans tache. Rhodiginus apporte quelques autres explications du mot *Cora*, dont la plus propre est que chez les Grecs, on nommoit ainsi la prunelle de l'œil, qu'on peut apeller Vierge en ce sens, qu'elle ne peut souffrir la moindre tache, & que la moindre chose la blesse. Cet Auteur ajoûte ensuite, que personne de ceux qui sont tant soit peu versez dans les Lettres, n'ignore qu'on donnoit le nom de *Cora* à Proserpine, & que Bacchus étoit fils de Proserpine & de Jupiter. C'est du nom de cette Déesse *Cora*, Vierge & Mere de Bacchus, qu'ont sans doute été nommez les Corybantes; & c'est ce que Strabon ¶ a presque conjecturé, quand il fait venir ce nom de celui de κόραι qu'on donnoit aux jeunes filles, parce que les Corybantes en portoient les habits.

* Ce prétendu Roi des Molosses, *Ades* ou *Aidoneus*, est le Pluton de la fable, le Dieu des Enfers : & ce nom *Aidoneus* paroît formé d'*Adonai*, qui est l'un des noms du vrai Dieu dans la Langue Hébraïque.

¶ *Strabo, Lib. 10. p. 321.*

Proſerpine eſt la même Divinité que Diane, que Minerve, que la jeune Veſta, & la jeune Iſis, à qui la chaſteté étoit en ſi grande recommandation. Saint Clement d'Alexandrie a écrit que Jupiter s'étant déguiſé en ſerpent, lui fit violence, & qu'il en eut Bacchus, autrement Dionyſius; que c'eſt pour cette raiſon que dans les Orgies de Sabazius, le ſerpent entortillé étoit le ſymbole des Myſtéres. C'eſt pour cette raiſon auſſi que les Poëtes, lorſqu'ils célébrent dans leurs vers le Dragon, Pere du Dieu Taurus, ou Bacchus, ils déſignent manifeſtement Jupiter, duquel & de ſa fille Proſerpine, Bacchus eſt né ſous la forme d'un Taureau : ce qui fait voir encore, que Bacchus, Horus & Apis étoient la même Divinité.

N'y a-t'il donc pas aſſez de fondement pour dire que dans toutes ces fables allégoriques de la Théologie Symbolique des premiers tems, ſont figurées l'une & l'autre Eve, dont la premiere, Mere de tous les hommes, fut auſſi fatale à ſa poſtérité, que la ſeconde lui fut utile par ſa Virginité, laquelle mérita en quelque ſorte de donner au monde un Libérateur ? On doit obſerver auſſi, que dans les Livres ſaints, la Lune eſt le ſymbole de cette Vierge, comme elle l'étoit dans l'Antiquité prophane de celle dont je viens de parler.

Bacchus, Apollon-Horus & Apis, qu'on voit allaitez par Iſis, étoient le Soleil dans l'Antiquité prophane. Ne pourroit-on pas dire qu'ils étoient le Type du Libérateur, lequel eſt le vrai Soleil de Juſtice ? Mais ſi Bacchus, Horus & Apis, ſont des figures du Libérateur, il ſera facile d'expliquer la double naiſſance de ces Dieux : pourquoi dans

les Mystéres on pleuroit d'abord leur mort, & on célébroit ensuite leur résurrection? Pourquoi on representoit Apis sous la forme d'un Taureau, entre les cornes duquel on voit un globe signifiant la Lune, sur lequel sont representez Osiris & Isis sous la forme de moitié hommes & moitié serpens, & au col de qui on attachoit une croix Isiaque ou Hermétique? Pourquoi dans la figure symbolique d'Horus, on le represente tenant une longue croix à la main, surmontée d'une tête d'Eprévier, symbole de la Divinité, avec une équerre, symbole de la Justice, & le *Lituus* ou Bâton Augural, symbole du Sacerdoce; pourquoi enfin on representoit aussi Bacchus avec un Thyrse formé en croix, comme je le montrerai ci-aprés, en parlant de ce symbole, qui étoit sacré chez les Egyptiens. Ces figures sont parlantes, & les symboles paroissent s'y expliquer par eux-mêmes.

* Goropius Becanus parlant de la fécon-

* *Goropius Becanus, Lib. 4. cui Titulus Chronia.* Quid inter cætera illo mirabilius, stellam illam quæ nascente Christo in Oriente erat primâ magnitudine insignis, & ad semina Virginis collocata, à Chaldæis nomen accepisse, quo illud significatur, quod latinus diceret, *signum cibi sustentatis confirmantis & elevantis.* ... Quis hic non admiretur præcipuam hanc stellam, cum Christo nascente exorientem, hoc nomen obtinuisse quo indicaretur eum, qui nasceretur cibum esse elevantem, sustentantem atque confirmantem..... bene igitur Asimon, Alacel, Asimech, nominatur stella hæc quam σταχυν Græci, Latini spicam vocaverunt, eâdem, quam exposui ratione, eo quod spica non solum cibus sit, sed cibus vivus, è quo rursus alius & alius cibus nasci queat, & ita cibus fieri perennis, ac perpetuo hominem sustentans...... Nec ociosè aut frustra Virgo hanc spicam manibus suis tenet, eo quod cibus ille de pura Virgine nasceretur, quo comesto ad Libram justitiæ æternæ procederemus, nihil amplius veriti condemnationem, Christo longè peccatis nostris præponderante,

dité d'Erigoné, ou de la Vierge du Zodiaque, trouve dans l'épy qu'elle tient à la main, un Symbole magnifique, pour répresenter le Liberateur, qui devoit être le Pain descendu du Ciel, le Pain de vie, le Pain des forts. Pourquoi ne dirions-nous pas que dans Bacchus qu'on prend souvent dans l'Antiquité pour le vin même, comme Cérés pour le froment, étoit aussi désigné celui qui devoit être le vin, lequel engendre les Vierges ? Et que dans l'oblation du pain & du vin, laquelle étoit un Symbole de l'Euchariftie dans la Loy de nature, qui se trouvoit aussi le même dans les mystéres de Cérés & de Bacchus, étoit répréfenté en figure ce Sacrifice perpétuel, dont Jesus-Christ nous a donné la réalité, & où il est lui-même l'Hostie & le Sacrificateur ? Ceci n'est point contraire à ce que j'ai dit cy-dessus des Bacchanales des Anciens ; car quoique le vin dans ce sens, paroisse devoir être de l'essence de ce Sacrifice, il est constant néanmoins, par le témoignage de saint Justin, ¶ que dans les mystéres de Mithra, où ce Pere prétend trouver une ressemblance avec l'auguste Sacrement de nos Autels ; on ne faisoit pourtant cette oblation qu'avec du pain, & une coupe d'eau ; & il est probable que c'étoit la pratique des Nations qui n'avoient pas l'usage du vin.

* Tout ceci peut être confirmé par un paf-

¶ *Justin. Apolog. 2. pro Christ. p. 98.*

* *Huet in Origenis Opera, Tom. 2. Not. Part. 2. Col. 21*

Hos fefellit Albumazar vetus Astrologus Arabs, qui Imagines recensens, quæ cum Virgine ascendunt (juxta Persarum, Indorum & Ægyptiorum doctrinam, qui cum singulis signorum decanis Imagines quasdam ascendere figurabant) in primo Virginis decano, Virginis Imaginem col-

ſage que M. Huet rapporte d'un ancien Auteur Arabe. † M. Huet, dans ſes Notes ſur Origéne, parlant au ſujet des Aſtrologues, qui avoient prétendu former l'horoſcope de Nôtre-Seigneur, Jeſus-Chriſt ſur la diſpoſition du Ciel, dit ces paroles remarquables : » Ils ont été trompez par Albumazar » ancien Aſtrologue Arabe, qui faiſant la » deſcription ou le dénombrement des Ima- » ges qui montent avec la conſtellation de » la Vierge, (ſuivant la doctrine des In- » diens, des Perſes, & des Egyptiens, leſ- » quels ſuppoſent certaines Images, qui » montent à chaque décan, c'eſt-à-dire, à » chaque dixiéme degré des Conſtellations) » place au premier décan de la Conſtellation » de la Vierge du Zodiaque, l'Image d'une » Vierge fort belle, qui tient un enfant » qu'elle allaite. Elle nourrit l'enfant, dit » l'Auteur Arabe dans un lieu, qui s'apelle » *Abrye*, & une certaine Nation donne à cet » enfant le nom de Jeſus, ce qui eſt inter- » preté en Arabe *Eice*, & l'Etoile éternelle de » la Vierge monte avec cette Image. « M. Huet a raiſon de blâmer ces faiſeurs d'horoſcope; mais il s'enſuit néanmoins des paroles de cet ancien Auteur Arabe, que cette Vierge nourriſſant un enfant, étoit dans l'ancien ſyſtême aſtronomique des Perſes, des Indiens, & des Egyptiens; & que les Chrétiens de ſon temps, qu'il déſigne par ces paroles (une certain Nation) croyoient que l'enfant, que nourrit cette Vierge, étoit Jeſus, ou le Type de Jeſus, le Sauveur du

locat formoſæ, puerum geſtantis & lactentis. Nutrit puerum, inquit, in loco qui dicitur *Abrye*, & vocat ipſum puerum quædam gens Jeſum, cujus interpretatio eſt arabicè *Eise*, & aſcendit cum eâ ſtella Virginis æterna.

Monde, d'où il nous est aisé de conclure, qu'il avoit été figuré dans les Orgies des Anciens.

Quoiqu'on ne puisse peut-être pas pénétrer si avant les vestiges qui nous restent de la * Religion ancienne des Sauvages, quelques-unes de leurs fables désignent néanmoins un Dieu Créateur, & un Dieu réparateur. Mais celle qui a le plus de rapport à la Mere des Dieux des Orgies, c'est cette femme chassée du Ciel dont j'ai déja parlé, & à qui ils rapportent l'origine des hommes. Les Hurons la nomment *Ata-entsic*: c'est un nom composé d'*Ata*, qui désigne la personne, & de *Entsi*, qui dans la composition, signifie un excès de longueur, ou d'éloignement de temps & de lieu, ou qui est un superlatif en matiére de bien ou de mal. Ce nom d'*Ata* n'est point different de l'*Ata* ou l'*Até* d'Homére, & de l'*Atte* de l'Evasme des Bacchantes. Cette femme est l'ayeule de *Tharonhiaouagon* leur Dieu, qu'ils supposent être né aussi dans le temps, & avoir vécu parmi les hommes; mais bien différente de son petit-fils, qui ne cherche qu'à faire du bien; elle est d'un trés-mauvais naturel; elle ne se nourrit que de la chair des serpens & des vipéres; elle préside à la mort; elle succe elle-même le sang des hommes, qu'elle fait mourrir de maladie & de langueur; elle est la Reine des Manes, qui lui doivent le tribut de tout ce qui a été enséveli avec leurs corps, & elle les oblige à la divertir en dansant devant elle; car ils mettent toute la félicité dans ces danses, qui ayant été un des principaux devoirs du Culte religieux,

* *Vid. Crexium, Hist. Canad. Lib. 1.*

doivent auſſi avoir été l'objet de la Béatitude.

Ne diroit-on pas en effet, que dans cette femme d'un mauvais naturel, qui ne ſe nourrit que de la chair des ſerpens, & à qui tous les hommes vont faire hommage aprés leur mort, qu'on voit cette Eve pécheresſe, laquelle écouta trop facilement les diſcours ſéducteurs du malin eſprit, qui lui parloit par la bouche du ſerpent, & qui par-là donna entrée à la mort, dont ſon péché fit à tous ſes enfans une néceſſité & une loy? Il eſt remarquable d'un autre côté, qu'ils ne nomment entre leurs Divinités humaniſées, que cette femme, & ſon fils ou petit-fils, ſans faire aucune mention de pére, par où il ſemble qu'ils ont confondu comme les Anciens, l'une & l'autre Veſta, ou pour mieux dire l'une & l'autre *Até*.

Je dis l'une & l'autre *Até*; car, comme les noms de la Mére des Dieux conviennent à l'une & à l'autre Eve, on peut dire la même choſe du nom *Até* en particulier. Non-ſeulement c'étoit le nom de cette Eve coupable, qui fut chaſſée du Ciel, mais c'étoit encore le nom de celle qui étoit Vierge; & il y a apparence que c'eſt de ce mot *Até*, qu'ont été formés ceux d'*Atté*, *Athene*, *Athena*, *Athrena*, *Atheronia*, premiers noms † de Minerve: ceux d'*Atergatis*, *Adargatis*, *Athargatis*, *Athara*, *Athyr*, *Aſtur*, *Aſtarte*, noms de la Déeſſe

† Phornutus ou Cornutus, dit qu'il eſt trés-difficile, à cauſe de l'éloignement des temps, de trouver l'étymologie du nom de Minerve, qu'il apelle *Athrena*. On peut dire la même choſe de preſque tous les noms des Dieux; car les étymologies qu'on en a faites, étant beaucoup poſtérieurs au temps où ces noms ont été donnez, doivent avoir été preſque toutes fautives.

de Syrie. *Acte*, *Attis*, *Actea*, *Attica*, * sont des mots dérivez de la même racine, & se rapportent tous au tems de Cécrops l'époux de Pandore, c'est-à-dire au temps de nos premiers Péres, au temps d'Adam, dont le nom signifiant l'Homme, convenoit à l'Epoux & à l'Epouse, & a pû être appliqué à des hommes & à des femmes; mais qui aura été rendu méconnoissable par les mots avec lesquels il sera entré dans la composition, & par d'autres altérations, lesquelles sont néanmoins assez ordinaires & faciles, y ayant mille exemples du changement de l'A en E, du D. en T. *Atabocan* † est le Dieu Créateur dans l'histoire fabuleuse des Algonquins. Dans celle des Brésiliens, ¶ il est aussi fait mention d'un certain *Ata*, Devin trés-célebre, dont ils racontent bien des choses qui sont au-dessus des forces humaines, & qui étoit le petit-fils d'une Vierge, laquelle l'avoit mis au monde sans préjudice de sa Virginité. Ce n'est pas le seul exemple qu'il y ait en Amérique d'une Vierge Déesse. Les Peuples du Pérou en avoient placé une dans l'air, qui étoit la Dispensatrice des pluïes, & des autres influences du Ciel. * On trouve

K 5

* Pausanias fait Actée premier Roy d'Athénes, & lui donne pour Successeur Cécrops, qu'il suppose avoir été son Gendre. Et il dit que du nom d'*Attis*, fille de Cranaüs, qui sucéda à Cecrops, le païs des Atheniens fut nommé Attique, au lieu qu'il s'appelloit auparavant Actée, du nom de son premier Roy. Mais comme le torrent des Auteurs fait Cécrops premier Roy des Athéniens, il faut qu'il ait eu aussi le nom de Actée, nom qui paroît dérivé de celui d'Adam, & qui convient fort bien à celui que nous avons supposé être le même que nôtre premier Pere.

† *Du Creux, Hist. Canad. Lib. 1.*

¶ *Thevet Cosmogr. Univ. Lib. 21. cap. 6.*

* *Garcilasso, Comment, Realez, Lib. 2. cap. 1?.*

encore dans leur Histoire quelques restes de Poësie, où il en est fait mention. Chez les Peuples des Isles Espagnoles, un des noms de la † Mére des Dieux est celui d'*Atabeira*, qui paroît être dérivé de celui d'*Atabirius* qu'on donnoit à Jupiter.

Le Serpent a quelque chose de mystérieux chez tous les Idolâtres des Indes Orientales, de la Chine & du Japon, comme chez les anciens Payens; c'est aussi la même chose chez tous les Sauvages de l'Amérique.

¶ Le Pére Bouchet, dans une de ses Lettres à M. Huet Evêque d'Avranches, dit, qu'il est rapporté dans l'Histoire des Indiens: „ Qu'un fameux Serpent nommé *Cheïen*, „ s'apperçût que l'Arbre de vie avoit été „ découvert par les Dieux du second Ordre. „ Comme apparemment on avoit confié à „ ses soins la garde de cet Arbre, il conçût „ une si grande colére de la surprise qu'on „ lui avoit faite, qu'il répandit sur le champ „ une grande quantité de poison. Toute la „ la terre s'en ressentit, & pas un homme „ ne devoit échapper aux atteintes de ce „ poison mortel; mais le Dieu *Chiven* eut „ pitié de la nature humaine, il parut sous „ la forme d'un Homme, & avala sans fa„ çon tout le venin, dont le malicieux Ser„ pent avoit infecté l'Univers. „ Le Libérateur est assez bien désigné dans cette fable, aussi bien que la chûte générale des hommes: mais le Libérateur est encore mieux marqué dans le Sacrifice, que les mêmes Indiens font d'un Mouton, & où (dit le Pére Bouchet dans la même Lettre) on récite une es-

† *Lil. Gr. Gyraldi, Hist. Deor. Synt. 2. de Jove.*
¶ *Letteres édifiantes & curieuses des Missions de la Comp. de Jesus, 9. Recuëil, 1. Lettre.*

péce de priére, dans laquelle on dit à haute voix ces paroles : *Quand sera-ce que le Sauveur naistra ? Quand sera-ce que le Rédempteur paroistra ?*

Le Pére du Tertre, le Ministre Rochefort, le Pére le Breton, & plusieures autres Auteurs, assurent, que les Sauvages Méridionaux ont à peu prés les mêmes idées qu'on a dans les grandes Indes, touchant le Dragon qui veut dévorer la Lune pendant son éclypse ; ce qui semble dénoter quelque mystére symbolique, de la même maniere que le bruit que font les uns & les autres avec leurs *Maraca*, ou bien en frappant sur des écorces, sur des tymbales, ou des chaudrons, désigne manifestement un Culte religieux, qui est un reste de celui des Croybantes.

„ * Quand il se fait une Eclypse de Lune, „ dit le Pére du Terre, ils (les Caraïbes) „ s'imaginent que le *Maboya* (c'est-à-dire le „ Démon) la mange. Ce qui fait qu'ils „ dansent toute la nuit, tant les jeunes, „ que les plus âgés, les femmes, que les „ hommes, sautelant les deux pieds joints, „ une main sur la tête, & l'autre sur la „ fesse, sans chanter ; mais jettant dedans „ l'air certains cris lugubres & épouvanta- „ bles. Ceux qui ont commencé une fois à „ danser, sont obligez de continuer jus- „ qu'au point du jour, sans oser quitter „ pour quelque nécessité que ce soit. Cepen- „ dant une fille tient en sa main une cale- „ basse dans laquelle il y a quelque petits „ cailloux enfermez, & en la remuant, elle

* *Hist. Nat. des Antilles, Traité 7. cap. 1. §. 3.*

„ tâche d'accorder sa voix grossiére avec ce
„ tintamarre importun.

* L'Inca Garcilasso dit, que les Péruviens s'imaginoient que la Lune tomboit alors en défaillance, en danger de se laisser mourir. Ils ne se contentoient pas de faire beaucoup de bruit, de priéres, & d'autres cérémonies superstitieuses, pour l'exciter à sortir de cet état de langueur; mais ils frappoient encore les chiens pour les faire crier, parce qu'ils étoient, dit-il, persuadez, que la Lune les aimoit, & qu'elle se laisseroit toucher en les entendant aboyer. Les Anciens eussent-ils pensé autrement de leur Diane chasseresse?

Ce sont aussi les mêmes idées à peu prés dans l'Amérique Septentrionale; & un ancien Missionnaire, à ce qu'on m'a assuré, avoit appris des Hurons, qu'ils avoient anciennement chez eux & la même opinion, & le même usage.

Dans l'Astronomie on appelle les nœuds, où se forment les Eclypses du Soleil & de la Lune, la tête & la queuë du Dragon. Seroit-ce ce qui auroit fondé l'opinion ridicule des Indiens, qui croyent qu'un Dragon veut les dévorer, & qui dans cette persuasion font alors & beaucoup de priéres, & un grand bruit de tambours & de chaudrons pour l'appaiser, ou pour l'effrayer? Les Anciens avoient aussi dans l'idée, † que le Soleil & la

* *Garcilasso, Comment. Reales, Lib.* 2. *cap.* 23.

† *Cælius Rhod. Lect. Ant. Lib.* 19. *cap.* 10. Æs porro in sacris & excantationibus magnam habuisse Veteribus auctoritatem ac vim, scribit Theocriti Interpres in Poëtæ Pharmaceutriâ, propter eâque in Lunæ deliquiis adhiberi solitum καὶ σ'πὶ τοῖς κατοιχομένοις, id est, & hominum morte: purius enim cæteris habebatur καὶ ἀπελαστικὸν τῶν μιασμάτων, id est, pollutionum expiatorium. Inde eo utebantur in Purificationibus universis, ut in Libro de Diis scripsit





13.



13. Tom. I. Pag. 228.

22

»

»

s'i
dé
Ils
de
sup
éta
les
éto
air
en
pe

da
cie
av
cie
le

où
Lu
ce
In
dé
alc
br
pa
vo

sacr
rita
ma
tun
mo

Lune souf
dant que
rations m
courir ave
tentissoie
crois entr
gion des C
bales con
Cérés & c
Religieux
pses fusse
énigmati
vorer la L
prit des h
nébres a f
eut en t
victoire c
rateur ,
*Ce q

Apollodoru
Æneum pul
cant. Apud
veteris insti
simam mult
lam est. Cu
liarentur A
Ovidius :

Te q
T
Æra

Alexander
inquit, qua
tum fit, que
perducant,
mones. Mo
dita 26. Ca
tu, qualis
clamorem.
Papinius : p
Apocal.

Lune souffroient pendant ce temps-là; & pendant que les Magiciennes faisoient leurs opérations magiques, ils se persuadoient la secourir avec leurs Cymbales d'airain, qui retentissoient alors de tous côtés. Pour moi, je crois entrevoir un reste de l'esprit de la Religion des Corybantes, dans le son de ces Cymbales consacrées aux Orgies, & au Culte de Cérés & d'Isis Les premiers Auteurs du Culte Religieux auroient-ils voulu que les Eclypses fussent des Epoques, qui sous les idées énigmatiques d'un Dragon, lequel veut dévorer la Lune & le Soleil, rappellassent à l'esprit des hommes les efforts que l'esprit de ténébres a fait pour les perdre; le succés qu'il eut en trompant nos premiers Peres, & la victoire que devoit remporter sur lui un Libérateur, né d'une Mere Vierge?

*Ce qu'il y a de certain, c'est que saint

Apollodorus. Quin & Coræ seu Proserpinæ Sacerdos Atheniis Æneum pulsare instrumentum fasluerat, quod ἠχεῖον vocant. Apud Laconas Rege defuncto lebetibus obtinnire fuit veteris instituit...... Æris porro sonos, ceu rem potentissimam multis rebus Græcorum vetustissimos adhibuisse palam est. Cur vero æris dissono crepitu deficienti Lunæ auxiliarentur Antiquiores, quod & Manilius significat, sed & Ovidius:

Te quoque Luna traho, quamvis
Temesaa labores,
Æra tuos minuant.

Alexander etiam rationem affert ejusmodi; æs & ferrum, inquit, quatiunt mortales, quod inde abigi dæmonas creditum sit, quo tempore sydera hæc vim suam ad terras non perducant, quæ hominibus prosit, & improbos retrudat dæmonas. Moris hujus item meminit Titus Livius ab Urbe condita 26. Campanorum Imbellis multitudo, cum æris crepitu, qualis in defectu Lunæ silenti nocte fieri solet, edidit clamorem. Et ut Plinium prætercam, etiam Thebaidos sexto Papinius: procul auxiliantia gentes æra crepant, &c.

* *Apocal, cap. 12.*

Jean dans son Apocalypse, nous répréſente la même chose, sous un Symbole à peu prés semblable dans cette femme revêtuë du Soleil, qui a la Lune sous ses pieds, & un Diadême surmonté de 12 Etoiles. Cette femme est au terme de l'enfantement; le Dragon à sept têtes, couronné d'autant de Diadêmes, & dont la queuë entraîne la troisiéme partie des Etoiles du Ciel, attend le moment, où elle se délivrera de son fruit pour le dévorer; mais cette femme met au jour un fils, qui doit être le maître de toutes les Nations. Ce fils est aussi-tôt porté au Trône de Dieu, & la femme conduite dans la solitude, au lieu que Dieu lui avoit préparé. Quelle est cette femme? Quel est ce fils? Quel est ce Dragon? On en peut juger évidemment par la suite; car il est dit immédiatement aprés, qu'il se fit un grand combat dans le Ciel entre Michel & ses Anges d'un côté, & le Dragon & ses Anges de l'autre. Le Dragon, l'ancien Serpent, c'est-à-dire, le Démon & Satan, qui séduit tout le monde, y fut vaincu & chassé pour jamais du Ciel avec toute sa suite.

On sera d'autant plus persuadé que ce Dragon, lequel dans l'opinion des Indiens, veut dévorer la Lune, n'étoit dans l'Antiquité qu'une figure du Serpent infernal, * que Plutarque & Alexandre Aphrodysien rendent témoignage, † que les Anciens ne faisoient retentir leurs Cymbales d'airain, que dans la persuasion où ils étoient de l'efficacité de ces Cymbales, ¶ pour chasser les malins esprits, Démons, ou Manes, dont la Lune

* *Plutarch. de facie in orbe Lunæ.*
† *Alexander Aphrodis. Lib. 1. Prob. 46.*
¶ *Item Lib. 2. Probl. 43.*

étoit pleine ou investie, & qui jettoient d'épouventables cris pendant son Eclypse. Cette persuasion & cet usage de l'Antiquité ne furent pas d'abord détruits & abolis par-tout où le Christianisme fût reçû, ainsi que nous l'apprenons de saint Maxime de Turin, § à qui cette opinion ridicule des Chrétiens de son temps, causa une indignation, qui l'obligea de composer une Homélie sur ce sujet, dans laquelle il se mocque des Clameurs, & du bruit qu'il leur avoit entendu faire pendant le temps d'une Eclypse, » comme si, » dit-il, ils eussent voulu donner du se» cours au Créateur; & si Dieu qui a fait les » Astres, n'étoit pas en état de les soûtenir & » de les défendre. Quoique l'Eglise n'ait jamais adopté les opinions des Anciens, toûjours mêlées de superstitions ou d'erreurs, elle a pourtant sanctifié quelques-unes des usages de l'Antiquité & c'est peut-être pour cette raison d'œconomie, qu'elle a établi de benir les Cloches pour mettre les Démons en fuite, * aussi-bien que les ombres, les phantômes, & toutes les puissances Aëriennes, qui pourroient nous nuire.

Le plus grand nombre des Nations Sauvages a une extrême horreur des serpens, tandis qu'il y en a d'autres au contraire qui s'en nourissent. Il n'est presque pas néanmoins de Sauvages qui n'en fassent peindre, ou graver quelques figures sur leur corps. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les os & les peaux des serpens entrent dans presque tous les Mystéres de leurs sorts. Leurs Devins s'en font des couronnes, & des ceintures comme les Bacchantes, & s'accommodent

§ *D. Maxim. Taurin Homil. de defectu Lunæ.*
* *V. le Pontifical de la Bénédiction des Cloches.*

de la maniére dont on nous peint la tête de Méduse sur l'Egide de Pallas. Ils n'ignorent pas aussi l'art de les enchanter; & il n'est pas extraordinaire de leur voir manier des serpens à sonnette, dont le venin est trés-présent, & les porter dans leur sein, comme s'ils n'en avoient aucun danger à craindre.

Revenant à présent sur tous ces Symboles de la Théologie Payenne dont je viens de parler, je crois que si mes conjectures paroissent bien fondées, on peut en effet en recuëillir ce que j'ai avancé d'abord; sçavoir que ce qu'il y a de principal dans cette Théologie symbolique des Payens, a une véritable connexion avec tout ce qu'il y a d'essentiel dans nôtre créance; le fonds de nos Mystéres se rapportant presque tout entier à la faute de nos premiers Peres, & à sa réparation.

J'avouë que les Payens avoient étrangement confondu toute leur Théologie symbolique; qu'on se sent naturellement une véritable horreur de comparer une Religion aussi monstrueuse, que l'étoit là leur, & à laquelle ils n'entendoient plus rien eux-mêmes, avec une Religion aussi pure que la nôtre; & qu'on ne pourroit faire cette comparaison sans scandale, si l'on concevoit leurs Divinités aussi vitieuses, que les ont dépeintes Hésiode, Homére, & aprés eux tous les Poëtes. Distinguons dont deux temps dans le Paganisme; séparons des prémiers temps toutes ces fables grossiéres, que les derniers temps ont inventé, & qui ont fait de Jupiter un Adultére, & un Libertin outré: de Bacchus un Yvrogne dans le dernier excés: de Vénus le modéle de toutes les prostituées, & de Mercure un Patron des Voleurs, &c. Remontons à ces premiers siecles, où les premié-

res idées symboliques étoient moins corrompuës.

Il est vrai que nous y trouverons encore quelque confusion ; car sous les mêmes noms, sous les mêmes Symboles nous découvrons différentes personnes, différens objets. Bacchus & Osiris, par exemple, sont la Divinité, le Soleil, nôtre premier Pere, & les Types du Libérateur : de la même maniére, Vesta, Cérés, Isis, &c. sont la Divinité, le Soleil & la Lune, & se confondent en une personne, en qui l'on voit des attributions contradictoires ; comme d'être Meres, & d'être Vierges. Cependant ces choses, dans la comparaison qu'on en peut faire avec nôtre Religion, sont faciles à débroüiller, à ceux qui la sçavent ; au lieu que nôtre Religion même causeroit de semblables embarras à ceux qui ne l'entendroient point ; car il est certain qu'on y parle du Rédempteur comme d'un Dieu, parce qu'il est Dieu en effet ; on en parle comme d'un Homme-Dieu, à cause de l'alliance qui se trouve en lui de la Nature Divine & de la Nature Humaine ; on en parle comme d'un Homme, quand on ne fait attention qu'à l'Humanité ; & cet Homme est confondu dans le nom d'Adam avec nôtre premier Pere & avec toute sa Race : Il y est confondu avec l'Homme pécheur, parce qu'il s'est chargé de toutes iniquités : enfin on lui applique plusieurs Symboles qui conviennent avec ceux de la premiere Antiquité, comme d'être le Soleil de Justice, la lumiére du Monde, le Pain Celeste, &c. Les termes dont on se sert pour honorer sa sainte Mere, semblent en faire une espéce de Divinité, & la confondre avec Dieu ; car le titre de Reine des Anges, & une infinité d'autres

qu'on lui attribuë, reviennent à ceux qu'on donnoit à la Mere des Dieux des Payens. L'Eglise elle-même lui applique, dans l'Office de ses Fêtes, les paroles de l'Ecriture Sainte, qui ne conviennent proprement qu'à la sagesse increéée, que les Payens sembloient aussi avoir figurée dans la naissance de Minerve. La comparaison qu'on fait d'elle avec Eve, dont on lui donne aussi le nom, à cause du rapport qu'il y a entre l'une & l'autre, pourroit donner lieu à les confondre toutes deux, & à leur faire soûtenir dans une même personne des attributions qui paroîtroient contradictoires, comme d'être Vierge, & d'être la Mere des Hommes. Enfin, entre plusieurs Symboles de la Religion des premiers temps, on lui applique plus particuliérement ceux de ces Divinités qui semblent la figurer; on la peint souvent, ainsi que je viens d'en apporter l'exemple, revêtuë du Soleil, élevée sur la Lune, & écrasant la tête du Serpent infernal. Le Serpent, Symbole d'Isis, lui est tellement attaché, que c'est en elle & dans son fils que se vérifient les paroles que Dieu dit au Serpent au sujet d'Eve pécheresse: * „ Je mettrai une inimitié éternelle en„ tre toi & la femme, ta postérité & la sien„ ne; tu dresseras des embûches à ses pieds, „ & elle écrasera ta tête.

De la même maniére que tous les Symboles de la Religion avoient pour principal objet la faute de nos premiers Peres, & la réparation qui devoit en être faite; il falloit pareillement que ce fût au même objet que se rapportassent toutes les pratiques les plus essentielles de la Religion, & c'est ce qu'il eit encore nécessaire de montrer.

* Gen. cap. 3. v. 15.

Pratiques de Religion.

La coûtume qu'avoient les Tybaréniens de se mettre au lit aux couches de leurs femmes, est une pratique de Religion, qui semble avoir une connexion naturelle avec le péché originel, & qui paroît être une pénitence pour les parens, instituée pour l'expiation de ce peché. Cette coûtume s'explique par celle des Galibis, des Caraïbes, des Brésiliens, & des autres Sauvages Méridionaux. Les rigueurs de cette pénitence volontaire, qui consiste dans des jeûnes austéres, & dans beaucoup d'autres superstitions, commencent, dés que leurs femmes se sont déclarées enceintes: mais dés qu'elles sont délivrées de leur fruit, ces austérités sont beaucoup plus rigoureuses; car alors le mari suspendant son Hamach vers le toit de la Cabane, bien loin de s'y faire traiter avec délicatesse par son épouse, ainsi que quelques Auteurs l'ont écrit des uns & des autres, il s'y ensevelit dans la retraite & dans le silence, & observe un jeûne de six semaines si rigide, qu'au bout de ce temps-là il en sort décharné comme un squelette; aprés quoi il est obligé d'aller tuër un certain oiseau pour sa relevée. C'est ce qu'en a écrit le Sieur Biet; * le Pere du Tertre ajoûte, qu'aprés les 40. jours expirez de ce jeûne austére, ils font un festin à leurs parens & à leurs amis, † des extrémités des pains de Cassave qu'ils ont entamez pendant leur jeûne, & dont, selon l'usage, ils ne peuvent manger que le milieu. Avant que de commencer à manger, tous les

* *Biet, Voyage de la Terre Equinoxiale, Liv. 3. chap. 33.*
† *Du Tertre Hist. nat. des Antil. Traité 7. c. 1. §. 4.*

invités découpent la peau de ce misérable avec des dents d'Acouti, * & tirent du sang de toutes les parties de son corps, en sorte qu'ils en font, dit-il, un malade réel d'un malade de pure imagination. Ce n'est pas tout; car aprés cela ils prennent soixante ou quatre-vingt gros grains de piment, ou poivre d'inde, le plus fort qu'ils peuvent trouver; & aprés l'avoir bien broyé dans l'eau, ils lavent avec cette eau pimentée les playes & les cicatrices de ce pauvre malheureux, lequel ne souffre guéres moins que si on le brûloit tout vif; cependant il ne faut pas qu'il dise un seul mot, s'il ne veut passer pour un lâche & un infâme.

Cette cérémonie achevée on le ramene à son lit, où il demeure encore quelques jours, tandis que les autres vont faire bonne chere, & se réjoüir à ses dépens. Son jeûne dure encore l'espace de six mois, pendant lesquels il ne mange ni oyseaux, ni poissons, dans la persuasion où ils sont, que cela feroit mal à l'enfant, & que cet enfant participe-

* L'Acouti, selon cette description qu'en donne le Ministre Rochefort, „ est un animal de couleur brune tirant „ sur le noir; il a le poil rude, clair, & une petite queuë „ sans poil: il a deux dents à la machoire d'en-haut, & autant en celle d'en bas. Il tient son manger entre ses „ deux pattes de devant comme l'Escureüil, il jette un cri, „ comme s'il disoit distinctement *Coüyé*. On le poursuit „ avec les chiens, parce que sa chair, quoiqu'elle sente un „ peu le Sauvagin, est estimée de plusieurs, autant que „ celle du Lapin. Quand il est chassé, il se sauve dans le „ creux des arbres, d'où on le fait sortir avec la fumée, aprés „ qu'il a crié étrangement. Si on le prend jeune, il s'apprivoise aisément; & lorsqu'on le met en colére, le poil de „ dessus son dos s'hérisse, & il frappe la terre de ses pattes „ de derriere, comme font les Lapins. Il est aussi de même „ grosseur; mais ses oreilles sont courtes & rondes, & ses „ dents sont tranchantes comme un razoir. *Rochefort, Hist. naturelle des Isles Antilles, chap. 11, art. 5.*

roit à tous les défauts naturels des animaux, dont le Pére auroit mangé.

Ce jeûne si long & si rigoureux, ne se garde qu'à l'occasion des premiers nez; ils en sont quittes à meilleur marché pour les autres qui doivent suivre. * Thevet assure, que pendant ce temps là les femmes Brésiliennes, qui ont accouché, font une abstinence plus longue & plus austére que leurs maris. Selon le Pére du Tertre, † celles des Carabïes des Isles sont traitées avec moins de rigueur. Je ne sçache pas que dans l'Amérique Septentrionale, les maris imitent en ce point ceux de la Méridionale; mais pour ce qui est de leurs femmes, il est certain qu'aprés leurs couches, elles observent un régime, qui a tout l'air d'une pénitence.

Le remede établi dans la Loy de nature pour effacer la tache du péché originel, n'intereffoit pas uniquement les parens de l'enfant. Cet enfant, coupable par le malheur de sa naissance, devoit expier la faute qu'il avoit hérité de ses Péres. Quoiqu'on ne sçache pas en quoi consistoit ce remede; on convient cer[illegible]dant qu'il y en avoit un, & que ce reméde [illegible] néceffaire. Peut-être étoit-ce une espéce de Baptême & de Purification légale; en effet c'étoit un usage de presque toute la Gentilité, comme c'est encore celui de toute l'Amérique, de plonger les enfans nouveaux nez dans l'eau, souvent même dans des Riviéres glacées; & cette pratique me semble avoir toûjours été regardée comme un usage de Religion. Il y avoit outre cela un temps marqué pour donner un nom

* Thevet Cosmogr. Univ. Liv. 21. cap. 5. p. 916.

† Du Tertre, loco citato.

aux enfans. C'étoit un temps de ſolemnité où toute la parenté étoit invitée, & où l'on faiſoit un feſtin, qui étoit peut-être originairement un Sacrifice. Chez pluſieurs Nations qui avoient l'uſage de la Circonciſion comme les Juifs, ou quelque choſe de ſemblable, il en coûtoit du ſang à l'enfant, qui devoit paſſer neceſſairement par cette opération douloureuſe. Ce temps n'étoit pas réglé par-tout également. C'étoit chez les Hébreux le huitiéme jour aprés la naiſſance, à moins que d'autres raiſons n'obligeaſſent de différer cette cérémonie.

Il eſt conſtant qu'il y avoit, & qu'il y a encore quelque choſe d'approchant chez les différentes Nations de l'Amérique, comme on peut s'en aſſûrer par le témoignage de différens Auteurs qui en ont écrit. Je me contenterai de rapporter ce que diſent ſur cela le Pére du Tertre & le Sieur Nicolas Perrot. » Huit jours aprés (les ſix mois de » ces jeûnes rigoureux) dit le Pere du Ter- » tre, * le pere invite un de ſes plus intimes » amis pour être le Parrain de l'enfant, ou » une Marraine ſi c'eſt une fille, qui aprés » avoir une peu banqueté à leur mode, cou- » pent un peu de cheveux au-devant de la » tête de l'enfant, lui percent le gras des » oreilles, l'entredeux des narines, où l'on » paſſe deux ou trois fils de coton, de peur » qu'elles ne ſe rebouchent, & la lévre de » deſſous. S'ils croyent que l'enfant ſoit » trop foible pour ſupporter cette douleur, » ils différent juſqu'au bout de l'an, ſe con- » tentant de lui couper les cheveux. Cela » fait, ils lui donnent le nom qu'il doit por- » ter toute ſa vie, ils ne laiſſent pourtant

* Du Tertre, la même.

„ pas d'en prendre d'autres ; mais celui-là „ demeure toûjours ; & en reconnoiſſance „ le pére & la mére de l'enfant oignent le „ col, & la tête du Parrain, de la Mar„ raine, avec de l'huile de Palmiſte.

„ † Quand un enfant, dit le Sieur Perrot, „ ſoit mâle, ſoit femelle, eſt parvenu à „ l'âge de cinq ou ſix mois, le pére & la „ mére font un feſtin de ce qu'ils ont de „ meilleur, auquel ils invitent un Jongleur „ avec cinq ou ſix de ſes Diſciples. (Ce Jon„ gleur eſt ce qu'étoient autrefois les Sacri„ ficateurs.) Le pére de famille, en lui „ adreſſant la parole, lui dit, qu'il eſt in„ vité pour percer le nez & les oreilles de „ ſon enfant, & qu'il offre ce feſtin au So„ leil, ou à quelque autre Divinité préten„ duë, dont il déclare le nom, la priant „ d'avoir pitié de ſon enfant, & de lui con„ ſerver la vie : Le Jongleur répond enſuite „ ſelon la coûtume, & fait ſon invocation „ à l'eſprit que le pere a choſi. On lui pré„ ſente à manger, & à ſes Diſciples ; & s'il „ reſte quelques mets, il leur eſt permis de „ les emporter avec eux. Quand on a fini de „ manger, la mére de l'enfant met devant „ les conviez des pelletéries, des chaudié„ res, ou d'autres marchandiſes, & remet „ ſon enfant entre les mains du Jongleur, „ qui le donne à tenir à un de ſes Diſciples. „ Aprés avoir fini ſa chanſon à l'honneur de „ l'eſprit invoqué, il tire de ſon ſac un poin„ çon plat, fait d'un os, & une groſſe alêne. „ Du poinçon il perce les deux oreilles de „ l'enfant, & de l'alêne il perce le nez. Il „ remplit les cicatrices des deux oreilles „ avec de petits rouleaux d'écorce ; & dans

† *Memoires manuſcrits du Sieur N. Perrot.*

„ le nez il met un petit bout de plume qu'il
„ y laiſſe juſqu'à ce qu'il ſoit guéri, avec
„ un certain onguent, dont il le penſe. Quand
„ il eſt guéri, il y met du duvet de cigne,
„ ou d'outarde.

Les ſéparations des femmes & des filles, au temps de leurs ordinaires, & leurs purifications, qui étoient en uſage chez les Gentils, comme chez les Juifs, ont eu encore la Religion pour principe, & paroiſſent avoir été établies, comme des remédes au péché. Elles ſont trés-rigoureuſes en Amérique, * où on leur fait des Cabanes à part, comme à ceux qui étoient attaquez de la lépre parmi les Juifs. Elles paſſent alors pour être ſi immondes, qu'elles n'oſent toucher à rien, qui ſoit d'uſage. La premiere fois que cela leur arrive, elles ſont trente jours ſéparées du reſte du peuple, & chaque fois on éteint le feu de la Cabane d'où elles ſortent; on en emporte les cendres, qu'on jette hors du Village, & on allume un feu nouveau, comme ſi le premier avoit été ſoüillé par leur préſence. Chez les peuples, qui habitent les bords de la Riviére de la Plata, on les coût dans leur Hamach, comme ſi elles étoient mortes, † ſans y laiſſer qu'une petite ouverture à la bouche pour ne leur pas ôter l'uſage de la reſpiration. Elles reſtent dans cet état, tandis que cela dure; aprés-quoi elles entrent dans les épreuves par où doivent paſſer toutes celles qui ont atteint l'âge de puberté, dont nous allons donner le détail ci-aprés.

¶ Chez les Gaures, „ dés que les femmes
„ ou

* La Poterie, *Hiſt. de l'Amériq. Sept. Tom.* 3.
† *Antonio Ruis Conquiſt. eſpiritual del Paraguay.* ſ. 121
¶ *Tavernier, Voyage de Perſe, Liv.* 4. *chap.* 8.

» ou filles ſentent qu'elles ont leurs ordinai-
» res, elles ſortent promptement de leur
» logis, & vont demeurer ſeules à la cam-
» pagne dans une petite hutte, faite de
» clayes avec une toile penduë au-devant,
» & qui ſert de porte. Pendant le temps
» que cela dure, on leur porte tous les jours
» à boire, & à manger; & quand elles en
» ſont quittes, chacune, ſelon ſes moyens,
» envoye au Prêtre un Chévreau, ou une
» Poule, ou un Pigeon pour offrande; aprés
» quoi elles vont aux bains, & puis invitent
» quelques-uns de leurs parens à un repas
» qu'elles leur donnent.

Les Négres de Guinée, & de la Côte d'Or en Afrique, ont une ſemblable Loy de Purification, & de ſéparation pour le ſexe; mais au lieu de bâtir à chaque femme ou fille une Cabane particuliére, ils en ont une publique, qui eſt comme une grande Halle, où toutes celles qui ont cette incommodité, peuvent ſe retirer, & vivre enſemble. Voici ce qu'en rapporte le R. P. Godefroy Loyer * dans ſa Relation du Royaume d'Iſſini. †

» Il y a une certaine coûtume, digne de re-
» marque, établie de tout temps parmi les
» Négres de cette Côte: c'eſt que chaque
» Village a une Caſé écartée des autres d'en-
» viron cent pas, qu'ils appellent *Bourna-*
» *moi*, dans laquelle toutes les filles & les
» femmes, ſans exception, ſont obligées
» de ſe retirer, ſéparées de la converſation
» de tout le monde, juſqu'à ce que leurs

* Cette Relation du P. Godefroy Loyer Religieux de l'Ordre des Fréres Prêcheurs, a été imprimée à Paris en 1714. par les ſoins du R. P. de la Place Religieux du même Ordre, & Docteur de Sorbonne.

† *Voyage d'Iſſini, &c. pag. 168.*

purgations soient entiérement cessés, aprés quoi il leur est libre de retourner à leur ménage. On leur y porte ce qui est nécessaire pour la vie, comme si elles étoient pestiferées, & elles n'oseroient, pour toutes choses, céler cette infirmité, lorsqu'elle leur arrive, parce qu'il n'y va pas moins pour elles que de la vie, si l'on s'appercevoit qu'elles accommodassent à manger pour leurs maris pendant ce temps-là. Aussi leur fait-on manger la *Fetiche*, † & jurer qu'aussi-tôt qu'elles en auront la moindre atteinte, elles le déclareront à leurs maris, & se retiréront au Bournamon.

La premiére chose que font les Caraïbes, & tous les Sauvages Méridionaux, le matin dés qu'ils sont levez, c'est d'aller se baigner, tous sans exception, hommes & femmes séparément, dans la mer, ou ce qui est encore mieux, dans quelque riviére, s'ils sont à portée de le faire. Cela paroît être une Loi de Purification, qu'ils observent inviolablement.

† La *Fetiche* est une espéce de Talisman, ou quelque chose qui répond au *Manitou* des Amériquains. Ces Négres Idolâtres de l'Afrique ont des usages bien semblables à ceux qu'on voit répandus dans l'Amérique, sur-tout dans les choses qui concernent la Religion. On voit encore une même conformité de mœurs parmi quelques Peuples barbares des Indes Orientales avec les Amériquains; mais je n'en vois point, où cette conformité soit plus parfaite, qu'elle l'est chez les Barbares de l'Isle Formose au voisinage de la Chine & du Japon. J'en ai été extrêmement frappé, aprés avoir lû la Rélation qu'en donne un Ministre Hollandois nommé George Candidius; & aprés avoir vû ce qui en est écrit dans les Recuëils des Lettres curieuses & édifiantes des Missionnaires de nôtre Compagnie. La Rélation du Ministre Candidius se trouve dans le Voyage de Rechteren aux Indes Orientales.

Initiations aux Myſtéres.

Mais toutes les véritez de la Religion étoient exprimées plus clairement & d'une maniére plus ſignificative, dans les cérémonies, & dans les épreuves des Initiations aux Myſtéres, que dans les Symboles, & dans quelques uſages détachez dont nous venons de parler; car quoiqu'il s'y fût mêlé des abominations & des choſes honteuſes, comme les Phalles, les Ityphalles, & les débauches ſecretes où l'on s'abandonnoit, dit-on, pendant ces Myſtéres nocturnes, & ces Fêtes cachées dans le ſilence de la nuit, on découvre évidemment, que c'étoient des abus qui s'y étoient gliſſez, & qui étoient diamétralement opposez à l'eſprit de leur Inſtitution, lequel étoit un eſprit de mort à ſoi-même, de pénitence, & de ſanctification.

On ne peut donner de détail de ce qui ſe paſſoit dans les Initiations à raiſon du ſecret inviolable qui étoit ordonné ſur cette matiére. Les Auteurs prophanes * eux-mêmes, lorſque l'occaſion ſe préſente naturellement d'en parler dans leurs Hiſtoires, s'arrêtent avec reſpect, ſe bornent à un ſilence religieux, & font profeſſion de ſe taire ſur ces choſes de Religion, ſur leſquelles nôtre curioſité voudroit plus être inſtruite, & ſe ſent piquer davantage. Il y en a pourtant certaines qu'ils ne nous ont pas laiſſé ignorer, ſans entrer dans un détail qui eût expoſé, ou é-

* *Apuleius Lib. 11. Metamorph. de Myſteriis.* Quæras forſitan ſatis anxiè, ſtudioſe Lector, quid deinde dictum, quid factum? Dicerem, ſi dicere liceret: cognoſceres, ſi liceret audire: ſed parem noxam contraherent aures & linguæ temerariæ curioſitati.

venté le secret de ces Mystéres. On peut conclure de ce qu'ils disent, que les Initiations renfermoient & un assez long espace de temps, & une multitude d'actions diverses, qu'on peut réduire à certains points capitaux, qui prouvent le systême que j'ai avancé.

Les Initiations avoient comme deux différens états. Le premier étoit un état d'expiation, & le second un état de sanctification & de perfection; & c'est peut-être ces deux états, qui faisoient la distinction de ce qu'on appelloit *les grands & les petits Mystéres.*

Dans l'état d'expiation, qui étoit véritablement un état de pénitence, on se tenoit dans la retraite & dans le silence : on jeûnoit rigoureusement; on se sévroit des plaisirs permis du mariage; on faisoit un aveu de ses crimes; on passoit par plusieurs purifications, qui représentoient l'état d'une mort mystique, & une régeneration : enfin on subissoit des peines, qui paroissent être une pénitence & une satisfaction pour les péchez passez.

Pour ces sortes d'Initiations il falloit se retirer des occupations du monde, qui auroient pû distraire de l'application dûë aux choses de Dieu. Il y avoit pour cela des lieux de retraite destinez à cet usage, où l'on n'avoit point de communication avec le monde prophane. Ces azyles étoient probablement, ou dans les Bois consacrez aux Dieux, ou dans l'enceinte des Temples, dans lesquels habitoient ceux qui étoient destinez au service des Autels.

Le Jeûne étoit nécessairement requis dans les Initiations des Mystéres, comme il paroît par la réponse solemnelle que l'Initié *

* *Arnobius Lib.* 5. Eleusiniorum vestrorum notas & origi-

étoit obligé de faire *Jejunavi*. Ces jeûnes étoient extrêmement rigoureux; & quoiqu'on ne sçache pas précisément en quoi ils consistoient, il semble néanmoins qu'en certains endroits ils duroient très-long-temps; qu'on s'abstenoit, non-seulement de tout ce qui avoit eu vie, mais encore de beaucoup d'autres choses qui eussent pû flâter tant soit peu la délicatesse. Les Anciens étoient persuadez que le jeûne dégageant l'ame de la matiére, la rendoit plus propre à communiquer avec les Dieux.

Il en étoit de même de la continence, dans laquelle il falloit avoir vécu pendant un certain temps. On appelloit cela, *in casto esse*, & il falloit que l'Initié rendît un témoignage solemnel qu'il avoit passé par cette épreuve. Ceux à qui la continence étoit difficile, amortissoient l'aiguillon de la chair en bûvant de la ciguë; d'autres mettoient sous leurs nattes de certaines plantes qu'ils croyoient avoir la vertu de conserver la chasteté. Cette Loi avoit plus ou moins d'étenduë selon les lieux & les différens états des Initiez. Quelques-uns n'y étoient obligés que pour le tems des Initiations; d'autres en faisoient une profession pour toute leur vie; mais les Prêtres de Cybéle étoient contraints de cesser d'être hommes.

Dans les expiations des crimes particuliers,

nes produnt Urbes, & antiquorum elogia litterarum; ipsa denique Symbola, quæ rogati sacrorum in acceptionibus respondetis. Jejunavi, atque Ebibi cyceonem, ex cystâ sumpsi, & in calathum misi, accepi rursùs, in cystulam transtuli.

Julius Firmicus, Lib. de Errore Prof. Relig. In quodam templo, ut in interiores partes homo moriturus possit admitti, dicit, de Tympano manducavi, de Cymbalo bibi, & Religionis secreta perdidici. Quod Græco sermone dicitur, ἐκ τυμπάνου βέβρωκα, ἐκ κυμβάλου πέπωκα, γέγονα μυστικός.

qui paroissent indépendantes du cours des Initiations aux Mystéres sacrez, les coupables devoient avoir recours à quelqu'un qui pût les expier, & ils devoient déclarer leur crime du moins en général. Apollonius de Rhodes * nous en donne l'exemple dans Médée & dans Jason, qui furent se faire expier chez Circé. Circé les ayant introduits chez elle, & les ayant invitez à s'asseoir, tout d'un coup ils se jettent avec impétuosité au bord de son feu, & s'y tiennent dans l'état ordinaire des supplians; Médée couvre son front de ses deux mains, & Jason enfonce dans la terre l'épée dont il a tué le malheureux Absyrte. Pendant tout le temps, l'un & l'autre roulent leurs yeux dans leur tête d'une maniére extraordinaire, & n'ont aucun regard assuré & tranquille. A ce signe, Circé comprend qu'ils sont coupables d'un meurtre, & la crainte de Jupiter, qui prend les supplians sous sa protection, l'oblige à les expier selon la forme usitée.

Elle prépare d'abord tout ce qui étoit nécessaire pour le sacrifice, & fait apporter un petit cochon de lait. Aprés l'avoir égorgé, elle frotte de son sang les mains des deux coupables; ce qu'elle accompagne de Libations propitiatoires à l'honneur de Jupiter, vengeur des Parricides, & leur expiateur. Ses suivantes, lesquelles avoient accoûtumé de la servir de leur ministére dans ces occasions, emportent & jettent dehors tout ce qui avoit servi à l'expiation, tandis qu'elle fait consumer sur l'Autel des gâteaux sacrez, & qu'elle fait des priéres pour appaiser la colére des fieres Euménides, pour réconcilier Jupiter à l'un & à l'autre, & pour le leur rendre

* *Apoll. Rhod. Lib. 4. v. 662.*

favorable, soit qu'ils eussent trempé leurs mains dans le sang étranger, soit qu'ils les eussent soüillées dans celui de leurs proches, ou de leurs concitoyens.

La cérémonie étant finie, Circé les fait asseoir sur des Thrônes, & s'étant assise vis-à-vis, elle leur fait différentes questions, en général sur le motif de leur navigation; mais plus particuliérement encore sur le sujet qui les avoit obligez de venir se faire expier chez elle. Médée raconta à Circé ce qui s'étoit passé; elle cacha néanmoins les principales circonstances de la mort d'Absyrte. Circé, à qui probablement les Dieux les avoient révélées, ne les ignoroit pas; mais touchée de compassion pour cette malheureuse, qui versoit beaucoup de larmes, elle se contenta de lui faire des reproches généraux sur sa fuite, & sur ses crimes, & elle chassa ensuite l'un & l'autre de sa présence & de chez elle, sans leur faire aucun autre mal.

Dans les Mystéres de Samothrace, ceux qu'on initioit devoient, durant le cours des expiations, déclarer les péchez qu'ils avoient commis, au moins celui de leur vie, qui étoit le plus considérable. Nous devons le conclure de ce que Plutarque raconte de Lysander*. Le Prêtre lui ayant déclaré qu'il devoit lui confesser le crime, qui chargeoit le plus sa conscience; Lysander qui ne se sentoit pas cette dévotion, voulut sçavoir si c'étoit lui ou les Dieux qui lui commandoient de le faire; le Prêtre répondit que c'étoient les Dieux. Eh bien! reprit Lysander, retire-toi donc en arriére, & je le dirai aux Dieux s'ils me le demandent.

Le même Auteur raporte encore un ou deux

* *Plutarch. in Lacon. Apopb.* † *Plutarch. ibid.*

faits semblables de quelques Lacédemoniens, qui se faisoient initier aux Mystéres, & qui ne se trouvant pas d'humeur à déclarer leurs péchez au Myste, refusérent d'obéïr, ou éludérent sa demande par de semblables réponses.

Les Lustrations & les Purifications étoient comme une espece de Baptême, qui en ôtant les immondices du corps, étoient en même temps une figure du soin qu'on devoit prendre de purifier l'ame des soüillures qu'elle pouvoit avoir contractées, de maniere qu'elle fût comme régenerée à une nouvelle vie. Ces Lustrations consistoient en de fréquentes ablutions de tout le corps, ou simplement des mains. Quelques-unes se faisoient par aspersion, & d'autres par immersion. On n'y employoit pas seulement l'eau, mais encore les sels, le sang des victimes, & le feu. Il y avoit des Lustrations expiatoires, & d'autres préparatoires: les unes supposoient un crime volontaire, ou même involontaire, comme la vûë, & l'attouchement d'un cadavre, &c. Les préparatoires étoient seulement une disposition à une plus grande perfection; car quelque pur que l'on fût, l'ame, selon la pensée des Payens mêmes, pouvoit & devoit toûjours se purifier davantage, pour se rendre plus digne d'approcher des Dieux.

Ce n'étoit pas seulement la Loi de Moïse, qui usoit de ces purifications extérieures; les autres Nations en avoient un trés-grand nombre de légales, sur-tout pour les Prêtres. Ceux des Egyptiens l'emportoient par-dessus les autres; car ils razoient jusqu'à leurs sourcils pour contracter moins d'impuretez, & pour avoir plus de facilité à se purifier; c'étoit là-même le motif de leur Circoncision.

Mais il y avoit dans le cours des Initiations des Lustrations plus sacrées & plus sacramentelles encore, si j'ose ainsi m'exprimer, que les ordinaires qu'on rëiteroit souvent. Tertullien rend un beau témoignage de ces Initiations*, par une espece de Régéneration & de Baptême, dans les Mystéres de Mithra, d'Apollon, d'Isis, & de la Déesse d'Eleusine. On appelloit Ὑδρανὸς, ou le verse-eau, celui qui avoit charge de faire cette sorte de Lustration †.

Les Mistéres de Mithra representoient encore plus naturellement une mort mystique, une maniere de Régénération à une nouvelle vie, ou une espece de Résurrection, ainsi que le dit le même Tertullien ¶, que ne faisoient les autres Mystéres. Celui qui se faisoit initier, faisoit semblant de préférer la mort à la couronne, pour témoigner qu'il ne vouloit point d'autre couronne que le Dieu même, à qui il se consacroit ; & celui qui l'initioit, feignoit aussi de l'immoler. Ce n'étoit qu'une représentation simple & mystique ; & Lampridius dans la vie de Commode, reproche à cet Empereur d'avoir soüillé les Mystéres de Mithra § par un véritable homicide ; ce Barbare ne s'étant pas contenté d'une mort symbolique pratiquée dans ces sortes d'occasions.

* *Tertull. de Baptismo, cap. 5.* Nationes sacris quibusdam per lavacrum initiantur, Isidis alicujus aut Mithræ. Ipsos etiam Deos suis lavationibus efferunt, cæterùm villas, domos, templa, totasque urbes aspergine circumlatæ aquæ expiant passim. Certè ludis Apollinaribus & Pelusiis (legendum Eleusiniis) tinguntur : idque se in regenerationem & impunitatem perjuriorum suorum, agere præsumunt.

† Hesychius Ὑ.

¶ *Tertullianus de Baptismo, cap. 5.*

§. *Ælius Lampridius de Commodo Imperatore.* Sacra Mithriaca homicidio vero polluit, cùm illic aliquid ad speciem timoris vel dici, vel fingi soleat.

Enfin il y avoit une flagellation, qu'on peut regarder comme une sorte de satisfaction. Elle étoit sûrement dans les Mystéres d'Eleusine. Voici ce que Pausanias * nous en apprend. » Chez les Phénéates, il y a, dit-» il, un Temple de Cérés, surnommée *Eleu-» sine*, où les Initiations se font absolument » avec des Rites, tous semblables à ceux » d'Eleusine même ; & ils prétendent que » c'est chez eux, & non pas à Eleusine, que ces Initiations ont été instituées » Auprés de ce Temple de Cérés Eleusine, est un autre monument, où l'on conserve une Image de »Cérés Cidarie. La Prêtresse mettant sur elle » cette Image de la Déesse, comme la répré-» sentant elle-même, à certains jours mar-» quez pendant le cours des grandes Initia-» tions, frappe avec des verges ceux du païs, » qui se font initier, selon la coûtume établie » parmi eux.

Le même Auteur † dit, qu'à Alée, Ville de l'Arcadie, il y avoit un Temple de la Diane d'Ephese, un autre de Minerve-Alée, & un troisiéme de Bacchus avec un simulachre, où toutes les années on célébroit des fêtes, dans lesquelles les jeunes filles étoient déchirées à coups de verges, de la même maniere que les jeunes gens l'étoient à Sparte devant l'Autel de la Diane Orthie ; ce qui me feroit croire que c'étoit aussi une cérémonie d'une sorte d'Initiation chez les Lacédemoniens, que cette flagellation des jeunes gens, qui entroient dans l'âge de puberté.

Rien ne seroit plus incroyable que cette cruelle flagellation, si elle n'étoit circonstanciée par un grand nombre d'Auteurs, dont le

* *Pausanias in Arcadic, p. 245.* † *Pausanias in Arcadic, pag. 254.*

témoignage ne peut être récusé, & dont plusieurs parlent comme témoins oculaires.

Toutes les années donc les Lacédemoniens célébroient une fête, nommée Διαμαστίγωσις, à l'honneur de Diane Orthie. On produisoit devant l'Autel de la Déesse un certain nombre de jeunes gens, qui devoient être initiez; & tandis que la Prêtresse tenoit entre les mains le simulachre de cette Divinité, on flagelloit ces jeunes gens avec tant de cruauté, que le sang ruisseloit de toutes les parties de leur corps. On ne les ménageoit en aucune maniere; & Pausanias * assure, que si quelqu'un touché de leur noblesse, les épargnoit tant soit peu, le simulachre de la Déesse, quoique trés-petit, devenoit si pésant entre les mains de la Prêtresse, qu'elle ne pouvoit plus le soûtenir. Les parens n'étoient point touchez de compassion de voir leurs enfans mis en pieces par la violence des coups; ils appréhendoient davantage de leur voir donner quelque signe de foiblesse, que de les voir expirer, & ils les exhortoient incessamment à montrer jusqu'à la fin la force d'un courage insurmontable. Ces jeunes gens eux-mêmes ne paroissoient pas sensibles à ce qu'ils souffroient; & Ciceron dit †, que nonseulement la violence de la douleur n'avoit jamais arraché un cri à pas un d'eux, mais pas même un soûpir. Lorsqu'ils étoient dans un état si pitoyable, qu'on ne frappoit plus que sur des membres déchirez, & qu'on ajoû

* *Pausan. in Laconicis*, p. 98.

† *Cicero Tuscul. quæst.* 2. Spartæ pueri ad aram sic verberibus accipiuntur, ut multus è visceribus sanguis exeat; nonnunquam etiam, ut quum ibi essem audiebam, ad necem. Quorum non modò nemo exclamavit unquam, sed ne ingemuit quidem.

toit playe ſur playe, il s'élevoit entr'eux un combat d'émulation à qui ſouffriroit davantage, & témoigneroit mieux ſa conſtance. Ils s'eſtimoient heureux de mourir dans cet exercice pénible de ſouffrance, à cauſe de l'honneur qui devoit leur en revenir, & à leur famille. Car s'il arrivoit que quelqu'un mourût, avant que d'avoir reçû le nombre de coups déterminé, il étoit enſéveli aux frais du Public; on le portoit au tombeau, ayant une couronne ſur la tête, & on lui dreſſoit une ſtatuë qui l'immortaliſoit dans les ſiécles à venir: honneur pour un Lacédemonien préferable à la plus longue vie.

Dans les Initiations des Lupercales, dont les Myſtéres étoient à peu prés ſemblables à ceux de Samothrace, & dont l'uſage avoit été porté en Italie par les Arcadiens qui ſuivirent Evandre, les filles étoient auſſi frappées avec des laniéres de cuir. Ce qu'Ovide* nous exprime au ſecond des Faſtes en cette maniere.

Juſſæ ſua terga Puellæ
Pellibus exſectis percutienda dabant.

L'Ame ayant été régenerée à une vie nouvelle, devoit paſſer à l'état de perfection, ſignifiée dans le mot τελετὴ, qu'on appliquoit à ces Myſtéres, à cauſe de la perfection qu'ils étoient cenſez donner, ou bien à laquelle ils engageoient. Cette perfection conſiſtoit dans un dégagement parfait de toutes les choſes ſenſibles, à quoi il falloit renoncer de cœur; dégagement des plaiſirs de la ſocieté dans la retraite, des biens de la terre par un exercice de pauvreté volontaire, en demandant l'aumône, & vivant de l'Autel, ſelon

* *Ovidius Faſtor. 2.*

ſelon la profeſſion qu'on en paroiſſoit faire dans les paroles ſolemnelles de *Tympano manducavi :* enfin il falloit mettre l'ame dans cet état d'indifférence, que rien au monde ne pût la toucher. * Suidas dit, que perſonne ne pouvoit être initié, qu'il n'eut paſſé ſucceſſivement par l'épreuve de pluſieurs tourmens, & qu'il n'eut donné des témoignages authentiques qu'il avoit acquis la perfection de la ſainteté, une apathie, & une inſenſibilité parfaite pour toutes choſes. Saint Grégoire de Nazianze † parle de ces épreuves par le fer, par le feu, &c. qu'on ſubiſſoit dans les Myſtéres de Mithra ; & il leur oppoſe enſuite un bel exemple de la conſtance chrétienne dans la perſonne de Marc d'Aréthuſe, vénérable vieillard, qui ſe laiſſoit traîner par les cheveux, fouler aux pieds, jetter dans les cloaques, & qui ſouffroit toutes ſortes d'indignités auſſi ignominieuſes que ſenſibles, ſans faire paroître le moindre ſigne de déplaiſir.

Ces épreuves différentes étoient comme autant de degrez par où il falloit monter des unes aux autres. Saint Grégoire de Nazianze n'en compte que douze ; mais quelques autres en comptent juſqu'à quatre-vingt, dans leſquelles il falloit avoir montré une conſtance imperturbable, pour marquer qu'on étoit enfin parvenu à cet état de docilité parfaite, que demandoit la ſituation d'un homme, qui vouloit être entiérement initié, & admis au commerce des Dieux.

Elles étoient comme une profeſſion de

* Suidas μίθραν.

† Nazianz. 3. adv. Julian. p. 89.

guerre ouverte contre soi-même, & contre ses passions ; & c'est peut-être pour cette raison, que Tertullien apelle les Initiés aux Mystéres de Mithra, *les Soldats de Mithra*; mais des Soldats à l'aveuglement desquels il porte compassion, parce qu'ils combattoient sous les enseignes du Démon dans le Champ des Ténébres, comme il parle, *in Castris verè Tenebrarum* : & parce que, pour être instruits des principes de l'erreur, ils souffroient autant que des Martyrs, & n'étoient cependant que les Signes du Martyre.

L'Ange séducteur, qui est le premier Auteur de l'altération de la Religion, a porté les hommes à toutes sortes d'excés ; abusant de l'Attrait même qu'ils se sentent naturellement pour la vertu, & pour la vertu la plus héroïque, afin d'aggraver le joug qu'il imposoit à ses Adorateurs, & les conduire par-là au précipice. Le sort de ces malheureux esclaves de Satan, étoit sans doute bien déplorable de courrir à leur perte à de si grands frais. Mais Tertullien * a bien eu raison d'opposer le courage de ces pauvres aveugles, dans les terribles épreuves qu'ils subissoient volontairement, en marchant dans

* *Tertull. de Coronâ Militis.* Erubescite commilitones ejus, jam non ab ipso judicandi, sed ab aliquo Mithræ milite, qui cum initiatur in spelæo, in Castris verè Tenebrarum, coronam interposito gladio sibi oblatam, quasi Martyrii, dehinc capiti suo accommodatam, monetur obviâ manu à capite pellere, & in humerum, si forte transferre, dicens Mithram esse coronam suam ; atque exinde numquam coronatur, idque in signum habet & probationem sui, sicubi tentatus fuerit de Sacramento ; statimque creditur Mithræ miles, si dejecerit coronam, si eam in Deo suo esse dixerit. Agnoscamus ingenia Diaboli, idcirco quædam de divinis affectantis, ut nos de suorum fide confundat & judicet.

les voyes de l'erreur, à la lâcheté, & à la fausse délicatesse des Chrétiens, qui conduits dans les sentiers du salut par une Religion sage & raisonnable, laquelle ne demande aussi rien d'eux qui ne soit proportionné à leurs forces, & conforme à la droite raison, ont cependant tant de peine à s'acquitter des devoirs de Religion les moins pénibles, & comptent pour rien une Eternité, dés qu'il s'agit de se faire la moindre violence. Certainement, comme dit ce Pére, le Démon aura un grand avantage au jour du Jugement sur ces Chrétiens lâches pour les confondre sans réplique, par la comparaison qu'il fera du peu qu'ils ont souffert pour Jesus-Christ, avec ce qu'ont souffert pour lui ses Adorateurs & ses Esclaves. Il ne faudra en effet point d'autre Juge pour les condamner qu'un de ces Esclaves abusés.

Dans les Initiations il y avoit comme différens ordres ; on ne demandoit pas, ce semble, à tous de si rudes épreuves ; mais aussi la science des Mystéres n'étoit pas communiqué à tous également. Les Devins, les Pythonisses, les Prêtres des Idoles, qui devoient avoir par état une communication plus intime avec les Dieux, achetoient aussi leur science par de plus rudes épreuves ; le temps de leur Initiation devoit être beaucoup plus long ; & lors même qu'ils étoient initiez, ils étoient obligez à une plus grande austérité de vie, à cause de la dignité & de la sainteté de leur Ministére.

Au reste, tous se faisoient initier. En quelques endroits on initioit les enfans ; mais il semble que l'âge le plus compétent étoit celui de la puberté. Ceux qui avoient négligé de le faire à cet âge, ne manquoient pas de le

faire au moins avant la mort. Ceux qui n'étoient pas initiez, étoient regardez comme des prophanes, exclus du Temple de Cérés, & c'étoit un crime capital pour eux que d'y entrer.

La Guerre étant un acte de Religion, & où l'on est plus exposé que dans les autres états de la vie, les Héros & les Guerriers n'avoient garde de manquer à se faire initier. Jason, Castor & Pollux, Hercule, &c. furent initiez dans les Mystéres des Cabires, ainsi que Diodore de Sicile * nous l'enseigne. Cet Auteur nous dit qu'un des motifs de leurs Initiations étoit, qu'ils croyoient avoir le secours des Dieux, plus présent en toutes sortes de périls, & qu'ils se flâtoient d'en être plus saints & plus justes. Il semble même que communément on n'osoit endosser le harnois, sans s'être fait initier auparavant. Il y a sur cela un trait dans l'Ecriture Sainte, qui paroît le prouver †; car quand Abraham choisit son monde pour aller combattre les Rois vainqueurs de Sodôme, la Vulgate porte §, qu'il choisit trois cens dix-huit de ses gens propres pour le combat, *trecentos decem & octo expeditos Vernaculos*; mais quelques autres Versions ont des termes qui répondent à celui d'*Initiales*.

* *Diod. Sic. Lib. 5. p. 224.*
† *Gen. cap. 14. v. 14.*
§ *Vid. Polyglotta & Bibl. Max. in cap. XIV. Gen.*

Fin du premier Tome.

A G E S
ux qui n é-
ez comme
de Cérés,
ux que d'y

eligion, &
les autres
erriers n'a-
aire initier.
e, &c. fu-
es Cabires,
ous l'ensei-
des motifs
croyoient
présent en
se flâtoient
s. Il semble
oit endossez
auparavant.
ure Sainte,
d Abraham
mbattre les
Vulgate por-
-huit de ses
centos decem
uelques au-
répondent à

v. Gen.

